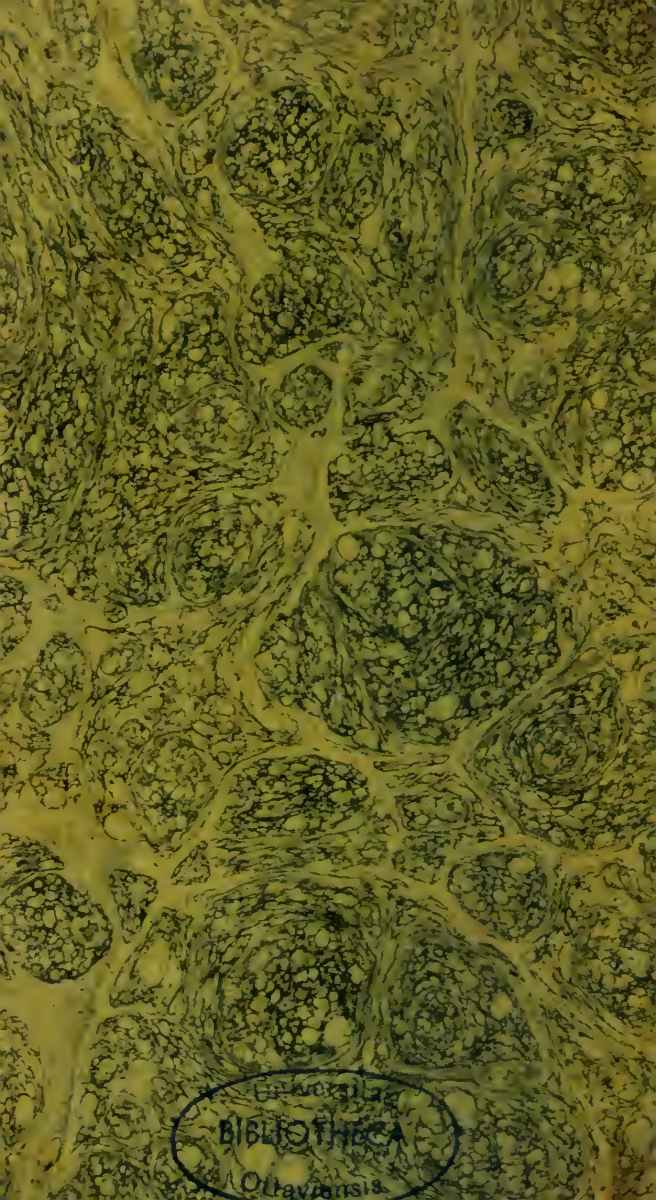
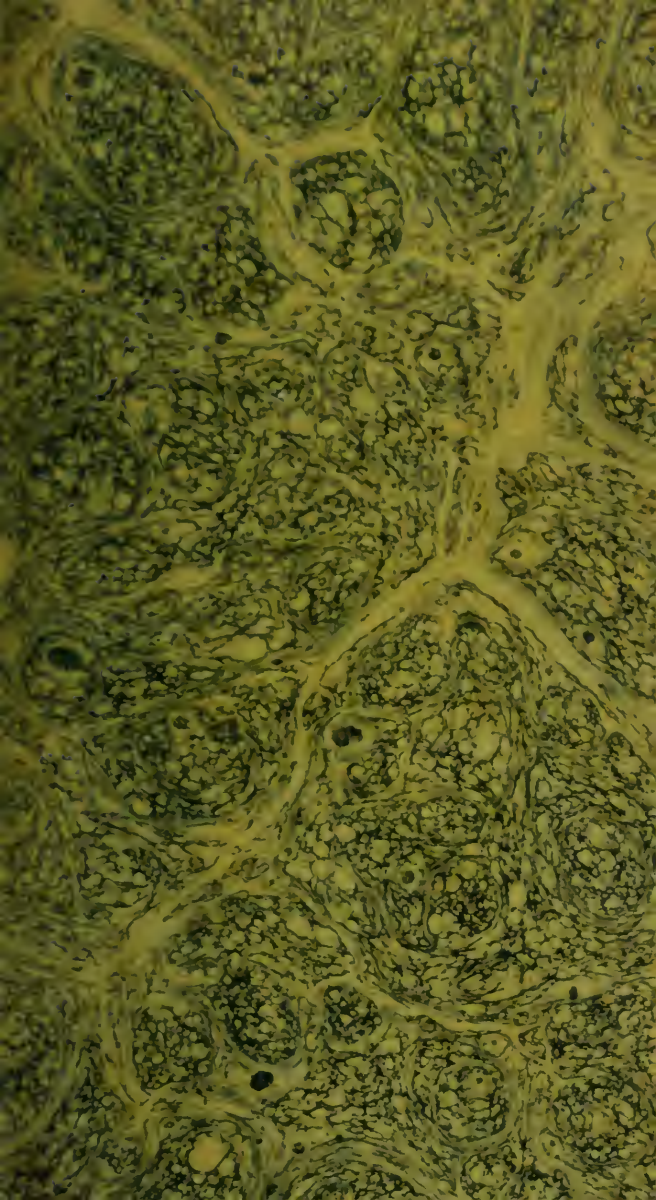

BIBLIOTHECA
Ottaviensis



TESTAMENT,

OV

CONSEILS FIDELES,

d'vn bon pere à ſes enfans.

Où ſont contenus pluſieurs raiſonnemens Chreſtiens, Moraux, & Politiques.

Compoſé par P. FORTIN, Seigneur de la Hoguette.

Huictieſme edition, corrigée en pluſieurs endroits, & augmentée de diuers Traittez.

A Monſeigneur DE BELLIEVRE premier Preſident.

A PARIS,

De l'Imprimerie d'Antoine Vitré.

Chez PIERRE LE PETIT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, Ruë S. Iacques, à la Croix d'or.

Auec Priuilege de ſa Maieſté.

M. DC. LVI.

Universitas
BIBLIOTHECA

BJ
1562
.L3
1656
Coll. spec.

A MONSEIGNEVR
MONSEIGNEVR
DE BELLIEVRE,
PREMIER PRESIDENT.

MONSEIGNEVR,

I'auois dreſſé en faueur de mes enfans quelques Conſeils fideles que j'auois aſſez legerement donnez au public, ſans qu'il y euſt apparence que l'Ouurage d'vne perſonne priuée, retirée dans ſa maiſon aux champs, ſans liures, ſans employ, & ſans autre eſtude que celuy d'vn long vſage du monde, pûſt auoir vne meilleure fortune que celle d'vn enfant expoſé. Mais depuis, le nombre de ſes editions & ſa traduction en

plusieurs langues, m'ayant fait voir qu'il estoit nay sous vne meilleure constellation que ie ne pensois, j'ay crû qu'il ne me deuoit pas suffire de le reuoir, de le repurger de quelques termes, & quelques raisonnements que ie n'ay pas trouué assez justes pour me satisfaire, ny me contenter de remplir de quelques nouueaux traittez quelques espaces qui m'ont semblé trop vuides, mais que j'estois encore obligé de le reduire en la meilleure forme que puisse receuoir vn Testament.

Tout acte priué, n'est valable que sous de certaines conditions ausquelles il est assujetty. Cettuy-cy qui est vn legs que ie presente également au public comme à mes enfans, a besoin de quelque forme qui soit encore plus solemnelle. C'est pourquoy, MONSEIGNEVR, *ie vous supplie tres-humblement d'auoir agreable que vostre*

nom paroisse à la teste de cette nouuelle edition que ie fais, & de consentir que ie vous la dedie. Quand on verra que celuy qui represente la sacrée Majesté de son Roy en son lict de Iustice dans son Palais, & qui preside à la plus celebre Compagnie qui soit dans le Royaume, estre l'attestant de mon Testament, personne ne doutera plus de sa validité.

Si l'on considere vostre sang illustre, le rang qu'ont tenu vos ayeux dans l'Estat, le progrez de vostre vie dans les emplois que vous y auez eus; le nombre de vos Ambassades, la decence de vostre personne, l'elegance de vos mœurs, la simmetrie de vos bastiments, l'œconomie de vostre maison, sa splendeur, la dispensation que vous faites des heures du jour, dont vous donnez vne partie aux affaires, & l'autre à vos amis & à vous-mesme en seruant le pu-

blic. Enfin, ſoit qu'on vous regarde ſur le theatre, ou dans le parterre, on trouue qu'il n'y a rien en vous qui ne preſente vn front illuſtre & magnifique par tout.

Ainſi, MONSEIGNEVR, *ſi cét Ouurage que j'ay reueu ſoigneuſement, eſt appuyé de l'autorité de voſtre nom, j'ay tout ſujet d'eſperer qu'il aura encore plus d'approbation qu'il n'a eu. Auant que d'y auoir remis la main, vous m'auez fait cette grace de rendre ce teſmoignage en ma faueur, que j'auois traitté noblement la Morale. Ie le fais plus exactement encore, & d'autant plus que ie ſçay que vous eſtes le premier auteur de cette belle ſentence touchant les paſſions, qui ſont le ſujet de la Morale, à ſçauoir, qu'il falloit ſimplement les nourrir, & ne les pas engraiſſer. Sentence qui contient plus de ſapience & de*

sens que tout vn liure entier, & qui est conceuë en des termes si propres, qu'il est impossible de l'exprimer autrement, ny de la paraphraser sans luy oster vne partie de sa grace. Peut-estre serez-vous surpris, qu'vne personne qui est si peu connuë de vous, soit si bien informée de vos belles qualitez. MONSEIGNEVR, *les lumieres qui vous irradient sont si grandes, qu'il n'y a point d'ombre pour elles : pour en estre esbloüy, il ne faut que se trouuer aux lieux où vous estes, & ouurir les yeux & les oreilles. Vostre presence, vostre façon d'agir, la voix publique, & celle de vos amis particuliers, font cette belle descouuerte, & en me l'ayant faite, ils m'ont donné cette honneste audace de vous supplier de permettre, que cette nouuelle edition de mon Testament se publie*

sous les heureux auſpices de voſtre nom, que ie reuere auec toute ſorte de reſpect, eſtant

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur, P. FORTIN, Seigneur de la Hoguette.

Aduertissement au Lecteur.

EN relisant cét Ouurage, j'ay descouuert quelques places vuides, quelques termes impropres & mal arrangez, & quelques raisonnemens que ie n'ay pas trouuez assez justes pour me satisfaire; ce qui m'a obligé de me seruir encore de l'esponge & du pinceau, pour reduire sous vne meilleure forme ce tableau de la vie humaine, que j'auois donné à mes enfans & au public, sous le nom de mon Testament. Tu trouueras donc, Lecteur, en la premiere Partie de ce Liure, quelque addition assez solide que j'ay tirée de la lumiere de nature, en la demonstration que ie fais du premier principe de toutes choses, qui est Dieu; Outre cela tu y verras vn chapitre entier de l'hypocrisie, & quelques annexes que j'ay faites aux chapitres de la superstition, & des prieres publiques & priuées.

En la seconde Partie j'ay adjousté vn petit discours de la Pauureté, qui

n'eſt pas ſeulement applicable à la fortune des pauures, mais à celle des plus riches auſſi, ſi leurs volontez ne ſont pas reglées. Et d'autant que l'homme ſe doit eſtre à ſoy-meſme le premier ſujet de ſa connoiſſance, & qu'il n'y a point d'hoſte aſſez negligent, qui ne vueille ſçauoir comme quoy le lieu de ſa reſidence eſt baſty ; L'ame eſtant l'hoſteſſe du corps, j'ay crû qu'il eſtoit à propos de luy en preſenter vne diſſection, qui luy fiſt voir les compartiments de ſon domicile, & la neceſſité qu'elle a d'en eſtre inſtruite. Au chapitre des Romans, dont ie ne deſ-approuue pas la lecture, ie tourne le reuers de la medaille, & fais connoiſtre par quelque exemple aſſez conſiderable, les fauſſes & dangereuſes idées que peut former en l'imagination de l'homme la vanité de ces illuſtres fantoſmes. Et finalement ayant veu mon fils aiſné, n'ayant encore que douze ans, treize jours apres auoir eſté receu Page du Roy en ſa petite Eſcurie, auoir eſté appellé en Duel ; j'ay penſé que ie deuois encore fortifier de quelques

raiſonnemens inuincibles la ſeuerité des Edits, afin que la partie intelligente de l'homme & ſa partie iraſcible fuſſent tenuës dans vne égale ſeuerité de leur obeïr.

I'ay augmenté la troiſieſme Partie de quelques Conſeils pour mes filles, afin qu'elles n'euſſent pas ſujet de ſe plaindre d'auoir eſté delaiſſées en mon Teſtament. Outre cela j'ay fait quelques rejections ou corrections eſparſes en diuers lieux, ſelon que j'ay creu que la juſteſſe du bon ſens & la pureté du langage le deſiroit. Et pour concluſion, afin d'exciter entre nous vne emulation de vertu, ſous l'eſperance d'vne vie meilleure que celle-cy, ie fais la cloſture de mes Conſeils, par vn petit Traitté de l'Immortalité de l'ame, ayant tiré ſimplement des principes immuables de nature toute la preuue de mon raiſonnement.

Ie m'eſtois auſſi propoſé de traitter vn peu plus au long en cette troiſieſme Partie, le deuoir reſpectif du ſubjet enuers le Prince, & du Prince enuers le ſubjet. I'auois desja reduit en quel-

que ordre quelques notions assez distinctes, qui me faisoient voir que l'obeïssance du subjet enuers le Prince, estoit plustost vn deuoir estably par la police de nature, que de l'institution de l'homme; mais quand j'ay voulu rechercher dans les mesmes voyes de nature, l'obligation du Prince à la protection de son subjet, j'en ay reconnu la trace tellement effacée par la misere des guerres, que j'ay pensé qu'il falloit attendre vne saison plus paisible, & que ce seroit consoler inutilement l'affligé, de luy faire voir à contre-temps la necessité du deuoir de cette relation.

TESTAMENT, OV CONSEILS FIDELES d'vn bon pere à ſes enfans.

AVANT-PROPOS.

MEs enfans, Ayant employé dans les armées les meilleures années de ma vie au ſeruice du Roy, j'ay penſé que ie ne ſerois pas tout à fait oyſif en ce meſme deuoir, ſi ie donnois en ma retraitte celles qui me reſtent, à voſtre inſtitution, & qu'en faiſant cette action de bon pere, ie la faiſois auſſi de bon ſujet. Pour ne demeurer pas court en ce deſſein, me voyant desja beaucoup auancé ſur l'âge, & vous fort jeunes, j'ay mis par ordre quelques enſeignemens touchant voſtre education, que j'ay reduits ſous les deuoirs de l'homme enuers Dieu, enuers ſoy-meſme, & enuers autruy, qui ſont trois choſes ſi relatiues au deuoir du ſujet enuers le Prince, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'on puiſſe eſtre bien craignant Dieu, ny moralement bon, ny bon aux offices reſpectifs de la vie ciuile, qu'on ne ſoit pareillement vn bon ſujet.

Ie ne doute point, mes enfans, que pour vous faciliter les moyens d'acquerir toutes ces bonnes qualitez, il ne fuſt beſoin que vous euſſiez vn pere qui fuſt plus ſage & plus auiſé

que ie ne ſuis pour vous ſeruir de guide par ſon exemple, en ces belles voyes. La premiere delineation du bien & du mal ſe commence inſenſiblement en nous en noſtre foüyer par la force de la couſtume, qui fait, que l'impreſſion des mœurs domeſtiques eſt plus puiſſante que la reſſemblance des enfans aux peres, que la ſemence meſme qui les produit. Pour cette raiſon, vn bon pere doit eſclorre (ſi j'oſe vſer de ce mot) ſes enfans comme la tortuë ſes œufs, en leur donnant toute ſon attention comme elle, & en les regardant & obſeruant touſiours juſques à ce qu'ils ſoient formez. C'eſt le but où ie pretens, & de prendre ſi bien garde à moy tandis que nous ſerons enſemble, que ie ne puiſſe eſtre, au lieu de voſtre directeur, vn complice de vos defauts.

Mais d'autant qu'en l'aage de ſoixante & dix ans que ie cours preſentement, toutes les heures, tous les jours & toutes les années me ſont climatereriques, ie me ſuis propoſé au defaut de ma preſence, ſi elle vous manque, de vous laiſſer quelques preceptes pour la conduite de voſtre vie, en forme de teſtament, afin que vous les receuiez auec plus de reſpect, & que ce vous ſoit apres noſtre ſeparation, vn modelle viuant ſur lequel mon deſſein eſtoit de vous façonner. Ie remets aux loix du païs (que nous ne pouuons violer ſans preſumer d'eſtre plus ſages qu'elles) à faire entre vous le partage de mes autres biens. Ceux-cy que ie voudrois bien leguer plus vtilement que ie ne m'en ſuis ſeruy, ie vous les laiſſe tous à vn

chacun de vous, poſſedez-les mieux que moy, mes enfans, j'en ay eu la theorie ſans en faire l'application. Ie les ay poſſedez comme vn auare ſon treſor, ſans les employer à mon vſage, parce que mes defauts ont preuenu ma connoiſſance, & que ie me ſuis veu ſous la tyrannie de mes vices, par la force de la couſtume, auant que d'auoir pû deſcouurir leur laideur. Pour s'eſtre incarnez en moy auant que de m'eſtre apperceu de les auoir, ma raiſon du depuis, quelque effort qu'elle aye voulu faire, n'a jamais pû rompre les liens inuincibles d'vne mauuaiſe habitude. Conſiderez-moy donc meshuy comme vn aueugle qui vous allume vn flambeau, duquel il ne ſe peut eſclairer, ou pluſtoſt comme vne perſonne qui marche deuant ſa lumiere & qui tient ſon flambeau derriere luy, ſi flambeaux ſe peuuent appeller ces petits enſeignemens que ie vous laiſſe.

Quoy qu'vne main amie, & qui ne vous doit point eſtre ſuſpecte, vous les preſente, ie ne deſire point de vous vne obeïſſance aueugle à mes conſeils, il n'y a jamais eu de ſemence ſi nette qu'il n'y ſoit demeuré quelque grain d'iuroye, ny d'arbre aſſez bien ſoigné qui n'ait produit quelque fruict vereux. C'eſt pourquoy ie vous ordonne, quand voſtre jugement ſera meur; de ne laiſſer pas vn ſeul article, ny meſme vne ſeule clauſe de ce Teſtament, ſans l'examiner, ſans la tourner & retourner en tous ſens, pour voir ſi contre mon intention, & à mon deſceu, il

ne me seroit point eschappé quelque chose qui fust contre l'honneur & le respect qui est deu à Dieu, au Roy, à la Religion, aux Loix, ou à la bien-seance mesme, qui est vne espece de police. Ce faisant il arriuera, peut-estre, qu'estant esclairez de vostre lumiere & de la mienne, vous descouurirez quelque beueuë que j'auray faite, dont ie me soufmets dés à present d'estre esclaircy. Vous en rejetterez la fausse illusion qui m'aura deceu par l'examen que vous en ferez; & par ce mesme examen, si les enseignemens que ie vous donne sont employez à la conduite de vostre vie, en vous les appliquant aux occasions, & en les retastant souuent, vostre esprit en demeurera tellement imbu, que toutes les actions d'honneur & de vertu se rendront insensiblement aussi naturelles en vous, que vous est naturel l'oüyr & le parler.

Quoy que ce petit discours, mes enfans, ne semble vous regarder qu'en vostre particulier; ie confesse neantmoins que mon intention est de plus grande estenduë, & qu'estant obligé de considerer selon le conseil de l'Euangile, tous les hommes comme mes freres, & tous les jeunes gens comme mes enfans, mon affection suiuant cette regle, me contraint & peut-estre aux despens de ma reputation, de laisser en commun à toute la jeunesse, & au pillage du premier occupant, cet acqueſt que j'ay fait sans en auoir esté l'vsufruitier. Ie seray bien aise que la meil-

leure portion en demeure aux miens : mais si quelque autre quel qu'il soit, s'en rend plus digne qu'eux, & qu'il en deuienne plus sage, j'auray toujours en quelque sorte satisfait à mon intention. Ie ne ne diminuë rien du vostre dans le dessein que j'ay d'associer tout le monde en cette heredité: ie tasche au contraire d'estendre vostre alliance auec tous les hommes, & de vous acquerir de nouueaux freres qui puissent contracter auec vous en la communauté de ce legat, vne fraternité spirituelle qui soit plus estroite encore & plus asseurée, que si le sang & la chair l'auoient faite.

Lecteur, ce sera donc en ce lieu où ie ne fay point de difference entre ton fils & le mien, que ie feray l'ouuerture du premier article de mon Testament par cet auant-propos.

Que nous deuons tous considerer la Nature humaine, comme vne grande Masse ou vn grand Tout, dont nous sommes tous autant de parties differentes, & que plus chaque partie rend de seruice & se tient vnie à son Tout, plus elle satisfait à son deuoir. L'establissement de ce premier principe fera mourir en nous les semences d'orgueil, d'auarice, d'enuie, de la concupiscence des yeux & de la chair, & d'vne infinité d'autres vices qui sont contraires à la charité, dont le germe & le leuain est en l'amour propre; & non seulement ces maudites semences s'estoufferont en nous, mais on verra se substituer en leur place, l'amour du prochain qui est la

baze & le fondement de toutes les vertus Chreſtiennes. Quand on dit à noſtre Sauueur que ſa Mere & ſes freres le demandoient, il monſtra ſes diſciples, & tous ceux qui eſtoient à l'entour de luy, diſant; Voicy ma Mere, mes freres, & mes ſœurs; pour nous deſigner par cette ſainte parole, la fraternité, le couſinage & l'alliance qui nous doit eſtre indifferemment commune auec toutes ſortes de perſonnes. Cette parole embraſée, qui ſortit comme vn tourbillon de feu de la bouche de S. Paul, quand il dit qu'il voudroit eſtre anathéme pour ſes freres, qu'eſtoit-ce autre choſe qu'vne ſainte fureur produite de l'excés de ſa charité; laquelle il crût eſtre plus complette & plus agreable à Dieu, en voulant ſe dénoüer pour le ſalut de ſes freres, que s'il ſe fuſt ſauué ſeul?

En effet l'homme eſt né pour le ſeruice de l'homme, il eſt engagé à ce deuoir par tant de differentes ſocietez, que quelque irregulier qu'il puiſſe eſtre, il eſt impoſſible qu'il les puiſſe rompre toutes. Vn meſme toict, vne meſme ville, vn meſme Eſtat, vne meſme police diuine & humaine, vne meſme langue, vn meſme habillement, & vne infinité d'ordres & de confrairies, ſont-ce pas autant de differens eſtages de ſocietez ſubalternes, par leſquelles on monte à cette vnion generale qui doit eſtre entre les hommes. Ie diray plus, que pour ne troubler point cette harmonie, les Rois ont eu cette inſpiration de s'appeller freres entr'eux; afin que leurs ſujets le deuinſſent auſſi, & que la difference de lan-

gage, d'habillemens, de mœurs, de police, de Religion quelquefois, ne pûst relascher le nœud de cette liaison vniuerselle. Soyons toûjours prests de bien faire l'vn à l'autre. Qui rend vn bon office à son prochain, ne s'attire pas moins la bien-veillance de celuy qui le voit, que de celuy qui le reçoit; en luy offrant nos deux bras à son besoin, nous les multiplions par le secours mutuel, auquel nostre affection l'oblige. Il est constant qu'estant les membres d'vn seul corps, nous ne pouuons nous regarder seuls, ny faire vn tout d'vn chacun de nous, sans nous des-humaniser en quelque sorte, & sans faire vn diuorce particulier de l'vnion commune que nous auons auec tous les hommes.

Mes enfans, ce grand tout de la nature humaine n'est qu'vne partie de la nature vniuerselle. A la considerer d'abord, on diroit qu'elle se presente à nous en ses productions comme vne mere commune de toutes choses; mais qui voudra la suiure pas à pas, & l'examiner en son progrés, on descouurira qu'au lieu de mere, elle n'est que la matrone qui les reçoit, & que leur estre ne subsiste qu'en l'existence de Dieu seul, qui est le principe commun de toutes choses.

Outre qu'il y a en chaque chose particuliere vn appetit inherent de conseruer son estre indiuiduel, il y a en elle aussi vn leuain pour le maintien de son espece, dont le germe demeureroit neantmoins oisif & infecond sans le concours de l'action de Dieu: Autrement si la

nature vniuerſelle ſe determinoit d'elle-meſme à la production des eſpeces differentes qui la rempliſſent, & que ſa puiſſance ne demeuraſt point ſuſpenduë & engourdie, juſques à ce que l'Eſprit de Dieu en euſt fait la diuiſion & l'ordre, il faudroit de neceſſité qu'il y euſt deux principes d'vne meſme choſe. Ie ne ſçay ſi ie m'explique aſſez bien, ou ſi ie me le fais accroire, mais il me ſemble que ie deſcouure en vous & en moy, mes chers enfans, quelque image ſenſible de cette verité. N'eſt-il pas vray que nous ne pouuons appeller aucune action purement noſtre, que nous n'ayons eu auparauant l'intention de la faire? Vn peintre ne fera pas vn tableau, ny vn ſculpteur vne ſtatuë, ſans en auoir premierement formé le deſſein en ſon eſprit. Cela eſt ſans contredit comme ie croy. Pourquoy eſt-ce donc que dans les premiers rudimens de voſtre eſtre, nous ne penſions point à vous le donner en ce moment voſtre mere ny moy, & que cette action ſe fit par vn appetit de nature qui fut alors ſimple & aueugle, & qui n'eut en le faiſant nul autre reſpect que de ſe contenter? Vray-ſemblablement il en eſt ainſi de toutes les creatures viuantes, comme de l'homme, & de toutes les ſemences que contient la Nature vniuerſelle, qui n'auroient point en elles-meſmes l'appetit de leur fecondité ſans le concours de l'Eſprit de Dieu. Ainſi il ne faut point douter que cette ſuſpenſion de noſtre volonté dans vne action qui paroiſt ne dépendre que de nous, ne ſoit vne preuue infaillible que

Dieu s'eſt voulu reſeruer à luy ſeul l'intendance d'vne production, dont il nous donne la puiſſance pour le maintien, de l'eſpece, ſans nous en donner l'intention ; pour enſeigner à vn chacun de nous qu'il veut conſeruer ſa paternité, afin que la premiere reconnoiſſance de noſtre eſtre aille directement à luy, & que nous conſiderions qu'en la fabrique de la choſe meſme où nous penſons auoir le plus de part, nous ne ſommes que les outils de ſa toute-puiſſance.

Ainſi, mes tres-chers enfans, puis que noſtre premiere filiation de vous & de moy vient de Dieu, il eſt juſte que le premier rayon de noſtre lumiere nous conduiſe à l'adoration de celuy qui eſt noſtre pere commun, & que l'ouuerture de mon teſtament commence par là. Pour cét effet ie le diuiſeray en trois parties. En la premiere ie traitteray du deuoir de l'homme enuers Dieu ; en la ſeconde, de ſon deuoir enuers ſoy-meſme ; & en la troiſieſme, du deuoir reſpectif de l'homme enuers l'homme, ſelon la difference des conditions.

PREMIERE PARTIE;

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'enfant doit commencer son adoration enuers Dieu par la parole. Que Dieu est le principe de toutes choses, & que son essence est incomprehensible.

COMME la voix est le premier signe de vie que donne le corps en naissant, & la lumiere le premier objet qui vient à l'œil; la parole est la premiere indication de la vie de l'ame; & Dieu qui est le pere de toute lumiere, le premier objet qui se doit presenter à elle. Et comme l'œil reçoit la lumiere sans la connoistre, l'ame aussi se doit disposer à l'adoration de Dieu, & à s'vnir auec luy par amour, sans penetrer plus auant en son essence.

Et d'autant, mes tres-chers enfans, que toutes les fonctions de la vostre ne sont point encore en vostre puissance, & qu'elle ne peut estre à la sortie de vostre berceau la directrice de vostre cœur pour luy en faire vne offrande, il faut que vostre parole supplée à ce defaut, & qu'elle soit la premiere hostie qui luy soit immolée. Ainsi, ne soyez point en peine si l'intelligence de la priere que vostre mere ou moy vous faisons repeter

tous les jours, vous est à present autant inconnuë, que vous est inconnu celuy auquel elle s'adresse. Suiuez-nous seulement ; nostre foy articulera vostre begayement, & soyez asseurez qu'il n'y a point d'encens qui soit plus agreable à Dieu que ce premier sacrifice de vostre langue. Les premices luy en sont deus, en attendant que vostre intention l'accompagne, par la connoissance de l'obligation que vous auez de l'adorer. Voyons si nous y pourrons paruenir.

Mes enfans, comme vostre nourrice a esté le sujet de la premiere connoissance que vous auez jamais euë, & de vostre premiere affection durant le premier trouble de vos sens ; & que quand ils ont commencé de voir vn peu plus clair, & que vous vous estes apperceus que vostre nourrice faisoit vne partie de ma famille, & que pour vous alaitter elle auoit besoin elle-mesme du secours & des soins de vostre mere & de moy. C'a esté alors, & non plustost, que nous auons succedé elle & moy à cette connoissance & à cette affection que vous auiez seulement pour elle. Ainsi, mes amis, ie ne doute point que de la mesme sorte la Nature vniuerselle ne se presente d'abord à vostre premier raisonnement qui est encore obscur pour estre le premier objet de vostre connoissance & de vostre amour. Mais j'espere aussi que sans auoir besoin d'aucune autre iustruction, à mesure que vostre lumiere originelle s'éclairera, vous descouurirez peu à peu qu'elle est seulement la mere

nourrice de toutes les productions de l'vniuers, & la voſtre; & qu'auec tous ſes nourriſſons, elle eſt comme vous de la ſuitte d'vn Principe, ſans lequel elle ne peut ſe maintenir, & qu'ainſi il n'y a que ce Principe ſeul qui eſt Dieu, qui merite voſtre reconnoiſſance & voſtre adoration

En effet ſi toutes les choſes du monde n'auoient point quelque autre principe commun que la nature qui eſt vn eſtre que nous ne pouuons conceuoir que ſous l'idée du concert admirable & de la belle ſymmetrie qui paroiſt en toutes les pieces de l'vniuers. Il faudroit que cette harmonie euſt en elle meſme ſon principe, & ainſi l'appetit de ſubſiſter tousjours d'vne meſme ſorte, euſt eſté radical en elle, & ne l'euſt jamais quitté, & par ce moyen eſtant demeurée conforme, elle n'euſt point eu beſoin de ſe renouueller par vne ſucceſſion de viciſſitudes comme elle fait. D'où il faut neceſſairement inferer qu'il y a vn eſtre fixe & permanent, autre que la nature, qui eſt le principe commun de toutes choſes, au delà duquel il n'y a point de Plus-outre, & qui par conſequent doit eſtre la ſeule & derniere fin, où ſe doit terminer noſtre reconnoiſſance. L'ordre merueilleux de l'vniuers nous deſcouure ce principe par degrez comme vne hauteur inacceſſible. C'eſt pourquoy au premier rayon de lumiere que nous aurons de ſon eſtre, demeurons-en là, ſans nous mettre en peine de connoiſtre quel il eſt, de peur

qu'en voulant soûmettre l'estenduë de son immensité sous la petitesse de nostre intelligence, elle ne nous eschappe en cét instant mesme. Informons-nous encore aussi peu pourquoy il est autrement, ce seroit vn progrés à l'infiny, qui aneantiroit en quelque façon vn principe connu, par la recherche d'vn autre qui seroit inconnu. L'art de raisonnement veut que toute question se termine & trouue son repos en son principe.

Il ne faut donc point, mes amis, se proposer aucun autre principe que Dieu seul, lequel, comme les saintes Lettres nous l'enseignent, a creé toutes choses de rien, dautant que nous ne pouuons supposer qu'elles ayent esté faites de quelque matiere, quand elle seroit plus confuse encore que les tenebres portées dessus la face de l'abysme, que nostre imagination ne luy donne quelque forme; & que cette forme toute imparfaite qu'elle puisse estre, n'eust eu auec son suppost quelque chose de coeternel auec Dieu, qui seroit en quelque façon luy oster l'vnité & la simplicité de son estre; & outre cela reduire sa toute-puissance sous la mesme necessité d'vn artisan, dont l'art ne peut rien produire si la matiere dont il doit composer son ouurage luy defaut.

Cecy est assez considerable, que toutes les pieces de l'Vniuers furent en leur creation composées de la parole de Dieu & du neant: d'où il arriue que l'effet de cette parole ayant eu son emanation du souffle diuin, qui est vne

ſource eternelle, ſubſiſte toûjours : & qu'encore que la partie tirée du neant paroiſſe auoir vne inclination vers le non-eſtre d'où elle vient, elle ne laiſſe pas de conſeruer en ſa diſſolution vn germe & vn certain appetit qui luy eſt inſeparable pour ſe regenerer en vn autre ſujet, lequel eſtant periſſable comme le premier, ſe renouuelle ſucceſſiuement en quelque autre. Ainſi comme il n'y a point de temps en Dieu que le preſent, il ſemble que l'ouurage de la creation dure encore maintenant, & qu'il doiue ſubſiſter autant que le monde.

De quelque maniere que puiſſe auoir eſté faite noſtre creation, vous voyez, mes enfans, qu'il n'y a aucune choſe icy-bas qui ne doiue à Dieu ſon eſtre & ſa durée, & quoy que ce diuin principe ſoit ſeul & vnique, pour nous obliger encore à luy plus eſtroitement, il a voulu communiquer ſon vnité à chaque choſe creée, & qu'elle fuſt tellement inherente au ſujet qui la reçoit, qu'on ne pûſt en faire ſubſtraction ſans l'aneantir. En effet, ſi on veut parcourir toute la nature, on ne trouuera aucun eſtre reel ou imaginaire qui n'ait en ſon tout ou en ſes parties beſoin de l'vnité pour ſubſiſter. Vn eſprit, vn corps, vn bras, vn œil, vn filament, vn fibre, vne largeur, vne longueur, vne profondeur, vne ſurface, vne ligne, vn poinct, vn centre, vn atome, vn neant. Tout nombre meſme, quand il ſeroit infiny, & toute multitude ne ſe peuuent conceuoir que ſous leur reduction

à l'vnité: vn Estat, vne armée, vn troupeau, vn concert; & lors mesme que cette multitude n'est pas terminée, elle conserue encore son vnité sous la vaine image d'vne confusion.

Ainsi ce n'est pas sans beaucoup de raison que quelques-vns de nos Cantiques veulent que toutes les choses de l'vniuers, animées & inanimées, s'accordent à chanter les loüanges du Seigneur, & que la foudre mesme & les tempestes le beniſſent, puis qu'il n'y a pas vne seule creature qui ne luy doiue son estre, sa durée & son vnité singuliere, qui les constituë toutes ce qu'elles sont, & qui les distingue toutes entr'elles.

Estant de ce nombre, mon fils, & auec cét aduantage d'auoir esté fait seul à l'image mesme de ton Createur par le moyen de ta raison, de ton intellect, & de l'admirable constitution des facultez de ton ame, tu luy en dois ta reconnoissance en qualité de Pere. Sous ce respect de Pere tu as fait ma volonté jusques icy: sous ce mesme respect fay celle de Dieu, ses commandemens sont plus doux & plus justes que ne sont pas les miens. Outre que la nature te l'apprend, le diuin formulaire de prier, qu'il a plû à Dieu de nous dicter par la bouche mesme de son Fils nous le confirme. En nous disant qu'il est nostre Pere, il nous a voulu faire entendre qu'il estoit le tien, le mien, & celuy de tout autre homme: & qu'ainsi nous estions tous freres, & que comme freres nous deuions nous aimer, & le respecter aussi tous,

tous, comme eſtant noſtre Pere commun : Et en nous ayant dit en ſuitte que ſa demeure eſtoit dans les Cieux, ce nous a deu eſtre vne inſtruction, qu'il doit ſuffire à noſtre curioſité, de ſçauoir qu'il eſt noſtre Pere, ſans faire vn effort de penetrer plus auant en ſon Eſſence.

Le grand traject qu'il y a des Cieux à nous, leur ſolidité, & les eſpaces infinies qui les ſeparent entr'eux, ſont autant d'interualles differens de noſtre commun eſloignement : & quoy que leur mouuement, celuy du Soleil & de la Lune, & de quelques autres lumieres errantes, leſquelles y ſont attachées, ne nous ayent encore donné la connoiſſance que de neuf ſpheres, auons-nous lettres que leur nombre ne ſoit pas auſſi grand, ou plus grand peut-eſtre que n'eſt celuy des Eſtoilles? A meſurer l'immenſité, toute l'eſtenduë de noſtre imagination ne fait pas ſeulement vn petit point de ſa grandeur.

Mon enfant, la majeſté de Dieu ne ſe reconnoiſt pas de ſi loin, contente-toy de ſçauoir qu'il eſt ton Pere : Que cette double voûte de criſtal qui embraſſe le deſſus & le deſſous de toute la terre eſt ſa maiſon : & que ce diuin Palais ne ſe peut non plus meſurer que ſon hoſte.

Le Ciel ſe preſente à toy en toutes ſes faces, ſans que tu puiſſes comprendre de quelle matiere il eſt compoſé. L'exiſtence de Dieu ſe deſcouure à toy en toutes ſes creatures, ſans que pour cela ſon Eſſence te puiſſe eſtre con-

nuë. Le Ciel te la cache, & la meſme lumiere qui t'ouure la porte de ſon concaue, te la ferme de ſon conuexe, auec cette difference, que cette voûte celeſte paroiſt ferme à nos yeux, & neantmoins elle ſe meut : & Dieu paroiſt vn mouuement ſans fin en toute la nature, & neantmoins il n'y a que luy ſeul qui ſe repoſe : Et comme il n'eſt pas en ta puiſſance de conceuoir le mobile, ſans qu'il y ait vn poinct immobile d'où procede le mouuement, tu ne peux non plus auſſi comprendre le progrés ny le regrés que tu vois en toutes les choſes creées, ſans arriuer inſenſiblement au poinct immobile d'où il procede, qui eſt le meſme Dieu qui eſt ton Pere.

Ce n'a pas eſté ſans raiſon qu'il nous a eſté commandé de ne nous faire aucune image taillée des choſes qui ſont là haut dans le Ciel, pour l'adorer. Cette deffence ne regarde pas moins celuy qui s'en fait vn modelle en ſon eſprit, que celuy qui ſe la taille auec le marteau. Nous ne les pouuons connoiſtre que ſelon qu'elles ſe preſentent à noſtre imagination, & noſtre imagination n'eſt rien autre choſe qu'vn vain ſpectre de noſtre fantaiſie, qui ne ſe peut effigier en noſtre eſprit, que noſtre amour propre n'en faſſe tout auſſi-toſt ſon idole.

Ainſi, mon enfant, ne t'amuſe point à rechercher combien il y a de Cieux, quelle eſt leur diſtance entr'eux, & quelle eſt leur grandeur en comparaiſon de la terre. C'eſt vne ſpeculation trop vaſte & plus creuſe encore

que le cerueau qui la reçoit. La ſupputation que tu en feras par l'Algebre (dont le nom meſme me fait peur) te remplira l'entendement de tant de fractions, qu'il ſe rompra peut-eſtre luy-meſme.

Toutes les reſueries qui ont cours ſur cette matiere, ne ſont rien que vains eſlans d'eſprits curieux, qui ont voulu ſortir hors des limites preſcrits à la capacité de l'homme. Auſſi voyons-nous que ces perſonnes-là ſont d'vn tres-petit vſage en la ſocieté de la vie ciuile. La nature n'a point eſtendu le voile de tes deux paupieres ſur tes deux yeux, que pour t'apprendre que les rayons de ta connoiſſance doiuent porter bas, & ſe reflechir en toy ſeul. Elle a niuellé ta veuë auec l'horiſon, pour te deſigner que ta curioſité ſe doit arreſter aux confins du Ciel. Ton œil non plus que ton entendement ne peut regarder au deſſus de toy, ſans que ta teſte & ton cerueau ſe renuerſent.

Veux-tu ſuiure mon aduis en la theorie du Ciel, regarde-le comme la maiſon de Dieu auec ſilence & reſpect, regarde le Soleil (ſuiuant l'opinion moderne) comme vn poinct fixe, on plûtoſt comme le moyeu de cette grande rouë de l'Vniuers, par où dériue en luy cette ſource de lumiere qui l'eſclaire, & cét eſprit fecond qui l'entretient. Le Createur de toutes choſes voyant que noſtre petiteſſe ne pouuoit ſoûtenir la veuë de ſa Majeſté, pour ne ſe cacher pas entierement à nous, s'eſt contenté, peut-eſtre, d'ouurir vn poinct dans le Ciel, par où deſcend vn petit filet

de sa lumiere seulement qui est le Soleil, qui n'est rien autre chose qu'vne esbauche materielle, & vn traict visible de cette Puissance inuisible qui gouuerne & embrasse ce grand Tout.

Ce diuin souspirail te paroist petit au regard du Ciel, mais sçache que quand toute la voûte celeste brilleroit de cette mesme clarté, à peine seroit-ce vn poinct de lumiere au respect du viuant brazier, d'où procede ce feu diuin. Tel qu'il est neantmoins, il n'y a point aucune chose creée d'où puisse venir plus pompeusement à nostre connoissance, vne moins imparfaite idée de la Toute-puissance de Dieu, que de la vertu feconde & infatigable du Soleil, qui empesche que la nature ne chomme, & que toutes sortes de semences ne soient oisiues.

Qui peut nous tracer vne plus viue image de sa grace, dont la presence ou l'absence fait le jour ou la nuict de nos ames? Et d'où peut-on mieux comprende l'vniformité de sa bonté vers toutes ses creatures, que du cours regulier du Soleil, qui est balancé si également entre les deux points qui le soustiennent, qu'il n'y a pas vn seul animal, vne seule plante, ny vn seul coin de terre qui joüisse vn moment de temps seulement l'vn plus que l'autre de sa lumiere.

Il la conduit auec tant de justesse, que pour rendre par tout le jour égal à la nuict, aux lieux où il y a de l'inégalité, il compense successiuement les longues nuicts par

de longs jours, auant que ſon entiere reuolution ſoit faite. En cette analogie des proprietez du Soleil auec les attributs de Dieu, ie ne pretens pas d'auoir taillé ſon image contre la deffence qu'il en a faite. C'eſt luy-meſme qui ſe l'eſt taillée, & qui a fait cette ouuerture dans les Cieux, par où deſcend à nous cét eſchantillon de ſa Toute-puiſſance. Il ſe communique à nous par là, comme par vne jalouſie, en nous faiſant voir qu'il y eſt, mais non pas quel il eſt. Ne te propoſe donc point de l'enuiſager de plus prés : le dernier effort de ton eſprit vers la perfection, n'eſt pas ſeulement vne eſtincelle de ſa gloire. Rien du tien ne luy peut eſtre approprié ſans quelque dechet de ſa grandeur.

Mon enfant, pour le voir de prés, il n'y a que cette ſeule voye, recule-toy de luy, & t'humilie tout autant qu'il te ſera poſſible : en te rabaiſſant tu l'exaltes. Merueille eſtrange ! par ces deux extrémes, à ſçauoir, par la plus haute idée que nous pouuons conceuoir de Dieu, & par le plus profond abyſme de noſtre aneantiſſement, nous pouuons faire en arriere noſtre retour & noſtre reünion vers ce diuin principe.

CHAPITRE II.

De quelle façon il faut adorer Dieu. De la Religion Chrestienne, & qu'on ne peut estre vn bon suiet sans estre vn bon Chrestien. Qu'on ne doit rien innouer en la Religion. De l'excellence de la foy pardessus la raison.

NOvs suffise donc, puisque la nature & Dieu mesme nous apprennent qu'il est nostre Pere, de luy rendre vn respect & vne obeïssance de fils : & puis qu'il luy a plû de se cacher dans la profondeur des cieux, contentons-nous, comme il l'ordonne, de sanctifier son saint Nom. Admire en cela, mon fils, la bonté de Dieu qui descend à toy, voyant que tu ne peux monter jusques à luy.

Cette premiere cause estant indefinie, inconceuable, & sans prescription, ayant reconnu qu'il n'estoit pas en ta puissance de te maintenir dans le vague de mille pensées informes qu'il faut auoir pour se faire vn modelle de luy, & que tu estois incapable d'vne Religion qui fust purement intellectuelle & mentale, a voulu seulement limiter le culte de l'homme enuers Dieu par l'adoration du nom qui le designe selon nous, & non pas tel qu'il est, afin que nostre deuotion eust son objet prefix & determiné. Car en effet, c'est l'homme qui est terrestre & materiel, qui croit & qui prie, & qui par consequent a besoin que la Majesté diuine à laquelle il s'adresse, se laisse en prise à luy par des moyens qui ayent quelque rapport à sa condition : c'est pourquoy il luy a plû que la

vertu inuiſible de ſes Sacrements nous fuſt communiquée ſous des ſignes viſibles. Que la priere qu'il nous ordonne fuſt verbale, & que les ceremonies exterieures qui ſe pratiquent en nos Egliſes, fiſſent vne partie de ſon adoration. Il a plus fait, il s'eſt incarné comme toy, & s'eſt fait homme pour eſtre en meſme temps la guide de ton ſalut & ton Sauueur.

Mon fils, c'eſt là le fondement de la doctrine Catholique, Apoſtolique & Romaine, en laquelle ie ne te conſeille pas ſimplement de viure & de mourir, mais ie te le commande abſolument, ſi tu veux eſtre digne de la benediction de Dieu, & de la mienne. C'eſt la Religion de tes peres, remonte le plus haut que tu pourras vers eux, & tu trouueras qu'ils n'en ont point eu d'autre; que ta creance ſe confonde auec la leur comme ton ſang. C'eſt la plus ancienne. Les vieux & ſuperbes edifices où l'exercice s'en eſt continué juſques à toy, dont tu te trouues encore en poſſeſſion te le confirment. C'eſt la plus vniuerſelle.

Vn petit nombre de quelques brebis mal conduittes qui ſe ſont eſcartées du troupeau y pourront reuenir vn jour auec leurs Paſteurs. Finalement, c'eſt celle de l'Eſtat, tu ne la peux quitter ſans te rendre coupable de defection enuers Dieu, ou ſuſpect de faction enuers le Prince. En effet, ſi l'obeïſſance qui eſt deuë au Prince, n'eſt qu'vne dépendance de la Religion, & que ce ſoit elle qui faſſe le r'aliement de nos volontez au ſeruice de Dieu, il eſt tres-juſte que nous entrions auec luy, & luy

auec nous, dans la societé de cette estreinte commune.

Depuis Clouis jusques icy, il n'y a non plus eu d'interruption de Roy Catholique, Apostolique & Romain en son lict de Iustice, que de legitime successeur en la chaire de S. Pierre, & tu mettras la verité de sa creance en compromis? Sçache, mon fils, que tu ne peux estre bon Chrestien, que tu ne sois bon sujet: & qu'il n'y a rien qui conuainque plus vn heretique d'estre vn deserteur de la loy de Dieu, que sa reuolte contre celle du Prince. La vraye doctrine commande expressément son obeïssance, & la déference aux loix & au Magistrat. Tu ne sçaurois, comme on a fait cy-deuant, fouler aux pieds leur autorité, sous quelque pretexte que ce puisse estre, que tu ne brises l'vne des tables de la Loy de Dieu contre l'autre.

Sois donc ferme en la Religion de tes peres & de l'Estat: ne t'en retire point, quand il y auroit quelque deprauation aux mœurs de ceux qui te l'administrent, voire mesme, quelque abus en sa police. Cette corruption n'est qu'vne humeur peccante en quelque partie qui est peu considerable au respect du tout, & impuissante d'alterer la bonne disposition qui se rencontre dans les parties principales. Pour ce qui est de nos abus, s'il y en a, regarde-les comme vne intemperie de nostre crainte, ou de nostre amour enuers Dieu, qui n'a son existence en la superficie de nostre foy, que comme les empoulles & les

verruës

verruës qui ſe forment ſur noſtre peau ſans l'entamer.

Les plus dangereuſes bleſſures du corps humain ſont celles où il y a ſolution de continuité, & dont la playe eſt profonde. Le ſcandale le plus à craindre en l'Egliſe de Dieu, eſt alors que le ſchiſme ou l'hereſie diuiſe ou couppe en deux, ou pluſieurs factions ſon vnité, qui comme la robbe du Seigneur, ne doit eſtre que d'vn ſeul tiſſu.

Auant que les levres des playes de cette nature ſoient repriſes, & que leur cicatrice ſoit conſolidée, on fait & on ſouffre tant de maux eſtranges, que s'ils eſtoient preueus de ceux qui les cauſent, ie ne doute point que leur zele, quel qu'il ſoit, ne s'accommodaſt aiſément aux opinions receuës.

La paix exterieure de l'Egliſe diſtilleroit alors vne paix interieure ſur la conſcience des fideles. La vapeur de leur contention ne les enteſteroit point, & au lieu de cette diuiſion qui eſt entr'eux & nous, nous verrions les eſprits ſe concilier & ſe fermenter enſemble au feu de charité, & les trauaux de ceux qui eſcriuent & qui liſent les controuerſes, ſe changeroient en des traittez de pieté, & des œuures de mortification, qui eſt vne matiere bien plus conforme à la doctrine de l'Euangile que l'autre.

C'a eſté, ce me ſemble, vne grande preſomption à nos Nouateurs de ſe propoſer d'aſſujettir l'vſage ancien & public, ſous la reforme d'vne ſuffiſance priuée, & de ſe vouloir in-

troduire de leur autorité propre, & sans mission dans l'heritage de nostre salut, dont nous sommes en possession de temps immemorial nous & nos peres. Toute innouation en matiere de Religion, quand mesme elle seroit bonne, est à present tres-dangereuse par la consideration du temps, où l'on ne peut rien changer que l'on ne hazarde beaucoup.

Les orages qui ont agité l'Eglise de Dieu depuis six-vingts ans, ne sont point encore tout à fait appaisez, & nous fournirons la matiere d'vne nouuelle tempeste? Et quand? Quand toute l'Europe est en armes, & que l'esprit de l'homme ne fut jamais si friand de nouueauté comme il l'est maintenant.

I'estime qu'il y a bien plus de seureté & de conscience mesme, de s'accommoder aux opinions receuës, si elles sont tranquilles, que d'en admettre quelque autre auec danger. Difficilement se peut-il faire vne ligue en la police diuine, qu'elle ne decline incontinent apres en quelque faction ciuille, d'où prennent force & vigueur tous les desordres publics.

C'est pourquoy, mon enfant, ie te conseille d'estre vn peu reserué quand il s'agitera quelque question dans l'Eglise qui te paroistra auoir des marques de la nouueauté. En ces occurrences, que ta détermination ne preuienne jamais celle de cette Mere commune de tous fidelles, & demeurant dans la soûmission paisible d'vn enfant plein de docilité & de respect, garde-toy bien d'vsurper par vne

entrepriſe particuliere l'autorité ſacrée qui reſide en la perſonne de ceux que Dieu a eſtablis pour la conduitte des Chreſtiens. En vn mot, tiens pour conſtant que l'vnité de l'Egliſe ne doit pas eſtre moins inuiolable que ſa verité, & que ceux qui font vne rupture en ſes membres, doiuent eſtre conſiderez comme ſes plus grands ennemis.

Noſtre Religion conſiſte principalement en deux poincts, à ſçauoir aux Commandemens de la loy, & en la foy de l'Euangile. Nous ne pouuons ſatisfaire pleinement à ces deux choſes, que noſtre ame, qui eſt auſſi compoſée de deux parties, à ſçauoir de la volonté & de la raiſon, ne rende autant d'obeyſſance aux commandemens de la loy, quelque difficulté que puiſſe faire noſtre volonté de s'y aſſujettir, que de ſubmiſſion à la foy de l'Euangile, quelque repugnance que noſtre raiſon puiſſe auoir au contraire.

Autrement, ſi nous croyons ſimplement ce qui a quelque conformité auec noſtre raiſon, & rien plus: nous faiſons plus d'honneur à la verité qui ſe reflechit de la matiere, qu'à celuy qui eſt auteur de la matiere, & la Verité meſme. En effet, le croire a quelque preéminence pardeſſus le ſçauoir, parce qu'en la ſcience l'entendement n'eſt eſclaircy que par l'information des ſens qui eſt materielle & ſujette à deception: Et en la foy, noſtre ame ne tire ſes notions que de l'eſprit de Dieu ſeul, qui eſt vn agent ſi noble, que ie ne ſçay ſi ie n'oſerois point dire, que quand meſme il y

auroit quelque erreur en la direction de ma foy, mon intention ne peust estre rectifiée par l'excellence de l'object de ma foy qui est en Dieu.

Il est tres-constant que plus les mysteres de nostre foy sont incroyables, plus nous rendons de respect à Dieu de n'en point douter. Contemple l'obscurité que tu y trouues comme vne belle nuict en laquelle tu as la lumiere de l'Euangile pour t'esclairer, & pour Estoiles de ta conduitte les Apostres, les Martyrs & les Saints, sur les pas desquels tu marches encore presentement. En vn mot, apprens de moy, mon fils, que ta raison est bien plus certainement ta fille selon l'esprit, qu'Isaac n'estoit le fils d'Abraham selon le corps, & qu'autant de fois que tu en fais le sacrifice à Dieu par la foy, tout autant de fois tu luy presentes vne Hostie plus excellente encore que celle qui attira tant de benedictions sur ce diuin Patriarche.

Dieu qui est vne nature toute distincte de la nostre, agit auec nous par des moyens contraires aux nostres, & qui nous sont tout à fait inconceuables. Quand il appliqua de la bouë, qui est vne matiere à creuer les yeux, pour rendre la veuë à l'aueugle nay, ce nous fut vne leçon, que nous ne pouuons jamais bien joüir de la clarté de l'ame que par l'extinction de celle du corps. Car il ne suffit pas que la lumiere naturelle nous face voir qu'il y a vn Dieu, elle doit encore conuenir auec nostre foy, des moyens par lesquels il se com-

munique à nous, & des moyens auſſi de le ſeruir.

L'employ de noſtre raiſon eſt d'accompagner ſimplement noſtre foy comme vne ſuiuante auiſée, qui n'eſt point tellement ſa captiue, qu'elle ne puiſſe examiner la loy de Dieu, ſelon la prudence humaine, mais non pas la foy: afin que la beauté de ſes commandemens, & leur neceſſité dans la conjoncture de la vie ciuile, nous apprenne à reſpecter & à craindre celuy qui nous les donne. Pouuons-nous auoir vn meilleur garand de noſtre creance que IESVS-CHRIST meſme, qui nous enſeigne d'aimer Dieu pardeſſus toutes choſes, d'aimer ſon prochain comme ſoy-meſme, & de faire du bien meſme à celuy qui nous hait & qui nous perſecute.

CHAPITRE III.

Du libertinage, & de la meſcreance.

MON enfant, ie ne m'eſtonne plus ſi ceux qui ne ſe veulent point aſſujettir à pas vne de ces choſes, ont l'audace aujourd'huy de meſconnoiſtre & de deſaduoüer celuy qui leur en fait le commandement. Leur nombre eſt tellement accreu depuis quelque temps, qu'il ſemble que ce ſoit à preſent la marque de la beſte de n'en eſtre point. On les appelle les eſclaircis ou les eſprits forts, comme s'il n'y auoit de lumiere que pour eux, ou que ce fuſt vne foibleſſe de n'eſtre pas de leur opinion. Ce mal eſt d'autant plus dangereux que

l'esprit infecté de ce poison, se flatte de quelque fausse image de liberté : & Dieu sçait quelle liberté : de renoncer à Dieu, à la foy publique, à la loy de l'Estat & du Prince, qui sont les seules choses qui nous maintiennent en paix, pour nous mettre en la puissance & sous le gouuernement particulier du plus irreconciliable ennemy que nous ayons, qui est nous-mesme.

Ie m'estonne de l'indulgence de nos loix sur vne matiere de cette importance, & dautant plus que quiconque fait vne rupture ouuerte auec Dieu, est incapable de toute autre conjoncture, & dés-là conuaincu d'estre vn mauuais politique & vn mauuais Sujet. Regarde où cela va, mon fils. Le Roy n'est mon maistre, ny moy le maistre de mon valet, ny le proprietaire de mon bien, qu'en vertu de l'appuy & de l'authorité que les loix reçoiuent de la Religion. La liaison & la seureté publique ne dépendent que de là.

Considere en quelle confusion nous abisme la temerité de celuy qui en veut arracher le fondement. Rien ne confirme tant qu'il y a vn Dieu, & qu'il est tout bon, que l'impieté de celuy qui le desaduouë. Peut-estre que sa misericorde excuse cét attentat, d'autant que ce n'est qu'vne parole indigeste qui sort de la bouche du profane, sur laquelle il ne peut faire de reflexion, que le cœur dans l'instant mesme ne s'en départe.

Vne ame infectée de quelque insolente opinion, peut bien exhaler vers le ciel de puan-

tes vapeurs, mais qu'elle en soit entierement corrompuë, ny que le caractere diuin puisse estre tout à fait & sans retour effacé de la conscience de l'homme, la nature s'aneantiroit plustost que cela fust. N'ayons point de honte de reconnoistre nostre hoste. Il n'y a nulle partie sur nous, ny en nous, qui ne l'atteste. Nostre cœur nous le prouue au moindre saisissement qu'il aye, quoy que nostre bouche le veüille desaduoüer. Estrange espece de vanité, de vouloir qu'on nous croye plus meschans que nous ne le pouuons estre!

I'ay veu paroistre dans le grand monde vn des premiers suppostz de cette folle opinion auec applaudissement, & publier son impieté dans la ville capitale du Royaume, auec la mesme audace que s'il eust esté quelque nouueau Messie. I'ay plus veu, & cecy est assez prodigieux, apres deux ans de prison, ie l'ay veu sortir d'entre les mains des Iuges qui le deuoient condamner, absous faute de preuue d'vne impieté dont il y auoit autant de tesmoins contre luy, qu'il y auoit d'hommes de sa connoissance: soit que l'enuie de ses accusateurs l'ait sauué, ou qu'on n'ait pas osé tesmoigner ny prononcer contre vn crime où l'on voyoit, peut-estre, vne conniuence publique: ou soit qu'on ait eu esgard que l'impieté estant plustost vn peché des levres & de la fantaisie que du cœur, ne meritoit point d'autre supplice que sa folie mesme.

En effet, l'origine de la mescreance ne procede que d'vne folle presomption de ne vou-

loir pas demeurer dans le train ordinaire des opinions communes. Il est tres-constant qu'il y a trois differentes sortes d'esprits, & que ceux du plus bas estage sont esprits de suitte, qui reçoiuent les choses selon que la coustume & l'vsage les ont introduites, sans les penetrer plus auant. Ceux du second estage, qui sont nos pretendus éclaircis vont vn peu plus loin. Ils considerent veritablement les effets des causes secondes, leurs mouuemens, leurs viciſſitudes reglées : mais ils ne les considerent qu'éparses & détachées de leur tout,& n'ayant pas la force de s'esleuer plus haut, ils sont contraints d'en demeurer là, & de leur laisser la maistrise de l'Vniuers. Mais les esprits transcendans & du haut estage, examinans les choses de plus prés, en faisant le r'aliement des causes éparses, découurent la connexité & la confederation qu'elles ont ensemble : & par la conspiration qu'ils voyent en toutes les parties differentes qui composent cette harmonie vniuerselle, ils arriuent à la connoissance d'vn principe souuerain, sous la prouidence duquel tout se gouuerne. Ainsi il me semble que le libertinage se forme vn faux idole de vanité, & que celuy qui en fait profession, porte bien mieux en soy l'emprainte d'vn ignorant & d'vn sot, que d'vn esprit esclaircy : & dautant plus qu'il esteint en luy-mesme son œil principal, & celuy qui rend le plus de lumiere, qui est la connoissance de Dieu.

CHAPITRE IV.

De la ſuperſtition.

MON fils, comme il eſt dangereux d'abolir le ſentiment de la Diuinité par la mécreance, il ne l'eſt pas moins auſſi de s'en faire vne fauſſe image par la ſuperſtition. La negation de Dieu ne diminuë rien de ſa grandeur, la ſuperſtition au contraire luy donne vne infinité de mauuaiſes qualitez ſelon ſa peur : Et par conſequent le mal ſeroit moindre d'eſtre en doute de luy, que de luy faire injure. L'atheïſme ne ſupprime point tout à fait l'action des ſens ny la raiſon : elle n'arrache point les affections naturelles, ny meſme le ſoin de noſtre reputation comme elle. Et quoy que la Religion ſoit le principal agent de toutes les vertus morales, elles ne ſont point tant incompatibles auec la negation de Dieu, qu'elles le ſont auec la ſuperſtition.

La ſuperſtition eſt vn vice laſche auquel le peuple, les enfans, les femmes & les vieilles gens, qui ſont toutes perſonnes imbecilles, ſont le plus ſujets. Tout luy fait peur; le paſſé, le preſent & l'auenir luy donnent vn tremblement continu de ne pouuoir jamais échapper à la vengeance diuine. Elle eſt inconſiderée en ſon zele, teſmoin la fureur des guerres de Religion, & ſi ingenieuſe à ſe mal faire, que de Dieu qui eſt l'inſtrument de ſon ſalut, elle en fait l'executeur de ſon ſupplice; & du lieu de ſon azile elle en dreſſe ſon eſchaffaut.

Enfin la superstition est vne passion de l'ame pesante aux ouurages de charité, chagrine, deffiante, scrupuleuse, & qui profane la Religion, en pensant y satisfaire par des grimaces exterieures, comme si le vray culte de Dieu n'estoit qu'vn batelage ou vne affeterie spirituelle.

Sois neantmoins aduisé, mon enfant, en la fuitte de cette imperfection, & prens garde qu'en la voulant éuiter tu ne tombes dans vn autre inconuenient qui n'est gueres moins dangereux, en commettant quelque irreuerence contre les formes dont l'vsage est ancien, & qui font vne partie de ta Religion, de peur que, comme il arriue souuent au corps humain, tu ne purges les choses saines auec les corrumpuës.

Receuez encore icy de moy, mes amis, ce petit mot de conseil, sous le bon plaisir de ceux qui ont leur mission de Dieu, pour le soulagement de vos ames, qui est que la trame de vostre conscience ne soit point ourdie d'vn fil qui soit si foible & si delié, qu'elle puisse estre offensée par de legeres circonstances. Car si pour vne plus grande perfection on se propose, & particulierement en se confessant, de suiure la tissure de son peché, de fibre en fibre, & de filament en filament, & qu'on l'examine jusques en ses parties les plus deliées, il arriuera que son image qui estoit hideuse estant entiere & en sa masse, le sera moins en sa dissection, & que les especes en demeureront tellement confuses en la bouche du penitent &

en l'oreille du Confeſſeur, que la confeſſion & la penitence en ſeront plus imparfaites. Icy ie n'entends parler ſimplement que des circonſtances ſcrupuleuſes qui chargent moins l'ame eſtant teuës, qu'ils ne la ſoulagent eſtant confeſſées, & non pas de celles qui ſont du temps, du lieu & de la condition des perſonnes : car celles-cy ſont pluſtoſt differences eſſentielles du peché qu'elles n'en ſont les dependances. Enfin, mes amis, tenez pour conſtant que comme les vers ont accouſtumé de ſe former en la partie de la chair la plus molle & la plus vnctueuſe, que les ſcrupules qui ſont comme le ver & la teigne qui rongent la conſcience, naiſſent toûjours en la partie de l'ame qui eſt la plus tendre & la plus delicate : les nerfs, les arteres, les ligaments, les tendons & les parties ſolides ne ſeruent jamais de matiere à cette putrefaction.

CHAPITRE V.

De l'hypocriſie & des faux directeurs des affaires de la ſanté & de la conſcience.

MEs enfans, de ces deux monſtres dont j'ay parlé cy-deuant, à ſçauoir de l'atheïſme & de la ſuperſtition, il s'en forme vn autre qui eſt l'hypocriſie, dont le dedans eſt compoſé d'impieté, & le dehors de ſuperſtition. Ce monſtre à deux enuers eſt de tous les pechez de l'homme le plus dangereux, parce qu'il s'introduit dans la bergerie pour la deuorer ſous la feinte de ſon Paſteur, & le

plus perfide en ce qu'il se reueſt des couleurs de ſon maiſtre pour le mieux trahir deſſous ſa propre liurée. En effet le jeuſne, l'oraiſon, l'aumoſne, le cilice, la diſcipline, qui ſont autant de marques exterieures d'vne vraye pieté, changent de nature & deuiennent œuures de reprobation, ſi l'integrité de vie ne les accompagne. C'eſt pourquoy quand l'hypocrite ſe plaint dans Eſaye qu'il a jeuſné, qu'il s'eſt couuert de cendre, qu'il a donné l'aumoſne, & qu'il a prié ſans eſtre exaucé, Dieu luy reſpond par la bouche de ſon Prophete, que la ſeule mortification qui luy eſt agreable, eſt qu'on dénouë les nœuds de meſchanceté, qu'on ſoulage ceux qui ſont oppreſſez, qu'on rompe ſon pain aux neceſſiteux, & qu'on les reueſte.

Or dautant que nous auons tous vne certaine complaiſance de nous-meſmes, qui fait que nous regardons ſouuent noſtre vie du coſté qui nous paroiſt le plus beau, & que ce monſtre qui eſt inſinuant & toûjours déguiſé ſous de belles apparences, ſe peut emparer de nos ames à noſtre deſceu : Pour bien deſcouurir s'il ne s'eſt point ſaiſi de la tienne, ie te conſeille, mon fils, quand tu auras jeuſné, fait l'aumoſne, viſité les Egliſes, & que tu te ſeras confeſſé & communié, de prendre garde ſi ton cœur a renoncé comme ta bouche, aux pechez que tu viens d'abjurer ; alors ſi la trompeuſe illuſion de ces meſmes vices te plaiſt encore, & qu'il t'en demeure en l'ame vne agreable demangeaiſon, tu ne dois plus

douter que tu ne ſois vn ſuperſtitieux & vn athée, qui ſont les deux parties dont ce monſtre eſt compoſé, vn ſuperſtitieux d'auoir penſé ſatisfaire à la juſtice de Dieu par de vaines apparences de pieté ; & vn athée, parce que ſi tu auois eſté bien perſuadé de la Diuinité, tu n'aurois jamais eu l'audace en te confeſſant de faire de celuy qui doit eſtre ton juge, le teſmoin & le confident de ton peché.

Ce n'eſt donc pas ſans beaucoup de fondement, que nous ne voyons point dans l'Eſcriture aucun peché pour lequel le Sauueur du monde n'ait eu quelque ſorte d'indulgence, que pour l'hypocriſie : il s'adomeſtique auec le Publiquain, il l'exauce ; il ſouffre que la femme pechereſſe luy laue les pieds ; il deſarme les mains qui veulent lapider l'adultere ; il emmene auec luy le larron dans le Paradis ; il demande grace pour ceux qui le crucifient : mais quand il s'agit de l'hypocrite, on le voit tellement ſaiſi d'vne ſainte colere, qu'il ne parle de luy qu'auec execration, en repetant ſouuent ces mots : Malheur ſur toy hypocrite ; ou auec injure, en l'appellant ſepulchre blanchy, vaſe remply d'ordure, engeance de ſerpent & de vipere, conducteur aueugle, ſeducteur. Cette juſte indignation du Fils de Dieu ne procede que de ce que l'hypocrite ſe preſente à luy comme vn Demon trauesty en Ange de lumiere, qui veut ou ſupprimer tout à fait ſa diuinité, ou la reueſtir de ſes propres tenebres, comme s'il eſtoit en ſa puiſſance de deceuoir également l'œil de Dieu

qui voit tout, comme les ames innocentes qu'il abuse.

Cecy est assez considerable que l'hypocrisie soit particulierement reprochée aux Scribes & aux Pharisiens qui estoient alors les ministres de la loy & de la parole de Dieu : comme le sont aujourd'huy nos Ecclesiastiques. Or comme cette sainte profession a toûjours esté reuerée par le respect de son caractere, & que la vapeur de l'honneur est si douce & si plaisante à nos sens, que les plus humbles mesmes en deuiennent quelquefois enteſtez ; il arriue souuent que pour en conseruer la durée en l'opinion d'autruy, qui est le lieu où se reçoit le rayon de nostre vertu si nous en auons, & d'où il se refléchit sur nous, on expose en veuë tout ce que la pieté a de plus beau & de plus apparent au dehors pour couurir ce qui est au dedans, qui peut-estre est tout gangrené. Et alors Dieu, qui est le Dieu jaloux, s'irrite de voir non seulement vn Satan déguisé, receuoir sous vn faux tiltre vn honneur qui n'est deu quà luy seul & aux siens, mais aussi de le voir s'insinuer dans les familles & dans les ames simples qui ont besoin de direction, pour les abuser dessous sa propre liurée.

Mon fils, il y a trois centres principaux en la vie de l'homme, autour desquels se fait le mouuement de son entiere reuolution, à sçauoir le soin des affaires, le regime de la santé, & la direction de la conscience Le soin des affaires est le premier en ordre, comme estant

vn moyen ſans lequel le cours de la vie ne ſe peut conduire que confuſément. Le regime de la ſanté vient en ſuitte, qui eſt vn autre moyen qui concilie noſtre eſtre auec le bien eſtre : & le troiſieſme eſt la conduitte de la conſcience, qui eſt celle qui decide de l'eſtat de l'ame apres la mort.

Et quoy que ces trois choſes ſoient d'vne telle conſequence, que nous n'en deuons jamais remettre le ſoin principal qu'à nous-meſmes. L'homme de ſa nature eſt tellement nonchalant, que ſouuent il s'aſſocie en cette direction trois ſortes de perſonnes, ſous la puiſſance deſquels, de maiſtre & de libre qu'il eſtoit en les aſſociant, il ſe trouue inſenſiblement aſſujetty : parce que s'il arriue que ces trois ſortes de directeurs ſoient des hypocrites, & que pour eſtre toûjours employez ils prouignent les affaires, les maladies, & les ſcrupules de conſcience, ou qu'ils les tiennent dans vne confuſion qui ne ſe puiſſe demeſler ſans eux ; c'eſt alors que d'auxiliaires qu'ils eſtoient au commencement, ils deuiennent autant de tyrans neceſſaires. Ie les appelle tyrans neceſſaires, à cauſe de la neceſſité où l'on ſe trouue engagé de ſe ſeruir d'eux malgré ſoy. Tout homme aduiſé ne deſirant point, s'il y a quelque vlcere caché dans la diſpoſition de ſon bien, de ſa ſanté, ou de ſa conſcience, de ſe voir en hazard qu'il ſoit deſcouuert par l'eſloignement de celuy qui en aura eſté le confident, ou par le remplacement de quelque nouuel intendant

ou directeur qu'il en faut instruire, qui peut-estre sera moins fidele que n'aura esté le premier.

C'est pourquoy, mon fils, pour éuiter cét inconuenient qui est assez commun, si tu employes quelqu'vn au maniement de tes affaires, ie te conseille qu'il ne te serue que de chasse-auant simplement, & que la surueillance entiere t'en demeure ; sinon tu cours fortune de payer bien cherement l'interest de ta nonchalance.

Pour ce qui est de ta santé, si elle est bonne, abstiens-toy de toutes sortes de medicamens, & sur tout éuites les frequentes seignées. Si ton vin se troubloit pour auoir souffert quelque émotion, voudrois-tu pour le purifier qu'on le tirast jusques à la lie ? Que si ta santé est mauuaise, consulte tes desbauches, ton intemperance, & toutes les parties de ton corps qui patissent à cause de tes excés, tu sçauras mieux d'elles, qui ne font qu'vne mesme substance auec toy, que de tout autre qui n'en sentira pas comme elles ny le coup, ny le contre-coup, que pour te bien porter ta moderation seule te suffit.

Quant à ce qui est du troisiesme poinct, qui est la direction de ta conscience, comme elle est la plus importante de toutes, aussi desire-t'elle de toy vne plus grande precaution que les autres, pour ne tomber pas sous la puissance d'vn hypocrite. Car comme il n'y a point de sujettion qui soit plus aueugle que celle qui est acquise sur les ames timorées par la

la ſeuerité des jugemens de Dieu, ny d'autorité qui s'inſinuë plus puiſſamment ſur les voluptueuſes, que celle qui connive à leurs imperfections ſous la faueur de ſa miſericorde; auſſi n'y a-t'il point de tyrannie plus abſoluë, ny qu'on ſoit plus jaloux de conſeruer, que celle qui s'eſt eſtablie par ces deux moyens, qui mettent l'vſurpateur en poſſeſſion de la plus noble partie qui ſoit en l'homme, qui eſt le cœur. Mon fils, Dieu s'eſt reſerué pour luy ſeul cette noble partie: il eſt le Dieu jaloux, ne l'engages point inconſiderément ailleurs. Ce n'eſt pas que ie vueille empeſcher que tu ne conſultes & que tu ne deliberes des moyens de ton ſalut auec quelque perſonne qui ſoit ſage & auiſée: mon intention eſt ſeulement que tu ne te ſoûmettes pas à luy comme vn aueugle. L'Eſcriture ſe mocque des Vierges, qui diſent; donnez-nous de voſtre huile, parce que nos lampes ſe ſont eſteintes; elle dit, veillez; & non pas, faites veiller; parce qu'en cette occaſion où il va de noſtre reſte, il eſt bien plus ſeur d'eſtre eſclairé de ſa propre lumiere que de l'eſtre de celle d'autruy. O Seigneur! puiſ-je auoir vn meilleur garand de la conduitte de mon ame que vous-meſme?

CHAPITRE VI.

Comme il faut vser de sa volonté & de sa raison dans le seruice de Dieu.

IL faut que tu sçaches, mon fils, que tu es venu en ce monde comme vn nouuel artisan auec ton compas & ta regle, qui est ta raison & ta volonté, & que Dieu qui est ton principal Architecte pour te rendre en quelque façon le maistre de ta besongne, t'a voulu laisser le soin de les quitter toy-mesme toutes deux. Pour la justesse d'vn compas, il faut que l'vn de ses pieds soit ferme, & que l'autre en faisant son tour le finisse au mesme poinct où il l'auoit commencé.

Pour ajuster nostre raison, Dieu en doit estre le terme fixe, & nostre vie le terme mobile qui fait son cours entier tout autour de ce poinct immobile. Pour la justesse d'vne regle, il faut tirer premierement vne ligne droite d'vn poinct à vn autre poinct, & tirer apres cela vne autre ligne droite equidistante, & de la mesme longueur que la premiere: auec ces conditions on peut estre asseuré de la justesse de sa regle. Mon enfant, veux-tu bien ajuster ta volonté, & que son application soit bonne en toutes les actions de ta vie, que la premiere ligne qui entre en sa composition, soit ton amour enuers Dieu: & la seconde, ton amour enuers ton prochain.

Que cette derniere soit tousiours reglée par la premiere, & equidistante d'elle; car si

tu quittes le ſeruice preſent de ton prochain pour aller mediter ou prier Dieu, en te penſant approcher de luy, tu fauſſes ta regle. C'eſt pourquoy la vie de IESVS-CHRIT, qui eſt le modele du Chreſtien, eſt preſque toute employée au ſeruice du prochain. Il le viſite, il l'inſtruit, il le conſole, il le nourrit, il le guerit, il compatit à ſes infirmitez, & ce qui eſt de plus remarquable, il ſemble que de peur de l'abandonner il prie rarement Dieu ſon Pere: & quand il le prie, nous ne trouuons point en l'Eſcriture que ſa priere ait eu reſpect à luy ſeul qu'aux approches & en l'agonie de ſa Paſſion, pour nous apprendre que l'heure de la mort rompt la ſocieté de l'homme auec l'homme, & qu'en cette occaſion qui decide du ſalut particulier, vn chacun de nous eſt aſſez empreſſé de ſon propre fait.

Le ſacrifice le plus agreable que tu luy puiſſes faire, eſt que tu rendes le ſeruice de ton prochain parallele au ſien: Et quand il te fait ſi ſouuent repeter en l'Oraiſon Dominicale ce mot de Nous & de Noſtre, apprens que c'eſt vne leçon de ne faire point de difference entre l'intereſt de ton voiſin & le tien. Il t'a dit: Quand vous ſerez aſſemblez deux ou trois en mon Nom, ie ſeray au milieu de vous. Il ne te promet pas cette meſme grace quand tu ſeras ſeul; pour l'obtenir joints l'intereſt de ton prochain à ta priere.

Ce myſtere eſt eſtrange, qu'aux derniers temps il ne te doit point reprocher que tu ayes pris en vain ſon ſaint Nom, ny la tranſ-

gression de ses Commandemens, il te dira seulement : Vous m'auez veu nud, & vous ne m'auez point reuestu ; Iay eu faim, & vous ne m'auez point donné à manger ; I'ay esté affligé, & vous ne m'auez point consolé ; & le reste. Et pourquoy ? Dautant que cette derniere ligne, à sçauoir l'amour du prochain, est celle qui doit ajuster à la premiere, qui est l'amour de Dieu, toutes les actions qui dépendent de ta volonté, lesquelles ne peuuent te seruir à salut sans elle.

Le Seigneur ne te demande que la septiesme partie de ta vie pour la sanctification de son Nom, encore ne veut-il pas que tu la luy donnes toute entiere, si le seruice de ton prochain t'appelle à son secours. Aussi ne voyons-nous de bien assidus en la premiere que ceux que l'infirmité de l'aage ou du sexe, ou quelque profession de vie inactiue & nonchalante, ont rendus faineants & inhabiles aux offices de charité respectiue que se doiuent les hommes les vns aux autres.

CHAPITRE VII.

Des prieres. De la priere particuliere, & des prieres publiques.

REGARDE bien comme tu feras ta priere particuliere, dautant que c'est vne action qui desire de nous vne purgation d'esprit, & vne assiette d'ame plus nette & plus détachée du corps que nulle autre. Aussi voyons-nous que quand nostre Sauueur fai-

ſoit la ſienne, il montoit à la montagne pour ſe retirer du commerce des autres hommes. Enfin l'homme parle à Dieu, & s'il eſt impenitent, & qu'il ſoit encore ſoüillé de quelque ſale deſir, il appelle ſon Iuge pour eſtre le teſmoin de ſon crime: C'eſt pourquoy ie te conſeille qu'vn petit examen de ta conſcience precede touſiours ta priere. Si elle eſt frequente, qu'elle ſoit courte, & que comme vne eſtincelle qui ſort de l'embraſement de ton cœur, elle monte au Ciel auec ſilence & reſpect, & non pas auec bruit comme l'eſclair qui en deſcend.

La priere eſt vne vnion de nous auec Dieu, ſoit que nous l'adorions, ou que nous luy demandions quelque choſe. Si elle eſt longue, noſtre foibleſſe ne permet pas qu'elle ſoit ſans diſtraction, & dés l'inſtant meſme que ton attention n'eſt plus à luy, tu prens ſon nom en vain contre le commandement qu'il t'en a fait. Ton inferieur meſme s'offenſeroit que tu parlaſſes à luy, & que ta penſée fuſt ailleurs. L'eſprit ſe peut encore moins arreſter longuement pour contempler Dieu d'vne veuë fixe par la priere; que l'œil pour regarder fixement le Soleil. L'aſpect de l'vn ny de l'autre ne ſe peut faire que par diuerſes repriſes, c'eſt pourquoy le formulaire de priere qui nous a eſté laiſſé de la bouche meſme du Seigneur en l'Oraiſon Dominicale, a eſté diuiſé en ſept demandes differentes, qui ſont autant de pauſes qui deſignent l'impuiſſance de noſtre ame de s'vnir auec luy,

que par eſlans d'eſprit, & par ſaillies.

Le Sauueur du monde a fait la meſme choſe, quand il a eſté queſtion de ſon fait propre, en diſant: Mon Pere, s'il eſt poſſible que ce Calice paſſe de moy; & vne autre fois: Seigneur, s'il faut que ie le boiue que ta volonté ſoit faite; & vn peu apres: Pardonne-leur, mon Dieu, ils ne ſçauent ce qu'ils font; & auant que d'expirer: Ie remets mon ame en tes mains. Toutes ces choſes ſont autant de repriſes differentes que fait l'humanité du Fils de Dieu, comme s'il euſt manqué d'haleine en la continuation de ſa priere.

Ie n'entens point comprendre ſous cette briefueté les prieres publiques dont ie reuere l'vſage, comme eſtant d'inſtitution diuine, & dont le concert fait vne meſme harmonie de nos voix & de nos volontez en la preſence de Dieu. Elles ſont compoſées d'Hymnes, de Cantiques, de Pſeaumes, de la ſainte parole de l'Euangile, de l'Oraiſon Dominicale, de l'oblation du ſacrifice de noſtre ſalut, & de pluſieurs eſleuations d'eſprit, qui ſortent comme bluettes de feu du commun embraſement du cœur des fidelles.

Il eſt preſque impoſſible de conſiderer la majeſté des lieux où ſe font leurs aſſemblées, leurs ceremonies, leurs Autels, les ornements qui ſont employez au culte diuin, les genuflexions, les encenſements, l'eau beniſte, le luminaire, le ſon des cloches, le concert des orgues auec nos voix, & de voir que le r'aliement de toutes ces choſes ne faſſe entre

nous & la nature qu'vn vniſſon en l'adoration de Dieu, ſans eſtre conuaincus par noſtre propre conſcience, que leur inſtitution ne ſoit du ſaint Eſprit.

Sois aſſeuré, mon fils; que toutes ces choſes ſont autant de differents ruiſſeaux, qui ont leur emanation de la Foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, que tu dois reſpecter comme leur ſource meſme.

Ainſi ie ne me puis aſſez eſtonner d'où vient que cette ancienne & ſi neceſſaire conſtitution de s'aſſembler le Dimanche dans les Egliſes paroiſſiales, chacun en la ſienne pour y ſeruir Dieu de concert, ſe relaſche peu à peu, & qu'elle ſoit maintenant ſi negligée dans les villes, qu'il ſemble que ces grands & diuins Palais erigez depuis tant de ſiecles pour la conuocation du corps entier des fideles, ne ſoient plus que des vaſtes ſolitudes au reſpect de quelques autres lieux ſacrez deſtinez ſeulement pour la priere de quelques perſonnes particulieres, qui ont voulu pour vne plus grande perfection, ſe retirer de la preſſe. Ces lieux à la verité meritent bien d'eſtre viſitez, à cauſe de la ſainte mortification qui s'y exerce. Mais l'intention de ceux qui les ont fondez n'a jamais eſté d'eſtre incommodez d'vn ſi grand abord; parce que meſme, hors au ſacrifice de la Meſſe, on n'aſſiſte que d'ouye ſeulement, & non pas de preſence au ſeruice de Dieu; ceux qui le font, & le lieu où il ſe fait eſtant hors de veuë: Ioint auſſi que la petiteſſe de leurs Egliſes teſmoigne aſſez que le

r'aliement general des fideles pour les prieres publiques, a besoin d'vn plus grand lieu d'assemblée. On diroit neantmoins qu'à present on se destourne à l'envy par ce faux-fuyant de pieté, pour ne se trouuer plus à ce rendez-vous, où tout Chrestien est tenu d'assister par obligation sous son Pasteur le jour du Dimanche, chacun en sa Paroisse; & que meshuy ces grands Vaisseaux sacrez ne sont plus que pour le menu peuple, pour quelques vieux Escheuins qui tiennent bon encore, ou pour quelques femmelettes que l'imbecillité du sexe ou de l'âge empeschent de courre ailleurs.

C'est là toutesfois où le Prosne se fait & le Catechisme, qui est vne instruction du deuoir & de la creance d'vn chacun. C'est là où se fait l'eau-beniste, qui est en quelque sorte vn bain public pour les menus pechez. C'est là où se donne en commun le pain beny, qui est vne espece de conuiue, qui fait voir qu'anciennement tous Chrestiens estoient commensaux entr'eux; & là où par vne merueilleuse œconomie de l'Esprit de Dieu conduisant son Eglise, on a accoustumé de prier & de psalmodier tous ensemble, non seulement dans vne Eglise, dans vne ville, dans vn Royaume, mais par tout le Christianisme, à mesme jour & à mesmes heures en chaque Paroisse, afin que l'harmonie generale de toutes les voix & de toutes les prieres des fideles jointes ensemble, se presente auec plus de majesté deuant la face du Seigneur.

Mon enfant, ie te prie sois de ce concert

au

au jour du Dimanche; aux autres jours fay ta deuotion où tu voudras. Car quand ie remonte à la ſource, de l'obligation qu'il y a d'oüir en ce jour le Seruice diuin en ſa Paroiſſe, ie ne trouue point qu'on puiſſe eſtre quitte du commandement de ſanctifier le Sabath qu'en ce lieu-là ſeul. Par tout ailleurs en faiſant nos prieres nous paroiſſons pluſtoſt les chucheter en ſecret en l'oreille de Dieu, que de les faire auec le reſpect & la ſolemnité que nous y deuons apporter.

Et dautant que ie deſire, mes enfans, de quelque profeſſion que vous ſoyez, que voſtre vie ſoit pluſtoſt occupée à l'action qu'à la contemplation, ie ſuis d'auis que vous laiſſiez à ceux qui ſont retirez du commerce des autres hommes l'vſage de l'oraiſon mentale, qui eſt vn moyen par lequel on paſſe, ce dit-on, de la vie purgatiue à l'illuminatiue, & de l'illuminatiue à l'vnitiue auec Dieu, comme eſtant vne choſe dont le deſſein me ſemble trop releué pour des ames ſimples comme les voſtres. Outre qu'il eſt aſſez difficile de faire voir que par la vehemence & l'aſſiduité de la meditation, la choſe que l'on contemple ſe puiſſe tellement vnir à l'intellect & l'intellect auec elle, qu'eſtant pleinement imbu de l'idée de ſon objet qui le penetre & l'irradie, il contracte finalement vne conſtitution qui ſoit permanente & ſemblable à celuy qui eſt repreſenté par ſon idée. Ie ſçay bien que cela ſe dit parmy ces ſaints perſonnages: ie ſçay bien auſſi que cela ſe fait ſi rarement, qu'au con-

traire il eſt arriué mainte-fois que quelques perſonnes bien cenſées s'eſtant propoſé de ſortir par la force de la contemplation, d'vne aſſiette d'ame qui leur eſtoit naturelle & tranquille, pour en chercher vne plus eſleuée, ſont demeurez en cette moyenne region comme des inſectes entre la Nature diuine & humaine, leur eſprit s'eſtant eſgaré dans vn certain vuide qui n'eſtoit ny ſpirituel ny raiſonnable, & duquel il n'y a jamais eu de regrez à leur bon ſens; & pourquoy? parce qu'il faut ſortir hors de ſoy-meſme pour s'vnir fixement auec Dieu, & que ſi on y manque on ne ſe retrouue que mal-aiſément.

La difficulté de cette vnion ſe deſcouure en ce que IESVS-CHRIST meſme, tandis qu'il a eſté parmy nous, n'a fait voir celle que ſon humanité auoit auec la diuinité qu'vne ſeule fois, qui fut quand il ſe transfigura ; encore voulut-il, ce diſent les ſaintes Lettres, ſe retirer dans vne haute montagne, accompagné ſeulement de trois de ſes Diſciples qui en demeurerent tous eſbloüis. Ce qui fait connoiſtre combien l'homme eſt inhabile de participer à cette vie vnitiue auec Dieu, ny meſme de ſouſtenir auec les yeux du corps l'eſclat de ſa diuine preſence. Saint Paul, pour en auoir eu vne viſion paſſagere, en perdit la veuë l'eſpace de trois jours, & autant de temps l'vſage du boire & du manger: & quand il dit qu'au lieu où ſe fit ſon rauiſſement (qui n'eſtoit que le tiers du chemin du Throſne de Dieu) il a oüy des choſes qui ne peuuent, ny ne doiuent, ny

ſe conceuoir, ny s'énoncer. Il fait aſſez voir l'impuiſſance de l'homme qu'il y a de s'vnir auec Dieu qu'il ne ſoit deſpoüillé de ce corps mortel. Ainſi, mes amis, ie penſe que nous agirons plus reſpectueuſement enuers luy, ſi nous croyons que l'irradiation de ſa diuine lumiere ſe fait ſimplement en l'ame de l'homme, comme celle du Soleil dans la veuë par reception, & non par vne action mutuelle de leurs rayons.

Voicy le ſeul moyen mes amis que ie croy eſtre en la puiſſance de l'homme pour auoir touſiours ſon vnion auec Dieu, à ſçauoir que le commencement, le progrés & la fin de toutes les actions de la vie, ayent touſiours leur reſpect à Dieu, & on ſera ſans ceſſe en oraiſon. Tout ſeruiteur qui eſt aſſidu dans le ſeruice de ſon maiſtre, luy demande tacitement ſes bonnes graces, ou ſon ſalaire. Voicy ce qui t'arriuera ſi tes actions ont leur reſpect ailleurs qu'à Dieu, tant bonnes ſoient-elles. Ta compaſſion aux miſeres d'autruy, qui eſt le germe de la charité, ne ſera plus qu'vne impuiſſance naturelle de ton ame de le voir ſouffrir. Les deuoirs mutuels que ſe rendent les hommes les vns aux autres hors ce reſpect, ne leur peuuent eſtre imputez à ſalut. Si tu donnes pour receuoir, ſi tu fais vn bien pour en attirer vn autre, ce n'eſt plus charité, c'eſt trafic. Enfin toutes les vertus morales ſe changent en œuures mortes, ſi l'amour de Dieu ne les viuifie,

CHAPITRE VIII.

De l'Oraison Dominicale.

IE te le recommande sur toutes choses, & que l'Oraison Dominicale soit ta priere la plus ordinaire. Ie remets à ta discretion toutes les autres qui sont de l'institution des hommes : mais pour celle-cy, ie veux que tu la reïteres souuent. C'est vne briefue instruction à l'homme, qui marque si precisément quelle doit estre sa reconnoissance enuers Dieu, & le besoin qu'il a de luy, que hors ce qu'elle luy prescrit, il ne luy peut rien dire ny demander qui ne soit superflu. Quoy que cette priere soit tres-simple en apparence, elle se ressent tellement de la plenitude de son Autheur, qu'elle ne contient pas vne seule parole, si tu l'examines de prés, qui ne soit au delà de l'intelligence humaine.

Considere ces deux premiers mots, Nostre Pere. Pourquoy Nostre, & non pas Mon, puisque tu pries seul, sinon pour te faire comprendre que ton soin ne se doit pas arrester à toy seul, & qu'estant nostre Pere commun, nous sommes tous ses enfans, & tous freres. Pourquoy Pere, sinon pour te faire entendre par la relation qu'il y a du Fils au Pere, & du Pere au Fils, qu'en le reconnoissant pour ton Pere, tu t'obliges à luy d'vne obeïssance de fils, & le sommes d'vne protection de Pere. Ce mot de Pere, est vn nom de bien-veillance & de conciliation, & duquel IESVS-CHRIST mes-

me s'eſt touſiours ſeruy en parlant à Dieu, juſques à ce qu'il ſe ſoit veu ſur l'arbre de la Croix. Mais en ce lieu-là ſeulement il appelle Dieu ſon Seigneur, qui eſt vn nom d'empire & d'authorité, dautant que le nom de Pere euſt eſté trop tendre en cette dure occaſion, & qu'il vouloit faire voir auſſi qu'il n'y auoit alors que l'humanité du Fils de Dieu qui patiſt.

Il te dit, qu'il eſt dans les Cieux, afin que tu l'ailles chercher là, & que tu ne te mettes point en peine de le connoiſtre autrement que par la foy. Et parce que ſon eſſence infinie eſt incomprehenſible, afin que tu ne te propoſes point vn objet vague & indeterminé; pour s'accommoder à toy, il ſe contente que ton adoration s'arreſte en la ſanctification du nom que nous luy auons impoſé pour le deſigner, non pas tel qu'il eſt, mais ſelon que nous l'auons pû conceuoir.

Apres t'auoir enſeigné que tu luy dois ta premiere reconnoiſſance, il veut que tu penſes à ton ſalut, & qu'auant toutes choſes tu luy demandes ſon Royaume, pour en preoccuper la joüiſſance dés ce monde icy. Il te monſtre en ſuitte qu'il faut que ta volonté ſe confonde tellement auec la ſienne, que tu n'ayes jamais qu'vn meſme vouloir, & vn meſme non-vouloir auec luy: Parce qu'en effet, tu ne peux renoncer à ta volonté propre pour t'accommoder auec celle de Dieu, que tu ne ſois emporté par le meſme mouuement de ton moteur, & qu'ainſi tu ne regnes conjointement auec luy.

En suitte de la resignation de ta volonté, Dieu veut que tu te contentes icy-bas de la nourriture qui est le plus en ta puissance, sçauoir est le pain, de peur que la sollicitude des autres choses ne te destourne de son seruice. Il veut pareillement que ta prouision ne se fasse que pour vn jour, pour te consoler en ton exil, & t'aduertir par ce peu de viatique de l'incertitude & de la briefueté de ta demeure en ce lieu; & afin mesme que si tu en as de reste tu en fasses part à ceux qui en ont besoin. Considere que tu les admets en la societé de ta portion, en disant: Donne-nous aujourd'huy nostre pain quotidien, qui est vne demande que tu fais en commun. S'il te l'accorde pour plus d'vn jour, tu ne peux le reseruer pour toy seul, sans le desrober aux necessiteux.

Mon fils, ce qui suit, si tu n'y prens garde; est vn piege tendu contre toy plustost qu'vne priere. Que la tienne finisse en ce lieu, si tu es vn dur creancier, ou si tu as quelque haine contre ton prochain. Si tu veux grace, fais-là: car en disant, Remets-nous ce que nous te deuons, comme nous le remettons à ceux qui nous doiuent; si tu as l'esprit de vexation ou de vengeance, tu prononces contre toy l'arrest de ta condamnation. Dieu t'excusera moins encore si tu te mocques des imperfections d'autruy. Ceux qui les ont ne sont ny tes debiteurs, ny tes comptables.

O mon Dieu! ne nous induisez jamais en tentation, c'est à dire, ne nous quittez point

du tout ; car nous ne ſçaurions, pour ſi peu que ce ſoit, eſtre abandonnez à noſtre propre conduite, que nous ne ſoyons expoſez à mille & mille tentations. Deliurez-nous-en, s'il vous plaiſt, Seigneur, & du mal actif qui eſt le peché qui tuë l'ame, & du mal paſſif qui eſt la douleur, ſi ce n'eſt qu'il plaiſe à voſtre miſericorde de nous donner la grace de la ſupporter pour ſa gloire.

Depuis quarante ans, j'auois accouſtumé dans mes prieres d'adjoûter à l'Oraiſon Dominicale le Pſeaume 142. qui fait voir l'impuiſſance de l'homme de ſe juſtifier deuant Dieu ; ſon aueuglement en la deſcouuerte de ſes ſecrets ; les defaillances & la ſechereſſe de l'ame ſans ſon aide, & le beſoin qu'elle a de luy dans ſa conduitte. Ie le diſois preſque tous les jours juſques à ces mots : *Et in miſericordia tua diſperdes omnes inimicos meos*, que j'obmettois, & le reſte du Pſeaume, pour ne rien faire contre la charité ; mais depuis quelque temps j'ay penſé qu'il valloit mieux ſuiure l'intention de Dauid, & dire auec luy qui eſtoit Roy, & qui en cette qualité ne pouuoit point auoir d'ennemis qui ne le fuſſent de ſon Eſtat : *Et in miſericordia tua diſperdes omnes inimicos Regis.* Oüy, Seigneur, ie vous prie de tout mon cœur de perdre les ennemis du Roy, vous nous ferez alors miſericorde ; *Et perdes omnes qui tribulant regnum eius :* & de perdre tous ceux qui ſont cauſe des troubles de ſon Royaume, ſoit par les armes, ou par quelque autre voye que ce ſoit, *quia*

quia serui tui sumus, parce que nous sommes tes seruiteurs, & que les ennemis du Roy le sont aussi de son peuple: j'en demeure là, & ne dis jamais le surplus. Vn Roy tel que Dauid peut inuoquer l'ire de Dieu contre ses ennemis, comme estant les ennemis de son Estat. Vn particulier ne le pourroit faire en conscience, sans la permission que luy en donne l'Eglise.

Pour conclusion de cette premiere partie, vous ayant dit, mes enfans, que Dieu ne pouuoit estre compris, c'est vous dire qu'il ne peut estre exprimé. Ainsi, il est impossible qu'estant si peu sçauant que ie le suis aux saintes Lettres, j'aye pû traitter du deuoir de l'homme enuers Dieu sans auoir fait quelque beveuë. La Theologie est vne vierge sacrée, si riche de ses propres graces, qu'il est difficile à l'homme qui n'est point initié dans ses mysteres, d'y toucher sans en blesser la pureté, ny sans qu'elle se ressente de son imperfection. Si par ignorance ou par inconsideration il m'est eschappé quelque mot ou quelque pensée qui ne soit pas conforme aux saints Decrets, ie la desauouë dés à present, & consens de bon cœur que mes opinions aussi-bien que ma foy, soient soûmises à la censure de ceux qui ont leur mission de Dieu pour en estre les arbitres.

SECONDE PARTIE;

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers ſoy-meſme.

CHAPITRE PREMIER.

De la difference qu'il y a entre la naiſſance de l'homme & les autres productions de nature; & pourquoy.

MON enfant, en la premiere Partie de ce Teſtament, où j'ay traitté de ton deuoir enuers Dieu, il a fallu que ſa connoiſſance ait precedé ton adoration, qui eſt ton deuoir enuers luy. En cette ſeconde partie, où ie me propoſe de parler de ton deuoir enuers toy-meſme, ie veux tenir le meſme ordre, jugeant qu'il eſt tres à propos que tu ſçaches qui tu es, auant que d'eſtre inſtruit de ton deuoir enuers toy-meſme. Pour y paruenir, il me faut, comme ie croy, ſuiure pied à pied la nature, & la regarder toûjours comme l'auant-courriere de mon deſſein.

Si ie la conſidere dans les premiers elemens de noſtre vie, ie ne voy rien qu'incontinence, que langueur, que trenchées, & vn deſbordement d'impuretez auec tes larmes. Il ſemble qu'il y ait quelque choſe de plus heureux en ſes autres productions, & particulierement en celle des oiſeaux & des plantes. Les oiſeaux ne portent point comme nous, leurs petits

dans leurs flancs: Ils font & couuent leurs œufs en la plus belle saison de l'année auec tant de repos, que souuent la main de celuy qui déniche leurs petits, y surprend les peres. Leur concert durant ce temps-là, nous descouure assez la felicité de leur naissance au respect de la nostre. Les plantes pareillement paroissent reuiure quand elles commencent à bourgeonner. Au lieu d'vn sang pourry, ou d'vne eau puante, vne douce rosée humecte leur fruit & l'entretient. Il n'est point enueloppé comme nous d'vne peau sale, ses fleurs propres l'enuironnent, qui embaument l'air en s'ouurant, & les feüilles mesme, qui sont comme leur arriere-faix, leur seruent de couuert & d'ornement jusques à ce que l'hyuer les en despoüille.

Mon fils, cet auantage que les plantes paroissent auoir au dessus de toy, ne leur a esté donné qu'en ta faueur. La fin principale de la production de leur fruit est pour ton vsage, & la prudence de Nature, qui veut que tu en viues, te les presente de la sorte, de peur que tu ne t'en dégoustes: n'en sois point jaloux.

Que si la naissance de quelques animaux te semble moins penible que la tienne, & que dés l'entrée de la vie ils trouuent leur robe preste, & la nappe mise, & qu'il te faille trauailler à l'vn & à l'autre à la sueur de ton visage, ils ne sont pour cela ny tes freres, ny tes aisnez. Ils viennent sur la terre comme dans leur païs natal, & dans vne heredité qui est à eux, sans en pretendre aucune autre, il

est juste qu'ils y soient receus comme enfans de la maison: mais toy qui es vn estranger, & qui viens icy comme vn pelerin, quel tort te fait-on d'exiger de toy ta doüane & le tribut de ton passage? La bonté de Dieu qui a fait ailleurs ton partage, t'a voulu d'abord oster tous les attraits de cette vie pour t'en separer d'affection. Penses-tu que ta descente au monde les pieds en haut, & la teste en bas, se fasse ainsi de reuers, que pour t'apprendre qu'on ne vient point en cette situation au lieu naturel de sa demeure, & que ce n'est point icy la tienne.

Ainsi, mon fils, puisque tu n'es en cette vie que comme vn passager, ton principal deuoir consiste à t'applanir la voye de celle où tu aspires, & à rechercher en ce penible traject les moyens qui te seront les plus commodes pour y paruenir. Tout ce qui est de superflu, ne sert que d'empeschement au passager; il luy suffit de viure, & d'auoir les choses qui luy sont necessaires pour son passage. Et parce que le premier appetit qui se découure en l'homme si tost qu'il est nay, est celuy de viure; & le second, celuy d'auoir enuie de tout ce qu'il voit, ie feray l'ouuerture du deuoir de l'homme enuers soy-mesme, par la conduite qu'il doit tenir en la moderation de ces deux premiers appetits.

CHAPITRE II.

De la moderation du premier appetit de l'homme, qui est de viure : où il est traitté de la gourmandise.

IL est tres-certain que le premier appetit de nature qui se découure en nous en naissant, est celuy de viure, il consiste au boire & au manger. L'enfance & la vieillesse sont assez moderez en ce desir. La jeunesse est le seul aage qui en abuse, & le seul aussi qui a besoin en cela de regle & de conseil. Et dautant qu'en cét aage moyen les sens naturels sont en leur force & en leur vigueur, & particulierement celuy qui consiste au goust, il est assez difficile de les retenir dans vne moderation si reglée, que l'ame ne deuienne souuent la complice du corps en cét excés.

Les exercices du corps, la chaleur du sang, l'exemple, sont autant de violens conseillers de gueulle, que la raison qui est encore imparfaite en ce temps-là, n'escoute point. A son defaut, mon fils, le meilleur conseil que ie puisse te donner en ces occasions, est que les incommoditez de la gourmandise te seruent d'vne premiere instruction. Si tu es trop chargé de viande, consulte pour ta moderation la pesanteur de ton corps, ton propre dégoust, l'indigestion de ton estomac, & les crudités qu'il exhale, dont ton esprit se ressent.

Si tu l'es trop de vin, considere tes yeux, ta bouche, tes paroles, tes allures, les obstructions de ton ame, & combien d'images infor-

mes ſa vapeur te loge dans le cerueau, juſques à ce que le ſommeil & ton ordure, peut eſtre, t'ayent enſeuely. Tu trouueras alors que toutes ces choſes ſont autant de differentes leçons de ſobrieté. Et parce que le corps ne ſe noye jamais de vin ſans le naufrage de l'eſprit, tu verras mieux à jeun la laideur de ce vice en la débauche d'autruy qu'en la tienne. Suy-la pas à pas depuis ſon commencement juſques à ſa fin. Fais-en l'application en toy, & r'appelle en ta memoire l'eſtourdiſſement, le dégouſt, & l'indigeſtion que la tienne t'aura cauſée; cela fait, tu ſeras bien confirmé dans ton peché, ſi la honte ne t'en retire.

Deffie-toy d'vne liqueur qui imprime la malignité de ſon ſuc au bois qui s'en abreuue, quoy qu'il ſoit bien plus dur que ta chair. Son ſep n'eſt point noüeuds & tortu, que pour t'aduertir que l'vſage du vin, ſi tu t'en ſaoules comme la vigne, peut cauſer en toy les meſmes effets, le chancellement du corps, le begayement, les contre-temps de la langue, les catharres & la goutte, ſont les tempeſtes de ſa vapeur. Prens-y garde, plus tu auras l'eſtomac plein & le ventre grand, plus ſe racourcira la capacité de ton eſprit. Plus le corps eſt deſchargé de chair, plus il eſt ſain, actif, vigoureux & obeïſſant au commandement de l'ame. Si la nature te refuſe ce temperament, que ton regime de vie te le donne. Commence-le de bonne heure; car ſi vne fois la quantité des viandes a eſlargy tes viſceres, qui ſont d'vne matiere molle & ductile, elles ne te don-

neront point de paix qu'elles ne soient remplies.

Quoy qu'il faille accorder aux enfans assez de nourriture, il ne faut point auoir cette indulgence de leur laisser tailler leurs morceaux eux-mesmes, & moins encore irriter leur appetit, ny les solliciter à manger à contre-cœur. Il faut croire que la nature qui agit librement alors, durant cette surseance de bouche, est occupée plus vtilement ailleurs, & qu'elle consomme quelque excrement qui luy nuit.

Outre cette intemperie de bouche dont ie viens de parler, qui est de pourceau, & qui n'est jamais satisfaite qu'on ne soit saoul, il y en a encore vne autre qui est plus artiste & ingenieuse, sçauoir est le luxe de table : il est friand & d'ostentation, & si excessif maintenant en ses apprests, que la seule veuë des viandes & leur fumée, peut remplir l'estomac sans qu'on y touche. Le palais demeure en interdit dans la diuersité des vins & des viures qu'on luy presente, ne sçachant ausquels se resoudre. Ce luxe fait peu d'yvrognes à la verité, parce qu'il n'y a presque que les yeux qui se repaissent : mais il introduit souuent la pauureté, qui est vn mal plus dangereux, & pour surcroist de misere, auec la derision de celuy qui se ruïne.

Mon fils, quoy que le couuert de ma table te face leçon de sobrieté deux fois le jour, tu peux comme moy passer à la Cour vne partie de ta vie, & n'en remporter rien non plus que moy qu'vn palais plus friand. C'est

pourquoy ſi la fortune t'appelle dans le grand monde, comme ie le ſouhaitte, ie te donne aduis de regler de bonne heure ta bouche ſelon ta condition. Vſe des choſes qui ne peuuent touſiours eſtre en ta puiſſance, comme pouuant ſans peine renoncer à leur vſage. Abſtiens-toy de leur excez, & d'vn trop grand ſoin à les rechercher. I'entends auſſi s'ils te manquent, que tu t'en puiſſes paſſer ſans douleur: ce faiſant, tu ſatisferas en cette partie à ce que tu te dois à toy-meſme, qui eſt ce que ie me ſuis propoſé de t'enſeigner.

CHAPITRE III.

De la moderation du ſecond appetit de l'homme, qui eſt le deſir d'auoir; où il eſt traitté de l'auarice & du vray vſage des richeſſes.

COMME le deſir de ſe nourrir eſt le premier appetit de l'homme, le deſir d'auoir, eſt le ſecond mouuement de nature, qui naiſt preſque auec luy, & qui luy fait touſiours compagnie. Nous le voyons aux enfans, qui n'ont point pluſtoſt la liberté des bras, qu'ils ne donnent quelque indice, ſoit des yeux ou de la main, qu'ils ont enuie de tout ce qu'ils voyent. Leur baille-t'on, ils le portent à la bouche dans l'inſtant meſme; toute leur action ne tendant pour lors qu'à ſe nourrir.

Ces deux premiers appetits, qui ſont à peu prés beſſons, ſont tellement intrinſeques à l'homme, qu'ils paroiſſent eſtre incarnez auec luy. Ils preuiennent tous deux la lumiere de l'ame, & naiſſent auant elle. C'eſt pour-

quoy, plus ils ſont obſcurs ; plus ils ont beſoin de conduitte ; & plus ils nous ſont naturels, plus leur deuons-nous de precaution, pour empeſcher qu'ils ne pouſſent en nous de mauuaiſes racines. La moderation de la bouche donne la ſanté du corps, & la netteté de l'ame : la moderation du deſir d'auoir donne le repos & la paix à l'vne & à l'autre ; leurs contraires cauſent des effets contraires. Cela eſtant, tu es obligé, mon fils, de t'acquerir vn bien dont la joüiſſance ou la priuation fera le bon-heur ou le mal-heur de ta vie. Ie t'ay deſia fait voir les inconueniens de l'intemperie de la bouche, ie viens à ceux que peut apporter le deſir d'auoir, s'il eſt immoderé.

Vn ſage politique de ce temps faiſant alluſion aux richeſſes, les appelle le bagage de la vertu, comme s'il vouloit ſignifier par là, qu'elles ne ſont pas moins empeſchantes que neceſſaires. Pour moy, ie dirois pluſtoſt que le defaut des richeſſes eſt le plus grand empeſchement que la vertu puiſſe auoir. Si elles ſont peſantes & de grand ſoin pour les acquerir, pour les deſpendre, & pour les conſeruer ſeurement ; il eſt encore plus onereux, ce me ſemble, d'en auoir ſi peu, qu'on ne puiſſe que malaiſément ſubuenir aux neceſſitez de la vie.

Celuy qui eſt occupé en la recherche de ſa pitance ordinaire, ne peut faire que difficilement vn grand magazin de vertus. Auſſi voyons-nous qu'en l'Oraiſon Dominicale, la demande de noſtre pain quotidien precede celle de la purgation de noſtre ame, & celle de n'entrer

n'entrer point en tentation, qui eſt le reglement de nos paſſions, en quoy conſiſte toute la vertu morale. A vray dire, il peut y auoir du mal en l'vn & en l'autre: mais celuy du deffaut des richeſſes eſt beaucoup plus incommode, que leur excez n'eſt empeſchant: & noſtre langue les appelle tres-à propos des biens, parce qu'il n'y a point de bien ſans elles.

N'eſtimons point que ce ſoit par vn appetit aueugle que l'enfant deſire tout ce qu'il voit; c'eſt par vne preconnoiſſance de nature, qui luy apprend que tout eſt fait pour ſon vſage: & quand il s'ennuye de tout ce qui eſt en ſa puiſſance, c'eſt par vn autre preſſentiment, que tous biens eſtans communs, ils doiuent paſſer de main en main, & s'eſchapper ſucceſſiuement de noſtre affection. Il n'y a que celuy-là ſeul qui veut tout auoir & tout conſeruer qui agiſſe contre nature, & dont l'aueuglement eſt ſi grand, qu'il ne peut connoiſtre en la vanité de ſon trauail, que ſa conuoitiſe eſt vn vaiſſeau percé qui ne ſe peut rẽplir.

Mon fils, voicy la peine de ſon peché. En voulant tout retenir, tout luy eſchappe. Les biens qui ne ſont biens qu'en leur vſage, perdent leur nom & leur effet entre ſes mains. En les oſtant à la communauté, il s'en priue luy-meſme. Pour les eſpargner, il renonce aux plaiſirs de tous les ſens, en faueur deſquels on ſouhaitte leur poſſeſſion: & la garde du treſor de l'auaritieux eſt ſi ſujette, qu'on ne ſçauroit dire lequel eſt le concierge ou le priſonnier, de ſon treſor ou de luy. La ſubſtance de l'homme

riche est vn mur esleué en son imagination, dit la Sapience, & par consequent peu seur, n'estant qu'imaginaire. La reputation de sa richesse est le cry de son encan, qui ne le fait valoir que pour l'exposer au premier occupant ; & il est si miserable, qu'au deffaut d'vn rauisseur, il deuient la proye de soy-mesme plustost que d'en manquer.

Regarde, mon fils, si tu veux tout auoir & tout conseruer sous cette condition. Considere à combien de commoditez qui peuuent estre en ta puissance, il faut renoncer pour t'en proposer vne, dont l'acquisition est impossible, d'autant qu'en te rempliſſant de biens, ta soif augmentera comme ton enflure. Ie te conjure donc d'estre sage en ce desir. La fable, qui estoit autrefois l'ancienne Theologie, regle les allures du Dieu des richesses selon le lieu d'où il part. Si Iupiter l'enuoye, qui est le Dieu du Ciel, il vient au petit pas, comme les richesses qui sont acquises par vne voye legitime. S'il est enuoyé par Pluton, qui est le Dieu des Enfers, il vient en diligence, pour nous enseigner qu'il n'y a que la vexation, l'injustice, l'oppression du foible, & vne vile & abiecte prostitution de soy-mesme, qui puisse donner des richesses promptement & en abondance.

Pour auoir de l'or, il faut ouurir la terre, la creuser, en tirer la mine, la separer des autres matieres, la purger de ses ordures, la fondre, l'affiner, la rompre, & la battre en mille façons auant que de la mettre en masse; le

cal, la noirceur & la suye que contracte le corps en ce vil exercice, nous represente assez la contagion & l'impureté de ce metail. Mon enfant, ie t'asseure qu'il te faut encore souffrir plus de peine & plus de villenies pour amasser de grands biens, & quand tu les auras amassez ce n'est encore rien. L'or en lingot n'est qu'vne masse d'ostentation si on ne l'exploite. Combien penses-tu qu'il luy faille encore souffrir de coups de lime, de marteau, de ciseau, & de tours de rouë auant qu'il soit monnoyé ?

Les grandes possessions ne seruent que de montre non plus que l'or en masse, hors leur employ. Pour le faire, combien de bouches à nourrir, combien d'ordonnances à expedier, combien de comptes à voir, & combien faut-il prendre de soins & de precautions ausquelles la moderation du desir n'est point sujette. Finalement, la distribution des richesses, si elle ne porte l'emprainte de la charité, qui est le coin du Prince qui nous les donne, ne se peut faire sans crime, non plus que le debit de l'or monnoyé, si la marque du Souuerain luy deffaut.

Ainsi, l'homme riche est comptable de tout ce qu'il possede. S'il en abuse, il est aussi-bien puny pour auoir enfoüy son tresor, comme pour l'auoir inconsiderément dissipé. La pauureté qu'on se propose d'éuiter est le chastiment de l'auare comme du prodigue ; l'vn la souffre desia par son espargne, l'autre s'y achemine par sa profusion. Son train, le luxe de sa table, les riches ameu-

blemens, les edifices superbes ; en vn mot, sa magnificence & sa splendeur, est la pompe funebre de son conuoy.

Sois donc moderé dans le desir d'auoir des richesses, & judicieux en leur œconomie. Si ie t'en laisse peu, j'espere que ton industrie & la bonté de Dieu suppléeront à ce qui te deffaut, gouuerne-toy auec honneur en la profession que ta naissance t'oblige de suiure : tost ou tard tu y trouueras la fin de ta vie, ou le supplément de ce qui luy sera necessaire. Sur tout, ne touche point au bien d'autruy, & particulierement à celuy du pauure, le riche deffend le sien, l'autre est le plus en proye. Ne te preuaux jamais de sa necessité.

I'ay eu par decret la maison où nous viuons, apres auoir demandé la permission au proprietaire de l'encherir, auquel voyant que le creancier ne laissoit rien, le jour & l'an de ma possession expiré, ie luy fis gratuitement vn present de la disme de mon acquest, outre le prix de l'adjudication que le creancier emporta tout, afin qu'il ne sortist point de son heritage les mains vuides. Dieu m'est tesmoin auec l'ancien possesseur, qu'il en seroit encore le maistre, s'il n'eust point eu d'autre obstacle que le mien. Ie fis plus, ie rendis ce respect au plus proche lignager, de ne faire pas mon enchere que par son consentement, & le tout sans auoir connoissance, ny amitié particuliere, ny parentage auec pas vn d'eux. Ils viuent les vns & les autres, qu'ils me démentent auec ma conscience, si ie ne dis la verité.

Mon fils, ie te propoſe cét exemple domeſtique, afin que tu n'entres jamais auec violence dans l'heritage d'autruy, & que tu reſpectes plus le pauure indeffendu que le riche. Quoy que les loix te l'abandonnent, elles nous permettent beaucoup de choſes que la charité nous deffend, relaſche vn peu de leur rigueur en faueur de la tendreſſe de ton ame. Si tu la conſultes, & que tu te mettes en la place du pauure, ton propre reſſentiment t'apprendra comme tu le dois traitter. Dans l'Eſcriture, celuy qui diſoit à l'inſoluable : Rends-moy ce que tu me dois, fut auſſi rigoureuſement chaſtié, comme s'il euſt exigé ce qui ne luy eſtoit point deu. Puiſe de cette ſource diuine cette belle inſtruction ; Que ton deſir ne doit pas eſtre moderé ſeulement aux choſes qui ne ſont point à toy, mais qu'il le doit eſtre tellement aux choſes meſmes qui t'appartiennent, que tu y puiſſes renoncer ſans regret, quand elles aneantiſſent la charité.

Pour auoir cette indulgence vers autruy, j'entends que tu ne ſois pas toy-meſme miſerable, eſtant juſte que ta pitié commence par toy. Ta charité te regarde plus directement que ton prochain : mais ſi tu as quelque choſe au delà de ce qui te fait beſoin, expoſe-le librement & auec joye à la neceſſité d'autruy.

Ne reſerues point deuant toy le reuenu de pluſieurs années, celuy d'vn an te doit ſuffire, ne le neglige point auſſi. L'experience

t'apprend que l'année presente ne vit que de la recolte de la passée, & que le gain de la journée d'hier nourrit aujourd'huy le manœuure ; la prouidence de Dieu seroit offensée si la tienne demeuroit oisiue. Ne te proposes point aussi de te deuoir à toy-mesme tout ton maintien, le vin vieux s'aigrit, deuient gras, ou se cuit ; & la vermine se met dans le vieux bled. En vain laboureras-tu pour auoir vne nouuelle moisson, s'il ne plaist à Dieu de l'assaisonner.

Aide-toy auec luy pour auoir du bien, & t'en sers comme il faut, n'en corromps point le nom par vn mauuais vsage : & puis qu'on appelle les richesses des moyens, qu'elles t'en seruent ie te prie, pour satisfaire à tes necessitez, & à celle de ton prochain.

Chapitre IV.

De la pauureté.

I'Avois negligé, mes enfans, d'adjouster à mes Conseils fideles, quelques preceptes touchant la pauureté, pour auoir estimé que le bien que j'auois au temps que ie vous les donnay, pouuoit suffire à nos neceſſitez communes. Ie joüissois alors paisiblement du reuenu de ma maison, de mon appointement en Broüage, & de quelque autre secours que ie receuois d'ailleurs. Ainsi, selon les mesures que j'auois prises, ma despense ordinaire & l'entretien de vous autres, dont le plus âgé n'auoit encore que six ans, alloit autant bien

que ie le deſirois, & meſme auec quelque reſerue pour les parties caſuelles, & les menus plaiſirs de mon meſnage.

Mais depuis, ayant veu tarir en vn meſme jour ces differentes ſources de noſtre vie, à ſçauoir le reuenu de ma maiſon par la guerre, & mes eſtats de Capitaine appointé ſous les dernieres années du gouuernement du Mareſchal de Foucault dans les Iſles : ie jugeay deſlors que la pauureté n'eſtoit pas vn ennemy que nous deuſſions negliger, & qu'il ſe falloit fortifier contre elle : car quoy que ie ſois rentré dans la poſſeſſion de mon bien par l'eſloignement des trouppes, & qu'il ait plû à ſon Eminence de me continuer mes appointemens ſur Broüage, & à Monſieur l'Eueſque de Rhodez voſtre oncle de me deſcharger preſentement du ſoin & de la deſpenſe de voſtre education, tout cela eſt caſuel ; & la meſme non-joüiſſance qui a eſté vne fois poſſible, le peut eſtre vne ſeconde fois : joint auſſi que les dents vous ſont venuës, mes amis, & les miennes ſe ſont conſeruées. Ainſi ie ne voy point d'autre precaution contre la pauureté, que la ſeule Prouidence de Dieu. Nous la voyons tous les jours fournir à l'arbre fruitier ſans qu'il ſe deſſeiche, autant de ſeve & de ſuc qu'il luy en faut pour le tronc, les branches, & la maturité de ſes fruits ; & s'il en eſt trop ſurchargé, elle en ſecouë elle-meſme vne partie. Eſperons de ſa bonté, qu'elle nous fera la meſme grace, ſoit en purgeant ma famille de ce qu'il y aura de ſu-

perflu, ou s'il luy plaist de la conseruer toute, comme ie l'en supplie; outre mille nouueaux moyens qu'elle a de vous secourir, elle peut encore à vostre besoin susciter quelqu'vn de ceux que ie vous associe en cette heredité, qui fera conscience de la partager auec vous, sans vous appeller en quelque petite portion de la sienne; j'entends qu'il en soit quitte en vous aydant vn peu en ce qui sera simplement de vostre education, si le secours present nous manquoit. Quand vn artisan sçait son mestier, & qu'il en vse bien, il est assez riche; quand vous sçaurez le vostre, qui consiste en vos estudes & en vos exercices, & que vous en ferez vne bonne application, vous le serez aussi. Vous ne donnerez point vos seruices au Roy, à l'Autel, ou au public, que le Roy, l'Autel ou le public ne vous nourrisse. Mon enfant, si tu ne contribuës rien à l'Estat, & que tu sois vn faineant; si tu es pauure, tu le surcharges; & si tu es riche, tu luy es vn membre inutile qui merites d'en estre retranché.

Ainsi, mes amis, le principal secours que ie me propose maintenant de vous laisser contre la pauureté, est celuy d'vne bonne education, qui vous apprendra de regler vostre volonté selon vostre pouuoir, qui est le moyen le plus asseuré pour deuenir riches. En effet, la puissance de l'homme estant de petite estenduë comme elle est; s'il desire beaucoup, outre que sa pauureté sera de la mesure de son desir, il reconnoistra que les trenchées d'vne

mauuaiſe couche ne ſont gueres plus douloureuſes que celles de noſtre volonté qui ne vient pas à ſon terme. Le contentement ne conſiſte point au plus ny au moins, mais ſeulement à rendre la puiſſance & la volonté d'vne meſme jauge. Ainſi ſi ie deſire peu & que ie l'aye, & que tu deſires beaucoup & que tu l'ayes, ton abondance en cela ne te rend point plus riche que ie le ſuis, parce que ma volonté eſt également remplie comme la tienne. Vn petit vaiſſeau qui eſt plain, eſt autant plain qu'vn plus grand qui l'eſt auſſi, & moins ſujet à s'entr'ouurir. Bien-heureuſe donc eſt la volonté qui poſſede tout ce qu'elle veut, pour ne vouloir que ce qu'elle peut, quoy que ce ne ſoit apparemment que maſcher à vuide de ſe remplir de cette ſorte, toûjours vaut-il mieux joüir de cette ſatieté qui vient d'abſtinence, que de cette plenitude de biens qui cauſe en meſme temps en nos ames deux maux, qui ſont oppoſites entr'eux, à ſçauoir vn dégouſt de ce que nous auons, & vne faim canine de ce que nous n'auons point. Autant que nous auons de cupiditez à contenter, autant auons-nous de filles importunes à dotter, qui nous gourmandent & qui nous appauuriſſent, quelque bien que nous ayons.

Noſtre volonté proprement eſt vne repercuſſion de quelque image receuë en noſtre eſprit, qui ſe determine à quelque action. Quand donc l'Eſcriture dit, Bien-heureux ſont les pauures d'eſprit, car à eux appartient le Royaume de Dieu : c'eſt de cette action

moderée de nostre volonté, qui consiste à nous appauurir en nos desirs, & non pas d'vne indigence de sens & de biens qu'elle entend que se forme nostre salut & nostre felicité. C'est par la lumiere qui descend du Ciel en nos ames qu'on y monte, & non par bestise, & moins encore par cette pauureté faineante & lasche de nos mandians, dont la vie plus impure que les haillons dont ils sont reuestus, est si desbordée, que si nos Eglises n'estoient point vne place de change à ces cadavres viuans, on ne les aideroit jamais.

L'abondance nous est inutile quand nostre cupidité nous laisse encore quelque chose à desirer, parce que le contentement ne se mesure pas à la grandeur de la possession; mais à la petitesse du besoin. C'est pourquoy, mes amis, quand vous aurez assez de biens, pour n'estre pas indigens selon vostre naissance, qui est assez mediocre, vous deuez vous en contenter; Dieu m'est tesmoin que ie ne luy ay jamais demandé que cela pour moy, ny desiré pour vous que la mesme chose, il me l'a accordée jusques icy à la sueur de mon visage, il vous fera s'il luy plaist la mesme grace, pourueu que vous ne soyez point des faineants, non plus que ie l'ay esté.

Apprenez de moy, mes amis, qu'il n'y a que de deux sortes de neceſſiteux, les mandians qui ne veulent point trauailler, & ceux de qui les volontez ne sont point reglées, l'vne & l'autre indigence qui nous oblige souuent de tendre la main aux passans ou à nos amis, ne

procede que de faute de cœur. Conſidere ie te prie, mon fils, à quoy tu nous engages tous deux ſi tu es vn emprunteur, & que tu ne te contentes point de ce que ie te puis donner. Si la petiteſſe de mon bien me rend inſoluable à ta folle deſpenſe, il faut que ie deuienne vn excroc comme toy : Alors nos amis nous éuiteront, nos indifferents ſe mocqueront de nous, nos enuieux en triompheront, & finalement ce qui m'afflige le plus, c'eſt qu'en faiſant vne action de gueux, on contracte comme eux vne impudence qui n'a plus de honte de rien. Mes chers enfans, ie vous en ſupplie tous au nom de Dieu, conſeruez la virginité de voſtre pudeur, elle ne s'effleure point deux fois.

Pour joüir paiſiblement des biens qui ſont en ta puiſſance, il faut que tu les poſſedes comme ne les poſſedant point. Ton fond n'eſt à toy que par emprunt, les inclemences du Ciel, la guerre, & la vermine meſme t'en peuuent oſter la joüiſſance, ta bourſe n'eſt point à toy, non plus; ſi tu l'ouures elle eſt à ceux que tu payes, & à ceux à qui tu preſtes, ſi tu la tiens fermée ton treſor qui ne te ſert de rien, trouue plus mal-heureuſement ſon naufrage au fond de ton coffre, que s'il eſtoit au fond de la mer, parce que tout perdu qu'il eſt pour toy t'eſtant inutile, il te laiſſe encore le ſoin de le conſeruer. Tu feras donc ſagement de ne t'incorporer point auec ce que tu poſſedes, de peur que la perte ne t'en ſoit plus ſenſible, ſi elle arriue; ou qu'en ſortant

hors de tes mains, il ne faſſe ſon irruption comme vn foudre qui emporte auec luy tout ce qui ſe veut oppoſer à ſa ſortie.

La fortune qui eſt tousjours mineure, a ſon droit de reuerſion : teſmoin ces familles illuſtres de Montmorency & quelques autres encore qui ont eu plus d'éleuation en nos jours, nous les voyons à preſent comme vn beau ſonge s'éuanoüir peu à peu de la memoire des hommes, & leur deſbris ſi grand & tellement diſperſé, qu'à peine connoiſt-on aujourd'huy quel a eſté leur exhauſſement.

Combien auons-nous veu de maiſons nouuelles s'eſcuſſonner ſur de vieilles tiges, & en prendre les noms & les armes, entre la naiſſance deſquelles & leur durée il n'y a preſque point eu d'interualle qui ait eſté ſenſible. Leurs alliances, leurs Duchez, leurs offices de la Couronne, leurs charges de Conneſtable & de Mareſchal de France, leur appuy de pluſieurs freres qui les ont poſſedées, & qui tous n'ont point manqué de merite, ny leurs deſcendans, n'ont pas eu le pouuoir d'empeſcher qu'il ne s'en faille peu qu'on ne demande maintenant où ſont-elles ? Ie diray plus, qu'il eſt aſſez difficile de rencontrer parmy nous vne ſeule race ancienne qui ſoit demeurée ſi entiere & ſi franche en ſa ſouche, que de ſiecle en ſiecle il ne ſe ſoit enté quelque ſauuageon ſur ſa tige, & pourquoy ? parce que toutes ces choſes, & tous ces tiltres ſpecieux de General d'armée, d'Excellence, d'Alteſſe, d'Eminence & de Majeſté, ſont autant de dépoſts de la for-

tune, dont elle ne transfere jamais la proprieté.

Que s'il y a quelques-vns qui ayent eu le bon-heur de conſeruer vn peu plus long-temps leur durée, ç'a eſté pluſtoſt quelques pauures Gentilshommes, comme vn Bertrand du Gueſclin, & vn Pierre du Terrail, dont les noms meſmes ſont pauuures & ſimples comme eux, ſoit que le tiſſu d'vne belle vie lumineuſe en toutes ſes faces, en valeur, en juſtice, en temperance, en prudence & en la crainte de Dieu, les garantiſſe du naufrage du temps; ou ſoit que la ſimplicité de ces noms de Bertrand & de Pierre, deſpoüillez de ces qualitez magnifiques, dont la vanité de l'homme s'eſt enteſtée, ne donne pas aſſez de jalouſie à la fortune pour les empeſcher de ſubſiſter.

La memoire de du Gueſclin ſera plus durable pour auoir eu, en conſideration de ſes ſeruices, ſa ſepulture au rang des tombeaux de nos Rois, éclairée par fondation Royale d'vne lampe qui bruſle encore aujourd'huy, qu'elle ne le ſera par la qualité de Conneſtable qu'il a euë commune auec beaucoup d'autres qui l'ont euë comme luy. Et le merite de Pierre du Terrail fut plus auantageuſement reconnu, d'auoir eſté, à l'excluſion & en la preſence de tous les grands du Royaume, le jour d'vne grande bataille, & à la teſte d'vne armée, qui fut ce meſme jour victorieuſe, choiſi par vn de nos plus grands Rois, qui eſtoit ſon maiſtre, pour eſtre fait Cheualier de ſa main, que

s'il eust receu l'espée de Connestable de la sienne ; parce que l'vne & l'autre reconnoissance de leur vertu n'a esté riche que de son honneur propre, & despoüillée de tout autre interest.

Ces deux belles vies ne se doiuent regarder qu'auec respect, comme ces orbes celestes qui brillent en toute leur circonference : les autres vies (fussent celles de Cesar ou d'Alexandre) ressemblent à ces miroirs qui receuant en soy toutes sortes d'objets, en rejettent hors de soy les especes, belles ou laides; selon qu'ils les ont receuës : leur glace n'est polie que par la partie qui est exposée en veuë ; l'autre est obscure. Mais ces deux belles vies sont lumineuses, de quelque costé que ce soit qu'on les considere. Ie souhaitterois bien, mes enfans, que vous les eussiez toûjours deuant les yeux. Car encore que la vertu ait esté en ces deux sujets en sa plus grande exaltation, ce qui leur a esté possible vous l'est aussi ; leur nature n'a point esté differente de la vostre. Mais plustost, comme ces deux personnes admirables ont fait vn si grand amas de vertus pour auoir mesprisé les richesses & bien vsé de leur volonté, si vous estes tant soit peu jaloux de vostre honneur vous ferez la mesme chose.

CHAPITRE V.

De la volonté de l'enfant, qui eſt vn brut & informe raiſonnement de l'ame, & comme il la faut conduire auec moderation.

MEs enfans, ie viens maintenant à voſtre volonté, que ie ne deſcouure en vous qu'apres les deux premiers appetits, dont j'ay parlé cy-deuant; car encore que toute action preſuppoſe la volonté de celuy qui la fait, celle de l'enfant me paroiſt ſi trouble & ſi obſcure en ſon deſir de ſe nourrir, & d'auoir enuie de tout ce qu'il voit, que ie l'attribuë pluſtoſt à vne ſourde impulſion de nature, qu'à vn mouuement volontaire. La volonté eſt vn mouuement de l'ame qui ſe fait auec quelque deliberation; il n'y en a point, ce me ſemble, en ces deux premiers appetits.

Ie ne me ſuis point apperceu, mon fils, que tu euſſes de volonté qu'en la premiere reſiſtance que tu as faite à la mienne. Ie la conſidere en cét aage-là comme vn eſſay que tu as voulu faire de te mettre en liberté, & d'entrer en la premiere poſſeſſion de toy-meſme, dont la nature fut la conſeillere. Le premier homme innocent encore, & formé tout fraiſchement de la main de Dieu, fit la meſme choſe: ce meſme appetit fut naturel en luy comme en toy, deuant ſon peché.

Cecy eſt merueilleux: Quand l'enfant commence de marcher, il ne veut plus qu'on luy ayde. Quand ſa volonté commence de naiſtre, il ne veut plus qu'on la guide, comme

si l'appetit d'agir en liberté estoit plus violent en luy que celuy de sa seureté. Ce desir estant commun à toutes sortes d'enfans, il ne procede point d'ailleurs que d'vn principe de nature, qui propose à l'homme d'estre aussi bien singulier & indiuiduel aux fonctions du corps & de l'ame, comme il l'est en sa composition totale.

Quand Philippes conduit les pas & la volonté d'Armand, d'Hardoüin & de Charles ses enfans, ce n'est plus vne allure, ny vne volonté singuliere, elle est composée de celle de Philippes & de la leur, & alors il y a solution de l'estre indiuiduel d'Armand & d'Hardoüin, en ce qui est de leur volonté. Ainsi il ne se faut point estonner de leur repugnance à luy obeïr, elle se fait par vn conseil de nature qui veut agir par ses loix propres, & qui imprime à vn chacun de nous vn desir d'entrer le plustost qu'il se peut en la possession de nous-mesmes.

En effet, l'opiniastreté de l'enfant n'est rien autre chose qu'vn brut & informe raisonnement de l'ame encore imparfaite, qui veut jouïr de ses droits auec le temps.

Mon fils, apprends à regler ta volonté par la faute du premier homme. Le serpent cauteleux qui te veut tromper comme luy, est le faux objet d'vn bien apparent, & la femme qui te sollicite est la concupiscence des yeux & de la chair, dont le siege n'est pas fort esloigné du lieu d'où la premiere femme a esté prise, ny sa persuasion moins pressante que la

sienne

ſienne pour te faire pecher. Quand cette maudite conſeillere ſort de nous, nous dormons comme Adam ; car ſi nous auions les yeux ouuerts, nous verrions tout auſſi-toſt la deception de ſon conſeil.

Tu es nud dans ce monde, comme luy dans ce beau verger, ſans t'apperceuoir non plus que luy de ta nudité : Mais tout auſſitoſt que tu reſiſtes à la volonté de Dieu pour faire la tienne, tes yeux commencent de s'entr'ouurir. Ta curioſité qui veut tout ſçauoir, ton auarice qui ne ſe peut aſſouuir, ton ambition qui n'a point de bornes, ta conuoitiſe qui paſſe ſans ceſſe d'vn deſir en l'autre, te deſcouurent vne nudité que tu ne voyois point auparauant, tu perds tout pour vouloir tout.

Mon enfant, tu ne peux jamais eſtre heureux que par la ſeule moderation de ta volonté. Ie ne t'en demande point vne entiere abnegation, cét aneantiſſement interieur n'appartient qu'aux Saints, ny que toutes choſes te ſoient indifferentes, qui eſt vne extrauagance du Pyrroniſme ; car en effet elles ne le ſont point toutes: ny que tu t'aſſujettiſſes ſous la dureté Stoïque de ces deux mots ſauuages, *Abſtine*, *Suſtine*, qui ſont d'vne trop grande contrainte. Abſtiens-toy ſeulement de toutes les choſes qui ſont injuſtes, & du deſir de celles qui ne ſont point en ta puiſſance. Supporte toutes les aduerſitez qui viennent à toy, que tu ne peux honneſtement éuiter, ne t'en procure point de nouuelles,

& ta volonté sera telle que ie te la desire.

Dieu ne te donne point en vain les sens de la veuë, de l'oüye, de l'odorat, du gouſt, ny du toucher : ny en vain auſſi tout ce qu'il y a de plus doux en la nature pour leur satisfaction ; il veut que tu en joüyſſes, mais ſi tu abuſes de l'vn ou de l'autre de ces biens, par vn excez, ou par vn deſdaigneux meſpris de leur vſage, tu es injurieux à celuy qui te les preſente. Si ta table eſtoit chargée de bons viures, & que ton hoſte ne vouluſt que des aulx ou du vin pouſſé, il te ſcandaliſeroit. Nous traittons ainſi le Pouruoyeur vniuerſel du monde, en deſdaignant l'vſage des excellentes choſes dont il nous a fait les appreſts. Les ſens ſont le premier eſſay de la bonté Diuine enuers l'homme, contente-toy de les moderer en leur excez, ſans eſmouſſer la vigueur de leur ſentiment.

Ie ne ſuis point en doute qu'il n'y ait vne voye plus parfaite que celle-cy pour aller à Dieu ; mais elle n'appartient qu'aux ames tranſcendantes, & qui le veulent preoccuper dans le milieu de leur courſe. Pour nous, mes enfans, dont l'eſprit eſt mediocre, contentons-nous de la voye moyenne, & de la plus aiſée pour aller à luy. Il nous doit ſuffire de le rencontrer au bout de la carriere, pourueu que dans le cours de noſtre vie, nous le regardions touſjours comme noſtre derniere fin.

Tout ainſi que ie ne te conſeille point que ta volonté rejette ſuperſtitieuſement & auec dédain les plaiſirs legitimes dont la nature

t'eſt liberalle : ie n'entens point auſſi que tu ſois laſche en la ſouffrance de ſes mauuais euenemens. Vne meſme main te preſente le bien & le mal, reçoy-le d'vn meſme viſage.

La peſte qui comprend ſous ſoy tes maladies, celle de tes amis, & leur mort ; la guerre laquelle outre tous les deſordres qu'apportent le fer & le feu, nous repreſente encore les inimitiez, les querelles, les procez ; & la famine, qui n'eſt rien autre choſe qu'vn deffaut general de tout ce qui eſt neceſſaire à ta ſubſiſtance, ſont pluſtoſt des appanages de noſtre humanité, que des fleaux enuoyez de la main de Dieu. Apprens qu'il n'en a point d'autres pour te chaſtier, que ceux que tu forges de ta main propre, à ſçauoir ta meſconnoiſſance enuers luy, l'injure du prochain, ſa haine, la violence que tu luy fais, ton enuie, ton injuſtice, ton auarice, & finalement ta deſbauche; hors cela ne reconnois point d'autres maux.

Conſidere pluſtoſt la peſte, la guerre, & la famine, comme trois grandes eſcluſes qui ſont ouuertes de temps en temps pour la deſcharge du monde, la plenitude de ſes productions ne pouuant ſe vuider ſuffiſamment par les voyes ordinaires. Ainſi, mon fils, ſi tu te ſens entraiſné par quelqu'vn de ſes torrens, ou par quelque autre conduit qui en refluë, laiſſe-toy dériuer ſans te plaindre, accompagne le decret immuable de la Prouidence, & ſois luy reſpectueux ; chemine auec elle de ton bon gré ſans murmure & ſans eſtonnement, & ſçache qu'elle n'eſt pas moins en-

gagée que toy de suiure son ordre, estant elle-mesme emportée dedans son propre canal.

Quand il t'arriue quelque fascheux accident, il est determiné de Dieu, il ne vient point à toy par vne inconstance fortuite des euenemens, qui ne sçauent où se placer. Il y a vne telle coherence & vne concatenation si necessaire d'vne cause à l'autre, qu'elles s'entrepoussent toutes comme les flots, sans que nous puissions découurir quel est le principe de leur impulsion: neantmoins il y en a vn, parce qu'il n'y a point d'effet, tant petit soit-il, qui n'ait sa cause: la plus prochaine peut venir à nostre connoissance par la contiguité qu'elle a auec son effet: mais de suiure son progrez de proche en proche, jusques à la premiere, mon enfant, c'est toucher à l'arbre deffendu que de l'entreprendre.

Te suffise donc de te soûmettre à ce qu'il plaist à Dieu d'ordonner de toy, & d'estre asseuré, puis qu'il t'a estimé digne de sa creation, que tu l'es aussi de sa conduitte. Le decret des euenemens de ta vie, bons ou mauuais, porte le caractere de sa Prouidence, quoy qu'il te soit inuisible: comme les dernieres & plus basses creatures, l'empreinte visible de sa Toute-puissance, & auec dautant plus de merueille, que son immensité se racourcit en ce petit relief.

C'est ainsi que j'entends que tu t'appliques ces deux mots, *Abstine*, *Sustine*, en supportant patiemment les maux qui t'arriuent, comme ayant leur departement chez toy de

la main de Dieu. Ces mauuais hoſtes te ſuffiſent ſans y en admettre d'autres, & en t'abſtenant auſſi des choſes illicites & ſuperfluës, ſans te priuer de celles qui ſont permiſes. Il eſt bien vray que dans les choſes meſmes qui ſont en ta puiſſance, & qui ne te ſont point deffenduës, ie te conſeillerois volontiers que ton deſir fuſt tres-moderé.

La felicité ne git point au plus ou au moins, elle ne conſiſte qu'en l'harmonie de la puiſſance auec la volonté. Que t'importe que l'vne & l'autre ſoient en petit volume, pourueu qu'elles ſoient toutes deux remplies. Quelque peu que tu ayes, s'il te ſatisfait, tu es auſſi plein que ſi tu voulois beaucoup, & que tu l'euſſes, ta cupidité trouue le meſme repos. Mon enfant, ſi tu es aupres d'vn petit ruiſſeau qui puiſſe eſtancher ta ſoif, n'en recherche point vn autre plus grand, qui ne fera que la meſme choſe.

Et dautant qu'il eſt impoſſible que ta volonté, dont l'objet eſt vague & preſque infiny, puiſſe eſtre entierement reglée ſelon mes aduis, ſers-toy de cettuy-cy en toutes occaſions. Quand tu n'auras perſonne auec qui tu puiſſes deliberer de l'action que tu veux faire qu'auec ta volonté propre, que le party où elle t'enclinera le plus, te ſoit toûjours le plus ſuſpect: Sur tout ne laiſſe jamais le jugement à la preoccupation de tes ſens, autrement tu feras de tes complices, tes arbitres.

CHAPITRE VI.

D'où procede l'erreur de nostre volonté? De la verité. Du mensonge.

L'ERREVR que fait nostre volonté, quoy qu'elle tende naturellement au bien, ne procede que de nostre insuffisance à le reconnoistre. Le trouble des passions de la jeunesse, & la preuention d'vne mauuaise habitude, confondent tellement les images du vray bien & du bien apparent, que la raison qui naist apres elles, & qui se forme en nous durant cette tempeste, n'est point capable alors d'en faire distinctement la difference.

En effet, l'inclination que nous paroissons auoir au mal ne procede que de la contagion du peché originel, ou de l'ignorance de la premiere saison de nostre aage, qui se laisse conduire aueuglément aux attraits des sens pour ne pouuoir vser de sa raison, soit par l'imbecilité de nos organes, ou que nostre ame brutte encore agisse d'abord si foiblement, qu'elle ne juge des choses que selon qu'elle est disposée par les habitudes de l'enfance qui sont toutes sensuelles, ou selon la passion qui domine alors en elle. Mais à prendre la chose en son origine, cette propension au mal ne nous est point naturelle, parce qu'elle n'est jamais si violente en l'homme que l'integrité de sa nature qui a precedé sa deprauation, ne trouue en luy quelque repugnance de le faire, ou s'il le fait, qu'elle ne

luy en cauſe vn repentir, ou au deffaut du repentir vn deſadueu : autrement s'il arriue que cette pudeur originelle receuë de la main de Dieu dans l'inſtant de la creation de l'homme ne faſſe plus de retour en ſon ame, il n'y a plus de ſalut pour luy.

Quand l'homme ſe propoſe de faire quelque choſe, la conſultation qu'il fait en ſoy-meſme ſur l'action qu'il veut faire, eſt vne parole interieure qui luy conſeille de l'executer, ſi elle eſt bonne ; & qui taſche auſſi de l'en deſtourner, ſi elle eſt mauuaiſe. Si elle eſt bonne, ſon conſentement eſtant d'accord auec ſa penſée, il la fait en public, & ne s'en cache point, ſi elle eſt mauuaiſe agiſſant alors contre ſa parole interieure qui eſt le conſeil de ſa conſcience, il a honte de ſon action, il ſe cache en la faiſant, & quand elle eſt faite, il la deſguiſe ou il la deſ-aduoüe. Qu'ainſi ne ſoit, ſi tu trouues quelqu'vn qui aille à l'Egliſe, ou viſiter vn malade, ou conſoler vn affligé, & que tu luy demande où il va, il te le dira librement, ſa penſée, & ſa parole eſtant conformes à ſon action. Mais s'il va, en quelque lieu de débauche, ou pour commettre vn larcin ou quelque autre ſale peché, il ne te découurira jamais ſon deſſein, il l'executera à la faueur de quelque lieu retiré, ou d'vne nuit obſcure, parce que ſa pudeur originelle faiſant ſon retour en ſon ame, luy fait honte de ſe veoir le complice d'vne action dont il a peine de conuenir auec ſoy-meſme. Ainſi, mon fils, puis qu'il ne peut jamais y auoir

vne parfaite concordance entre nostre pensée & nostre libre consentement, qui est nostre parole interieure, que dans le dessein d'vne action qui soit bonne, rends-toy capable de cette harmonie, qui fait que l'homme est fidelle à soy-mesme, & interieurement veritable.

Quant à ce qui est de la syndereſe du peché commis, ou de de son desaueu; si elle est en quelque sorte le chastiment du pecheur, elle est aussi comme la mesche d'vne chandelle mal esteinte, qui conserue encores dans sa suye & dans sa vapeur, quoy que puante, quelque disposition à se r'allumer. Mais si l'vne & l'autre est sourde & muette en nos ames, soyons asseurez que la grace est esteinte où la honte l'est, & qu'en faisant gloire de son peché l'on deuient vn pecheur confirmé.

La pudeur est vn acte lequel en couurant le visage de rougeur & de honte efface le peché qui la cause, & deuient insensiblement vne habitude de prendre garde à ne rien faire qui nous puisse obliger de rougir. C'est vn tesmoin sans reproche d'vne faute de jeunesse, qui justifie plus le criminel qu'il ne l'accuse. Le motif de cette vapeur innocente qui s'exhale de la pureté originelle de l'ame, n'est pas proprement vne vertu, mais il est son hoste; parce que la vertu se rencontre toûjours où reside la crainte de ne rien faire de deshonneste: Il n'y a qu'elle seule de toutes les craintes qui produise de sa passion sa beauté. Toutes les autres, comme la peur de la nuict & la surprise

ſurpriſe des dangers ſont toutes difformes en ce quelles impriment en leur eſmotion vne defaillance au cœur, vne paſleur au viſage, & vn tremblement à tout le corps; comme ſi tous les eſprits ſe retiroient laſchement pour rendre la place à l'ennemy. La pudeur au contraire ſort au dehors où eſt le peril, à ſçauoir en l'opinion, & aux yeux de ceux qui ont veu noſtre faute, & quoy que le voile qu'elle oppoſe pour la cacher ſoit celuy-là meſme qui la deſcouure : cela ſe fait auec tant de grace que cét innocent coloris qui paroiſt au dehors n'eſtant que le feu de la cuiſſon qu'excite au dedans le repentir qu'on a d'auoir failly, accuſe & juſtifie le criminel en meſme temps.

C'eſt pourquoy, mes amis, pour ne tomber pas en ce deſordre, prenez garde que l'appetit ſenſitif qui eſt infecté deſ ja de la contagion du premier peché, n'adjouſte à ſon vice naturel celuy qui ſe contracte par la couſtume, de peur qu'à l'entrée de cette belle ſaiſon de voſtre aage qui ſe doit conduire ſelon la droite raiſon, voſtre ame ne ſe trouue tellement imbuë de l'habitude de mal faire, & ſi remplie de tenebres & d'erreurs en mal faiſant, que n'eſtant plus capable de reconnoiſtre la difference qu'il y a entre le vray bien, & le bien apparent, elle ſe trompe en ſon eſlection : Le peché de nos premiers parens, n'eſt arriué que pour n'auoir pas bien fait cette diſtinction ; dont l'ignorance fut cauſe que la beauté du fruit deffendu, ſa bonté, ſon odeur, la promeſſe de la ſcience du bien & du

mal, faisant leur impression sur tous les sens, & mesmes sur la partie raisonnable de l'homme, preualurent sur la deffense d'en manger, quoy qu'elle aneantist par la menace de la mort, l'vsage de toutes ces choses.

Le peché a fait sa premiere entrée dans le monde par le mensonge, le serpent en a esté l'autheur, & l'homme le complice, pour auoir creu faussement qu'il y auoit plus de certitude en la parole de Sathan, qu'en celle de Dieu. De cette vieille source sont deriuez en nous deux effects contraires, à sçauoir nostre auersion contre la menterie, & l'inclination naturelle que nous y auons; qui est tellement aueugle que nous sommes presque tous menteurs sans le penser estre. En effet tout autant de fois que l'homme se trompe, qu'il suppose vne chose pour l'autre, qu'il dissimule, qu'il se flatte, ou quelque autre en son imperfection, ou lors qu'il y a quelque dissemblance, tant petite soit-elle, de sa parole auec sa pensée, il est vn menteur.

Il n'y a rien qui nous desplaise tant, ny qui nous face plus soufleuer le cœur, que la presence de celuy qui nous a deceus. Le dégouſt & l'ennuy qui nous vient à toute heure de nous-mesmes, ne procede peut-estre, que de ce que nostre propre seducteur est tousiours auec nous. Ta conscience le connoist, si elle te crie au dedans que tu es vn imposteur, ne t'offence point d'vne voix qui te le reproche au dehors, souffres-en

la cenſure & la honte auec patience, ou t'en corrige.

Mes tres-chers enfans, fils & filles, ſi vous voulez que ie ſois ſatisfait de vous, ie vous conjure ſur toutes choſes d'eſtre veritables, quoy que le plus aagé de vous n'ait pas encore ſept ans accomplis, vous eſtes capables deſia de la verité que j'en deſire. Elle ne conſiſte preſentement qu'en vn oüy, ou vn non, qui ſoit conforme à voſtre connoiſſance. Il vous eſt bien plus aiſé de former en vous vn image reel de ce qui eſt, qu'vne fauſſe idole de ce qui n'eſt point; l'expreſſion d'vne verité ſe fait ſans art & ſans eſtude, le menſonge a beſoin de l'vn & de l'autre.

Noſtre Nobleſſe a mieux reconnu que nulle autre nation la laideur de ce vice, ayant eſtimé que le démentir eſtoit de toutes les injures la plus inſupportable, & qu'elle ne pouuoit ſe reparer que par le ſang. La vraye Nobleſſe tirant ſon origine de la vertu, on ne peut dire à vn Gentil-homme qu'il ment, qu'on ne luy reproche dés-là qu'il déroge, & qu'il ne merite plus cette qualité.

Le menteur pour ſatisfaire à ſa vanité, ou à l'homme qu'il flatte, qu'il deçoit, ou qu'il craint, commet vne felonnie contre Dieu qui voit tout, en la preſence duquel il dit vne fauſſeté. Il eſt tres-certain que le reſſentiment de ce reproche eſt tres-juſte, pourueu que la verité ſoit pour nous: mais ſi nous mentons en effet, nous maintenons audacieuſement à Dieu, à l'homme, & à noſtre conſcience propre,

vne fausseté qu'elle desaduouë interieurement ; juge par là, mon fils, que tu ne sçaurois auoir assez d'horreur pour vn crime, qui t'abisme en cette confusion.

Quoy qu'vne partie de nos actions soient indifferentes, il n'y en a pas vne seule, tant petite soit-elle, qui le doiue estre pour le mensonge, n'en desplaise à la conniuence de nos Casuistes, quand mesme il seroit officieux. C'est par là que se rompt la fidelité du commerce entre Dieu & l'homme, & entre l'homme & l'homme. Vostre parole est l'organe de vostre ame, qui est la seule chose qui soit encore en vostre puissance.

Seruez-vous-en, mes amis, selon l'intention de la nature qui vous la donne, pour exprimer sincerement vostre pensée, en attendant qu'vn aage plus meur & plus auancé vous rende habiles aux autres fonctions de la vie, qui sont les estudes & les exercices.

CHAPITRE VI.

Que les estudes & les exercices se doiuent faire conioinctement.

MEs enfans, comme le corps & l'ame se forment, & s'esleuent tous deux ensemble, il faut tascher aussi, suiuant ce mesme ordre, de les perfectionner de compagnie. C'est pourquoy ie serois d'aduis, quoy que l'vsage commun soit au contraire, que vos exercices & vos estudes se fissent en mesme temps, afin que par le progrez & le regrez alternatif

de vos eſtudes à vos exercices, & de vos exercices, à vos eſtudes, le cours de l'vn & de l'autre ſe fiſt plus vtilement & auec moins d'ennuy, que s'il vous falloit pouſſer l'vne ou l'autre carriere d'vne meſme haleine.

C'eſt vne leçon de nature en toutes ſes productions: Quand elle forme vne fleur, ſa tige, ſon bouton, ſon coloris, ſes nuances, ſon odeur, s'auancent d'vn meſme train, & ſi conjointement, qu'il n'y a que ſon dernier trait qui acheue toutes ſes parties.

Mon enfant, le corps & l'ame ſont deux jumeaux dont tu es compoſé, ſi tu negliges l'vn pour aller à l'autre, tu es le paratre de celuy que tu quittes: ils deſirent tous deux tes ſoins en meſme temps. En vain tes exercices t'auront rendu le corps ſain, diſpos & adroit, la beſongne eſt imparfaite, ſans le concours des bonnes qualitez de l'ame, à ſçauoir des ſciences & des vertus qui dépendent de tes eſtudes.

La fable nous apprend que le precepteur d'Achille eſtoit demy-homme & demy-cheual, pour nous deſigner que les eſtudes & les exercices ſe doiuent enſeigner conjointement. Elle le repreſente auſſi fils d'Eſculape le Dieu de la Medecine, parce que l'indiſpoſition du corps, & les maladies, ſont autant d'obſtacles & d'empeſchemens contre le progrez d'vne belle vie. L'occaſion eſt chauue, & la fortune inconſtante, elles s'emportent d'emblée toutes deux, ou point du tout, & pour cette raiſon vn moment de

temps perdu par vne maladie, les peut oster de nos mains.

CHAPITRE VII.

Des exercices. Du manege. De la danse. Du tirer des armes : Et des souplesses du corps & de la main.

ADdonnez-vous donc, mes enfans, aux exercices qui rendent le corps sain, robuste & adroit, & en ce mesme temps ne negligez point vos estudes : mais il faut que le passage de l'vn à l'autre se face auec tant de regle, qu'il paroisse plustost vn diuertissement de vostre trauail, qu'vn changement de vostre occupation.

Entre les exercices, la course, la luitte, & le sauter, entretiennent la bonne disposition du corps, & sont d'vn grand vsage pour la guerre : mais ayant veu souuent la plusparт de ceux qui excellent en ces trois choses, deuenir goutteux, & vieillir auant leur saison, Armand, mon fils aisné, ie ne te les conseille point, ta nature est trop boüillante pour te pouuoir moderer en ces exercices. Tu es si excessif en tout ce que tu fay, que j'aurois peur qu'il se fist vne si grande dissipation de tes esprits aux actions du corps, qu'il ne t'en restast plus pour les fonctions de l'ame. Si en croissant leur mobilité, qui ne te laisse jamais en repos, ne s'appesantit vn peu, leur source ne pouuant suffire à leur actiuité, peut-estre auray-je ce desplaisir que de te suruiure selon

le cours de nature, quoy que j'aye cinquante-ſix ans plus que toy. Prens-y garde, mon fils; Abſtiens-toy de ces exercices violens, ou ſois-y tres-moderé. Pour ce qui eſt de tes freres, dont la conſtitution naturelle eſt plus temperée que la tienne, ie leur permets à tous ce que ie te deffends.

Ie ſerois pluſtoſt d'aduis que tu appriſſes, & eux auſſi, à te bien ſeruir d'vn cheual. En cét exercice l'homme ſe façonne, & le cheual ſe dompte en meſme temps. On apprend à l'homme l'aſſiette, la tenure, les temps de la jambe, du talon, & de la main, qui ſeruent d'ayde ou de chaſtiment au cheual, pour le faire obeïr à tout ce qu'on luy demande. En toutes ces choſes, il faut auoir beaucoup de patience, dont ton humeur inquiete a grand beſoin.

Contente-toy d'acquerir quelque ſuffiſance en cét exercice, ne t'y appliques pas trop; Pour y exceller il faut reconnoiſtre la nature & l'inclination particuliere de chaque cheual: En s'addomeſtiquant par trop auec eux, il eſt à craindre, comme il leur demeure quelque choſe du noſtre, que par la meſme raiſon nous ne contractions auſſi quelque choſe du leur.

Ne ſois point ignorant de la dance, qui eſt vn mouuement du corps qui s'accommode auec meſure à l'éleuation, au ſoûtien, & à la cadence de la voix, ou de l'inſtrument que l'on touche. Il n'y a point d'homme de quelque condition qu'il ſoit, ny aucune nation, ſoit du vieux,

soit du nouueau monde, qui n'ayme la dance. Ne trouble point ce consentement vniuersel par vne repugnance particuliere. Nos reformateurs nouueaux qui la condamnent, font voir qu'ils ont peu de raison en cela comme au reste, de sortir hors de la cadence commune. La dance te formera la grace, pourueu que tu ne t'assujettisses point trop aux preceptes de l'art. Le maistre t'enseigne les pas, mais il faut que l'air, le port, & la liberté du corps vienne de toy. Comme il y a quelque chose de rude & de sauuage au mespris de cét exercice, il y a quelque chose aussi de trop mol & de trop effeminé d'y exceller.

La femme n'en doit pas sçauoir plus que la pudeur ne le permet, ny l'homme au delà de la bien-seance de sa condition, de peur qu'il ne transferre à ses pieds le soin qu'il doit auoir à sa teste. Il faut apprendre à dancer, pour satisfaire auec quelque ordre aux impulsions du sang & des esprits qui se remuënt dans vn jeune corps : mais tout aussi-tost que le calme se fait dans nos veines & dans nos arteres, il faut renoncer au bal.

Il y a encore vn autre exercice qui t'est absolument necessaire, qui est celuy de l'espée. On ne te la met point au costé comme vn ornement, elle est plustost empeschante ; ny pour la seureté de ta personne, d'autant que tu es sous la protection des loix. La Noblesse la porte, comme estant l'instrument de son mestier, qui est d'estre tousiours preste au seruice du Prince. Tu n'as point sur toy

d'autre arme qui te couure que celle-là : qui eſt pluſtoſt vne arme offenſiue que deffenſiue, afin que tu ſçaches que tu es plus obligé de reſpandre le ſang des ennemis de ton Prince, que de conſeruer le tien. Tu la portes en temps de guerre pour le ſeruice de l'Eſtat, & en temps de paix pour te diſtinguer du peuple, & afin auſſi qu'il te reſpecte comme eſtant armé pour le proteger. Si tu l'employes contre luy, ſi ce n'eſt pour ta deffenſe, tu la prophanes, & tu merites qu'on te l'oſte comme l'ayant ſouillée d'vn ſang impur ou innocent.

Apprends à t'en ſeruir pour maintenir ton honneur, car encore que tu viues ſous la protection des loix, les meſmes loix ſi on les tranſgreſſe en te faiſant injure, t'auroient en vain permis de la porter du coſté du cœur, ſi leur intention eſtoit de t'oſter la liberté de la mettre à la main pour repouſſer vne injure. Le ſujet legitime de t'en ſeruir eſt le coup de main, la menace, le meſpris injurieux, la ſuppoſition d'vn crime qui deshonnore, le reproche d'vne imperfection honteuſe, le démentir : mais j'entends que ce ſoit ſous cette condition, que ſi on t'accuſe d'vn vice dont tu ſois coupable, ou qu'on te démente pour vne choſe qui ſoit fauſſe en effet, que l'vn ou l'autre reproche, te ſoit pluſtoſt vn ſujet de correction que de reſſentiment : employe ta force contre toy-meſme en ce rencontre.

Quand il te faudra mettre l'eſpée à la main ſers-toy de celle que tu portes à ton coſté, la

longue brette n'est que pour le fanfaron, ou le filou. Exerce-toy au fleuret, & dans le lieu mesme de tes exercices, ou en ta maison, à huis clos, auec tes amis particuliers : ne bats point le fer en toutes sortes d'atteliers, c'est vne vanité de Preuost de salle. Ne sois point trop aspre ny trop assidu en cèt exercice, & sur tout qu'on ne voye jamais de fleurets quand tu marches, faire vne partie de ton equipage, comme ie l'ay veu souuent à la Cour: Le maistre de cét attirail me le pardonnera, s'il luy plaist; mais il me donne occasion de soupçonner qu'il auroit encore plus besoin d'vn plastron. Mon fils, fais vn peu meilleur marché de ta peau, & pare du corps, plustost qu'vne telle precaution donne sujet de croire que tu ayes peur, ou que tu ayes en teste le dessein de quelque combat.

Pour ce qui est de la chasse, qui est permise aux Grands & à la Noblesse, ie n'ose te conseiller ce diuertissement, pour auoir en soy quelque venin caché ; car encore qu'il rende l'homme actif, vigilant & laborieux, il se mesle en cét exercice vn certain poison qui enchante & abrutit celuy qui s'y addonne par trop. Si les apparences en sont chastes, honnestes, & innocentes, comme l'est la diuinité qui y preside, son effet est sterile, & n'engendre rien non plus qu'elle. Celuy qui a la mesme passion de ce fameux chasseur de l'antiquité, s'expose à sa mesme infortune ; apres auoir bien chassé, il trouue à la fin que l'idole de son plaisir est vne chose bien nuë, il s'abru-

tit, & finalement il deuient luy-meſme, comme la beſte qu'il chaſſe, la proye de ſes propres chiens.

La chaſſe eſt d'vn grand vſage en temps de paix, d'autant qu'elle tient la Nobleſſe en haleine, & qu'elle fait vne diuerſion innocente des ames qui ſont impatientes du repos. En temps de guerre, c'eſt tout au contraire, elle employe à ſon plaiſir particulier le ſeruice qui eſt deu au Prince. Enfin ſçache, mon fils, que hors la perſonne du grand Cyrus, d'vn grand chaſſeur, il ne ſe fit jamais vn grand conquerant.

Ie ne ſuis point d'aduis, mes enfans fils & filles, que vous appreniez à chanter; car encore que la juſte proportion des eleuations & des abbaiſſemens de la voix, & que la diſpoſition de ſes muances donne à l'oreille le meſme plaiſir que fait à l'œil la juſte ſymmetrie des choſes viſibles, d'où reſulte en elles cét éclat qui s'appelle beauté; ſi eſt-ce que voyant toute l'application de cét art ſe terminer ou à chanter dans vn concert, ou à chanter des airs, ou quelques chanſons à boire, ie ne trouue pas que le temps y ſoit aſſez vtilement employé. Premierement, pour ce qui eſt du concert, quelque excellence qu'ayent en ſoy ſes accords, ie ne voy pas que noſtre vſage permette qu'vn Gentil-homme y tienne que rarement ſa partie. Pour les airs & les chanſons à boire, il me ſemble auſſi que l'inclination de la jeuneſſe vers l'intemperance n'a pas beſoin de cette nouuelle

Universitas
BIBLIOTHECA

amorce pour estre excitée, veu la puissance de l'harmonie sur les esprits, à laquelle si la parole mesme vient à se mesler, il ne faut pas douter que les idées de la volupté qu'elle porte dans l'ame par son articulation, n'y soient receuës, comme si elle estoit touchée de quelque enchantement, ie dis de quelque enchantement, parce que le chant & l'enchantement sont si semblables d'effet & de nom, que la langue Latine ne se sert que d'vn mesme terme pour les exprimer tous deux, & qu'en la nostre il n'y a presque point de difference entre le carme qui signifie vne chanson, & le charme, comme si l'vn & l'autre en leur action auoient vn mesme pouuoir de lier les fonctions de l'ame & du corps, & de les tenir toutes deux en quelque espece de sujettion. Aussi voyons-nous que dans la fable Circé, & les Sirenes, qui representent la volupté, commençoient par là leurs premieres approches pour seduire les passans, ayant cette industrie d'accorder leur chant & leur harpe sur le ton de l'ame de celuy qui leur prestoit l'oreille.

Certes il a fallu que la Musique des anciens ait esté bien differente de la nostre, veu la diuersité de leurs effets. L'ancienne a retiré les personnes des enfers, appriuoisé les Tigres, disposé toutes choses auec ordre jusques aux pierres, chassé les Demons. Il semble au contraire que la nostre les attire & mette tout en confusion: ce qui me fait croire que la tablature de nos airs & de nos chansons à boire, est

fort diſſemblable de celle des hymnes d'Orphée, & des Pſeaumes de Dauid, & qu'auſſi nos inſtrumens ne ſont pas accordez ſur le meſme ton de cette fameuſe lyre d'Achille, lequel au lieu de ſouſpirer ſa Maiſtreſſe qui luy auoit eſté oſtée, fut trouué dit Homere,

Chantant deſſus la gloire & la vaillance,
Des demy-Dieux & des preux Cheualiers.

Cette Muſique ancienne qui temperoit les paſſions des hommes, qui les rendoit reſpectueux enuers Dieu, & les diſpoſoit à l'amour des belles choſes, eſtoit de l'eſcole des Muſes. Celle de nos chanſons à boire & de nos airs, eſt ou des Bacchantes qui nous communiquent leur fureur, ou des Sirenes qui inſpirent aux ames de l'vn & de l'autre ſexe qui s'y affectionnent par trop, vne certaine langueur qui les rend incapables de toute application aux actions de la vie ciuile. Ce n'eſt pas que cette regle ſoit ſi generale, qu'il n'y en ait eu quelques-vns d'exceptez. Mais voyant le riuage encore tout blanc des os de ceux & de celles qui ont trouué leur naufrage à la rencontre de cét eſcueil, ie me ſens obligé de vous aduertir que vous le deuez éuiter.

Le chant que nous articulons nous-meſmes, eſt celuy-là ſeul que j'eſtime dangereux, parce que ſon impreſſion ſe fait de plus prés, & que l'idée que nous en auons deſcend de l'ame, où elle eſt premierement conceuë pour eſtre enoncée dans la voix, d'où ſon retour ſe faiſant vers elle auec meſure, il ne ſe peut faire qu'elle n'en ſoit entierement ſaiſie.

Pour ce qui est de l'harmonie qui vient à nous par le moyen de la main & de la voix d'autruy, il faudroit estre de la nature des tigres pour n'y prendre pas de plaisir. Celle-là se peut ouïr sans danger, parce qu'estant passagere & plus esloignée de nous, elle touche l'ame simplement auec douceur sans s'emparer d'elle. Il est certain qu'elle délasse l'esprit, & qu'elle le recrée: mais rendons ce respect à ceux qui en font profession, de ne rien entreprendre sur leur mestier.

Enfin si j'en suis creû, mon enfant, tu renonceras à l'exercice d'vn art qui est tout composé de soupirs, d'éleuations, de cheutes, de saillies, de pauses, & de fugues; de toutes lesquelles varietez tu ne peux souffrir les alterations, que ton ame ne sorte hors de son assiette ordinaire, d'où tu jugeras que son retour en sa mesme place ne sera pas seur, si tu remarques que toutes les muances & agitations de voix & de visage qui paroissent en celuy qui chante, ont en soy quelque chose de conuulsif.

Mes enfans, en finissant ce qui est de vos exercices, ie vous donne encore cét aduis, qui est de ne vous mesler d'aucun qu'il ne serue à vostre santé, ou qu'il ne soit digne de vostre condition, quand mesme vous y deuriez exceller. Renoncez à toutes sortes de sauts perilleux, de tours de passe-passe, & de souplesses de main, laissez aux basteleurs leur mestier.

Toutes ces choses sont comme ces ouurages de Croutelles, où il y a beaucoup de dex-

terité, & qui ſont d'vn tres-petit vſage. Il n'y a que la canaille qui s'en meſle, ny qui s'y amuſe ; ie ne les condamne pas neantmoins comme vne choſe ſuperfluë, n'eſtant pas tout à fait inutile en nos polices, que les ſots diuertiſſent les ſots. Ie ne vous deffends point auſſi de voir quelquefois tout ce baſtelage, ie vous le conſeille pluſtoſt, & d'en former ce raiſonnement. Que le corps & l'eſprit de l'homme eſt capable de beaucoup de vaines ſubtilitez qui ſemblent impoſſibles, & que s'il n'excelle aux choſes neceſſaires, ce n'eſt que faute de bonne application.

CHAPITRE VIII.

Que la premiere connoiſſance de l'homme doit commencer par celle de luy-meſme. Qu'il doit ſçauoir les compartiments du lieu où il eſt, qui eſt le monde ; & ſçauoir compter.

POVR ce qui eſt de vos eſtudes, il me ſemble que l'homme doit eſtre à ſoy-meſme le premier ſujet de l'application de ſon eſprit, s'il eſt ignorant en ce qui eſt de luy, il le ſera plus encore en ce qui ſera hors de luy, la nature d'vn ciron qui n'eſt qu'vn excrement de ſa peau, luy eſt autant inconnuë que celle d'vn Ange qui eſt vn eſtre moyen entre Dieu & luy. De maniere que l'homme eſtant vn petit monde, s'il peut auoir quelque inſtruction de ſoy-meſme, ce luy ſera vn chemin applany pour faire la deſcouuerte du grand monde qu'il repreſente en petit volume. Les ſaintes Lettres nous apprennent, que le deſir de ſçauoir a eſté

la premiere tentation de l'homme, ce mesme appetit qui subsiste encore presentement, nous tesmoigne qu'il n'y a rien en luy qui luy soit plus naturel que ce desir. Aussi voyons-nous que pour y satisfaire, il n'y a que luy seul de tout ce qu'il y a d'animaux au monde qui soit enquerant, qui est vn moyen si necessaire pour paruenir à la connoissance de quelque chose, que les anciens appelloient Apollon, qui est le Dieu de la science & de la lumiere, *Pytheus*, qui veut dire en nostre langue, *Enquerant*, comme s'il estoit du tout impossible d'auoir aucune lumiere sans estre enquerant. C'est pourquoy ie dirois volontiers, (sauf le respect qui se doit à l'Antiquité) que l'homme seroit mieux definy vn animal enquerant, qu'vn animal raisonnable, parce que cette faculté d'estre enquerant luy est tellement essentielle, qu'elle ne peut estre conceuë indiuise d'auec luy; elle luy conuient en tout âge, en quelque condition qu'il soit, à toute heure, à toute son espece, & à elle seule, ce qui ne se peut dire de la raison, qui a ses interualles en l'homme selon le flux ou le reflux de ses passions; joint aussi que ce qui s'appelle instinct dans les autres animaux, est vne espece de syllogisme muet, qui ne se fait pas sans quelque ratiocination, non plus que la nostre, & que difficilement cette confrairie qui est entre eux & nous subsisteroit, s'ils n'auoient quelque participation de nostre lumiere.

Ainsi, mon fils, comme en venant au monde tu as fait vn effort de mettre tes sens en la possession

poſſeſſion de leurs droits par la rupture de ta priſon vterine, fais-en vn autre en faueur de ta raiſon quand tu verras qu'elle ſera venuë à ſon terme, & qu'elle ſe voudra produire. Ta connoiſſance ſera trouble d'abord, comme l'eſt celle de ceux qui ſont priuez de ſentiment pour auoir fait vne grande cheute, apres la tienne en ce monde la teſte la premiere, & ton aſſoupiſſement de neuf mois dans les flancs de ta mere, & d'autant d'années pour le moins dans les tenebres de ton enfance en ſortant de cette ſyncope originelle comme eux de leur paſmoiſon, fay-toy comme eux auſſi cette premiere queſtion, Qui ſuis-je ?

Ayde-toy du miniſtere des ſens pour ſecourir les premieres informations de ton ame. En voyant chez moy que mes chiens ſeruent à la garde de ma maiſon, mes cheuaux pour me porter, mes bœufs pour le labourage de ma terre, mes moutons & ma volaille pour ma nourriture & mon veſtement, que peux-tu juger, ſinon que celuy pour l'vſage duquel toutes ces choſes ſont faites, a quelque preéminence pardeſſus elles? Tu vois par là que l'homme, qui eſt ce que tu es, eſt la plus parfaite creature que tu connoiſſes.

Conſidere en meſme temps, mon fils, la merueilleuſe œconomie du Createur du monde, qui dans l'infinité de ſes productions, n'a pas voulu, pour empeſcher qu'il n'y euſt entr'elles de la jalouſie, qu'vn ſeul eſtre en connuſt vn autre meilleur que ſe ſien. Les

plantes sont satisfaites de l'ame vegetante, la sensitiue leur estant inconnuë. Les insectes n'ayant nulle autre idée de perfection que celle qu'ils ont, sont priuées sans douleur de celle qui leur manque, comme le reste des autres animaux souffre sans indignation les lumieres que nous auons, dont ils n'ont point de connoissance.

Sur ce mesme fondement on peut dire qu'il n'y a pas vn seul homme qui porte enuie à la nature Angelique, dont l'excellence inuisible ne subsiste en nous que sous vne forme imaginaire qui nous est inconnuë, ny que mesme il y ait vn seul homme lequel en toutes ses dépendances, se vouluſt entierement échanger auec vn autre homme, d'autant que l'vn ou l'autre souhait ne se peut faire sans desirer l'aneantissement de nostre espece, ou de nostre estre individuel, qui est vne chose où la nature ne peut consentir. Ce progrez monte d'espece en espece, & de creature en creature jusques à Dieu, afin que chaque chose s'attache à luy, d'autant plus estroitement, qu'elle est agreablement deceuë de cette flatteuse illusion, qu'elle est en son particulier elle seule la fauorite du Tout-puissant.

Ie veux supposer en ta faueur qu'il n'y a rien icy bas de plus accomply que l'homme : mais neantmoins quoy que son origine vienne de Dieu, ou de l'homme ; ce n'est qu'vn peu de bouë destrempée quant au corps, duquel il est besoin que tu sçaches la dearticulation, & ses compartimens. Si tu veux auoir

quelque connoiſſance de l'autre partie dont tu es compoſé, qui eſt ton ame; il n'y a point de voye plus certaine pour la demonſtrer, ny de recherche qui nous inſtruiſe mieux de ſes fonctions & de ſes facultez que celle qui ſe tire de l'aſpect, de la ſtructure, de l'vſage & de l'action de l'inſtrument dont elle ſe ſert: car quelque obſcure que ſoit ſa nature, ſon eſtroite liaiſon auec le corps, duquel les fonctions ſont toutes perceptibles dans la matiere, nous deſcouure ſes facultez, & ſes facultez le principe eſſentiel où elles ſont inherentes, qui eſt elle meſme.

Pour t'auancer donc en la connoiſſance de toy-meſme, le domicile precedant par nature celuy qui doit y eſtre receu; ie ſuis d'aduis que tu commences par l'anatomie, qui conſiſte en vne parfaite diſſection de toutes les parties du corps humain, qui eſt l'hoſpice de l'ame; deſquelles la ſimmetrie ne ſe peut conceuoir bien diſtinctement, qu'elles ne ſoient auparauant détachées de leur tout, juſques aux moindres fibres, & ſans en auoir fait vne tres-ſimple, & tres-axacte reſolution.

Pour la faire auec ordre, les os eſtant en quelque ſorte le fondement du corps, ſi tu en conſideres l'articulation, tu les trouueras ſi bien diſpoſez entr'eux, que depuis les doigts du pied juſques au crane & à l'extremité des doigts de la main, il n'y en a pas vn ſeul qui n'ait ſon inſertion, & ſon emboiſture l'vn auec l'autre, & qui dans cette liaiſon ne ſerue à la flexion & à la fermeté de la partie qui leur eſt attachée,

tu verras que les vns deffendent vne partie du corps, que les autres en contiennent vne autre partie, & que tous le ſouſtiennent.

Et d'autant que ſa ſituation eſt droite, & qu'en effet les parties ſouſtenuës ſont plus maſſiues que celles qui les ſouſtiennent, l'ordre merueilleux de la nature a voulu que les pieds qui ſeruent de baze fuſſent preſque tous compoſez d'os, de cartilages, & de ligaments, qui ſont toutes parties ſolides : que leur aſſiette fuſt vn peu releuée en voute pour mieux ſupporter la peſanteur d'vn ſi grand fardeau, & que ces parties-là fuſſent tres-nerueuſes, & peu charnuës, pour eſtre mieux diſpoſées à l'action du mouuement local, dont elles ſont le principal inſtrument.

Tu verras en cette diſſection que les cartilages ont vne ſuperficie ferme, vnctueuſe, & polie pour ſeruir au dedans à la facilité, à la varieté & à la ſeureté des mouuemens, & pour reſiſter au dehors en cedant mollement aux ruptures & aux contuſions que les coups & les cheutes peuuent cauſer, que les ligaments qui lient les parties entr'elles, & qui les tiennent ſuſpenduës chacune en leur ſituation naturelle, ſont d'vne nature moyenne entre la membrane, le nerf & le cartilage, afin que leur eſtrainte ſoit plus forte, & qu'elle ne ſe relaſche point. Tu verras que le tendon plus dur que le nerf, & plus mol que le ligament obeït par le moyen de ſes fibres à l'extention & à la contraction de la partie où il eſt inſeré,

que les fibres, qui ſont de certains filets longs, deliez, ſolides & fermes, ayant leur origine des nerfs & des ligaments, exercent leur operation ſelon la varieté de leur poſition ou de leur aſſiette, les droits attirant l'aliment, les obliques le retenant, & ceux qui trauerſent rejettant ce qu'il y a de ſuperflu. Que les muſcles qui ſont l'inſtrument immediat du mouuement volontaire, ſont les parties du corps les plus charnuës & les plus molles en leur milieu, pour mieux obeïr à la flexion, & qui ont le plus de nerfs en leur extremité qui eſt vnctueuſe, de peur que l'aſſiduité de leur mouuement ne les deſſeche. Que les veines, les arteres & les nerfs, tirant leur origine du foye, du cœur & du cerueau, ſont trois differents canaux par leſquels le ſang, les eſprits vitaux & les animaux, & auec eux la nourriture, le ſentiment & le mouuement ſe dériue en toutes les parties du corps. Et que de toutes ces parties, il n'y en a pas vne ſeule, grande ou petite, qui n'ait ſon enueloppe particuliere, ou pluſieurs, pour la reueſtir & la diſtinguer d'auec les autres, de peur qu'elles ne s'entrefoulent, & qu'il n'y ait entr'elles quelque confuſion.

Tu verras auſſi qu'outre chaque membrane particuliere qui eſt propre à chaque partie, il y en a vne autre qui leur eſt commune à toutes, compoſée de quatre tuniques diſtinctes entr'elles, dont la partie interieure qui touche les muſcles eſt glaireuſe & molle pour faciliter le mouuement, & pour ſouſtenir auec plus

d'aiſance les vaiſſeaux qui la penetrent, qui l'attachent, & qui portent la nourriture & le ſentiment au cuir, duquel cuir la partie exterieure n'eſt que comme vne fleur excrementeuſe tres-deliée, eſtenduë ſur toute la ſurface : & l'interieure eſt proprement ce qui s'appelle la peau, en laquelle ſe voyent quelques ouuertures faites pour loger les organes des ſens exterieurs, pour y admettre l'impreſſion des eſpeces qui leur ſont propres, & pour ſeruir à la reception des aliments, & à la deſcharge de leurs impuretez. On y remarque auſſi quelques autres conduits tranſpirables & perceptibles, qui ſont les pores, par le moyen deſquels le corps attire l'air contigu dans l'aſpiration pour ſe rafraiſchir, & pouſſe au dehors dans l'expiration, la craſſe, la ſueur & la ſuye dont il ſe trouue ſurchargé.

Apres auoir obſerué toutes ces parties ſimples, tu feras vne reueuë de ces trois grandes officines où ſe font les eſprits naturels, vitaux & animaux, qui ſont le bas ventre, la poitrine, & la teſte, dont les principaux artiſans ſont le foye, le cœur & le cerueau, & tu verras par l'inſpection des outils dont la nature ſe ſert, ſi tu pourras deſcouurir le progrés de ſon operation.

Le bas ventre ſeparé de celuy qui luy eſt ſuperieur par le diaphragme, contient le ventricule, qui eſt vn corps nerueux fait en forme de muſette, lequel a deux orifices ; l'vn à gauche qui reçoit les viures par vn conduit qui deſcend de la gorge ; & l'autre à droit, qui ſe tient

fermé juſques à ce que la coction qu'il prepare ſoit parfaite : alors il la diſtribuë aux inteſtins gros & menus qui luy ſont contigus: les menus apres l'auoir encore ſubtiliſée par le moyen de leurs tours & retours, en rejettent la partie la plus feculente dans les gros, & la partie la plus loüable eſt filtrée par les veines meſeraïques, dont le meſentaire attaché aux inteſtins eſt tiſſu, & de là apportée à l'entrée de la veine porte. En ce lieu la ratte ayant eſpreint la partie du chile la plus groſſiere, le fiel la plus bilieuſe, & les reins la plus ſereuſe, par des conduits qui leur ſont propres, ce qui reſte, qui eſt le plus pur, ſe dériue du tronc de la veine porte dans la partie caue du foye, où ſa chair qui eſt rouge luy communique ſa teinture, & le fait ſang, & de là (ce diſent les Maiſtres) ſe dégorgeant dans la veine caue, il eſt diſtribué par vne infinité de conduits dans toutes les parties du corps.

De ce merueilleux circuit de nature pour faire le ſang, dont le foye qui eſt le ſiege des eſprits naturels eſt le principal inſtrument, tu paſſeras en la recherche du progrés qu'elle tient en la fabrique des eſprits vitaux, deſquels le cœur ſe peut dire eſtre l'officine & le forgeron. L'air & le ſang eſt la matiere dont eſt compoſé cét eſprit, à ſçauoir l'air attiré du poulmon du cœur par l'artere veneuſe, & le ſang porté au foye par la veine caue dans l'vn de ces ventricules, d'où il ſe tranſpire dans l'autre pour tomber dans le tronc de la grande artere, qui eſt la racine & la ſource de tous les canaux, par où le ſang arterial & l'eſprit vital ſe dériue.

Finalement, en suiuant les traces de Nature pied à pied, tu trouueras que de l'air inspiré par la bouche & par le nez, & de l'esprit vital porté du cœur par la grande artere aux carotides, & des carotides par le rets merueilleux au quatriesme ventricule du cerueau, se compose l'esprit animal, lequel estant receu par les nerfs qui ont leur radication en cette partie là, deuient le vehicule commun du sentiment & du mouuement, qui paroist en toutes les parties du corps. En cela se voit la necessité de l'air pour la fabrique des esprits naturels vitaux & animaux, qui est telle que leur action ne subsiste qu'autant que subsiste son attraction aux cauitez où se composent ces esprits, & autant que dure l'expiration, qui pour se descharger de la suye & de l'excrement qui s'est fait en leur elaboration, se sert des mesmes conduits de l'aspiration; de sorte qu'on peut dire que nous ne viuons, qu'autant que nous respirons, & que les moments qui entretiennent la vie ne sont proprement que les redoublemens de cette action.

Mon enfant, ie n'ay point creû m'esloigner de mon sujet, pour t'applanir les voyes en la connoissance de toy-mesme, de t'auoir tracé le progrez de nature jusques à la composition des esprits animaux, qui communiquent par le moyen des nerfs le sentiment & le mouuement aux parties, parce que sur ce modele tu pourras descouurir comme ce sentiment & ce mouuement est porté aux plus exterieurs, comme il est receu d'eux, & par quels organes,

nes, comme les eſpeces en ſont rapportées au ſens commun, comme quoy s'en fait l'apprehenſion toute ſimple, comme elle ſe compoſe, quelle induction en fait l'intellect. & comme elle s'enonce, car ſi tu ne pouſſes la connoiſſance de toy-meſmes juſques à ce dernier degré, tu ne te connoiſtras jamais qu'imparfaittement.

Mon fils, apres auoir connu la perfection de ton eſtre, il eſt neceſſaire que tu ſçaches pour t'humilier, que le lieu de ta demeure eſt la commune habitation de toutes ſortes d'animaux, & le dernier eſtage du monde, duquel tu ne peux ignorer les compartiments, que tu ne meſpriſes l'Architecte qui t'en a donné la poſſeſſion. C'eſt pourquoy ie ſerois d'aduis auant toutes choſes, que tu appriſſes la Coſmographie : la Carte & la Sphere te fourniront vn relief du ciel & de la terre en petit volume. Et comme il n'y a pas vn ſeul coin du monde qui n'ait eſté reconnu de l'homme depuis cent ou ſix-vingts ans, il n'y en aura pas vne ſeule partie dont ton eſprit ne puiſſe faire chaque jour vne reueuë, il n'y aura plus de plus outre pour toy.

La ſcience des Anciens a eſté plus courte que la noſtre en cette connoiſſance. Premierement, ils n'ont rien connu du tout du nouueau monde, qui eſt plus grand que le vieux, & du vieux ils n'en ont reconnu que deux parties qui fuſſent habitables les trois autres ils les ont eſtimé deſertes, à cauſe de la rigueur du froid, ou de l'excés de la chaleur; qui

estoit, ce me semble, assez mal philosopher de rendre oisiue la nature, & de la faire chommer dans vne si grande estenduë de païs.

Il y eust bien eu plus de vray-semblance (comme on l'a depuis experimenté) de croire que la nature ne faisant jamais rien en vain, auoit accommodé le temperament de l'homme à la temperature du ciel, sous lequel il estoit obligé de viure. Que sous les poles elle luy auoit condensé la peau, qui est le propre du froid, & rendu les pores peu transpirables, afin qu'il en fust moins incommodé, & mesme que pour vn surcroist de secours, elle auoit fait que les païs froids fussent abondans en pelleterie. Pour ce qui est des païs chauds où il y a égalité entre le jour & la nuict, & où le retour & la vicissitude des saisons est presque imperceptible, il y auoit grande apparence que le cours de la vie de l'homme y deuoit estre plus vniforme & plus sain, & que par consequent il ne manquoit point d'habitans.

En effet, on n'a point descouuert aucune partie du monde où l'on viue plus sainement & plus long-temps que sous la Zone torride. C'est en ce lieu-là seul que l'homme ne se ressent que bien peu de la malediction du peché originel, la terre luy fournissant d'elle-mesme, sans estre cultiuée, tout ce qui luy fait besoin pour son viure & pour son vestement.

Mon fils, exerce-toy en cette science qui est d'vn grand vsage, pourueu que tu en faſſe bien l'application. Par la petite estenduë de la terre & de l'eau, qui ne composent qu'vn

ſeul globe, & qui n'eſt qu'vn point au reſpect du ciel, tu feras vne reflexion metaphyſique de l'immenſité de l'Vniuers, qui t'eſleuera à celle de Dieu, qui en eſt l'Autheur, comme au contraire la petite portion que tu as en ce point de terre, au regard du total, te fera vne leçon d'humilité Chreſtienne & Morale, en te faiſant connoiſtre la petiteſſe de ton domaine.

Elle eſt auſſi grandement neceſſaire pour la connoiſſance de l'Hiſtoire naturelle & ciuile, d'autant que la diuiſion vniuerſelle du monde ſelon les limites, & l'eleuation de chaque partie, & ſa ſubdiuiſion en ſes principautez, ſelon les confins, les fleuues, les villes principales, les mœurs, & la police de chaque Eſtat, ſont autant de retraittes & de ſtations differentes, où la memoire qui eſt naturellement fluide ſe repoſe, & d'où elle reprend haleine pour ſe former en elle-meſme vn ordre ſans lequel elle ne peut jamais diſpoſer ſes magaſins qu'en confuſion.

Apres auoir eu quelque inſtruction du lieu où tu es, & où tu vis, qui eſt la terre, le cours de ta vie eſtant compoſé d'heures, de jours, de nuits, de ſemaines, de mois, & d'années, dont les meſures inégales dépendent des reuolutions du Soleil, & des differentes faces que nous preſente le corps de la Lune. Ie ſuis d'aduis que tu eſtudies en la theorie particuliere de l'vn & de l'autre de ces deux luminaires : hors cela ne t'informe que bien peu de ce qui ſe paſſe au deſſus de toy.

Laisse aux curieux les resveries qui se debitent touchant l'estenduë des cieux, leur matiere, leur nombre, leur mouuement, & l'influence des corps celestes sur les nostres : toutes lesquelles choses ont produit vne science, dont la vanité paroist en ce que d'vn bon Astronome, ny d'vn bon Astrologue, il se fait tres-rarement vn bon Politique. Les merueilles du ciel ne se manifestent à l'homme qu'en regardant en terre : la lumiere & la puissance qui refluë de cette source diuine, n'estant perceptible à l'œil & à l'entendement humain, qu'en la reflexion que nous en voyons icy-bas parmy nous.

L'Arithmetique est absolument necessaire en la pratique de la Geographie, & en la partie de la Sphere, que ie veux que tu sçaches : Apprens-là en mesme temps que les autres jusques à ses fractions ; laisse le surplus, qui sont les rompus, les sinus, & les nombres figurez à ceux qui veulent exceller en l'Algebre, qui est vne science trop creuse & trop abstracte pour le commerce de la vie commune.

Et dautant que nous auons tous vne Arithmetique originelle qui se forme naturellement en nous, par la veuë de la pluralité des choses singulieres qui se presentent à nous pour les considerer sans confusion, & que la Cosmographie s'est renduë palpable & sensible à l'œil, par le moyen de la dissection qui se fait sur le globe des parties du monde, ie vous les propose comme les premiers elements de vostre connoissance, pour l'instru-

ction de laquelle, ie regarde autant que ie puis la nature pour ma guide principale.

CHAPITRE IX.

L'Hiſtoire apprend à l'homme ce qui ſe paſſe dans le monde : Et de la neceſſité qu'il y a de la ſçauoir.

SVIVANT cét ordre, il ne te ſuffit point, mon enfant, de ſçauoir qui tu es, ny quel eſt le lieu de ta demeure; il faut auſſi que tu ayes quelque connoiſſance de ce qui ſe paſſe en ce lieu. Pour cét effet, la nature a voulu que la memoire fuſt la premiere des trois facultez de l'ame qui ſe manifeſte en l'homme, pour eſtre la conſeruatrice de ſes premieres informations; L'Hiſtoire proprement luy appartient : elle ſe diuiſe en deux chefs, l'vne eſt naturelle, qui eſt vne recollection generale des œuures ſingulieres de la nature; & l'autre ciuile, qui eſt vne autre recollection de toutes les œuures particulieres des hommes.

Ainſi la vraye matiere de l'Hiſtoire priſe en ſa ſource, n'eſt que des choſes indiuiduelles & ſingulieres, dont la memoire puiſe ſes premieres connoiſſances. Mon fils, exerce-toy en l'vne & en l'autre : mais ie veux que la Chronologie & la Coſmographie, qui ſont deux dependances de l'Hiſtoire naturelle, ſeruent de baze à l'Hiſtoire ciuile : elles fourniront à ta memoire les circonſtances du temps & du lieu, ſans leſquelles il eſt impoſſible qu'elle puiſſe rien conſeruer auec ordre.

L'Hiſtoire naturelle regarde les actions de

nature, la ciuile les actions des hommes ; de l'vne se forme vn raisonnement physique, & de l'autre vn jugement politique : & dautant que tu as à viure entre les hommes, ie suis d'aduis que tu t'appliques en cette derniere connoissance, & que tu reserues l'autre pour ta retraitte, & pour l'arriere-saison de ta vie.

Quoy que l'Histoire ait beaucoup de dignité, pour estre la gardienne de la reputation des hommes illustres, & des exemples notables qui nous ont deuancé, ie la trouue si defectueuse, & particulierement la moderne, qu'au lieu de nous presenter vne relation veritable des choses telles qu'elles sont, ou qu'elles ont esté, ce n'en est que la Gazette, où il n'y a rien qui soit escrit plus fidellement que les fadaizes, & les choses qui sont de petite consideration.

En effet, quand il est question de faire remonter son esprit vers le passé, qui n'est plus : d'examiner les mouuemens du temps qui n'estoit point encore nostre : d'exposer en veuë les inclinations naturelles des personnes auec qui nous n'auons eu nulle habitude : de prononcer sur l'irresolution d'vn conseil où nous n'auons point esté appellez : de penetrer le secret d'vn Prince duquel on n'a point esté le confident : & de toutes ces choses qui nous ont esté inconnuës en composer vn fidele Tableau, qui puisse contenter le spectateur, & celuy qui est sur le theatre, c'est vne chose tout à fait impossible.

Neantmoins, mon enfant, ie veux que tu

liſes l'Hiſtoire auec toutes ſes imperfections ; car encore qu'elle ſoit deffectueuſe en ſes circonſtances, elle eſt ſolide en ſa maſſe, en expoſant au jour les actions publiques, en ramenant à nous l'image des ſiecles paſſez, & en tournant de noſtre coſté la face interieure des hommes & des affaires, pour les ſouſmettre à noſtre jugement. Les memoires, les epiſtres, les actes publics, les chroniques, les vies, & les relations particulieres, les annales & les journaux, ſont autant de magaſins differents d'où ſe tirent les exemples, qui ſeruent de fondement à la prudence humaine. Toutes ces choſes font vne liaiſon du paſſé auec le preſent dont l'euenement de l'vn ſert à la direction de l'autre.

Addonne-toy ſur tout à la lecture des vies des hommes illuſtres, & t'en propoſes quelqu'vn pour l'imiter. Les vies particulieres, qui ont pour ſujet vne perſonne ſinguliere, en la tiſſure deſquelles il ſe fait vn meſlange des choſes grandes auec les petites, des legeres auec celles qui ſont de poids, & des actions priuées auec les publiques, deſcouurent également la force & la foibleſſe de l'homme, & peuuent en ce faiſant luy fournir vn modelle de vie ſelon luy, pourueu qu'il y ait quelque rapport de condition entre le moule & l'image que l'on ſe propoſe de faire. Vn Prince ſe fera le choix d'vn Prince pour ſon exemple, & vn ſubject d'vn ſubject, autrement leurs meſures ſeront trop courtes ou trop longues.

Pour ce qui est des grandes vies, & qui paroissent estre hors de toute imitation, pour les admirer elles se doiuent regarder de loin comme les Colosses, de peur qu'en les voyant de prés on ne s'apperçoiue que ce n'est rien que fonte ou mortier destrempé ; aussi ne se laissent-elles jamais reconnoistre en particulier, qu'à la preoccupation de leurs domestiques.

Ie voudrois bien que nous eussions par escrit le détail des vies du Duc de Weimar, & des Mareschaux de Guebriant, & de Gassion. Le premier, est vn bel original pour vn Prince despouillé de ses Estats, & les deux autres pour vn Gentilhomme qui veut releuer sa naissance. Quoy que les deux derniers n'ayent pas esté dans la plus belle place du theatre comme le premier, ils n'y ont gueres moins paru. Le cours de ces trois belles vies, qui n'ont eu nulle autre ayde que leur vertu seule pour deuenir ce qu'elles ont esté, est vne illustre carriere qui seroit belle à voir. Ie ne parle point des viuans, outre qu'ils peuuent encore faillir, leur modestie, peut-estre, ou leur amour propre s'offenseroit de mon jugement.

La vie du Cheualier Bayard est à mon gré vne des plus belles vies que j'aye jamais leuë, & le vray patron d'vn Gentilhomme. C'a esté le Cheualier sans peur & sans reproche, si également vaillant & bon, qu'on ne sçauroit dire en laquelle de ces deux choses il a le plus excellé. Mes enfans, vous sçauez que sa vie est la premiere Histoire que ie vous ay

fait lire, & la premiere que ie vous ay fait raconter, taſchez de l'imiter en ce que vous pourrez : Il ne ſe peut faire de coppie, pour peu qu'elle reſſemble, qui ne ſoit bonne, ſur vn ſi merueilleux original. Si vous ne pouuez arriuer à ſa valeur, qui eſt hors d'exemple, ſoyez fideles à voſtre Prince, & debonnaire comme luy.

Ie vous recommande auſſi de lire la vie de Bertrand du Gueſclin. Sa ſepulture qui eſt au rang de nos Roys, & la lampe qui l'eſclaire encore aujourd'huy par l'ordonnance de Charles le Sage ſon Maiſtre, teſmoigne que ç'a eſté vn grand ſubjet. Mes enfans, pour honnorer ſa memoire rendez vne viſite à ſon tombeau, c'eſt le vray pelerinage d'vn Gentilhomme.

CHAPITRE X.

De l'Hiſtoire fabuleuſe, & des Romans.

OVTRE l'Hiſtoire veritable, il y en a encore vne autre fabuleuſe, qui eſt celle des Romans, dont ie ne te deffends point la lecture. Le Roman n'eſt rien autre choſe qu'vne Hiſtoire faite à plaiſir, en laquelle l'eſprit de l'homme laiſſe à ſon imagination toute ſon eſtenduë, pour ſe former vn ſimulachre de perfection, où la puiſſance humaine ne peut atteindre, qui eſt vn indice certain de l'immortalité de l'ame, de paroiſtre plus parfaite en ſes idées, qu'elle ne le peut eſtre en ſon action. En effet, les choſes les plus pom-

penſes l'ordre le plus accomply, & la varieté la moins attenduë, eſt celle qui nous ſatisfait le plus.

L'Hiſtoire veritable ne nous repreſente les choſes que comme elles ſont, & auec tous leurs defauts, ſes euenemens dépendent plus de la fortune que de la raiſon, & leur narration deuient bien ſouuent ennuyeuſe, pour ne produire aucun ſuccez qui ſoit extraordinaire; là où au contraire dans les Romans tout y eſt grand, les vertus & les vices y ſont extrémes, & recompenſées tousjours ſelon la loy du merite ou du démerite. Mille belles aduentures impreueuës y ſurprennent le Lecteur, & le tiennent tousjours en haleine, ſous l'eſperance de quelque autre nouueauté qui ſoit encore plus merueilleuſe. Enfin l'ame ſe releue elle-meſme en cette lecture, & il arriue ſouuent qu'eſtant imbuë des excellentes qualitez de quelque Heros imaginaire, il luy en reſte en effet quelque veritable impreſſion, ou quelque horreur du vice, ſous le faux idole du meſchant.

Ce fut, comme ie croy, pour cette raiſon que le grand Alexandre deſtina ce riche coffret de Darius pour les liures d'Homere, ſoit qu'il ait voulu reconnoiſtre en cette action celuy qui luy auoit aydé à ſe façonner par l'exemple des Heros imaginaires de ſon Illiade, ou qu'il euſt trouué juſte d'appeller au partage du butin de ſes conqueſtes celuy qui luy en auoit donné les premieres idées en l'expedition de Troye. Il eſt preſque impoſ-

ſible de lire vn beau Roman ſans reſſentir en nous vne auerſion du vice, ou que noſtre deſir ne ſoit touché de l'emulation des belles actions qui s'y liſent.

Il eſt tres-certain que la morale qui a fait en mon eſprit ſa premiere impreſſion, a eſté celle que j'ay leuë dans les Amadis, où j'ay veu le vice eſtre tousjours chaſtié, la vertu recompenſée, la parole inuiolable & la valeur eſtre au plus haut point où elle puiſſe aller; c'eſt pourquoy ie ne puis vous en deffendre la lecture. Pour ce qui eſt de mes filles, elles s'en abſtiendront ſi j'en ſuis creû, & de celle de tout autre Roman, de peur qu'elles n'y apprennent ce qu'il n'eſt pas à propos qu'elles ſçachent. Selon mon ſens, le Roman de tous le plus dangereux, & dont le venin eſt le plus inſinuant & le plus ſubtil, eſt celuy de l'Aſtrée, lequel en la varieté de pluſieurs hiſtoires amoureuſes, toutes ourdies ſous vn meſme tiſſu, allume ſecrettement dans les jeunes ames cette naturelle & douce paſſion, dont l'amorce eſt au ſang & aux eſprits, & quoy qu'il y ait en cét ouurage de ſages conſeils pour l'empeſcher de s'enflammer, cét âge de feu, qui eſt plus capable d'embraſement que de raiſon, ne les eſcoute point; de ſorte qu'il me ſemble que cette lecture n'eſt propre que pour vne arriere-ſaiſon, dont les feux folets ſont eſteints.

Entre les Romans, ceux qui ſe commencent par la naiſſance de leurs Heros, dont le progrés meſlé de belles auantures eſt ſuiuy

par ordre jusques à sa fin, ce sont ceux où ie trouue le plus d'instruction. Ie les regarde comme vn corps parfait, dont on voit d'vne seule veuë toutes les beautez qui sont placées en leur rang.

Pour ce qui est de ceux qui se commencent par quelque auanture, la vie de leur Heros, qui sert de trame à la tissure de toute l'inuention, ceux-là pour estre trop subtils me touchent moins que les autres; parce que leurs graces ne paroissent qu'en confusion, & que l'ame est contrainte de se tenir touſiours aux escoutes, pour faire le r'alement des pieces descouſuës du ſujet dont leur Histoire est composée, comme si l'Autheur vouloit partager auec son Heros l'attention de son Lecteur, pour descouurir son ordre.

Les anciens Philosophes nous ont representé les vertus heroïques sous vn deuoir qui surpasse les forces de l'homme, afin de luy donner visée, & les pousser jusques aux derniers confins de la puissance de nature. Les Romans ont fait la mesme chose plus ingenieusement que les Philosophes, en ce qu'ils nous les ont proposées comme ayant vn sujet qui les soustient, & par consequent elles sont plus en prise à nostre imagination sous cette derniere forme, qui est en quelque façon materielle, que sous la premiere qui est simplement rationelle.

Il est tres-constant que l'idée de ces belles images, quoy que feintes, est capable de laisser dans les grandes ames vne telle semence

de leur emulation, qu'il est vray-semblable qu'vne partie des actions extraordinaires qui sont faites en nos guerres ont tiré de ce principe l'audace de leur execution.

Il est certain aussi qu'en tournant le reuers de la medaille, on trouuera que cette lecture est capable de former en l'imagination de l'homme, des illusions, & des fantosmes tres-dangereux, selon le temperament de l'esprit qui les reçoit, tesmoin le passage du feu Roy d'Angleterre, estant encore Prince de Galles, par la France pour l'Espagne, en qualité d'homme priué, sous vn habit inconnu; & la descente du Duc de Buckinghan en Ré. La premiere de ces deux saillies, outre le peril des chemins & de la mer, liuroit vn jeune Prince entre les mains de deux Estats, dont les playes receuës de part & d'autre, quoy que vieilles, demeurent tousiours ouuertes; & l'autre sans aucun pretexte donné ny receu, faisoit vne rupture de Paix entre deux couronnes alliées depuis peu, & amies depuis vn siecle entier.

Il y a quelque apparence, que le project de ces deux dessleins ait esté plustost pris sur l'exemple de quelque Prince imaginaire de la maison d'Amadis, que d'auoir esté digeré dans vn conseil d'Estat: Mais comme ce furent deux boutades de deux jeunes ames, belles à la verité; mais peu experimentées en la prudence politique, Dieu a permis que l'vne & l'autre se sont aussi vainement esuanoüyes, comme vainement elles auoient esté conceuës, & qu'elles n'ayent eu qu'vn succez de Roman.

On aura tout sujet de trouuer estrange que j'aye traitté serieusement vne matiere si friuole, & que j'en aye fait vn des articles de mon Testament. Mon fils, c'est vne maladie du temps que les Romans; ç'a esté la mienne, ce sera peut-estre la tienne; quoy que le sujet en soit vain, il ne peut reüssir qu'vn bon effet de cette lecture, pourueu qu'on sçache en vser sobrement & judicieusement.

CHAPITRE XI.

De la fin differente des estudes, selon la difference des esprits. Qu'il est tres-necessaire que les Rois soient sçauans.

MEs enfans, jusques icy par la lecture de l'Histoire que ie vous conseille, & celle des Romans que ie ne vous defends point, ie n'ay donné de l'employ qu'à vostre memoire & à vostre imagination, qui sont les deux plus imbecilles parties de l'ame. Il reste maintenant à vous entretenir de ce qui peut seruir à vous former le jugement, qui sont vos autres estudes, en l'vsage desquelles chacun se propose sa fin differente.

Il y a des personnes qui se contententent d'auoir quelque legere teinture des lettres, & sur tout de l'intelligence des Poëtes (qui est ce qu'ils appellent les belles lettres) & demeurent satisfaits de leur trauail, pourueu qu'il leur en reste quelque estime en la conuersation particuliere de ceux qu'ils voyent. Les lettres ne peuuent estre belles

qu'elles ne ſoient bonnes, ny bonnes ſi elles ne ſont appliquées à vn vſage plus ſolide que celuy d'vne vie inactiue.

Quelque perfection auſſi qu'on puiſſe acquerir en cette connoiſſance, n'eſtant que ſuperficielle; au lieu d'vne veritable eſtime, elle ne produit d'ordinaire qu'vn vain echo de reputation, qui ne reſpond plus auſſi-toſt que la conuerſation eſt finie.

Il y en a d'autres qui employent toute leur eſtude en l'elegance de la diction, ſoit eſcrite ou prononcée, ſans ſe mettre en peine du poids des raiſons que deſire la matiere qu'ils traittent. Les paroles qui nous doiuent repreſenter l'image veritable des choſes, quelque ornement qu'elles ayent, n'en ſont que l'illuſion & le fantoſme ſi la force des raiſons ne leur donne corps. Garde-toy de cette vaine harmonie, comme d'vn piege que tu tends ou qui t'eſt tendu pour ſurprendre le jugement par l'oreille.

Soit que tu parles ou que tu eſcriues, ne recherche point nulle autre diction que celle qui ſera la plus propre & la plus ſignifiante pour exprimer les notions de ton ame. La diuerſité des viſages ne procede que de la diuerſité des eſprits, ny celle du ſtyle, que de celle du temperament & des mœurs.

Vn homme lent languira, vn artificieux ruſera, vn bauart ſera diffus, vn broüillon confus, vn trompeur ambigu, le ſeul homme franc ſera net en ſa parole. Que ton ſtyle donc en parlant ou en eſcriuant, n'aye jamais d'au-

tre but que d'effigier le plus naifuement qu'il se pourra l'image reelle des notions de ton ame. Cela estant, outre que tu t'exerceras à estre veritable, en te produisant au dehors tel que tu es, par la parole escrite & non escrite; insensiblement, sans art & sans estude tu deuiendras eloquent.

Il y a d'autres personnes qui estudient, pour accommoder aux affaires ce qu'ils ont appris, qui est la science des Loix & de l'Estat; car encore que les hommes qui sont simplement politiques, ayent quelque suffisance en l'expedition des affaires, & le jugement assez bon aux choses qui sont ordinaires, neantmoins, quand il est question d'agiter quelque point d'Estat qui soit de grande importance, comme d'vne alliance entre deux Couronnes, d'vne rupture entr'elles, ou d'vn traitté de paix, il est tres-certain que les personnes qui ont estudié, pour auoir par le moyen des lettres vne connoissance plus vniuerselle, sont plus penetrans & plus judicieux en ces matieres, que ceux qui n'ont qu'vne simple routine d'Estat. Toutefois, auant que de les y appeller, il est absolument necessaire que l'experience rectifie les preceptes de l'Escole, & la Cour leur vsage. Les circonstances qui ont accoustumé d'accompagner les grandes affaires, ne permettant pas qu'on en puisse juger simplement selon les regles de l'art. Les lettres perfectionnent la nature, & l'experience les lettres: les premieres font l'escolier & la derniere le maistre.

Et

Et dautant que les affaires de grand poids, regardent directement les grands & les petits, par reflexion ſeulement, il me ſemble qu'il n'y a point de perſonnes qui ſoient ſi obligez d'eſtre ſçauans que les Rois, teſmoin la felicité du glorieux ſuccez de nos armes & de nos conſeils, qui procede en partie de cette belle lumiere des lettres, dont nos Princes du Sang, nos principaux Miniſtres, & nos Generaux ſont eſclairez.

Sur ce ſujet, la Reyne nous fait voir preſentement en l'education du Roy, vn trait de prudence extraordinaire, ayant contre l'vſage ancien, eſloigné de ſa Majeſté tous les jeunes gens, afin que le gouuernement & la ſage erudition des perſonnes eminentes & aduiſées, auſquels l'intendance de ſon eſprit a eſté commiſe, eſtant deſgagée de cét empeſchement, fuſt plus libre en la direction de ſes mœurs. Le bien & le mal ne s'inſinuë en l'homme que par l'œil & par l'oreille.

Ces deux portes-là eſtant bien gardées en la conduitte du Prince, & ne ſe paſſant rien de puerile deuant luy, qui ne luy puiſſe ſeruir d'vne bonne inſtruction, on verra peu à peu ſon jugement ſe former auant ſa ſaiſon, & que ſa prudence comme ſa majorité deuancera celle de ſes ſujets. L'experience nous a ſouuent appris que c'eſt vne dangereuſe politique de ne donner pas aux jeunes Princes toutes les connoiſſances qu'ils ſont capables de receuoir; toſt ou tard leur eſprit ſort de tutelle comme le corps: s'ils reconnoiſſent

alors qu'on ait aydé sincerement toutes les notions qu'ils doiuent auoir, leur ressentiment se tourne en gratitude; & en indignation, s'ils descouurent qu'on ait eu le dessein de les offusquer.

En effet les armes & les lettres sont tellement vnies ensemble, que la Deesse des vnes est la Deesse des autres. Aussi n'auons-nous jamais eu de grand conquerant qui n'ait esté sçauant, tesmoin Cyrus, Alexandre, Cesar, Charlemagne, dautant qu'il faut de necessité que les actions de l'entendement qui se font par connoissance, precedent les actions du cœur, qui ne consistent qu'en execution, outre que la clemence aux vaincus, vn joug plus doux que le leur, & de meilleures Loix, (toutes lesquelles choses dépendent de la science) ont accoustumé d'estre les plus victorieuses armes d'vn conquerant.

Le progrez d'vn homme ignorant & brutal, quelque vaillant qu'il soit, ne va pas loin, tesmoin les boucheries de Sylla & de Marius, qui n'ont eu que Rome pour leur theatre, ou s'il va loin, ce n'est que comme vn tourbillon qui est emporté d'vne impulsion estourdie & irreguliere, qui se dissipe en roulant, & qui ne laisse en se dissipant aucune marque de luy, qu'vne puanteur de soulphre & de salpestre, & d'auoir deserté les lieux où il a passé, tesmoin l'irruption des Goths sur l'Italie Non seulement tous les grands Conquerans ont esté sçauans; mais on peut remarquer de temps en temps, que les siecles les plus lettrez

ont eſté les plus belliqueux ; teſmoin encore noſtre France, qui ne fut jamais ny plus ſçauante, ny plus victorieuſe qu'elle eſt. Seroit-ce point que comme la vigueur du corps & de l'ame ſont preſque touſiours d'vn meſme aage, qu'auſſi dans le corps Politique, la gloire des armes & des lettres fuſſent touſiours d'vne meſme ſaiſon.

Quelque excellence neantmoins qu'ayent les lettres, elles n'enſeignent point elles-meſmes le vray vſage de leur employ. On peut dire d'elles en general; que c'eſt vn outil pour toute ſorte de beſongne, & que la prudence de s'en ſeruir eſt vne ſcience particuliere qui eſt au deſſus d'elles, qui ne s'acquiert que par vne longue & judicieuſe experience en leur application. C'eſt pourquoy nous voyons beaucoup d'hommes de lettres tres-ignorans aux actions de la vie ciuile, pour ne ſçauoir pas ſe ſeruir de leur talent ; car encore que la lecture de l'Hiſtoire puiſſe rendre l'homme preuoyant, celle des Poëtes agreable, la Mathematique ingenieux, la Rhetorique eloquent, la Dialectique ſubtil, la Phyſique ſpeculatif, la Politique ſociable : neantmoins toutes ces facultez demeurent ſtupides ou inutiles, ſi elles ne ſont miſes en œuure auec jugement ; leur application legitime dépend pluſtoſt d'vne puiſſance & d'vne œconomie originelle qui eſt née auec nous, que de leur lumiere propre.

CHAPITRE XII.

De la Morale Chrestienne, qui consiste en la Charité seule.

LE seul estude, qui me semble auoir sa force, son merite & son vsage en soy-mesme, est celuy de la Morale Chrestienne, qui ne consiste qu'en l'exercice de la Charité, laquelle comprend en soy l'amour de Dieu & du prochain. Mon enfant, si ta volonté se propose de ne faire jamais rien qui soit contraire à l'vn & à l'autre de ces deux points, sans beaucoup d'art ta vertu sera complette.

Cecy est assez considerable, que la Morale ancienne ait conceu la vertu sous vn nom singulier, & qu'elle n'ait pû trouuer vn mot qui eust assez d'estenduë pour l'exprimer, d'où il est arriué qu'elle a esté contrainte de la diuiser en quatre chefs principaux, & de faire encore de ces quatre chefs vne autre diuision subalterne, qui nous a produit vn exain de vertus au lieu d'vne; Ce qui peut-estre, a esté cause qu'ayant manqué de terme propre qui reüniſt l'essence de tout ce qui s'appelle vertu sous vne seule idée, le mouuement des siecles anciens a esté moins rapide en son amour, dautant qu'ils ne l'ont jamais regardée que par vn rayon qui estoit simplement reflechy de quelque bonne action.

Par exemple, si vn homme estoit patient & intrepide, ils appelloient cela Fortitude; si ses mœurs estoient bien reglées, Temperance; s'il

eſtoit equitable, Iuſtice, & ſi la conduitte de ſa vie eſtoit judicieuſe, ils appelloient cela Prudence.

Toutes leſquelles choſes ne ſont en effet que ſimples dépendances de la vertu dont le nom eſt ſingulier, d'autant que ſon eſſence procedant d'vn eſtre ſimple & ſingulier, ſe doit reſſentir de la ſingularité de ſon principe, qui eſt Dieu. Charité eſt de Dieu, dit l'Eſcriture: & quiconque aime, eſt nay de Dieu, & connoiſt Dieu. Ainſi, mes enfans, pour maintenir cette diuine reſſemblance, ne cherchons point d'autre vertu que celle qui nous forme ſur ce diuin exemplaire, & qui nous vnit auec luy & noſtre prochain par vn commun lien de dilection, qui eſt la Charité. Sans elle ce que nous appellons communement Vertu, n'en eſt que l'idole & le ſimulachre. La Morale ancienne n'a pû luy trouuer de nom propre comme la Chreſtienne, pour n'auoir pas reconnu le vray lieu de ſon emanation

Hors ce reſpect, l'amour du prochain n'eſt qu'vne ſimple bien-veillance, ou pluſtoſt vne impuiſſance de noſtre ame, de voir ſouffrir noſtre ſemblable ſans y compatir: cette compaſſion, comme ie l'ay cy-deuant remarqué, n'eſt qu'vne œuure morte, ſi l'amour de Dieu ne luy donne vie. La fortitude, qui conſiſte à ne rien craindre, & à ſouffrir auec patience la douleur, & tous les faſcheux euenemens de la vie, eſt vne faculté dont la pratique eſt ſauuage, & contraire en quelque ſorte à la tendreſſe de l'homme; neantmoins elle de-

uient vne vertu facile & aisée tout aussi-tost que l'amour de Dieu nous a fait connoistre que toutes ces choses ont leur mission de sa main, & qu'il n'y a rien en la nature de terrible, ny d'insupportable que le peché, qui destruit ce mesme amour.

La Temperance est vne vertu sterile & insipide en sa moderation, sans la saueur que luy donne l'amour de Dieu. Il est du tout impossible aussi que la Iustice puisse trouuer le point de son equilibre, ny que la prudence soit assez des-interessée en sa conduitte, si elles ne reçoiuent vn juste temperament de ce mesme principe. De sorte qu'il semble que les vertus morales des Anciens n'ayent esté que de simples dispositions au bien, & qu'elles ne meritent le nom de vertu, qu'entant que la charité leur en imprime le vray caractere. Elles consistent tous dans vne mediocrité reglée; la Charité tout au contraire ne nous fait voir son excellence qu'en son desbordement, tesmoin nostre martyrologe. Elle paroist à nos yeux vne insipience humaine, parce que l'vnion qu'elle fait de l'homme auec Dieu, est du tout impossible sans le destacher de luy-mesme.

Les sages Politiques du temps passé ont eu ce me semble plus de lumiere en cette connoissance que les Philosophes anciens. Ils ont eu quelque ombre de la Charité Chrestienne comme nous la conceuons, en reduisant la vertu sous le deuoir de l'amour de la Patrie & de la Religion. Pour ce qui est de la Religion,

quoy qu'il y euſt erreur en leur objet, leur intention eſtoit bonne, & conforme à la noſtre. Pour ce qui eſt de leur amour vers la Patrie, quoy qu'il n'euſt ſon reſpect qu'à leurs concitoyens, il portoit neantmoins quelque emprainte de noſtre Charité, & il n'eſtoit defectueux qu'en ſa petite eſtenduë.

Mes enfans les dix Commandemens de la Loy ſe reduiſent tous ſous celuy d'aymer Dieu par deſſus toutes choſes, & ſon prochain comme ſoy-meſme. Ie vous dis encore vne fois, que la pratique de ce Commandement s'appelle Charité, qui eſt vne vertu qui comprend ſeule toute la Morale Chreſtienne, & qui ſurpaſſe de bien loin celle de l'Eſcole. Premierement il n'y a jamais eu ny Philoſophie, ny Secte, ny Religion, ny Loy qui ait eu plus d'égard au bien general, & qui en ait eu moins au ſien particulier que la Charité Chreſtienne. Ce qui nous fait voir que Dieu par le moyen de cette vertu, veut imprimer en l'homme, comme il a fait en toute la Nature, vn plus violent appetit de conſeruer ſa maſſe totale, qu'vne partie de ſa maſſe; & nous indiquer que cette loy de nature à laquelle toutes choſes creées obeiſſent, & la loy du Chriſtianiſme qui conſpire ſeule en ce deſir, nous ont eſté données d'vne meſme main quand elle nous ordonne d'aimer nos ennemis, & de faire du bien à ceux qui nous perſecutent: dautant que ceux qui nous haiſſent & qui nous perſecutent ſont pluſieurs en nombre, & que nous ſommes ſeuls à ſouffrir leur haine & leur im-

perfection. Elle veut que noſtre intereſt particulier ceſſe en faueur de la multitude, qui eſt celle de ceux qui nous perſecutent; & que nous priyons Dieu de les pardonner.

Si l'on ſe donnoit la patience d'examiner la doctrine Chreſtienne en ſa ſource, quoy que ſon Auteur ne nous ſoit connu que par la Foy, ſa diuinité ſe deſcouuriroit humainement à nous, tant il y a de conformité de ſes principes auec la nature. Il n'y a rien qui ſoit plus ſelon la nature, que de reconnoiſtre vn premier principe; le reconnoiſſant, de l'adorer, de s'vnir à luy par amour, puiſque nous en dépendons; de n'admettre point d'autre diuinité que la ſienne; de n'abuſer point de la Majeſté de ſon nom, & de luy donner vne portion du temps qu'il a fait, pour nous repoſer comme luy; & contempler auec luy la merueille de ſes ouurages.

Pour ce qui eſt de ce qui nous regarde: ſelon nature, il faut que l'homme ſoit la meſure de l'homme. Si tu veux que ton fils t'honore honore ton pere. Si tu as peur qu'on te tuë, qu'on rompe l'vnion de ton mariage, qu'on porte faux teſmoignage contre toy, qu'on te deſrobe, ou qu'on forme le deſſein de te faire la moindre injure, la nature te condamne, & ta conſcience en prononce l'arreſt, ſi ton cœur & tes mains ne gardent pour autruy la meſme innocence que tu la veux pour toy. Dent pour dent, œil pour œil, c'eſt vne loy brutale & de rigueur.

Si quelqu'vn deuient feroce, le dois-je deuenir?

uenir? Il eſt bien plus humain de luy eſtre indulgent, en m'oſtant vn œil, il agit contre nature, & moy ſelon elle en les luy laiſſant tous deux. Dieu veritablement a fait voir vne action de bonté qui eſt au deſſus de la nature, de s'eſtre fait homme: mais s'eſtant incarné, il a fait ſelon nature, de ſe dévoüer pour le ſalut de tout le genre humain. Naturellement la partie doit conſentir à ſon aneantiſſement pour la conſeruation de ſon tout.

Mes tres-chers enfans, ie ſuis d'aduis que vous ne recherchiez point en vos eſtudes nulle autre morale que la pratique de cette vertu. L'Eſcriture l'appelle le lien de perfection, parce que ſans elle toutes les autres ſont defectueuſes; Par ſon entremiſe ſeule (pourueu qu'elle ſoit le terme fixe, à l'entour duquel ſe tournent vos penſées, vos paroles & vos œuures, & que vous ayez vne conſtante & immuable reſolution, de ne regarder nulle autre fin que la ſienne) inſenſiblement, & ſans autre eſtude vous vous trouuerez en la poſſeſſion de toutes les vertus. Vous donnerez en ce faiſant vne forme à voſtre ame, qui repreſentera pluſtoſt le progrez de nature que de l'art: les ouurages de l'art s'acheuent vne partie apres l'autre.

Vn lapidaire ne taille point d'vn ſeul coup de marteau toutes les faces d'vn diamant: En trauaillant à la premiere les autres demeurent brutes: mais quand la nature jette au moule quelqu'vne de ſes productions, comme vne plante ou vne fleur, il ſe fait en meſme

instant vn progrez en toutes leurs parties. En vous estudiant d'acquerir les vertus par habitude, & successiuement l'vne apres l'autre, vous trouuerez qu'en trauaillant à la fortitude, vostre auancement sera mediocre vers la prudence. L'exercice en l'habitude d'vne vertu est cause que l'ame chomme en l'exercice de l'autre; là où quand nous auons vne fois resolu de ne rien faire qui soit contraire à l'amour de Dieu, ny à l'amour du prochain, par le moyen de cette prediſpoſition, quelque vertu que ce soit que cette fin nous ordonne de pratiquer, nostre esprit se presentera de luy-mesme, pour en faire l'action comme si elle luy estoit naturelle. Mais dautant qu'on ne peut arriuer à cette perfection qu'auec peine, voyons maintenant quels sont les vices qui la peuuent empescher.

CHAPITRE XIII.

Des vices qui naissent de l'amour propre, qui est contraire à l'amour de Dieu & du prochain. Et premierement de l'orgueil.

COMME l'amour de Dieu & celuy du prochain est le fondement de toutes les vertus; nostre amour propre est la source de beaucoup d'imperfections, dont l'orgueil est la premiere. C'a esté le peché du premier homme & du premier des Anges; l'vn ayant eu la presomption de vouloir égaler la connoissance de Dieu, & l'autre sa puissance. Si l'homme & l'Ange creez tout fraischement de l

main de Dieu, n'ont pas eu la force de reſiſter au ver interieur de l'amour propre, comme t'en pourras tu deffendre, toy qui n'es qu'vn excrement de la boüe d'Adam, & qui es touſjours obſedé par le meſme Ange, de qui l'amour propre fut le conſeiller de ſa rebellion. Cette exemple te deuroit humilier, mon enfant, & neantmoins c'eſt de ce vieux leuain que procede la tumeur de ton enflure.

La felicité du premier homme, & l'excellence du premier des Anges auant leur peché, nous teſmoignent que l'orgueil eſt vne plante ſuperbe, qui ne s'eſleue que dans la meilleure terre. Si tu es bien fortuné, & que tu ayes quelque eſtime parmy les hommes, prends dautant plus garde à toy, & ne permets pas que ce qu'il y a de bon pouſſe auec ſoy cette mauuaiſe herbe, qui eſt capable de le ſuffoquer.

Le Sage conſidere l'homme neceſſiteux qui eſt arrogant comme vne choſe contre nature: on peut dire la meſme choſe de l'homme ſot & ſans merite, attendu que la gloire vient de confiance, & qu'il n'y a rien ſi ombrageux, ny de ſi deffiant de ſoy-meſme qu'vn ignorant: neantmoins l'ignorant ne laiſſe pas quelquefois d'eſtre orgueilleux, & le pauure arrogant. Pour l'ignorant, ſeroit-ce point que l'homme eſtant naturellement progreſſif, le ſot euſt le meſme deſir de ſe pouſſer en auant comme le ſage, & que voyant ſa ſuffiſance eſtre courte, il la vouluſt eſtendre par ſon opinion.

Pour ce qui eſt de l'homme neceſſiteux,

qui est arrogant en sa pauureté, il faut qu'il sente encore en son ame quelque vigueur, & quelque ressource qui le soufleue, & qui le soustient malgré la pesanteur de son fardeau, sans cét appuy interieur l'orgueil de tout homme infortuné seroit petit. A vray dire, l'audace sans merite & sans felicité, n'est qu'vn embrion qui n'arriue jamais à terme, & quand il y vient il languit comme vn enfant, qui n'a ny mere ny mammelle pour le nourrir.

Tout imparfait qu'est cét appetit en l'homme de s'esleuer au dessus de ce qu'il est, ie ne voy rien qui me face conceuoir si distinctement la coherence que nous auons auec le Createur de l'Vniuers, que les vains efforts qui se descouurent en toutes les choses creées, de se pousser tout autant qu'elles peuuent vers la perfection de leur principe; & quoy qu'il y ait vn certain terme qui limite leur plus grande estenduë, quand elles y sont arriuées, le dessein de s'exalter se change en celuy de se maintenir: & voyant que cela ne se peut que pour vn peu de temps, ils laissent en leur semence ou en leur bouture le germe de l'eternité qu'ils ont euë de Dieu.

Ie reuiens à l'orgueil, qui est dautant plus dangereux, qu'il attaque la partie de l'homme la plus noble. L'auarice est toute terrestre: l'amour a son siege au foye: la colere & la haine l'ont aux humeurs bilieuses: mais la presomption se loge en la partie du cerueau qu'elle trouue la plus vuide, qui est l'imagi-

nation, qu'elle infecteroit neantmoins tres-peu, ſi on ſe donnoit la patience de conſiderer la matiere dont eſt compoſé ce fantoſme. Car en effet, dequoy ſe peut enorgueillir l'homme ? Sera-ce de ſa naiſſance ? Malgré la Majeſté, l'Alteſſe, & la Nobleſſe de ſon ſang, touſiours eſt-ce le fils d'vn homme, & peut-eſtre d'vn homme tres-imparfait. Sera-ce pour ſa beauté ? C'eſt vn effet de l'harmonie des qualitez de ſa premiere conformation, dont la conſonance a fait le bel aſſemblage des parties deſquelles il eſt compoſé, où il n'a rien contribué du ſien qu'vne matiere informe.

Ce ne peut eſtre pour ſa richeſſe, à laquelle s'il manque la moindre choſe, & que ſon deſir ne ſoit point entierement remply, il eſt pauure dés-là. Et moins encore pour ſes charges. Les dignitez confondent pluſtoſt le merite & le démerite des perſonnes, qu'elles n'en font la diſtinction. Et ainſi c'eſt vne eſpece d'ignominie à l'homme d'honneur d'eſtre mis en la balance auec le meſchant. Pourroit-ce eſtre pour ſa ſcience? La ſcience veritablement, qui remplit le cerueau d'vne confuſion d'images differentes qu'elle y entaſſe les vnes ſur les autres ſans les auoir digerées, luy peut bien cauſer de l'enflure : mais celle qui examine tout, & qui n'admet rien pour vray, qu'elle ne l'ait conſideré par toutes ſes faces, c'eſt celle-là qui eſt humble, & laquelle en nous faiſant voir que nous ſommes entr'ouuerts par tout, nous deſcouure l'inanité de noſtre preſomption.

Mon enfant, la vanité se forme bien souuent de l'escume d'vn jeune sang; modere de bonne heure les vapeurs du tien. Vn fruit qui se creve auant que de meurir, ne s'assaisonne jamais bien. L'experience nous apprend aussi que les arbres qui sont entez entre deux terres, portent de meilleur & de plus beau fruit que ceux qui le sont à la teste du sauuageon, leurs branches ne s'esleuent au dehors que selon l'enfonceure de leurs racines au dedans, qui est vne instruction que la nature nous fait, que nos vertus ne peuuent tirer leur excellence que de la profondeur de nostre aneantissement.

La plante de tes pieds qui touche à la terre, est la seule partie de ton corps qui le porte & qui le soustient. Ton ame peut encore moins se tenir droite, & produire aucune bonne action, si ton humilité ne luy sert de fondement. L'humilité que ie desire de toy n'est point de baiser la terre, ny les pieds du pauure; celle-là soüille la bouche sans nettoyer l'ame que bien peu: ny que tu estimes tout autre homme au dessus de toy: l'ordre veut que tu tiennes ton rang. Voicy comme j'entends que tu sois humble, à sçauoir s'il y a quelque chose de bon en toy, que tu reconnoisses que tu le tiens de Dieu seul, & que tu n'as rien de toy que tes vices.

CHAPITRE XIV.

De l'amour ſenſuel.

LA ſeconde imperfection qui me ſemble ſe prouigner de l'amour propre, eſt noſtre amour ſenſuel, que nous appellons amour tres-improprement ; ce mot d'amour ne pouuant bien conuenir qu'à Dieu ſeul. Eſſentiellement l'amour n'eſt rien autre choſe qu'vne vnion tres parfaite de la choſe aymante auec la choſe aymée, laquelle vnion ne peut eſtre ſelon nature & dans l'ordre, qu'entre l'effet & ſa cauſe, & la creature & le Createur : ſi tu la romps d'auec ton principe pour la faire ailleurs plus eſtroite, c'eſt vne vnion baſtarde & illegitime que tu fais.

Ainſi, mon enfant, quand ton amour quitte Dieu pour ſe refléchir en toy-meſme, cette vaine complaiſance eſt la matrice de ton orgueil. Que s'il le quitte auſſi pour faire vne reflexion illegitime vers autruy, ton affection alors qui eſt ſenſuelle, ne merite plus dés-là le nom d'amour. Enfin on peut dire de cette paſſion, qu'elle ſe donne à ſoy-meſme ſon nom, ſelon ſes reſpects differents, ou ſelon la predominance des deux parties dont nous ſommes compoſez. Si l'ame eſt emportée par le corps, c'eſt incontinence ; ſi elle en eſt la maiſtreſſe, c'eſt amour.

Cette merueille eſt aſſez eſtrange, que l'ancienne Theologie, qui eſt la fable, & la doctrine de l'Euangile, ayent pû ſi bien conue-

nir des choses qu'on attribuë à l'amour, que quelque contrarieté qu'il y ait entre le sensuel & le diuin, il semble que pour attirer à nous l'amour diuin, il faille auoir toutes les mesmes qualitez qu'on donne à l'amour sensuel.

La fable nous figure l'amour sensuel enfant, nud, aueugle, les aisles au dos, vn arc dans vne main, & vn flambeau dans l'autre. Enfant, parce que cette passion ne conuient bien qu'aux jeunes gens, & que l'enfance est vn indice du defaut de jugement. Nud, parce qu'elle met en chemise ceux qui s'y addonnent, & qu'elle n'apporte jamais aucun bien. Aueugle, parce qu'elle creve l'œil de la conduitte, & qu'il est impossible de reconnoistre l'imperfection de la chose aymée. Les aisles au dos, parce qu'elle est inconstante & fugitiue. Vn arc dans vne main, & vn flambeau dans l'autre, pour nous tesmoigner que l'incontinence n'est que guerre & embrasement.

Toutes ces mesmes conditions sont necessaires pour auoir l'amour diuin. La bouche du Sauueur nous dit que pour aller à luy il faut estre faits comme des enfans, son exemple nous apprend aussi qu'il faut estre nuds jusques à l'abnegation de nostre volonté propre, & sa doctrine nous enseigne que nous deuons captiuer aueuglement nostre esprit sous l'obeïssance de la foy, qu'il faut que les aisles de l'esperance nous soustiennent, & que le feu de la charité ne s'esteigne jamais en nous.

Mon enfant, la fable a voulu que l'amour fust aueugle. Pour te faire connoistre que ses

armes ne te choiſiront jamais dans la preſſe pour te bleſſer, ſi tu ne t'approches d'elles à bout touchant. Tiens-t'en vn peu loin, & te ſers du flambeau de cét aueugle, pour voir ſon inconſideration en ſon enfance; ſa vergogne en ſa nudité; & les beveuës qu'il fait en ſont aueuglement. Quoy que le temps preſent en fourniſſe aſſez d'exemples, pour eſpargner l'honneur des viuans, arreſtons-nous au plus ancien de tous, qui eſt celuy de Pâris.

Conſidere ce Iuge des trois Deeſſes, qui pour vne fleur deſia cueillie, renonce à l'abondance de toutes choſes, & à la gloire des armes & des ſciences, dont il pouuoit faire le choix; encore ne luy offroit-on point vne maiſtreſſe vierge, pour nous monſtrer que la virginité ne doit pas eſtre la proye d'vn ſale deſir. Regarde que pour faire ce rapt funeſte, il luy fallut violer le droit le plus ſacré qui fuſt parmy les anciens, qui eſtoit celuy de l'hoſpitalité; & que durant vn ſiege de dix ans, dont il fut la cauſe, il ne parut jamais pour la deffence de ſon pays, ny dans le conſeil, ny les armes ſur le dos qu'vne ſeule fois, qu'il fut vaincu. Iuge par là, que là où predomine cette paſſion, la foy ceſſe, & la force & la prudence perdent leur action, comme ſi elles eſtoient liées par quelque ſecret enchantement.

Il faut eſtre plus aueugle encore que ne l'eſt cette fauſſe diuinité, d'appeller bonne fortune, comme nous faiſons, l'accompliſſement d'vn deſir qui eſt ſale en ſon deſſein, deſloyal en ſes approches, penible en ſa pourſuitte,

perilleux en son execution, & dont la fin est souuent accompagnée de ruïne, de dégoust & de honte. Cette passion a dautant plus besoin de conseil, qu'elle a son foüyer & son siege dans le sang, & qu'elle commence de s'allumer en la saison où il est le plus boüillant.

En cét âge-là pour peu de complaisance qu'on aye pour elle, elle ne s'insinuë pas seulement dans le cœur par quatre conduits, qui luy sont tousjours ouuerts, à sçauoir les deux yeux & les deux oreilles : mais elle y entre en triomphe, & alors elle y regne selon la disposition de nostre esprit, ou comme l'vne des Sirenes, ou comme l'vne des Furies. Mais pour empescher que ce dangereux ennemy ne nous surprenne, il faut estre tousjours occupé, on estouffe en ce faisant le fils & la mere, qui est l'amour & l'oisiueté. Il n'y a que les ames vuides & creuses, qui se proposent pour objet de leur contentement vn estre volatil, & qui n'ait point en soy de consistence. La beauté est de cette nature, laquelle auant que d'auoir receu les derniers traits de sa perfection, n'est point encore, & les ayant, dés ce mesme instant elle commence à decliner. Elle est si sujette à se corrompre, que nous ne pouuons faire aucun vœu pour la conseruation de la personne aymée, que ce mesme vœu, s'il est exaucé, n'auance la ruine de ce que nous aymons en elle. Enfin, mon enfant, la beauté est plus fragile que le verre, qui ne se casse point comme elle sans qu'on le touche, & si perissable qu'elle meurt tousjours auant le

ſujet qui la ſouſtient : ne fay point ton idole de ce fantoſme.

Ce n'eſt pas que mon intention ſoit de te donner icy de l'auerſion pour les Dames, ny que tu les éuites comme vn eſcueil viuant qui te menace d'vn naufrage infaillible ; le conſeil en ſeroit trop ſauuage : au lieu de t'en deſtourner, (l'ame eſtant capable d'aimer, auant que le corps le ſoit de deſbauche) ie ſerois pluſtoſt d'aduis que tu donnaſſes de bonne heure ton affection à quelque belle perſonne, qui fuſt ſage, aduiſée, & plus meure que toy, & que tu te propoſaſſes de faire tout ce qui te ſeroit poſſible pour acquerir ſon eſtime. Pour la meriter, il faut auoir bonne grace, eſtre diſcret, adroit, ſçauant, vaillant, & ſociable. Tandis que pour luy plaire tu t'exerceras en l'acquiſition de toutes ces bonnes qualitez, inſenſiblement la ſaiſon de ta deſbauche ſe paſſera, & la perſonne à qui tu auras donné les premices de ton cœur, te conſiderant alors comme l'œuure de ſes mains, t'aymera comme ſon ouurage. Tu reconnoiſtras en ce temps-là que l'vnion de deux belles ames faites par la vertu ſeule, a quelque choſe de plus doux que ſi elle eſtoit plus materielle, j'en ay fait l'experience, & que les graces de l'amour ne conſeruent jamais bien leur naifueté naturelle, que par les deux premiers de nos ſens; le dernier, que ie n'oſerois nommer, en corrompt le fruit, ſi la loy qui en permet l'vſage ne conſerue ſa pureté.

Ie ne te parle point icy de cét appetit brutal, dont l'impetuosité n'est que dans la lie du sang, il ne merite ny directement ny indirectement le nom d'amour. Pour auoir en horreur cette ordure, considere simplement l'impureté des lieux de cette infame prostitution; quel en est le courtage, quelle est la nature des maux qui s'y contractent, quelle est leur puanteur, quels en sont les symptosmes, combien la cure en est difficile, & combien est opiniastre leur contagion; & ie m'asseure qu'ayant en ton ame vne bien viue impression de cét enfer visible, il ne te faudra point d'autres preceptes pour t'en donner de l'horreur.

CHAPITRE XV.

De la haine.

LA haine est vn mauuais rejetton, qui procede de l'amour propre: car encore que les gens de bien ayent vne auersion naturelle contre les meschans, elle est beaucoup plus violente contre vne personne qui fait vne blessure à l'amour que nous auons pour nous, que contre vn ennemy public. Elle s'excite en nous ou pour le mal qu'on nous veut, ou pour celuy qu'on nous fait. Si l'émotion que cause le meschant se terminoit simplement au soin de se garder de luy, comme d'vn animal nuisible, sans en tesmoigner nul autre ressentiment, il ne se formeroit point de pus en la playe qui nous est faite, qui est de la nature de ces blessures dont le contre-coup est plus dan-

gereux que le coup meſme. En effet, la haine n'eſt rien autre choſe qu'vne vapeur maligne, qui fait ſans intermiſſion ſon tour & ſon retour du cœur à l'imagination, & de l'imagination au cœur, & qui nous inquiete jour & nuict, tandis que celuy qui en eſt la cauſe eſt en repos. Cela eſtant, il faut faire mourir, ſi l'on peut, ce ver interieur de noſtre ame, & ne donner point à noſtre ennemy la joye de l'y faire naiſtre, & moins encore la ſatisfaction de voir qu'il nous ronge.

Nous ne pouuons auoir que trois ſortes d'ennemis, ils ſont ou plus puiſſans que nous, ou nos eſgaux, ou nos inferieurs. Si c'eſt vn plus grand que toy qui te haïſſe, & que tu meſpriſes ſa haine, ſon meſpris eſtant en quelque ſorte l'aneantiſſement de ſon action, tu le mets au deſſous de toy. Si c'eſt ton eſgal, il faut que ta prudence te ſerue en cette occaſion; où les forces ſont eſgales, l'auantage demeure preſque touſiours au plus vigilant & au plus adroit. Tiens-toy ſur tes gardes, & deſtourne auec dexterité les choſes qui peuuent exciter ta haine & la ſienne: Que s'il eſt ton inferieur, ſers-toy de ta force pour le deſ-armer, c'eſt à dire, pour luy oſter tous les moyens de te nuire. Arrache ſimplement les dents du ſerpent, & le laiſſe-là.

Mon enfant, quand on te donne quelque ſujet de haine, ie voudrois bien que ton reſſentiment ſe terminaſt par vne horreur de l'injuſtice qui t'eſt faite, ſans qu'elles s'eſtendiſt juſques à la perſonne d'où elle vient. Il eſt

plus digne de commiseration que toy ; il rompt les liens de nature, de la Religion, & de la Loy, qui veulent tous que l'homme soit humain à l'homme ; ne les romps pas comme luy en le haïssant, autrement tu adjousteras au mal actif de l'injure qui t'est faite, le mal passif de ta haine, qui sera mal sur mal. Vn chien se contente de mordre la pierre qu'on luy ruë, sans se jetter sur la main d'où elle part ; ne permets pas qu'il soit plus humain que toy.

La morsure de la haine est semblable à la picqueure du scorpion, pour la guerir il la faut escraser comme luy sur la mesme playe qu'il a faite. Enfin, ne porte point cét ennemy dans ton sein, oublie l'injustice qui t'est faite, ou la mespriſe, ou si elle a besoin de quelque remede plus violent, haste-toy d'executer ce que ton honneur te conseillera pour ta satisfaction, afin que tu desloges de ton cœur le plus promptement que tu pourras vn si fascheux hoste.

Le seul cas où il semble qu'il soit permis de hayr, est quand il y a quelque homme desloyal & meschant qui te hait, & que tu as des preuues certaines de sa haine & de sa malice : il est tres-difficile alors de separer le pecheur d'auec son peché, & que tu ne les hayſſes tous deux.

CHAPITRE XVI.

De la colere.

IL ſe loge encore au dedans du cœur de l'homme vn autre ennemy, qui n'a point tant de durée que la haine, & neantmoins qui eſt bien plus dangereux qu'elle, à cauſe de ſa violence, qui eſt la colere. Mes enfans, c'eſt mon vice, ce ſera le voſtre, c'eſt le vice de tout âge, de tout ſexe, & de toutes conditions, ſans en excepter aucune. Il n'y a de la difference entre nous que du plus au moins ſeulement : toutes les autres imperfections de l'ame ont vn certain objet particulier, hors lequel ceſſe la malice de leur action.

L'auarice, a la richeſſe pour ſon leuain ; la haine, l'injure receuë; l'enuie, l'intolerance du bon-heur d'autruy ; la gueule, la ſatisfaction du ventre & du palais; ſans cét amorce le venin de tous ces vices auroit auſſi peu de force que celuy d'vn ſerpent qui eſt engourdy. Il n'en eſt pas ainſi de la colere, tout ſert de matiere à ſon embraſement, juſques aux moindres choſes. Vn verre caſſé, vn faux rapport, vn regard indifferent, le ſoupçon d'vn meſpris, vn quinze ſur huict, qui ne ſont que bagatelles, exciteront autant ou plus de tumulte en la ceruelle d'vn bilieux, que toutes les plus grandes tempeſtes de la vie humaine.

Ie ne puis comprendre d'où procede vne vehemence ſi inconſiderée que celle de la colere, ſi ce n'eſt que le ſujet qui la cauſe faſſe

vn battement repercuſſif de la memoire à l'imagination, & de l'imagination à la memoire, ſans penetrer jamais juſques en la partie raiſonnable de l'ame, & que de cette colliſion s'allume noſtre embraſement ; car ſi vne fois la futilité de la choſe qui nous tranſporte hors de nous-meſmes, pouuoit ſubir l'examen de la raiſon, le nom de Dieu qui eſt le ſpectateur de nos folies, ne ſeroit point blaſphemé ; nos cheueux, au moins les miens, nous reſteroient tous à la teſte : il ne s'exciteroit point de palpitation au cœur, d'eſtouffement au poulmon, d'inflammation aux yeux, d'eſcume à la bouche, de beguayement à la langue, ny vn mouuement frenetique & conuulſif en toutes les parties du corps & de l'ame. Toutes ces choſes ſont autant de ſymptoſmes de la colere, & autant d'ennemis qui me font encore preſentement la guerre, de la victoire deſquels, pourueu que vous y euſſiez part, mes chers enfans, ie vous proteſte que j'aurois plus de joye de nous en voir à tous eriger vn trophée dans nos ames, que de toute autre conqueſte que nous pourrions faire.

A vray dire, mes amis, pour ce qui eſt de moy il n'y a plus d'eſperance d'amandement : mes defauts eſtant de meſme âge que ie ſuis, & ne faiſant eux & moy qu'vne meſme ſubſtance, il eſt impoſſible meshuy de les oſter qu'auec le ſuppoſt qui les ſouſtient Ainſi ie ne puis eſtre auec vous de ce combat, ny le fauoriſer que comme ceux qui ſonnent la charge ſans s'y meſler. Cét ennemy neantmoins n'eſt

n'eſt point inuincible, pourueu qu'on le combatte à la frontiere, & qu'on reſiſte d'abord à ſon impulſion tumultueuſe auant qu'elle nous ſaiſiſſe : on reconnoiſt alors qu'elle eſt de la nature des ſpectres, dont le premier aſpect eſt terrible, & qu'en effet il n'a non plus qu'eux ny de corps ny de nerfs ; quand on a le cœur de l'attendre.

Pour marque de ſon infirmité, les femmes, les enfans, les vieilles gens, les malades, qui ſont toutes perſonnes imbecilles, ſont les plus expoſées à cette paſſion. L'homme de cœur n'en eſt ſurmonté que par ſa nonchalance, encore faut-il pour le vaincre qu'elle le ſurprenne tousjours par là où il eſt le plus foible. L'auare par la perte, ou le gain ceſſant ; l'ambitieux par vn rebut ; l'homme vain par vn meſpris ; le voluptueux par la priuation de ſon plaiſir ; & ainſi des autres.

On a, ce me ſemble, tres-bien exprimé la nature de la colere, en l'appellant impuiſſance d'ame ; car d'où auroient pû proceder les coups de foüet donnez à la mer, les menaces au mont Athos, le deffi contre Neptune, le deſplacement des Dieux hors de leurs rangs, la ceſſation de leurs ſacrifices, leur reniement, la rupture des vtenſiles, de ſes habillemens, & de ſa chair propre, que de l'extrême impuiſſance d'vne ame foible. Et d'autant qu'on rit de toutes ces folies, au lieu d'en auoir horreur, cette indulgence les entretient de telle ſorte, qu'on a veu cent fanfarons de colere, qui ſont en effet plus moderez qu'ils ne

paroissent, lesquels se sont introduits en la bien-veillance des Grands par vn moyen qui les en deuoit esloigner.

Quoy que mon temperament soit plus sanguin que bilieux, le malheur du jeu, & l'impatience de ma fortune, m'ont causé de si fascheux redoublemens dans les accez de cette fievre, que si vous ne retranchez à la vostre, & sur tout mon fils aisné, qui estes le plus boüillant de tous, ces deux mammelles d'absynthe, ie veux dire le jeu, & la mesme impatience que j'ay euë, j'ay bien peur que sur mon exemple cette maladie ne fasse en ma famille vne portion de mon heredité.

Il n'y a rien qui nous descouure si bien la laideur de ce vice, que de voir l'homme en cette agitation, souffrir en quelque sorte vn aneantissement entier de ce qu'il estoit auparauant par le changement qui se fait en sa personne. Ce ne sera pas aux marques de son esprit qu'on le reconnoistra, ses premiers lineamens n'y sont plus, la fureur les efface; & moins encore par la forme de son visage, les conuulsions qu'il endure ne luy permettant pas de conseruer vn seul trait de sa ressemblance ordinaire.

Peut-estre a-ce esté par vne prudence de nature que ce vice estant plus prompt & plus actif que les autres, n'ait pû cacher comme eux sa deformité ny sa malice dans l'enfonceure de la matiere, & qu'en se produisant au dehors, il nous ait fait voir en la representation de sa laideur l'image des autres vices ses

confreres, dont le venin eſt plus couuert, pour nous donner vne auerſion generale contre eux tous. Plûſt à Dieu que nous pûſſions nous contempler d'vne veuë ſaine dans vn miroir, tandis que noſtre ame boult, & que le vray portrait interieur & exterieur de noſtre tempeſte pûſt arriuer de noſtre veuë à noſtre jugement ſans en confondre les eſpeces ; ce mal ſans doute n'auroit point beſoin pour ſe guerir d'vn autre medicament que de noſtre veuë propre.

Mon enfant, conſidere ie te prie en la perſonne du colere quel eſt le monſtre qui l'agite au dedans, dont tu ne vois que l'ombre & le fantoſme ſur ſon viſage. Iuge par les fumées & par la ſuye qui paroiſſent au dehors, quel eſt l'embraſement de ſon cœur, & par le mouuement conuulſif que ſouffre ſon corps, quel eſt le tyran qui s'eſt emparé de ſon ame. On t'abuſe de dire que c'eſt vne courte fureur, ſa violence fait le ſupplément de ſa durée ; elle eſt de la nature des Geants, qui d'enfans, ce dit la fable, deuiennent hommes du ſoir au matin.

Les autres vices s'inſinuënt à la deſrobée, comme s'ils auoient honte qu'on les viſt, cettuy-cy fait ſon irruption du cœur comme vn tourbillon de feu, d'où il ſort pluſieurs eſtincelles, dont les vnes vont aux yeux, les autres aux jouës, à la langue, aux levres, au poulmon, aux jointures, ſans qu'il y ait aucune partie du corps qui ſoit regie de ſon eſprit propre. Il ſort meſme de la bouche du patient comme

de celle d'vn criminel beaucoup de paroles qui sont exprimées contre sa volonté, par la violence de la torture où il est, & dont il ne se souuient point du tout quand elle a cessé.

Que si toutes ces choses ne suffisent pour vostre instruction, apprenez au moins de l'experience que j'en ay faite, qu'il n'y a point en l'homme de vice si prompt en sa naissance, si difforme en son action, si sujet au repentir, ny dont les fruits soient si amers que de cettuy-cy. Enfin, c'est vne espece d'epylepsie, plus sale encore que n'est le mal caduc, en ce qu'elle est actiue & passiue. Iugez par là, mes amis, de la beauté de son contraire qui est la mansuetude, & combien c'est vne chose agreable à Dieu, aux hommes, & plus encore à soy-mesme, de posseder son corps & son ame auec toute sorte de douceur.

Chapitre XVII.

De la vengeance.

LA vengeance est le fruit que se proposent la colere & la haine, que Dieu ne s'est point reseruée comme le morceau le plus friand : mais plustost pour arracher de nostre cœur ces deux sauuageons, dont le fruit est encore plus dangereux que la tige. Qu'on oste à la haine & à la colere le plaisir de la vengeance, on les desarme toutes deux. L'experience nous apprend que les blessures se gueriſſent par la poudre de sympathie : mais que l'vnguent d'antipathie puisse faire le mesme

effet, la nature ne le permet pas. La meſme experience nous monſtre que noſtre ſang propre qui ſe congele à l'ouuerture de la playe qu'on nous a faite, eſt vn baulme plus ſalutaire pour la guerir, que l'effuſion du ſang d'autruy.

Voicy proprement quel eſt l'effet de la vengeance, elle gratte vn vlcere qui nous cuit, & de là s'engendre vne plus grande inflammation, & finalement la gangrenne. Vn Capitaine Piedmontois qui fut en Sauoye ſous ma garde prés de ſix ſemaines, me confeſſa que de ſoixante & trois il reſtoit le ſeul de ſa famille qui n'euſt pas eſté aſſaſſiné, & que la famille ennemie de la ſienne, qui conſiſtoit en cinquante-ſix teſtes, y compris femmes, enfans, & ſeruiteurs, auoit eſté entierement eſteinte.

Tout bien conſideré, ie ne voy point de remede qui ſoit ſi perfide en ſon intention que celuy de la vengeance, ſoit qu'on ſe propoſe de ſoulager le mal qu'on a receu, ou de chaſtier le meſchant; car on ne fait ny l'vn ny l'autre. Ie ne ferme point ma playe quand j'en fay vne plus profonde dans le corps de mon ennemy, & en me vengeant du meſchant, non ſeulement ie l'irrite plus que ie ne le corrige, mais ie le deuiens moy-meſme, en m'attribuant vn pouuoir dont l'autorité n'appartient qu'à la loy. Ie fay pis encore en luy faiſant injure en me vengeant; ie juſtifie celle qu'il m'a faite, & luy fournis vne nouuelle matiere d'vne contre-vengeance. L'injure faite

viole simplement la loy, l'injure repoussée la despoüille auec insolence de son autorité.

Quand on se vange en se commettant auec son ennemy, on le rend son esgal; mais en luy pardonnant il ne l'est plus, il deuient nostre inferieur, le pardon ayant en soy quelque chose de royal, & le caractere de maistre. Le Sage en nous disant qu'il y a de l'honneur d'oublier les injures passées, nous apprend ce que nous deuons faire en cette occasion. Le mal passé n'est plus, laissons-en le fascheux souuenir en son abysme.

Le meschant fait son mestier en faisant du mal; si tu es bon, tu feras le tien en luy faisant du bien. Il n'y a point de trait plus penetrant que celuy du bien-fait: son coup va jusques au cœur, peut-estre touchera-t'il celuy de ton ennemy; au moins feras-tu voir en luy faisant du bien, qu'il est dautant plus meschant que tu es bon; ce qui n'est pas vne legere vengeance. A dire vray, mes chers enfans, la theorie de ces conseils est bien plus belle que la pratique n'en est aisée: Dieu nous preserue tous d'vne injure qui merite vn juste ressentiment, de peur qu'vn pas si glissant que cettuy-là ne descouure l'impuissance de nos forces en cette occasion.

CHAPITRE XVIII.

De la crainte.

LA vengeance ne nous donne jamais qu'en herbe le fruit qu'elle nous propose

pour noſtre ſatisfaction. La crainte fait encore pis, elle nous eſbranle ſi bien, qu'en nous ſaiſiſſant elle fait tomber la feuille, la fleur & le fruit qu'elle nous promet. Il ſemble qu'elle ne regarde que noſtre ſeureté, & neantmoins dés l'inſtant meſme qu'elle ſe forme en noſtre ame, le trouble y naiſt auec elle: on la pourroit appeller auec raiſon l'vſuriere de nos infortunes; car au lieu de quelqu'vne qui ne fait que nous menacer, elle appelle à elle toutes celles que ſon apprehenſion peut conceuoir, & par ſa diligence d'aller au deuant, elle ſe fait ſouuent vn tourment reel, d'vn mal qui n'eſt qu'imaginaire. Si les meilleurs fruits meſmes ſont aſpres eſtant cueillis auant leur maturité, quel peut eſtre l'auant-gouſt d'vn mal qui n'eſt point encore en ſa ſaiſon?

La crainte eſt vn art de prolonger ſa miſere, qui joint le paſſé auec le preſent, teſmoin le ſaiſiſſement d'vn des Lieutenans d'Alexandre, au ſeul aſpect de l'vne de ſes ſtatuës: & auec plus de pompe encore l'auenir auec le preſent, dautant que les maux preſens ne viennent à nous qu'vn à vn, & les maux à venir ne ſe preſentent jamais qu'en gros à noſtre imagination. En ce rencontre ne permettons pas que la fortune qui nous garentira d'vne partie, & peut-eſtre de tous, nous ſoit plus indulgente que nous-meſme.

Comme cette apprehenſion de l'auenir, qui n'eſt pas encore, n'eſt qu'vn faux germe de la prudence humaine, l'impreſſion qu'elle fait en nous n'eſt pas ſi prompte ny ſi in-

considerée que l'est celle d'vne peur presente. Cette derniere ne consulte point, elle lie tellement en nous toutes les fonctions du corps & de l'ame, que nous demeurons sans action, ou s'il nous en reste, ce n'est que pour nous jetter dans vn plus grand precipice que celuy que nous voulons éuiter; celle-cy est directement oppofée à la fortitude, & dautant plus honteuse à vn Gentilhomme, que la vaillance doit estre sa qualité la plus essentielle.

Mon enfant, l'espouuante d'vn peril present te deshonnore, celle d'vn mal esloigné t'inquiete: prens cœur, ie te prie, contre l'vn & contre l'autre. S'il y a de la prudence en la descouuerte d'vn mal à venir, elle manque en son pressentiment. Ne permets point que le coup de la fortune qui te menace te frappe de loin, de peur que tu ne sois dautant plus affoibly quand tu seras aux mains auec elle. La seule crainte, qui n'est pas seulement permise, mais qui est absolument commandée, est la crainte du Seigneur, qui est le commencement de sagesse, Dieu te la veüille donner.

CHAPITRE XIX.

De l'enuie.

IL y a encore vne autre plus importune hoste sse de l'ame, qui est l'enuie, que ie ne te conseille point de receuoir en ton cœur. La haine par le juste ressentiment d'vne injure receuë, y peut entrer à main armée; l'enuie n'y peut estre admise, si tu ne l'y appelles: mais

mais quand elle y eſt vne fois, c'eſt le ſeul des vices qui ne chomme point, & qui ne ſe reconcilie jamais auec la vertu qu'apres la mort. Refuſe à cette hoſteſſe deſcharnée, qui ne ſe nourrit que de vipereaux, le meſme appartement que Dieu s'eſt reſerué chez toy pour ſa demeure. C'eſt vne honteuſe fomentation à vn eſprit touché de cette maladie, que la detraction de l'honneur d'autruy. Patience, ſi en le diminuant tu en faiſois vne piece d'applique au tien; au contraire tu pers le peu que tu en as.

L'œil malin n'attire pas ſimplement ſur luy la haine & le meſpris de celuy qu'il regarde, il l'attire auſſi de tous ceux qui voyent la malignité de ſon aſpect. L'enuie eſt pluſtoſt vn hommage qu'vne morſure à la vertu d'autruy; voicy ce qui en reüſſit. Entre deux concurrens, celuy qui eſt l'enuieux quitte le premier rang de ſon bon gré, quand meſme la fortune le luy donneroit: & il arriue aſſez ſouuent qu'en regrattant les actions d'autruy on les eſclaircit, & qu'elles en deuiennent plus illuſtres.

Ce vice, ſans auoir comme les autres aucun pretexte qui luy ſerue d'excuſe, eſt également commun aux grands comme aux petits; parce que les petits ne peuuent ſouffrir patiemment que la vertu des perſonnes de leur condition les éloigne d'eux; ny les grands que les petits s'en approchent: Au lieu de s'envier l'vn l'autre, les petits feroient mieux de marcher ſur les pas de ceux qui les deuancent, & les grands de conſeruer leur aduantage.

Il y a peu de familles illustres qui n'ayent eu quelque personne de fortune pour leur denancier; ce progrés ne s'est pû faire sans auoir changé l'interualle qui estoit entre luy & les hommes de condition de son temps, sa posterité peut bien souffrir la mesme chose. Ie vous prie, mes enfans, de fauoriser ceux qui s'esleueront par leur merite, ils vous donneront vn jour la main, & ceux qui vous suiuent par vostre exemple vous pousseront en auant.

CHAPITRE XX.

De la tristesse.

IL n'y a gueres de passions qui ne se forment en nous auec violence. La tristesse est vne de celles qui naissent en l'ame par vn libre acquiescement de la volonté : nous y auons vne si grande disposition, qu'outre que tous les vices en leur fin ont vne tristesse interieure qui leur est associée, le moindre euenement fascheux l'introduit en nous sans aucune resistance. Qu'elle soit la peine de nos vices, nous le meritons : Il est juste que le mal engendre le mal, mais que les euenements de la vie ausquels la condition humaine est sujette, & qui nous viennent de la main de Dieu nous contristent, c'est ce que nous ne deuons pas souffrir.

La tristesse est vne marque si essentielle du pecheur, que par celle-là seule l'Escriture nous descouure le cœur de l'hypocrite, Dieu ayant voulu par vn juste jugement que son ennemy

couuert, quoy qu'il vueille ſauuer les apparences, eſtant rongé du ver interieur de ſa conſcience, porte tousjours ſur ſon front l'emprainte du ſupplice que merite ſa deſloyauté, qui eſt la triſteſſe.

Cette paſſion eſt en quelque ſorte l'image viſible de l'enfer, dautant qu'elle nous oſte par la priuation du bien que nous regrettons, l'vſage & le gouſt de ceux qui nous reſtent, & qu'elle infecte ſi bien de ſon amertume toutes les fonctions de noſtre ame, qu'elle y eſteint noſtre amour propre & noſtre gratitude enuers Dieu.

Regarde, mon enfant, juſques où va l'induſtrie de l'homme qui s'afflige; en faiſant vne reueuë de toutes les felicitez poſſibles; des richeſſes, des voluptez, des honneurs, il compoſe de tous ces biens-là qui luy manquent, le venin qui l'empoiſonne. Fay mieux, ie te prie; des maladies, des injures de la fortune, & d'vne infinité d'autres maux que tu ne ſouffres point, dont le nombre eſt grand au reſpect de ceux que tu as; fais-en pluſtoſt vn preſeruatif contre ce funeſte poiſon.

S'il y a quelque triſteſſe qui ſoit excuſable, ce doit eſtre celle de la perte d'vn pere, d'vn frere affectionné, d'vn ſage fils, d'vn loyal amy, d'vn bon maiſtre, ou de la mort d'vne femme fidelle, qui eſt pluſtoſt vn deſmembrement de nous-meſmes, qu'vne ſeparation. L'oubly de leur memoire n'eſt point en noſtre puiſſance: & quand il y ſeroit, cét oubly eſtant vne eſpece d'aneantiſſement de la choſe ay-

mée, ie ne te conseillerois jamais vn remede si sauuage. Il est vray qu'en ces dures occasions, qui ont leur fondement au milieu de nos entrailles, ce seroit estre inhumain que d'estre insensible.

Que faut-il donc faire pour nostre consolation ? Pleurer dessus le mort, comme nostre Sauueur ; le ressuscíter par vn doux souuenir de sa memoire; & laisser auec luy nostre douleur dans le tombeau, puisque nous ne l'en pouuons retirer. La fable en petrifiant cette mere infortunée apres la mort de tous ses enfans, nous apprend que nous sommes d'vne matiere trop molle pour souffrir en chair & en os vn mal de cette nature : neantmoins d'autant qu'il semble qu'vne extrême affliction soit vn murmure secret contre la Prouidence, humilions-nous deuant elle, & reconnoissons qu'il n'y a point de douleur interieure dont la perseuerance soit absolument legitime, que celle du mal que nous faisons. Cette tristesse seule tuë le peché, ressuscite le pecheur, & luy redonne la joye.

CHAPITRE XXI.

De la ioye, Et qu'il n'y en a point hors de la vertu.

COMME il n'y a rien qui nous designe tant le peché que la tristesse, il n'y a point aussi de contentement solide que celuy qui nous vient de la vertu. S'il procede de nostre immoderation, il passe comme vn esclair, ou comme la lueur d'vne amorce, qui ne dure

qu'vn inſtant, & qui ſe change tout auſſi-toſt en vne puante vapeur. Si c'eſt de la fortune qu'il vienne, elle eſt tousjours perfide, quoy qu'elle faſſe. Si elle ne nous accorde rien, elle eſt infidelle à nos eſperances: elle l'eſt auſſi, ſi elle nous oſte ce qu'elle nous donne, & elle ne laiſſe pas de l'eſtre encore en nous le conſeruant, dautant que le ſentiment du bien qu'elle nous fait s'euapore en ſa ſubſiſtance; ſa durée ſuffit pour nous en oſter le gouſt, ſi bien qu'on peut dire que le contentement où manque la vertu, n'ayant rien qui luy donne vie, n'eſt que le cadavre de la felicité.

La joye, qui ne procede point de la vertu, peche ſouuent en ſa maſſe: ſi elle eſt petite, elle eſt imperceptible: ſi elle eſt exceſſiue, il y a du danger que le cœur de l'homme ne ſoit vn vaiſſeau trop foible & trop petit pour contenir ſon deſbordement ſans ſe rompre.

Sçache auſſi, mon enfant, que le plaiſir des ſens eſt impur & de peu de durée; celuy du gouſt, quoy qu'il ne ſoit que comme vn eſſay qui ſe fait en paſſant des viandes que reçoit l'eſtomach, ne laiſſe pas de cauſer des maux durables, comme des indigeſtions, des vertiges, & des empeſchemens au cerueau, qui font des interregnes en l'ame par la ceſſation de ſon action; d'où s'enſuit quelquefois la mort, dont le coup eſt clandeſtin, pour ne s'apperceuoir pas de ſi loin quelle en peut eſtre la cauſe. Pour ce qui eſt de cette volupté, qui naiſt de la redondance des eſprits, elle eſt ſi prompte en ſon action, qu'elle eſt tout auſſi-toſt

esteinte qu'allumée : si on la presse on la met hors d'haleine, & à la continuë elle decline en impuissance.

L'odorat est autant pour les mauuaises que pour les bonnes odeurs : les dernieres, si elles sont vn peu fortes, entestent comme les autres, au lieu de conforter le cerueau. Pour ce qui est de l'oüye, comme la dissonnance importune l'ame, l'harmonie la dissout & la déplace hors de son lieu. La veuë, qui est le plus pur de nos sens, se lasse à la longue de la beauté de son objet ; ce qu'elle a admiré au premier aspect, ne fait plus que luy plaire au second ; au troisiesme il ne luy desplaist pas encore, mais à la continuë elle s'en dégouste par l'accoustumance de le voir. Enfin, mes enfans, le plaisir de nos sens, quand mesme ils seroient toûjours satisfaits, n'est que superficiel ; il ne touche que les extremitez des organes qui sont pour leur fonction ; s'il s'y incorpore il n'est plus sensible dés-là.

Pour ce qui est du contentement qu'apportent l'honneur, la gloire, les dignitez, la noblesse, l'autorité & les richesses ; l'opinion de ceux qui ne considerent ces choses que comme des biens imaginaires, ou comme des instrumens de nostre vanité, est ce me semble vn peu trop seuere. Quoy que la vertu trouue en elle-mesme dequoy se contenter, la police des hommes, pour donner emulation de bien faire, a tres-sagement voulu que l'honneur, la gloire, les dignitez, la noblesse, fussent vn hommage visible qu'on rendoit à la vertu, &

que l'autorité & les richeſſes luy ſeruiſſent de moyens pour donner plus d'eſtenduë à ſon action.

Tous ces biens-là neantmoins ne doiuent faire impreſſion ſur nous que comme biens de ſuitte, qui ne ſont que du bagage de la vertu; car en effet l'honneur & l'eſtime n'eſt qu'vne vapeur paſſagere, qui ne vient à nous que de la fantaiſie d'autruy; la nobleſſe qu'vne reconnoiſſance politique des ſeruices rendus, & l'autorité qu'vn pouuoir de maintenir les loix auec dignité, que les loix meſmes nous donnent; toutes ces choſes n'eſtant que conceſſions eſtrangeres, ne peuuent eſtablir en nous vn ſolide contentement: il n'y a que la vertu ſeule dont l'action eſt toute noſtre qui le puiſſe donner.

Comme il eſt impoſſible que le corps qui eſt d'vne bonne conſtitution, beau, ſain & vigoureux, ne reſſente le plaiſir qu'il y a en la joüiſſance de tous ces biens; par la meſme raiſon, quand l'ame ſera purgée de toutes ſes perturbations, qui ſont ſes maladies; qu'elle ne voudra rien qui ne ſoit honneſte, ou qui ne ſoit juſte, en quoy conſiſte la vraye beauté, & qu'elle ſe tiendra toûjours preſte à bien faire, elle ne peut eſtre en cét eſtat qu'elle ne reſſente desja quelque auant-gouſt de la joye du Ciel.

Plûſt à Dieu, mes amis, que vous fuſſiez capables de connoiſtre la felicité de ceux qui ont atteint cette perfection, & que vous pûſſiez voir à l'œil en quelque digne ſujet vn re-

lief viuant de l'excellence de la vertu, afin que l'objet sensible de sa beauté vous pûst attirer en son amour auec plus de violence.

CHAPITRE XXII.

Qu'il faut eslire vne profession. De la profession des armes, & quelle en deuroit estre la premiere institution.

MON enfant, apres t'auoir entretenu de tes mœurs, & des vices qui les peuuent corrompre, ie viens maintenant à la profession que tu es obligé de suiure; car encore que nous ayons tous vne pareille origine, la Sapience de celuy qui en est l'Autheur, a voulu qu'il y eust entre nous plusieurs differences de conditions & de mestiers qui eussent tous besoin l'vn de l'autre, afin que le seruice mutuel qui se reçoit en cette diuersité, nous fust à tous vn commun lien de dilection: c'est pourquoy, mes amis, pour ne demeurer point inutile en cette communauté, il faut qu'vn chacun de nous se propose vn train de vie qui puisse selon nostre nature, & selon les loix, satisfaire à ce deuoir public.

En faueur de cette liaison commune; des trois fils que j'ay, mon intention est que deux seruent le Roy dans ses armées, & que l'autre soit Ecclesiastique, pourueu qu'il ait les bonnes qualitez que desire vne si sainte vocation; sinon ie veux qu'il soit encore soldat: Quoy que j'aye desja perdu trois enfans de mon frere aisné, l'vn deuant Corbie, l'autre deuant

Perpignan, & le troiſieſme au retour du ſiege de Thionville : & trois enfans de l'vne de mes ſœurs, dont l'vn mourut en garniſon, l'autre fut tué deuant ſaint Anthonin, & le dernier en la bataille de Nordlinguen, il ne faut pas pour cela ſe rebutter du meſtier.

Ie ſçay bien que l'homme de guerre n'eſt rien autre choſe qu'vne victime dévoüée pour le ſeruice du Prince & du public ; qu'il en eſt le martyr, & que nos Roys ont plus de raiſon d'appeller les Gentilshommes les confins de leur Eſtat, veu le progrés de nos guerres, que cét Ancien qui diſoit en monſtrant ſes concitoyens, que c'eſtoient les murailles de ſa ville.

Cela eſtant, il me ſemble qu'on deuroit auoir vn peu plus de ſoin de leur premiere inſtitution pour la guerre, & qu'il ſeroit à ſouhaitter qu'il y euſt dans le Royaume quelques places qui ſeruiſſent de parcs d'exercice à la nobleſſe à ſa ſortie de Page & du College, & que dans ces places il y euſt academie pour le manege, pour voltiger, dancer, tirer des armes, pour l'arithmetique, la charte, la nauigation & les langues, dont les maiſtres fuſſent gagez aux deſpens du Roy, en faueur des enfans des pauures Gentilshommes qui ſeroient morts ou vieillis dans le ſeruice. La choſe n'eſt point ſans exemple, deux perſonnes de condition l'ont faite autrefois à leurs deſpens, à ſçauoir M. de ſaint Luc en Broüage, & M. de Vic à Calais, auec tant d'honneur & de reputation, qu'il n'eſt jamais ſorty

de cadets de leur garnison, qui ne les ait respectez toute leur vie autant que le Roy, & plus honnoré que leurs peres.

Cette despence est de tres-petite consideration dans vn grand Estat comme le nostre, au respect du bien qui en peut reüssir; Premierement ce qu'vn page aura contracté de vicieux en la confrairie des lacquais où il est nourry, & desquels il ne differe que des culottes, se changera en discretion quand il se verra esclairé de ses Officiers, de ses Maistres, & de tous les autres Gentils-hommes qui courent vne mesme carriere auec luy. L'Escolier qui sort du College, mal-propre, ombrageux & hagard, se formera la grace, & s'asseurera en se voyant dans vne compagnie plus resoluë & plus ciuilisée que celle qu'il vient de quitter: Là où si d'abord vn page se jette dans les Gardes, apres le commerce des lacquais, la contagion du fillou dans Paris est dangereuse: & aussi qu'il est à craindre que l'Escolier, estant vn clerc d'armes, faute d'entregent ne se rebutte du seruice, se voyant en son nouitiat le joüet de ses camarades en ce mesme lieu où il y a plus de licence que dans vne garnison bien reglée.

Il est aussi tres-considerable que la sortie de Page & du College, se fait en la fleur de l'aage, & que cette fleur tombe sans porter de fruict, ou qu'elle en porte de mauuais si elle est tant soit peu negligée. En cette belle saison le sang & les esprits qui sont en leur vigueur, sont de tres-dangereux conseillers,

ſi le mouuement de leur impulſion leur demeure libre. Ainſi c'eſt vne choſe digne de pitié de voir ſous leur propre conduitte de jeunes gens qui ſortent de la maiſon d'vne perſonne de condition, duquel peut-eſtre ils n'auront eſté connus que par ſes liurées; ou d'vn College où ils n'auront rien appris qu'il ne leur faille oublier, veu la negligence des Seigneurs, & le peu de capacité qu'ont les Regents en l'education de la jeûneſſe.

Apres vn pareil naufrage de leurs premieres années, ce ſera mal ſur mal s'ils entrent dans vne garniſon où ils n'ayent rien à faire que leur garde, qui ne ſe fait que de trois jours l'vn. En la faineantiſe des deux autres, l'ame ſe voit en danger de deuenir encore plus nonchalante que le corps. Ie ne voy point de remede à cét inconuenient, que par le moyen de tous ces differents exercices que ie propoſe, qui dans leur varieté pourroient touſiours tenir en haleine le corps & l'eſprit de la jeuneſſe, & par vne honneſte emulation de faire à qui mieux mieux, rompre le calus des mauuaiſes habitudes qui auroient eſté contractées auparauant, & en introduire des meilleures.

D'enuoyer preſentement nos jeunes gens en Hollande, ce ſeroit vne choſe aſſez ſuperfluë, le ſuccez de nos armes, & la diligence de nos ſieges, font voir que d'eſcoliers en ce meſtier nous ſommes deuenus maiſtres: joint auſſi qu'en deux voyages que i'y ay faits volontaire, l'vn à la rupture de la trefve, & l'autre durant le ſiege de Breda, cadet neantmoins

de trente-six ans au premier, & de quarante au second; j'ay reconnu par experience que le tabac, le brandevin & le casuart, faisoient en ce lieu-là la meilleure partie des exercices de nos cadets.

I'ay bien opinion que ce que ie propose n'est qu'vn vœu que ie fais en herbe, dont ie n'espere ny fleur ny fruit. Ainsi ne connoissant point de garnison dans le Royaume où l'on ait aucun soin de la jeunesse, mon aduis est, mes enfans, qu'auant que d'aller à l'armée, vous seruiez vn an le Roy dans ses Gardes, vous luy deuez les premices de vos seruices; là se voit le grand monde en sa masse, ailleurs il ne se voit qu'en détail: en apprenant en ce lieu-là le deuoir de soldat, vous ne manquerez ny de Maistres ny de temps pour vos autres exercices, pourueu que vous ayez le jugement de le bien mesnager. En ce mesme lieu le commerce du soldat, de l'officier, du bourgeois, de l'artisan, du filou, du deuot, & la presence de la Cour, vous peuuent donner d'vn seul aspect vne idée generale de l'ordre & du desordre du monde, dont la consideration ne vous sera pas du tout inutile en vostre conduitte: vostre an de nouitiat expiré dans les Gardes, vous pourrez aller faire vostre profession dans l'armée.

CHAPITRE XXIII.

Sept conſeils pour l'homme de guerre.

IVSQVES icy, mes amis, j'ay traitté auec vous comme vn bon pere qui apprend à ſes enfans leurs premieres allures, & qui les ſoûtient par les cordons: maintenant que ie vous conſidere comme initiez dans le meſtier, outre la qualité de pere que j'auois desja, j'acquiers auſſi ſur vous celle d'vn ancien officier, & ſous ce double reſpect vous deuez encore plus de deference à mes conſeils touchant la profeſſion où vous eſtes appellez.

Premier Conſeil.

MON fils, le premier conſeil que ie te donne, eſt que ſi tu ne te ſens le cœur bon pour les armes, & que tu ne ſois bien reſolu de ſeruir le Roy fidellement, tu ne t'en meſles point: quoy que ta condition t'y oblige, on ne t'y contraint pas. L'arriere-ban n'eſt plus en vſage, & quand il y ſeroit, la prudence de nos loix te permet de remplacer l'obligation de ton ſeruice de la preſence d'vn autre, qui vaudra mieux que toy. N'adjouſte point à la foibleſſe de ton cœur vn ſacrilege que tu commets en violant par laſcheté, ou par infidelité, le ſerment que tu preſtes entre les mains du Commiſſaire, de bien & fidellement ſeruir. La foy que tu luy donne à la teſte du bataillon la main leuée deuers le Ciel, eſt vn vœu ſolemnel que tu fais en la preſence de Dieu & des

hommes, qui n'est d'vne guere moindre obligation que les autres. Ceux-là ne se font qu'vne fois en la vie, le tien se renouuelle à toutes les monstres. Leur solde n'est qu'à credit & en esperance, la tienne est presente; & mesme on pourroit dire que leur desertion n'est qu'vn peché particulier, & que la tienne est vn crime public.

Ainsi, mon enfant, meurs plustost que de rien faire dans l'armée qui te puisse deshonnorer, il y auroit trop de tesmoins de ta honte. L'ancienne discipline, qui punissoit de mort l'homme lasche, estoit moins seuere que la nostre, qui prolonge le sentiment de son infamie, en le laissant suruiure à son honneur.

II. Conseil.

MON second conseil est que tu ne t'opiniastres dans le combat qu'autant de temps que les ennemis te feront teste: quand ils seront vne fois rompus, & qu'il n'y aura plus pour eux aucune esperance de r'aliement, fay ferme & laisse acheuer leur desroute à ceux qui ont besoin de se mettre en curée. Ne te soüille point du sang de celuy qui fuït, & moins encore de celuy qui se rend. Les blessures que l'on fait par derriere sont plus honteuses que celles qu'on y reçoit. Tu crains celuy que tu frappes en cét estat, en ne luy touchant point tu le mesprises. Dans vne armée il y a trois sortes de courages, les meilleurs commencent la victoire, les mediocres la sui-

uent, & les autres font le maſſacre ; ſois des premiers.

III. Conſeil.

SI quelqu'vn ſe rend à toy, & qu'il ſoit de condition que tu en puiſſes diſpoſer à ta volonté, laiſſe-le luy-meſme ordonner de ſa rançon : s'il ne te veut rien promettre, fais vn acte de charité ſans bourſe deſlier, & le renuoye : s'il te promet quelque choſe, remets-le en liberté ſur ſa foy ; s'il y manque, croy que ç'a eſté par impuiſſance d'y ſatisfaire, & qu'en vain tu luy aurois donné la ſeureté de ſa vie, ſi tu l'auois priué de ce qui luy fait beſoin pour l'entretenir ; à dire vray ce trafic eſt d'vne bien courte ambition.

IV. Conſeil.

IE te recommande ſur tout de ne ſaccager jamais le lieu de ton logement ; celuy qui t'y reçoit eſt ton hoſte & toy le ſien, qui eſt vn nom de bien-veillance mutuelle. Si c'eſt ton païs que tu rauages, dés-là tu commets vn parricide : ſi c'eſt vn païs de conqueſte, eſpargne-le, mon enfant, il deuient le domaine de celuy qui t'a mis les armes en main ; que ton inſolence ne faſſe point craindre ſa domination. Si c'eſt vn païs ennemy, n'en ſois point le deſtructeur, de peur qu'en ſeuiſſant contre les ouurages de l'art & de la nature, tu ne te commettes auec ton goujat, en te rendant le compagnon & le complice des deſordres qu'il eſt en poſſeſſion de faire.

V. Conſeil.

SI tu peux meriter vn jour par tes ſeruices que le Roy te donne le gouuernement de quelque place frontiere ; ſi elle eſt de ſon ancien domaine, outre la vigilance de ta garde, gouuerne-toy de ſorte que ta debonnaireté enuers les habitans te ſerue d'vne ſeconde garniſon ; & que leurs voiſins, en l'image qu'ils verront en ta perſonne de la bonté de ton maiſtre, ayent ſujet de le ſouhaitter pour leur Prince. Si c'eſt dans vne place de conqueſte, apprens de moy que les acqueſts de la force ne ſe conſeruent que par la Iuſtice, & qu'il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe rompre le joug d'vne ancienne ſeruitude en faueur d'vne nouuelle ſujettion. Propoſe-toy ſimplement le ſeruice du Roy, la ſeureté de la place, la protection, & non pas le pillage de ceux qui ſeront ſous ta coulevrine, & vne integrité de vie exemplaire, qui ſont les marques eſſentielles d'vn bon Gouuerneur. La grande ſuitte, les riches ameublemens, le luxe de la table, n'en ſont que les fauſſes apparences, ne les affecte point, n'ayant pas aſſez de bien pour en ſouſtenir la deſpence : Toutes ces choſes qui ne ſont que d'oſtentation, ſeroient autant d'ennemis de ton deuoir que tu logerois en ton cœur.

VI. Conſeil.

SI quelqu'vn te confie ſans commiſſion le ſous-gouuernement d'vne place du Roy,

&

& qu'il abandonne ſon ſeruice, retire-toy du ſien ſans le troubler en ce qu'il t'aura confié. Tu n'es pas moins obligé de conſeruer le deuoir du droit des Gens, qui eſt de remettre le depoſt; que le deuoir de la loy de l'Eſtat, qui eſt d'eſtre fidelle à ton Prince: tu ſatisfaits par ce moyen à l'vn & à l'autre.

VII. Conſeil.

QVELQVE employ que tu ayes, ne ſois point intereſſé du coſté de la bourſe, ne t'amuſe point à ce qu'on appelle le tour du baſton, cette meſquinerie eſt ſordide & d'vn petit reuenu. Abſtiens-toy de ce menu trafic, quand meſme il te ſeroit permis, afin qu'à peu de frais tes mains & ta cupidité s'accouſtument à ſe tenir en leur deuoir.

I'ay fait ce que ie te conſeille, m'eſtant veu officier dans vne place, où les fermiers du Roy me voulurent continuer vne gratification qu'ils auoient accouſtumé de faire à ceux qui m'auoient deuancé, & meſme auec quelque augmentation; ie la refuſay pour n'auoir pas la honte, eſtant appointé du Roy, d'engager ſon officier ſous vne autre paye que la ſienne.

CHAPITRE XXIV.

Trois Conseils pour la fortune. Le I. De suiure tousiours la Cour & l'armée. Le II. De suiure le mouuement de son instinct. Le III. De se proposer vne honneste fin en toutes choses.

Premier Conseil.

POVR ce qui est des voyes que vous deuez tenir en la recherche de ce qu'on appelle fortune, ie n'ay point d'autre conseil à vous donner, sinon que vous vous presentiez tousiours à elle aux lieux où elle vous puisse voir, qui sont la Cour & l'armée, & qu'estant là vous la laissiez disposer de vous selon son bon plaisir. Aydez-vous-y de vos soins en attendant patiemment ce qu'elle en ordonnera, ou vous aurez de mauuaises heures. L'experience m'a fait voir que c'est vne maistresse qui desire simplement l'assiduité de nostre presence, sans vouloir estre forcée qu'à ce qu'il luy plaist, & que ceux mesmes par les mains desquels se fait le departement de ses graces veulent comme elle, cette mesme submission. I'ay reconnu qu'en vain ie m'estois proposé de mourir, ou de tirer d'elle quelque meilleur party que ie n'ay fait, ma vie m'ayant esté conseruée presque en despit de moy, sans auoir receu d'elle qu'vne bien petite part de ses faueurs.

Il est vray qu'elle m'a presenté la Lieutenance Colonelle du regiment de saint Luc, à present Persan, que j'eusse acceptée, si alors

ie n'euſſe point eſté menacé d'vne phtiſie: & depuis quatre ans encore feu Monſieur le Mareſchal de Vitry enuoya juſques chez moy m'offrir le meſme employ dans le regiment de la Reyne: mais mon impuiſſance d'en pouuoir ſouſtenir la deſpence, m'obligea de faire en moy-meſme cette ſage reflexion, qu'en l'âge où j'eſtois ma famille auoit plus beſoin de ma preſence que le Roy de mon ſeruice.

Neantmoins telle qu'a eſté ma petite fortune, j'ay tout ſujet de remercier Dieu de m'auoir fait la grace de ſubſiſter honneſtement du reuenu de l'autel dans le ſeruice de l'autel; d'y auoir demeuré aſſez long-temps ſans honte que ie ſçache, d'en auoir retiré dequoy remplacer les auances que j'ay faites de mon bien dans les premieres années de mon ſeruice, & que ſa prouidence ait permis pour mon repos qu'on m'ait oſté d'vne place où l'aſſiduité de ma demeure m'euſt empeſché de rencontrer, comme j'ay fait, voſtre mere, d'où me vient la benediction de voſtre naiſſance, mes amis, & vn autre ſecours qu'on ne veut pas que ie publie, par le moyen duquel ie reçoy les meſmes eſtats que j'auois du Roy, lors que j'eſtois ſon officier. Ainſi il a plû à la miſericorde diuine de me continuer mes appointemens en ma retraitte comme durant le temps de mon ſeruice, en changeant ſeulement la main de ſon treſorier.

II. Conseil.

MEs eusans, j'ay encore vn aduis tres-considerable à vous donner, touchant le progrés du cours de vostre fortune, qui est d'escouter le conseil de vos amis: mais s'il est tout à fait contraire au vostre, & que vous soyez en aage de faire eslection des voyes que vous deuez tenir, suiuez le mouuement de vostre instinct, si vous sentez qu'il vous face violence. Nos desseins se mesurent selon l'estenduë de nostre ame grande ou petite, à peine en peux-tu rencontrer vne de ta jauge, qui te soit si propre qu'en leur execution la mesure d'autruy ne se trouue ou plus longue ou plus courte que la tienne. C'est la cause pourquoy nous voyons vn chacun de nous assez sage en ses affaires propres, pourueu qu'il s'y applique; d'autant qu'il les conduit selon luy. La diuersité d'aage, de temperament, de condition, d'interest, sont autant de nuances differentes en l'aspect de l'estre des choses, dont la varieté empesche que le conseil d'autruy ne puisse bien conuenir auec nous des moyens qui nous sont tout à fait proportionnez.

Les grandes actions que nous voyons reüssir, qui nous sembloient impossibles, auant leur execution, ne peuuent proceder d'ailleurs que de l'impulsion interne de quelque particulier esprit de conduitte, qui force celuy qui les fait de les entreprendre malgré son raisonnement, autrement elles ne se feront point.

Par cette ſeule raiſon nous ne voyons point que les Republiques ayent accouſtumé de faire de ſi grands progrez que les Monarchies, d'autant que tous les grands deſſeins ont touſiours quelque choſe de hazardeux, & que dans les Communautez le deſir de ſe conſeruer eſt populaire & plus vniuerſel que celuy de s'accroiſtre; joint auſſi qu'il eſt du tout impoſſible que tant de differens eſprits qui ont leur voix dans le Conſeil, puiſſent auoir tous vn commun preſſentiment ſi le ſuccez de la choſe dont ils deliberent ſera heureux ou non; là où quand toutes choſes ſont regies par la volonté d'vn ſeul, nous voyons ordinairement reüſſir les grands deſſeins, ſoit que ſa preuoyance luy r'approche comme auec des lunettes de longue veuë le ſuccés de l'auenir, qui eſt imperceptible à la connoiſſance de beaucoup d'yeux qui regardent diuerſement les choſes, ou ſoit que ſans conſulter dauantage il rende vne obeïſſance aueugle à l'impulſion de ſon genie, qui luy reſpond de leur euenement. De là procedent les actions incroyables qui ſe font dans les Monarchies ſous le gouuernement d'vn excellent Prince, ou ſous la direction de quelque heureux & auiſé Miniſtre durant ſa minorité, teſmoin l'exemple du Regne preſent: ou ſous quelque majorité qui ait eu la prudence de s'aſſoc'er aux affaires quelque ſage Confident d'Eſtat, teſmoin l'exemple du Regne paſſé, qui peut-eſtre euſt encore produit quelque choſe de plus grand, ſi le mouuement regulier de la

direction n'eust point esté souuent retardé par celuy de la maistresse rouë, qui ne luy estoit pas toûjours concentrique.

Certes quand il me souuient d'auoir veu vn Gentil-homme de Poictou, cadet de sa maison, bonne à la verité, mais pleine d'affaires, se proposer auant que d'estre encore dans le ministere, de remettre entre les mains du Roy les places que tenoient ceux de la Religion dans le Royaume, & de changer les grands desseins de la maison d'Austriche en la necessité de se conseruer plustost que de s'accroistre; ie me sens entierement conuaincu, veu la difficulté de ce projet, de croire que s'il n'eust eu vn esprit particulier de lumiere qui luy faisoit voir à l'œil la possibilité de toutes ces choses, il ne les eust jamais entreprises.

La reprise de Ré, la prise de Nancy, le dernier secours de Casal, celuy de Leucate & de la ville de Turin, sont actions trop hardies, s'il est permis de le dire, pour auoir esté entreprises selon les regles d'vne conduitte ordinaire, par ceux qui les ont faites, sans auoir eu vne preconnoissance interieure de leur succés. Et quoy que la bataille de Rocroy, qui a esté suiuie de celle de Fribourg, & celle de Fribourg de celle de Nordlinghen, soient des effets certains d'vne prudence qui agit toûjours d'vne mesme force, neantmoins ces actions sont d'vne telle hauteur, veu les circonstances du temps, du lieu, & de l'aage de celuy qui les a toutes desseignées & executées de sa main,

qu'elles paroiſſent à tous ceux qui les regardent de loin des journées d'vne audace diuinement inſpirée. Son Aiteſſe me le pardonnera, s'il luy plaiſt, ces impulſions extraordinaires ont quelquesfois vn mouuement ſi ſoudain & ſi impreueu, qu'elles ſe font comme ces belles fugues de Muſique, dont l'art eſt caché, qui emportent celuy qui chante hors de luy-meſme, & qui le rauiſſent, quand elles ſont faites, d'vne pareille admiration que ceux qui l'eſcoutent.

Mes enfans, nous ne pouuons admettre la Prouidence pour les grandes choſes, ſans l'admettre auſſi pour les petites, tout ce qui eſt icy bas eſtant également petit deuant Dieu. Sur le modele de ces grandes ames dont ie viens de parler, nous auons ſujet de croire que les petites comme les noſtres ont auſſi-bien leur moteur particulier pour leur direction, que celles qui paroiſſent grandes à noſtre eſgard.

III. Conſeil.

AINSI ie vous conſeille d'abandonner voſtre conduitte à l'aſpiration de voſtre genie. Soyez aſſ urez qu'elle ſera heureuſe, pourueu que vous vous propoſiez vne honneſte fin en tout ce que vous entreprendrez. En ſe propoſant vne honneſte fin il faut de neceſſité que les moyens pour y paruenir le ſoient auſſi; autrement la fin ne le ſeroit plus, & en ce faiſant nos actions qui ont leur direction vers cette fin eſtant honneſtes, nous demeurerons toûjours dans l'habitude & en l'exercice de la

vertu, quand mesme nostre intention manqueroit de succez.

Sur tout, il est tres-important que les dessseins des Grands qui ont vne grande suitte, ayent toûjours leur respect à quelque honneste fin : si elle est autre, & qu'il se fasse vne rupture du repos public au dedans ou au dehors d'vn Estat, les calamitez qui en arriuent font qu'on regarde la vie de ceux qui les causent ; si elle est courte, elle paroist comme vn tourbillon qui renuerse tout ce qu'il rencontre, & qui finalement se dissipe en sa propre violence. Que si elle est de longue durée, on la considere comme ces grandes inondations qui submergent tout vn pays, dont les restes, s'il y en a, ne paroissent plus que comme ces tours & ces pointes de clochers à demy-noyées, qui ne subsistent au milieu de leur naufrage, que pour en mieux designer l'horreur & l'étenduë.

Vn Grand est bien malheureux, qui pouuant reluire d'vn beau feu, ne se fait voir que comme vne Comette, sa reputation est bien infortunée quand elle ne se trouue dans les Annales que comme vn tremblement de terre, ou comme vn deluge, & que la durée de sa vie ne soit fameuse que par les maux qu'il a faits. Il n'y a de la reputation que pour les Grands, soit bonne ou mauuaise, celle des petits se perd en la multitude, pour cette raison leur mouuement vers vne bonne fin doit estre plus violent que le nostre; ils voyent que leur nom ne se conserue que par là, que plusieurs siecles

apres

apres leur mort ils ont encore liaiſon auec les viuans par la veneration qu'on a pour eux, & que leur memoire en vieilliſſant rend vne meilleure odeur, comme celle des meſchans vne plus puante, pour s'eſtre propoſez vne mauuaiſe fin: La cheute des derniers eſt comme celle du tonnerre qui tombe auec grand bruit, & qui ne laiſſe rien de remarquable apres luy que le dommage qu'il a fait, & vne infection qui empoiſonne le lieu de ſa cheute.

CHAPITRE XXV.

Cinq aduis touchant la conduitte de ſa maiſon.

MEs enfans, apres vous auoir entretenus de l'honneſte fin que doiuent auoir toutes vos actions, ie viens à la conduitte de voſtre maiſon, qui n'eſt pas de petite importance. Si comme les Cheualiers errans on trouuoit toûjours ſon equipage preſt & le couuert mis, ie vous conſeillerois de ſuiure comme eux le cours de vos auentures, ſans auoir nul autre ſoin: mais ayant beſoin du peu de bien que ie vous laiſſe pour vous ſeruir de pain de munition, juſques à ce que le Roy vous en donne d'autre, il eſt à propos que vous ſçachiez comme il le faut meſnager. Les loix n'en permettent la diſpoſition qu'à vingt-cinq ans, ſoit qu'elles ayent eu cette viſée de n'abandonner pas au premier aage, qui eſt deſpenſier & inconſideré, vn viatique dont

le dernier a plus besoin encore que le premier, ou qu'elles ayent eu quelque autre respect, elles me semblent tres-sages, d'auoir suspendu nostre puissance d'agir en nos affaires jusques en cét âge-là ; dautant que la conduitte d'vne maison, qui est penible, eust fait vne trop grande diuersion de nos premieres années, dont l'employ se fait plus vtilement en l'estude de la profession que nous voulons suiure, qu'en quelque autre occupation que ce puisse estre. Nos statuts ont voulu pour cét effet que le caractere de Prestrise & de Iuge ne pûst estre plustost conferé qu'à xxv. ans, pour donner plus de loisir de se rendre capable en l'vn & en l'autre, attendu mesme qu'il n'estoit pas raisonnable qu'on fust arbitre de la conscience d'autruy auant que de sçauoir gouuerner la sienne, ny que nous eussions jurisdiction sur vn bien qui n'est point à nous, & que nous ne l'eussions point sur le nostre. Tu voy, mon fils, qu'en ces deux choses il faut auoir attaint vn certain âge auant que d'en faire la profession, c'est en quoy se trouuent les auantages de la tienne, en laquelle pour y auoir commandement on ne compte point le temps, ny les années de seruice, on regarde seulement à leur prix, & à ce que vaut celuy qui les fait. Tel s'est veu par la loy auoir la disposition de tous les commandemens d'vne armée, qui par la mesme loy estant encore mineur ne l'auoit pas de son bien. Les siecles passez & le present nous en fourniſſent de riches exemples, que ie quitte pour reprendre les voyes

que ie veux que tu ſuiues en la conduitte de ta maiſon.

I. Premierement, mes enfans, apres vos premiers ſeruices rendus à l'Eſtat, dont l'intereſt va deuant le voſtre, j'entens qu'à vingt-cinq ans vous preniez connoiſſance de voſtre bien, puiſque nos loix, qui ſont nos ſages conſeilleres, vous en mettent en poſſeſſion en cét âge-là.

Ie ne vous laiſſe point de procez, n'en ayez point enſemble, ie vous en conjure, ny auec vos voiſins, s'il ſe peut. Ie voudrois bien qu'il ne vous falluſt point entre vous & eux autre loy que celle de voſtre conſcience. Si on vous en intente quelqu'vn, taſchez d'en ſortir à l'amiable, & relaſchez pluſtoſt quelque choſe du voſtre. Vn arreſt engendre vn autre arreſt, & cét autre vn autre : neantmoins s'il vous faut plaider, attendez de vos Iuges ce que Dieu leur inſpirera pour voſtre repos. Demandez-leur ſimplement en les ſollicitant, d'eſtre attentifs à voſtre cauſe ; toute autre priere que celle de leur attention les ſollicite de leur deshonneur. Dites-leur nuëment ce qui eſt de voſtre affaire, quand meſme il vous deuroit nuire, ils vous en ſeront plus indulgens. Quelque arreſt qu'on vous donne, rendez le meſme reſpect à vos Iuges, que ſi Dieu l'auoit luy-meſme prononcé. Ceux qui ſont aſſis dans ſon tribunal, quoy qu'ils faſſent, ne ſont que les miniſtres de ſa volonté.

II. Ie ſuis d'aduis auſſi que vous taſchiez d'auoir quelques notions generales de voſtre

coustumier, afin que vous ne tombiez pas si aueuglément sous la direction de ceux auſquels vous commettrez le soin de vos affaires, que vous ne puissiez bien connoistre s'ils s'en acquittent fidellement ou non, regardez-les auec attention; l'œil du maistre qui engraisse le cheual, doit empescher que son seruiteur ne se rempliſſe par trop, ou il en sera mal seruy. Quand on se croit à couuert sous l'aueugle confiance de son maistre, on deuient de fidelle, infidelle; & de soigneux, nonchalant. Enfin, il arriue souuent que par cette negligence on se trouue encore plus soy-mesme sous le gouuernement de son valet, que ne sont les affaires qui luy sont commises.

Ie vous donne ce conseil, mes enfans, sans croire qu'il se puisse appliquer à vostre fortune, elle est si petite qu'elle n'a pas besoin d'autre intendant que de vous-mesme: mais ayant eu le dessein d'appeller sous vostre nom au partage de cette heredité tous les jeunes gens de quelque condition qu'ils soient, ie me trouue engagé d'y inserer beaucoup de choses, qui sont plus de l'vsage public que du vostre.

III. En parlant à vous, ie donne aduis à toute personne qui aura besoin d'aide en la direction de ses affaires, de ne se seruir point d'vn homme qui soit sordide ny mechanique. Vn vilain, en espargnant peu de chose communique la contagion de son ame à ce qu'il mesnage: il soüille tout ce qu'il touche comme les harpies, & leur imprime ie ne sçay

quelle ordure qui peut faire ſa reflexion contre l'honneur de celuy qui le met en beſogne. On peut dire de la meſquinerie, que c'eſt vne épargne, qui pour vne once de reſerue produit vn quintal de honte, elle n'eſt lucratiue que pour celuy qui la fait, d'autant qu'elle luy ſert de leurre pour vne plus grande confiance. Tout meſquin eſt auare, & tout auare ne peut eſtre fidelle. Il regarde le bien que tu luy mets entre les mains comme l'objet de ſa proye, & le meſnage auſſi ſordidement comme ſi elle eſtoit deſia ſienne. S'il paroiſt fidelle en la conduitte des petits ruiſſeaux qui doiuent remplir ta ciſterne ce n'eſt que pour puiſer largement & plus ſeurement en ſa profondeur, obſerue-le de prés aux choſes qu'il penſe que tu negliges, & tu deſcouuriras bien-toſt qu'il n'eſt bon meſnager que pour luy.

IV. Ne te ſers point auſſi d'vn chicaneur, c'eſt vn Crauate qui ne ſçait que fuïr & eſcarmoucher, dont toute la force ne conſiſte qu'en ſes deſtours, & qui faute d'auoir l'intelligence de coupper vn procés juſques dans ſa racine, ſe contente de le retailler, d'où naiſſent vne infinité de nouueaux rejettons, au lieu qu'vn homme intelligent pouſſe vne affaire toute d'vne haleine, & porte le remede tout droit à la ſource du mal. Enfin le piege que tend vn chicaneur eſt ou ſi groſſier qu'on le deſcouure, ou ſi delié qu'on le rompt. Ainſi il ne ſe trouue tendu que pour ſon maiſtre ſeul, qui eſt peut-eſtre, auſſi la ſeule proye qu'il pretend.

V. C'est pourquoy il est tres-necessaire que tu fasses souuent vne reueuë sur ce qui se passe en la maison, afin que tu voyes comme quoy se gouuernent ceux qui te seruent. Les affaires ont veritablement quelque chose de rude & d'austere en leur abord, dautant qu'elles font vne abstraction de nous à elles. Faisons mieux, faisons vne attraction d'elles à nous, & elles se rendront plus familieres. La premiere demande temporelle que nous faisons à Dieu, est celle de nostre pain quotidien, s'il nous le donne, allumons nostre lumiere naturelle pour le mesnager, plustost que de l'estaindre en l'abandonnant aueuglément sous la conduitte d'autruy. L'instruction de nos affaires particulieres, nous donne l'intelligence des generales : parce que la loy commune de l'Estat nous tenant tous assujettis sous vn mesme deuoir, ie ne puis sçauoir comme quoy il me faut honnestement vser de ce qui est à moy, que ie n'aye en mesme temps vne idée de ce qui se doit faire en la famille d'autruy.

CHAPITRE XXVI.

Qu'il faut auoir quelques notions generales des choses publiques. Qu'on ne les peut apprendre hors de la Court & pourquoy il y faut passer vne partie de sa vie.

IE serois d'auis aussi, puis qu'vn chacun de nous n'est qu'vne partie d'vn plus grand tout, que tu eusses quelques notions generales comme quoy se gouuerne ce grand corps,

dont tu es vne partie, & de quelles pieces il eſt compoſé. Pluſieurs teſtes aſſemblées font vne famille; pluſieurs familles vn village & vne ville; pluſieurs villes vne prouince, & pluſieurs prouinces vn Eſtat, qui eſt gouuerné par la puiſſance d'vn ſeul, de l'authorité duquel deriue vne loy commune, qui fait la liaiſon de toutes ces parties entr'elles, dont reſulte vne correſpondance reſpectiue du chef aux membres, & des membres au chef, pour le maintien commun du total. Ce total eſt compoſé de quatre differentes conditions d'hommes; de la Nobleſſe, du Clergé, de la Iuſtice, & du Peuple. Du concours des ſeruices de chaque condition, & de leur juſte temperament entr'elles dépend la paix & la ſeureté publique.

Le Clergé entretient l'vnion de Dieu auec l'Eſtat: la Nobleſſe en aſſeure le dedans & le dehors par les armes: la Iuſtice en maintient la concorde ſous l'authorité de la loy, & le peuple y contribuë de ſa ſubſtance. La bonne intelligence du Prince, auec tous ces differens eſtages de ſes ſubjets eſt ſi grande, que nos Rois ont dit preſque auſſi ſouuent, qu'ils eſtoient le premier Bourgeois de leur Ville capitale, comme ils ſe diſent les premiers Gentilshommes de leur Royaume. Leur lict de Iuſtice, & leur onction ſacrée, teſmoignent auſſi qu'ils en ſont le premier Iuſticier & le premier Prelat. Ainſi, faiſant teſte par tout, il doit y auoir vn reſpect mutuel de condition à condition, dont il plaiſt au Prince de

faire la premiere teste en chaque estage.

Mon enfant, tu as vne place en ce grand tout : si tu peux sçauoir comme il se gouuerne, elle en sera mieux remplie, & toy plus satisfait. Quoy que ta condition t'appelle à vn mestier auquel quelques siecles barbares ont crû que pour y bien reüssir il falloit estre ignorant ; il y en a eu d'autres plus aduisez, qui n'ont pas tenu cette opinion. Parmy la plus belliqueuse nation qui ait jamais esté, on voyoit à toute heure les Generaux d'armée en descendant du char de leur ttiomphe aller au Conseil d'Estat, assister au conseil des parties, faire les charges de Lieutenant Ciuil, de grand Voyer, de Tresorier de l'épargne, & de là retourner aux commandemens des armées, qui est vn tesmoignage que toutes ces fonctions n'estoient point incompatibles entr'elles. Sans aller chercher des exemples au loin, nos progrez en Flandres ne procedent que de ce que nos premiers Princes du Sang, font voir qu'ils rempliſſent aussi dignement les premieres places dans vn conseil que dans le commandement des armées, & qu'estre vn bon chef de conseil & vn bon chef de guerre, est également vn effet de leur mestier.

Quand il n'y auroit point d'autre profit à faire en cét estude, que la satisfaction qu'il y a de voir par combien de conduits differens se dériue le flux du premier commandement jusques aux moindres parties de l'Estat, & comme se fait le reflux de l'obeïssance vers la premiere source du commandement, touſ-

jours eſt-ce vne belle choſe à conſiderer. Cette connoiſſance eſt plus aiſée à acquerir que l'on ne ſe l'imagine : la lecture des ordonnances, aydée de quelque conference auec ceux du meſtier, dont tu trouueras en Cour tous les atteliers, te donnera en peu de temps cette intelligence, laquelle comme vne belle anatomie d'Eſtat te repreſentera par ordre & d'vne ſeule veuë toutes les pieces differentes dont eſt compoſé le noſtre. Ce n'eſt point vne mediocre ſatisfaction de connoiſtre la ſymmetrie d'vn tout dont nous ſommes vne partie, quand meſme cette connoiſſance deuroit demeurer oiſiue en nous, & ſans en faire aucune application.

Mon fils, cét eſtude ne ſe peut faire hors de la Cour, d'autant qu'elle contient toutes les parties nobles de ce grand tout : Il faut y paſſer vne partie de ſa vie, & taſcher, eſtant desja le ſubjet de ton Roy, d'eſtre encore de ſa maiſon, ſon penſionnaire ou ſon officier. Employe tes ſeruices & tes plus belles années en ce deſſein : mais ſi la fortune te rejette comme elle m'a fait, penſe à ta retraitte en vieilliſſant. Cét âge auancé eſt vne morte ſaiſon, qui ne produit rien.

Vn vieux courtiſan qui cherche encore fortune, n'eſt pas moins digne de mocquerie qu'vn vieux amant : Les maiſtreſſes qu'ils ſeruent l'vn & l'autre en ce temps-là, ne leur ſçauroient faire plus de faueur qu'en leur refuſant celle qu'ils demandent, dont peut-eſtre les fonctions ſeront au deſſus de leurs forces. Si

l'on accorde quelque chose à leur perseuerance, ce doit estre vne grace d'oblat, qui n'oblige qu'à vn seruice mediocre, ou à rien du tout.

Quoy qu'il semble que le partage des biens de la terre soit desja fait quand nous venons au monde, nos portions neantmoins ne sont pas si fixes qu'elles ne se puissent accroistre ou diminuer, Dieu ayant voulu pour maintenir entre les hommes quelque égalité, que le flux & reflux de la fortune en fist de temps en temps vne nouuelle diuision. La Cour est le lieu du change le plus considerable, les Grands s'y font & s'y deffont pour faire place aux petits qui s'y éleuent, & qui s'y ruïnent aussi pour faire place à d'autres. C'est en ce lieu-là que paroist le plus grand tour de cette reuolution : dans les Prouinces son mouuement est comme celuy qui se fait aupres de l'essieu, qui est si lent qu'il est presque imperceptible. On auroit tort de se plaindre de cette vicissitude, qui est vn effet de la Prouidence, laquelle veut faire voir aux hommes qu'elle les appelle chacun à son tour aux biens & aux honneurs : Et d'autant que l'ordre qu'elle tient nous est inconnu, nous donnons inconsiderément à l'action de Dieu le nom de la Fortune.

La Cour comme ie l'ay dit, est le principal attelier de ce changement, tout y est grand au respect des Prouinces, & tout petit au respect du Prince, & de ceux de son Sang. Leur presence rend en quelque sorte tout le reste egal, qui ne le seroit point hors de là. Quoy

qu'elle paroiſſe vn lieu de grand bruit & de grande confuſion, & que ce ſoit là que ſe forment les orages & le tonnerre, on y eſt touſjours mieux & plus ſeurement qu'aux lieux qui ſont au deſſous. La Cour pour le moins a cela d'excellent, que ſi elle n'aduance pas celuy qui ſe propoſe d'y demeurer, elle le façonne, dautant que les vertus y ſont en leur exaltation, & les vices en leur dechet, pour ne paroiſtre pas à la veuë du Prince.

CHAPITRE XXVII.

Des vices auſquels les hommes de la Cour ſont les plus ſuiets, qui ſont la vanité, la mocquerie, la diſſimulation, l'ambition, & le luxe.

LES vices de la Cour les plus ordinaires ſont la vanité, la mocquerie, la diſſimulation, l'ambition & le luxe. La vanité eſt proprement vne foibleſſe ou vne impuiſſance d'ame, de contenir au dedans de nous-meſme la bonne opinion que nous en auons, ſoit que le contentement que nous en reſſentons ſoit trop grand pour la petiteſſe du vaiſſeau qui le reçoit, ou que l'ayant receu il ſoit ſi foible qu'il faille qu'il ſe rompe pour luy donner ſon paſſage au dehors. Les Dames, & les actions de valeur ſont la matiere la plus commune des vanitez de la Cour. On ſe perſuade en amour que c'eſt eſteindre en quelque ſorte la lumiere d'vn beau feu que de la tenir ſecrette, & qu'vne joye eſt d'vn bien petit volume, qui n'a pour toute ſon eſtenduë que le cœur de ceux

qui la ressentent. Ainsi il est assez difficile que la bouche d'vn jeune homme puisse celer vn plaisir où elle a eu tant de part. Aux actions de courage, ceux qui les font ont peur aussi de n'estre pas assez veus, & que si la victoire est muette il y a peu de difference entre le victorieux & le vaincu. De là naist l'vne & l'autre vanité, qui ont neantmoins leurs principes bien differents, la premiere procedant de l'impuissance d'vne ame qui s'entr'ouure & s'éuapore en l'excez de son plaisir; & l'autre de la foiblesse d'vn cœur mediocre, qui mesure les choses selon la peine qu'il a euë, ou selon la violence qu'il s'est faite à luy-mesme en les faisant. Il les estime selon ce qu'elles luy cousteut & non ce qu'elles valent, ce qui est cause que nous voyons tousjours les petites ames estre beaucoup plus vaines que les grandes, dautant que tout ce qu'elles font de bon leur paroist hors de leur mesure: là où les grandes qui ont plus d'estenduë, & qui sont tousjours au dessus de tout ce qu'elles font, se maintiennent dans vne aussi grande modestie que s'ils auoient honte de n'auoir pas assez fait: L'vne & l'autre vanité n'est rien autre chose que le son d'vn vaisseau creux ou foible, plus digne de mocquerie que de haine.

La mocquerie est vn autre vice de Cour, qui ne procede que d'vne bonne opinion que nous auons de nostre suffisance au dessus de celle d'autruy; elle cherche son diuertissement & celuy de la compagnie aux despens de quelqu'vn. Si elle pouuoit estre assez mo-

deſte pour ſe faire ſentir doucement ſans eſcorcher ou faire vne playe profonde, ie ne la trouuerois pas tout à fait inutile dans le commerce de la vie : Quand elle eſt ſimplement accorte & enjoüée, outre qu'elle ſert d'aſſaiſonnement en ſa conuerſation, ſa pointe eſt en quelque ſorte medicinale ; ce qu'il y a d'acre & de mordicant en elle ſe faiſant quelquefois ſentir plus vtilement qu'vn ſage conſeil : Sa liberté nous deſcouure aſſez ſouuent vn mal que nous ignorons, où noſtre amy n'oſe toucher, & le guerit en nous le faiſant connoiſtre. A la bien prendre, elle ne doit eſtre bien injurieuſe qu'en la bouche du mal-vueillant.

La diſſimulation eſt vn autre vice de l'homme de Cour, & neantmoins vne vertu d'Eſtat, qui a beſoin de cette couuerture, comme d'vne ſeconde nuict, pour mieux cacher encore le ſecret de l'Empire : l'homme de Cour en l'appliquant à ſes actions priuées, qui n'ont pas beſoin d'vne pareille conduitte que les generales, en fait vn vice particulier : c'eſt vne fauſſe reflexion de lumiere, ou pour mieux dire, hors les affaires publiques, elle n'eſt que le ſigne d'vne prudence politique. C'eſt vn déguiſement qui traueſtit ſi bien l'homme, que tout le cours de ſa vie n'eſt qu'vn menſonge continué. Le menteur a quelques interualles de verité, le diſſimulé n'en a point, & le plus ſouuent il reſſemble à ces maſques qui courent les ruës durant le Carnaval, qu'il eſt autant indifferent de connoiſtre que de ne les connoiſtre point. Deffie-toy touſjours neant-

moins de tout homme qui marche la visiere baissée, quelque intention qu'il aye il donne sujet de soupçonner en cét estat, qu'il va ou qu'il vient de faire vn meschant coup. Pour toy, jette tousjours fixement les yeux au poinct où tu tends, n'y va point de trauers ny à reculons, de peur que tu ne fasses vne fausse route. Entre les Grands mesme la dissimulation est vne vertu mediocre. Tibere n'a esté qu'vn Prince commun, quoy que le plus dangereux de tous les Empereurs, & Loüis XI. n'a pas esté ny le plus grand, ny le meilleur de nos Rois, ils ont esté tous deux grands artisans de cette prudence politique.

Mes enfans, ne craignez point de vous faire vne fenestre vis à vis du cœur, peut-estre corrigerez-vous vne partie de vos deffauts par la honte que vous aurez qu'ils soient exposez en veuë. Quand on aura vne fois reconnu qu'en toutes vos actions il n'y a rien que verité, candeur & ingenuité; s'il se presente quelque affaire qui ait besoin d'vne profonde nuict, la preoccupation de l'integrité de vostre vie passée sera cause que vous serez inuisibles en la negotiant.

Pour ce qui est de l'ambition, c'est vn vice inherant & si inseparable de la nature de l'homme, qu'il n'y a point d'âge, de condition, ny de sexe qui en soit exempt: mais comme sa matiere est plus noble & plus estenduë en la Cour, qu'elle ne l'est ailleurs, ie l'appelle vn vice de Cour, si vice se doit appeller vn appetit naturel qui est en l'homme de se pous-

ſer en auant. Il eſt vray ſi on pouuoit touſjours ſe maintenir dans vne voye honneſte pour s'eſleuer, que l'ambition ſeroit pluſtoſt vne vertu qu'vn vice : mais comme le mouuement de s'agrandir eſt violent & precipité, & que tous moyens bons ou mauuais luy ſont propres pour arriuer à ſes fins, cela eſt cauſe qu'elle decline ſouuent en vne paſſion vicieuſe.

A vray dire l'ambition eſt le ver interieur de l'homme d'eſprit, qui deuient vne abeille en l'ame du vertueux, & vne gueſpe en l'ame du meſchant. Cette paſſion a quelque rapport à la colere, qui eſt aduſte en ſes obſtructions, comme l'autre eſt maligne & enuieuſe quand elle rencontre quelque empeſchement en ſon progrez. Il faut qu'elle ſoit d'vne nature bien aueugle & bien inconſiderée, de n'auoir jamais aucun terme où elle ſe puiſſe arreſter, ſemblable à ces oiſeaux qui ont les yeux creuez qui volent touſjours en haut, pour eſtre incertains du lieu où ils ſe doiuent brancher.

Cecy eſt aſſez eſtrange, que l'ambition auec toutes ſes imperfections ne laiſſe pas de conſeruer en elle le germe de toutes les plus belles actions de la vie. Mon fils, cette naiſſance eſt baſtarde, pour leur en donner vne qui ſoit plus illuſtre & plus legitime, il ne faut auoir nul autre reſpect en les faiſant que celuy de la vertu ſeule.

Le luxe, qui conſiſte principalement en la magnificence des baſtimens, en la beauté

des meubles, en l'excés & en la delicatesse des viures, en la richesse des habits, & en la grande suitte, se pourroit mieux appeller vne pompe qu'vn vice de Cour. Toutes ces choses sont autant de refractions de grandeur, qui ont leurs apparences courbes sans l'estre. Le cours de cette profusion dans l'Estat fluë & refluë secrettement des Prouinces à la Cour, & de la Cour aux Prouinces, comme la cheute des fleuues en la mer, dont le retour se fait dans leur source par des conduits qui nous sont inconnus, pour entretenir successiuement les fleuues & la mer en leur juste grandeur: sans ce reflux leur source seroit bien-tost tarie ou engorgée.

Il n'y a que nostre Estat seul qui puisse supporter l'excés de cette despence, les autres Estats ne le peuuent sans se ruïner; Nous le voyons en ce qu'aux vns toute leur pompe est ceremoniale, & ne consiste qu'en la droite & en la gauche, ou en vn certain cortege de parade qui allonge simplement la queuë sans agrandir les aisles. Aux autres, ils ont la prudence de ne permettre pas que le Prince se fasse voir à toute heure. Cette Eclipse de sa personne n'estant en effet que le mesnage d'vn Estat qui ne se sent pas assez fort pour soustenir la splendeur qui doit toûjours accompagner la Majesté & la presence du Prince.

Pour ce qui est des autres Estats qui veulent nous imiter en cét excés, on peut dire d'eux qu'ils ne sont que nos singes, veu l'inegalité de leurs forces aux nostres. Nostre luxe est en quelque

quelque ſorte vne image de l'abondance de nature, qui quelque degaſt qu'elle ſouffre en ſes fleurs ou en ſes fruits, nous en laiſſe toûjous de reſte.

Ie diray plus, que la profuſion (n'en déplaiſe à nos loix ſomptuaires) a quelque choſe en elle de plus politique que l'eſpargne, en diminuant par la licence de ſe ruïner le reuenu des Grands qui ſont naturellement deſpenſiers, dont la puiſſance en ſe diſſipant elle-meſme deuient moins ſuſpecte à l'Eſtat. En effet tout bien conſideré, ie trouue que le luxe eſt vn mal particulier & vn bien public, dautant que par ce moyen les biens ne font que changer de main, & qu'il y a quelque juſtice œconomique, en cette reuolution ſucceſſiue, qui eſt vne des principales cauſes du maintien de l'Eſtat.

CHAPITRE XXVIII.

Des Duels, & du remede qui s'y peut apporter ſuiuant la raiſon.

OVTRE tous ces vices de Cour, il y en a encore vn autre qui s'eſt emparé de l'eſprit de la Nobleſſe, qui eſt le Duel, qui eſt pluſtoſt vne manie qu'vn vice. Ce mal, quoy qu'incurable en apparence, reſidant plus en l'opinion qu'au ſang, ou en l'humeur bilieuſe, n'a beſoin d'aucun autre remede pour ſa gueriſon, ſinon que l'eſprit du malade ſoit eſclaircy de la nature de ſon mal. Iuſques icy la rigueur des Edits n'y a pû remedier, parce

que l'imagination de la noblesse est blessée en sa partie la plus sensible, qui est l'honneur. Mais si quelqu'vn sans estre preoccupé de cette erreur commune, se donne la peine de remonter jusques à l'origine des premiers Duels, & qu'il veüille en examiner les conditions, il reconnoistra que la trempe de son honneur est meilleure qu'il ne pense, & qu'il y a fort peu d'occasions qui le jettent dans la necessité de le deffendre.

Il verra premierement, qu'il ne se faisoit point de combats sans permission : & en second lieu qu'il n'y auoit point d'injure, de quelque nature qu'elle fust, dont il y eust preuue, qui obligeast l'offensé à demander le combat, parce que les loix du païs ordonnoient de sa reparation. Mais il est vray que quand vn Gentilhomme estoit accusé de trahison, de felonnie, d'assassinat, ou de violement, qui sont tous crimes infamans, & qu'il n'y eust pas de preuues éuidentes ; mais seulement de grandes conjectures, l'accusant & l'accusé estant alors également obligez, l'vn de maintenir son accusation, & l'autre de s'en deffendre : en ce cas, le Prince qui peut bien disposer de la vie & des biens de son subject, n'ayant point de puissance sur son honneur, se voyoit reduit en la necessité de permettre le combat, dont l'euenement s'appelloit, Loy apparoissante, comme ayant fait apparoir la verité ou la fausseté de l'accusation; de la certitude de laquelle on demeuroit si bien persuadé, que le vaincu estoit declaré infame,

degradé de tous honneurs, & condamné de mourir honteuſement, s'il ne demeuroit mort ſur la place.

Ces combats ſe faiſoient d'homme à homme, ou de famille à famille, ſelon que l'injure eſtoit publique ou priuée, cela ſe juge par l'ordonnance de ſaint Loüis, qui les appelle Batailles. Nous deffendons (dit-il) batailles en toutes querelles par tout en noſtre Domaine, qui fut le premier Edit qui ſe fit en ce Royaume contre les Duels, & qui fut ſi mal obſerué que Philippes le Bel ſon petit fils l'ayant renouuellé, fut contraint à la priere de ſes ſubjets, deux ans apres les auoir interdits, de les reſtituer, à cauſe, ce dit l'Hiſtoire, des meurtres qui ſe commirent: Elle ne dit pas tolerer ny diſſimuler, mais reſtituer, qui eſt vn teſmoignage que ce fut ſuiuant les anciennes conditions, à ſçauoir au defaut de preuue, & pour crimes ſeulement qui portoient infamie, ſous la conceſſion toutesfois du Magiſtrat, comme le porte l'Arreſt qui fut donné ſur ce ſujet en l'an 1307.

Quoy que cette conceſſion euſt en ſoy quelque choſe d'inhumain & de hazardeux en ſa preuue, elle auoit auſſi quelque choſe de treſſalutaire, en ce qu'elle arreſtoit en ſa ſource vne ſuitte de meurtres, que le deſny du combat auoit accouſtumé d'attirer. Ioint auſſi qu'on ne s'expoſoit pas legerement comme on fait dans vn injuſte procedé, parce que le Magiſtrat auoit le pouuoir de decider par la loy, de l'injure faite ou receuë, s'il y auoit

preuue; & au defaut de preuue par la permission du combat.

Mes enfans, cette forme ancienne des Duels estoit bien differente de la nostre, elle estoit pleine d'vne belle audace, & toute masle en ce qu'elle n'auoit point d'autre but, que de conseruer l'honneur intereſſé & l'innocence opprimée, qui n'auoit point de tesmoins pour se justifier. Nostre Duel en comparaison n'est proprement qu'vn monstre hermaphrodite, femelle en la foiblesse des motifs de sa naissance, en l'appuy qu'il recherche d'vn second ou de plusieurs, & aux aduantages qu'il espere plus de son adresse que de sa force. Il n'a rien de masle en soy que la brutalité de son action, qui consiste à tuër ou à vaincre vn homme.

Ce monstre nouueau, qui n'estoit qu'vn auorton à son commencement, deuint vn geant depuis le deffy de Prince à Prince entre François I. & Charles Quint, lequel, quoy qu'inexecuté, fut d'vne si dangereuse consequence, qu'à l'exemple de son Roy nostre Noblesse s'imagina deslors de ne pouuoir plus terminer auec honneur quelque differend que ce fust que par la voye des armes. Et parce que ce mesme Roy ayant fait démentir l'Empereur par vn de ses Heraults, dit vn jour en pleine Cour que celuy n'estoit pas homme de bien qui enduroit vn démentir, on se persuada que cette injure ne se pouuoit reparer que par le combat, & deuint-on si ombrageux en cette matiere, qu'entre vn cela n'est

pas, vn vous vous abusez, vn ie n'en croy rien, & vn démentir on ne fit plus aucune difference. De ce malheureux exemple, & de cette preoccupation d'esprit s'est formée la frequence de la matiere de nos Duels, dont l'impunité sous ce Prince qui a regné trente & vn an, ouurit cette sanglante digue par où se perd encore aujourd'huy le plus pur & le plus beau sang qui soit en l'Estat, qui est vn mal que la rigueur de plusieurs Edits, mal obseruez à la verité, par l'indulgence criminelle de ceux qui les ont faits, n'a point encore eu la puissance de guerir.

Il se peut faire aussi que le peu de respect qu'on a rendu jusques icy aux Edits des Rois, ne procede pas tant de leur inexecution que de ce que nous sommes preoccupez d'vn zele d'honneur indiscret duquel nous penserions estre les deserteurs, si la crainte de perdre le bien & la vie, dont les Edits nous menacent, nous empeschoit de le conseruer. C'est pourquoy ie ne voy point de moyen plus asseuré pour y remedier, que d'aller au secours de l'imagination qui est la partie malade, en luy faisant connoistre qu'il n'y a point d'offense, de quelque nature qu'elle soit, qui pour sa satisfaction merite la mort d'vn homme.

L'injure la plus atroce parmy nous est le coup de main & le démentir. Vien-çà, mon enfant, si apres auoir receu cette offense on te mettoit en ta puissance celuy qui te l'auroit faite pour l'esgorger, & qu'apres il te fallust quitter le Royaume, perdre ton bien, ou estre

esgorgé toy-mesme, est-il pas vray que ce party te feroit horreur, & que tu ne l'accepterois jamais ; & neantmoins, mon enfant, en te battant, soit que tu tuës ou que tu sois tué, tu l'acceptes sans le penser faire : Dent pour dent, œil pour œil, & coup pour coup, selon la loy de nature. Si tu veux plus que cela, tu t'engages à souffrir plus aussi selon la mesme loy. Pour ce qui est du démentir, démesle ce different auec l'Escriture, qui te dit que tout homme est menteur, & non pas auec ton prochain. Si tu ments, & que ie te le die, est-ce vn crime capital de t'en aduertir ? Si tu dis vray, & que ie te démente, l'injure que ie te pense faire me demeure, tu en dois estre satisfait.

Le Prince & la Loy ont pourueu à la reparation de toutes sortes d'injures, ce n'est pas à l'offensé de les arbitrer, de peur qu'il ne deuienne luy-mesme l'injurieux en l'excez de sa reparation, il n'est pas juste qu'il soit le Iuge & la partie en sa cause. L'extrauagance de l'imagination de l'homme est estrange, qui s'estime soüillé si vn bourreau, qui est le ministre de la justice de Dieu & du Roy contre vn criminel, approche de luy, sans s'apperceuoir que nos Duels le rendent encore plus execrable que ne l'est vn bourreau; parce que s'il tuë, il deuient le criminel & le bourreau de celuy qu'il tuë ; & s'il est tué, il le deuient de soy-mesme, & d'vne ame innocente, ou de plusieurs, qui peut-estre n'ont point d'autre crime que celuy de leur combat.

Auant que de venir ſur le pré, ſi on faiſoit cette reflexion que les vies qu'on met en hazard de ſe perdre, ne ſont pas ſeulement à ceux qui les proſtituënt : qu'elles ſont à leurs peres, à leurs meres, à leurs freres, à leurs ſœurs, à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs amis, & à l'Eſtat ; ie m'aſſeure que quand on verroit que dans ce ſeul crime on commet autant de parricides, qu'il y a de perſonnes intereſſées, que les armes tomberoient des mains au plus hardy. Peut-on ſe repreſenter que l'homme ſoit fait à l'image de Dieu, & que cette diuine reſſemblance luy a eſté imprimée de ſa main propre, & en ce meſme inſtant, ſans reſpecter l'original, auoir l'audace de deſtruire l'image du Dieu ſouuerain en ſon pourtrait, qui eſt l'homme ? Ainſi, mon enfant, tu peux connoiſtre que ta reflexion ſur les circonſtances du deſſein d'vn combat, eſt bien plus propre pour te deſarmer, que n'eſt la rigueur d'vn Edit, parce que le raiſonnement inſtruit l'intellect, & l'Edit ne fait que ſimplement commander à la partie iraſcible de l'ame, qui n'eſt pas tousjours en eſtat d'obeyr.

Pour ce qui eſt des ſeconds, ie ne trouue point de manie ſi extrauagante ny ſi criminelle, & dont la contagion ſoit ſi dangereuſe que celle-là. La rage d'vn chien fol ſe peut communiquer par ſa baue ou par ſa morſure, mais il y a application, & il y faut du temps. Celle d'vn ſecond s'inſinuë en luy ſans application & ſans temps ; l'inſtant de ſon eſle-

ction luy inspire le desir d'oster la vie, l'honneur ou les armes d'vn homme qu'il connoist à peine, ou qui peut-estre est plus son amy que celuy qui luy donne ce bel employ. Il n'y a chose au monde où la puissance de la coustume fasse voir vne tyrannie si absoluë qu'en cette occasion, qui est de toutes les choses qui se font entre les hommes celle qui se doit le moins faire. Les parrains des combats permis sont deuenus les attestans des combats deffendus, & depuis (estrange gradation) ils en sont deuenus les victimes, & pourquoy? pour vn rien: car ie proteste que de mille combats qui se sont faits de ma connoissance, à peine en ay-ie veu deux dont le sujet meritast seulement vne excuse.

Dis-moy, ie te prie, tu aimes celuy duquel tu te sers de second, autrement tu ne l'employerois pas: auant que de le mettre en besogne as-tu fait cette reflexion; que tu troubles son repos; que tu luy donnes vne querelle; que tu le jettes dans la necessité de tuer vn homme, ou d'en estre tué: que tu le liures à la rigueur des Edits, à celle de perdre honteusement la vie par vn bourreau, s'il tuë; à estre pendu par les pieds, s'il est tué; à estre confisqué, à quitter son pays, sa famille, ses amis, à estre errant par le monde, sans biens, sans consolation, & peut-estre à perdre son ame. Penses-tu estre son amy, ou qu'il soit le tien, en l'exposant à tant de dangers sans aucun besoin? Dequoy t'a seruy sa presence, dequoy son combat? Il faut que la solitude te fasse

peur;

peur, que le cœur te manque, ou que tu te deffies de tes forces, d'employer pour la conſeruation de ta vie, ou de ton honneur, vne autre valeur que la tienne.

Fais mieux, ſi tu ne te peux paſſer d'vn ſecond, j'ay vn conſeil plus ſalutaire & moins cruel à te donner, ſers toy de quelqu'vn de tes ennemis. L'extrauagance de noſtre poinct d'honneur veut (tant il eſt indiſcret) qu'il te ſerue, ou qu'il s'aille offrir à ta partie: quelque party qu'il prenne, peut-eſtre te defferas-tu de deux ennemis au lieu d'vn.

Et toy ſecond, es-tu ſi peu reſpectueux aux loix de Dieu, de nature, & du Prince, que de les violer toutes, ſans ayder que de veuë à la deffenſe de ton amy, ſans injure faite ny receuë, pour ſatisfaire à ce vain ſpectre de ton opinion, conceu de l'enfer, & de ta foibleſſe, de croire que tu es deshonnoré, ſi tu ne ſers celuy qui t'employe, quoy que tu le connoiſſes peu, & que tu le deuſſes encore moins aymer? Pauure aueugle, ton honneur eſt bien plus intereſſé d'eſtre le confident & le complice de la mort de tous ceux qui demeureront en ce combat, pour ne l'auoir pas reuelé.

Ie te confeſſe, mon fils, que j'ay eſté par deux fois emporté du torrent de nos combats, comme les autres. Au premier que ie fis, où j'auois tort, ie fus eſtropié du bras droit, & pouuois perdre la vie, ſi on euſt

voulu me l'oster. Au dernier, où ie receus l'offense & le billet, ie perdis vne partie de mon sang, & mon aduersaire tout le sien. En l'vn & en l'autre combat ie ne voulus point de second, quoy qu'estropié desja au dernier, aymant mieux me commettre à la foy de mes ennemis, qui fut également loyale comme la mienne, que de hazarder auec la vie de mon amy, vn desplaisir dont ie ne me serois jamais consolé, si j'auois esté cause de sa perte.

I'ay plus fait, apres auoir pris le rendez-vous pour me battre auec le feu Baron de Canillac le beau, (pour la distinction de ceux de mesme nom) ie rencontray en y allant le feu Baron de saint Surin, lequel ayant eu aduis de ma broüillerie ne me voulut point quitter sans me seruir, & moy plustost que d'y consentir j'allay trouuer ma partie qui m'attendoit, & en sa presence ie luy demanday son amitié, & pardon s'il croyoit que ie l'eusse offensé.

Le party de nous embrasser qu'il accepta, me sembla si aduantageux, qui ie tiray plus de vanité de cette action, selon mon ressentiment, que d'aucune autre de ma vie, parce que ce fut vn troisiesme combat que ie fis alors contre moy-mesme, dont la victoire me demeura toute entiere.

Mon fils, cét exemple qui se rencontre dans vn petit sujet, tel que ie suis, n'est bon que pour toy seul, qui es mon fils, encore

eſt-il imparfait, en ce qu'il rejette ſimplement le ſeruice d'vn ſecond : il faut plus faire, & renoncer tout à fait au Duel, parce qu'il n'y a point de voye legitime qui te mette en la neceſſité de conſeruer ton honneur par le combat.

Parmy les anciens, Aſiatiques, Grecs & Romains, où la valeur a eſté en ſa plus grande eleuation, l'Hiſtoire ne fait aucune mention des Duels qu'en guerre ouuerte, encore ſont-ils en ſi petit nombre, que hors le combat de Dauid, celuy des trois Horaces, & de quelques Generaux de l'armée des Romains contre quelques autres Generaux de l'armée ennemie, qui ſe fit à la veuë des troupes. Ie ne trouue point que l'antiquité nous en fourniſſe aucun autre exemple parmy les animaux d'vne meſme eſpece : Ie ne voy point qu'il ſe faſſe de combat à outrance qu'entre les chiens, qui eſt vn animal ſujet à la rage ; n'imite point ſa ferocité. Renuoyons auſſi aux habitans du Nord cette brutalité qui nous eſt venuë d'eux de ſe faire juſtice à ſoy-meſme par le combat, & puiſque la ciuilité, la vraye valeur, & les loix auec les lettres ſont venuës d'Aſie aux Grecs, des Grecs aux Romains, & des Romains à nous, ſeruons-nous de leur exemple.

Ceſar en plain Senat receut vn billet, qu'on luy ordonna de remettre entre les mains de Caton pour le voir, il ſe trouua que

c'estoit vn poullet de Seruilia sa sœur : apres l'auoir leu, il le rejette simplement à Cesar, en luy disant, tien yurogne. Cette injure respectiue entre eux, receuë en la presence du Senat, qui estoit vne assemblée de Vice-Rois, ne les obligea point de se trouuer sur le pré: le seul respect des loix fit le holà, entre les deux plus fieres ames qui ayent jamais esté.

De nostre siecle, vn des amis de feu Monsieur de la Nouë : ayeul de celuy qui porte aujourd'huy le mesme nom, luy rapporta que quelqu'vn médisoit ouuertement de luy, & que s'il vouloit, il iroit l'appeller; Faites mieux, luy dit-il, allez le trouuer de ma part, & luy dites que ie m'obserueray si bien à l'aduenir, que ie le contraindray de m'accorder son estime, ou il sera de mauuaise humeur. Le mesme estant appellé par feu Monsieur de Bussi le braue, luy fit cette response, Que dans deux heures il se deuoit donner vn assaut, & que ce seroit en ce lieu-là que se vuideroit leur differend, qui n'estoit qu'vne jalousie de gloire entre eux. Mon fils, cét exemple est moderne & d'vne personne de ta nation, qui fut si également vaillant & sage qu'il peut tenir rang parmy les plus illustres du temps passé, il faut de necessité que tu l'accuses de foiblesse, ou que tu en sois conuaincu toy-mesme, si tu ne fais la mesme chose.

En effet la vraye valeur ne paroist jamais si bien en son lustre, qu'aux actions de guer-

te ; s'il eſt queſtion d'attaquer vne barricade ou vne breſche, outre qu'on eſt veu de loin du canon & de la mouſqueterie, on eſt encore expoſé aux mines, aux grenades & aux pots à feu, & quand tout ce peril eſt euité, vous trouuez encore vn front heriſſé de picques qui vous attend. Aux batailles il n'y a pas vn ſeul homme des ennemis qui ne ſoit armé contre toy, & qui ne te veüille oſter la vie s'il le peut faire. Apres auoir ſouſtenu le choc d'vne armée entiere, eſt-il poſſible qu'on veüille tirer vanité d'vn Duel où l'on n'a qu'vn ſeul homme à combattre, ſans auoir l'imagination bien malade ? pour la guerir, comme elle eſt la partie la plus criminelle des combatans, ie ſerois d'aduis qu'on luy appliquaſt vn appareil qui ſe fiſt ſentir juſques au vif, & voudrois pour cét effet, qu'aux combats ſanglans faits auec des ſeconds, ceux qui reſteroient en vie fuſſent enfermez l'eſpace de trois jours auec les morts & les bleſſez, & que ce fuſt dans vn lieu ſi eſtroit, qu'ils ne pûſſent pas retirer leur veuë de deſſus eux.

Leur imagination alors ſera d'vne trempe bien dure, ſi elle n'eſt penetrée de la preſence d'vn objet ſi funeſte, & conuaincuë qu'il y euſt eu bien plus d'honneur de n'employer pas vn amy, ou de ne le ſeruir pas, que de ſe voir reduits en cette extremité. Cét exemple eſt dur, mais en ces dures occaſions, c'eſt eſtre humain que de n'auoir point d'humanité.

Mes enfans, ie vous ay representé l'origine des Duels, leurs progrez, l'abus des seconds, & combien cette manie, qui n'est qu'vne extrauagance de nostre opinion, a causé de maux reels, afin de vous en donner vne telle auersion, que vous puissiez sans aucune repugnance obeyr au dernier Edit du Roy contre les Duels.

Edit qui engage tellement l'honneur & la conscience de sa Majesté, qu'il n'y a point de sujet de quelque condition qu'il soit, qui puisse demander grace pour autruy, sans commettre quelque espece de desertion & de felonnie, en preferant la teste d'vn criminel à la parole sacrée de son Prince, de laquelle il a voulu que Dieu mesme fust le depositaire & le tesmoin.

Fermez, Sire, fermez cette sanglante digue par où se perd tant de beau sang; & le vostre se multipliera en mille generations. Le sang de François I. qui l'ouurit par son indulgence ne paroist plus en ses masles. Il eut trois fils dont il en mourut deux auant luy. Henry II. son troisiesme en eut cinq, dont trois furent mariez, & regnerent, sans qu'aucun d'eux ait laissé de descendans; ny les autres: & de cinq filles qu'il eut, il n'y a fecondité qui paroisse maintenant qu'en la seule personne d'Elizabeth ayeule de la Reyne vostre mere.

Faites, Sire, que Dieu qui l'a reseruée pour vostre naissance miraculeuse, pour la con-

duite de voſtre Eſtat ſous voſtre minorité, & pour aſſiſter voſtre majorité de ſes conſeils, l'ait auſſi reſeruée, afin que ce monſtre hermaphrodite des Duels qui a cauſé tant de maux, & peut-eſtre l'extinction d'vne ſi nombreuſe poſterité que celle de François I. eſtant eſtouffé ſous voſtre autorité dans ſa race, n'empeſche point que la voſtre ne ſe prouigne en mille & mille generations.

CHAPITRE XXIX.

Six Conseils pour l'homme de Cour. I. D'estre au Roy, II. Comme on se doit gouuerner auec les fauoris. III. De s'accommoder au temps. IV. D'estre souple. V. De n'estre pas trop scrupuleux en ce qui est de son honneur. VI. De suiure la mode.

MON enfant aux cinq choses que ie viens de toucher, j'ay fait à peu prés le dénombrement des imperfections de la Cour les plus essentielles, les autres qui s'y remarquent sont vices de passage; ceux cy luy sont inherents : neantmoins quelques defauts qu'ils ayent ils sont plus excusables en ce lieu-là qu'ils ne le sont ailleurs.

Aux champs la vanité la plus ordinaire est celle de la race, qui n'est qu'vne reflexion de la lumiere de nos peres. La mocquerie y est injurieuse, la dissimulation y est infidelle, l'ambition se termine à l'offerte & au pain benist, & le luxe en la table simplement, & aux chiens. Ces defauts ayant en Cour de plus nobles sujets où s'appliquer, y sont aussi plus supportables.

La Cour a ses vices & ses vertus, & la plus espurée que i'y aye jamais connuë sans aucun meslange de vice, ç'a esté celle de feu Monsieur le Marquis de Senecey le pere : Il estoit également sage, vaillant, sçauant & bon, ou pour mieux dire, il estoit vertueux selon Dieu & selon la Cour, qui sont deux

deux choſes aſſez difficiles à concilier enſemble.

Mon fils, de cét exemple illuſtre ie reuiens à toy pour te dire que hors de la Cour, on ne voit rien d'acheué : ny point de belles vies : c'eſt pourquoy ie ſuis d'aduis que la voſtre reçoiue en ce lieu-là ſa premiere forme. Ie vous laiſſe peu de bien pour y pouuoir ſouſtenir la deſpenſe qu'il y faut faire, il en faut hazarder vne partie comme j'ay fait, la fortune veut qu'on s'hypotheque à elle en la ſeruant : cependant ou l'on ſe façonne, ou l'on meurt dans le ſeruice ; ou en vieilliſſant à la Cour ou dans les armes, la Cour ou l'armée vous entretient.

Si tu tires quelque auantage de tes ſeruices rendus dans les armées, & que cela joint au peu de bien que ie te laiſſe, te puiſſe donner le moyen de ſubſiſter en Cour de toy-meſme, n'aye point d'autre maiſtre que le Roy ; n'engage point ailleurs ta fidelité, il peut arriuer vn temps que ton honneur, contre ton deuoir, t'appellera du coſté de ton bien-facteur.

Laiſſe-toy emporter comme la tourbe aux torrens ordinaires de la Cour, qui ſont les fauoris. Le Roy les choiſit, ou pour luy aider à ſouſtenir le poids de ſon Eſtat, ou pour eſtre de ſa confidence ou de ſes plaiſirs, ou pour faire ſimplement quelque ouurage de creation : ſous quelque reſpect que ce ſoit de l'vn de ces trois, c'eſt vne image de ſa

puissance qu'il se taille, que tu es obligé de reuerer.

Ceux qui sont en la grace du Prince, à cause de leur intelligence dans les conseils, & de leur fidelité dans les affaires, sont plustost associez aux soins de l'Estat que fauoris; l'vtilité de leurs seruices, & le soulagement que le Prince en reçoit, te doit affectionner à eux, si tu es vn bon subjet. Tasche d'en estre connu si tu peux, dautant que la veuë du Prince, qui est presque touſiours vague dans la multitude, qui que tu sois, ne s'arrestera jamais sur toy auec attention que par leur moyen. Mais comme les affaires & les hommes ne font d'ordinaire qu'vn mesme canal, la foule y est si grande, que leur accez deuient plus difficile que celuy du Prince: neantmoins il faut se mettre en deuoir de se monstrer quelquefois à eux, quand ce ne seroit que pour honnorer le choix de leur ministere.

Que ta discretion alors se tienne dans vne juste distance: si tu les approches de trop prés ou trop souuent, tu leur charges la veuë, & tu les importunes, la presse que tu leur fais te recule plus qu'elle ne t'auance: Ne les regarde pas aussi de trop loin, ny trop rarement, de peur que tu ne te trouues hors de mire, & que ton indifference ne te nuise.

Pour ce qui est des fauoris qui sont des plaisirs & de la confidence du Prince (que ie mets au second rang, d'autant qu'il est necessaire que le soin de leur Estat preuienne celuy de

leur diuertiſſement,) la grandeur des Rois leur ſeroit incommode, ſi elle les priuoit de ce qu'il y a de plus doux en la vie de l'homme, qui eſt l'amitié.

Pour rendre vne amitié parfaite, il faut qu'il y ait entre les amis quelque rapport d'âge, de volontez, & de condition. Pour ſuppléer à cette derniere qualité, qui ne peut eſtre comme les deux autres entre le Prince & le ſujet, les Rois ont jugé plus à propos pour auoir part à ce doux fruit de la vie, d'appeller pluſtoſt aux grandes charges de l'Eſtat ceux qu'ils honnorent de leur amitié, que de ſe rabaiſſer à eux. En effet, ce qui s'appelle faueur du Prince au ſubjet, n'eſt rien autre choſe que ce qui ſeroit amitié entre deux égaux : il n'y a changement que de nom.

Quelques ſpeculatifs ont eſtimé que cét exhauſſement d'vn ſubjet eſtoit dangereux, & qu'il pourroit arriuer par là quelque mutation dans vn Eſtat. Il y a des raiſons & des exemples pour & contre. Le party neantmoins le plus tranquille & le plus politique comme ie penſe, eſt que le Prince choiſiſſe quelqu'vn, dans le ſein duquel il puiſſe verſer vne partie de ſa joye ou de ſon deſplaiſir, autrement la vie des Rois deuiendroit vn deſert au milieu de la multitude.

Comme leurs paſſions ſont de leur meſure, c'eſt à dire, grandes comme eux, il eſt d'autant plus neceſſaire qu'elles perdent vne partie de leur force, en les communiquant

à quelque personne fidelle, de peur qu'elles ne descouurent trop de violence ou de foiblesse en leur irruption; ou de peur qu'en les tenant secrettes il ne se forme quelque humeur chagrine ou quelque obstruction dans leur esprit, dont les symptosmes sont bien plus dangereux que les playes ouuertes.

L'Histoire nous apprend que cette profonde retraite d'ame stupefia le jugement de Charles Duc de Bourgogne, surnommé le Hardy, vn peu auant que de mourir, & que les dernieres années de la vie de Loüis XI. pour auoir vescu si reserué, n'en furent pas ny plus sages, ny plus heureuses. La joye & la tristesse ont cela de propre qu'estant communiquées à vn fidele amy, la premiere se redouble & la derniere se dédouble. Ainsi tout ce qui peut apporter de la serenité dans l'esprit du Prince a toûjours en soy beaucoup plus de bien que de mal, leur tempeste particuliere ayant accoustumé de deuenir vn orage public. Ie ne desauouë point aussi que pour quelques autres considerations il ne fust à souhaitter que le Prince maintinst également son affection comme son rang auec tous ses subjets: mais comme il est homme comme nous, quand son inclination s'addonne à quelque personne particuliere, si nous auons quelque tendresse d'ame, nous deuons excuser en luy par nostre propre ressentiment, vne passion qui ne paroist jamais en sa force qu'en son abus.

Garde

Garde toy ſur tout de cette impertinente vanité, de ne reuerer point le fauory, elle n'eſt ny vtile, ny ſeure, ny honneſte; tu ne peux luy refuſer ton reſpect, ny meſme ton affection, eſtant de la confidence de ton maiſtre, que tu ne briſes ſon image en ton ame, & que tu ne commette vne felonnie interieure contre luy.

La troiſieſme eſpece de fauoris, eſt quand vn Prince éleue quelqu'vn ſans luy faire part de ſes conſeils, de ſes plaiſirs, ny de ſa confidence, il le crée ſimplement comme vn Coloſſe de grandeur, pour laiſſer aux viuans & à la poſterité vne marque viſible de ſa puiſſance. Les Rois qui ſont vne image de Dieu ſur la terre, ſe plaiſent quelquefois à ſon imitation, de faire d'vne matiere impure quelque ouurage de creation qui leur reſſemble: Mais comme les œuures de la creature ſont plus imparfaites que celles du Createur, elles ne ſont point de durée, ſoit par leur impuiſſance de ſe pouuoir ſouſtenir ſous leur propre peſanteur, ou que l'artiſan ait honte de ſa beſogne, & s'en repente comme Dieu d'auoir fait l'homme.

Mon enfant, quand cela arriue, comme ie t'ay conſeillé de reuerer les autres fauoris, conſerue auſſi quelque reſpect pour le deſbris des folies de ton maiſtre. Si tu l'aimes, tu es obligé de les couurir ou de les excuſer. De quelqu'vne de ces trois ſortes que puiſſe eſtre vn fauory, le choix en eſt plus honneſte en la

moyenne region qu'en la basse,& moins dangereux aussi qu'en la haute. Il ne se forme jamais de fausse idole de souueraineté en cét estage moyen, & la Majesté du Prince n'y est point auilie.

Ie te conseille encore de t'accommoder à l'estat present des choses, dont la direction n'est point en ta puissance, ne condamne point ce que tu ne peux changer, si ton jugement y trouue quelque chose à redire, prens garde au moins que ta bouche te soit fidelle. Tu trauailleras en vain si les rouës de ton esprit ne paroissent concentriques auec celles du temps, son mouuement qui est rapide emportera le tien malgré toy, & te sera contraire en sa reuolution.

Sois aussi d'vne nature plus maniable que ie ne l'ay esté; l'or qui obeït mieux sous la main de l'artisan est le meilleur, & celuy duquel se fait la plus belle besogne : le moins fin n'y resiste que pour n'auoir pas ses parties si solides que l'autre : sois asseuré, mon enfant, que toute ame reuesche est poreuse & inégale, & que s'il en reüssit quelque bon effet, il procede plustost de l'excellence de l'ouurier, que de celle de la matiere.

C'est à moy à qui ie parle presentement, qui vous laisserois quelque autre chose par mon testament que mes conseils, si j'auois eu l'ame vn peu plus souple. On peut ceder comme le roseau sans se fausser non plus que luy, & se releuer droit & en sa mesme assiette

comme luy quand le coup de vent eſt paſſé. Ie confeſſe, mes enfans, qu'en cela j'ay ſouuent manqué de prudence, dont ie n'ay point d'autres excuſes à vous faire pour me juſtifier enuers vous, ſinon de vous proteſter qu'en quittant le party de ma fortune, j'ay touſiours penſé ſuiure celuy qui m'eſtoit le plus honnorable.

Icy ie ſuis obligé de vous donner aduis que l'honneur a ſes ſcrupules comme la deuotion les ſiens, & qu'il eſt aſſez difficile de ſe conduire dans le raffinement de l'vn & de l'autre, ſans qu'il s'y meſle quelque ſuperſtition. C'eſt pourquoy mon opinion eſt que la trame & la tiſſure de voſtre honneur doit eſtre vn peu groſſiere : quand elle eſt ſi deliée ſa foibleſſe eſt cauſe qu'on ſe taille trop de beſogne pour la conſeruer.

Si la ſuperſtition d'honneur eſt excuſable, ce doit eſtre aux actions de guerre ſimplement, hors cela noſtre plus grande gloire conſiſte à ſe rendre le plus accommodant en la vie ciuile, & le plus ſociable en la conuerſation.

Ne vous laiſſez point abuſer par le vain ſpectre de ie ne ſçay quelle fauſſe generoſité, qui n'eſt que ſuperficielle. I'ay ſouuent remarqué que ceux qui la font la plus valoir ſont preſque tous neceſſiteux, & qu'ils ne hazardent rien que des haillons & des paroles en la teſmoignant.

Ne vous meſlez point de vouloir jamais in-

troduire aucune mode nouuelle, les sages en sont rarement les originaux. Ne condamnez point aussi celles qui sont receuës; si elles perseuerent, demeurez-y; si elles changent, changez comme elles: aux choses indifferentes, & où personne n'est offensé, il y a plus d'extrauagance & de presomption que de jugement, de n'auoir pas vn esprit de suitte.

Il suffit au sage de se retirer de la presse au dedans, & de se conseruer la liberté de juger en luy-mesme des choses selon ce qu'elles sont; mais quant au dehors, il faut que son exterieur entre en la communauté des formes receuës.

La societé publique est en quelque sorte offensée de la reuolte exterieure d'vn particulier, quoy qu'indifferente. Outre nostre ayde mutuel, nous luy deuons nostre consentement & nostre imitation en son vsage, quand mesme il y auroit de la folie.

La mode veut que tu portes deux pouces de toile au col, deux aulnes aux jambes, tes souliers plus longs que le pied, fais-le, mais ie te prie qu'ils ne soient point plus estroits, les taillades que tu leur fais crient au meurtre contre toy, les galans dont tu les r'attaches n'ont point bonne grace en ce lieu-là. Ne te traitte point en criminel, en te donnant vne gesne, dont il ne te peut reüssir que chagrin, oignons & goutte.

Que tes cheueux soient longs, que tu les saupoudres, & ton collet mesme, puisque

la mode le veut ainsi, j'y consens encore; ie te demande seulement que tu n'employe point tant de temps pour l'ornement du dehors de ta teste; que tu n'en reserues quelques heures pour le dedans.

CHAPITRE XXX.

Des diuertissemens qui consistent au ieu & en la conuersation. Du ieu des eschets, des dez, des cartes, & du ieu en general.

MES enfans, ie pense auoir traitté toutes les principales actions de la vie de l'homme, hors celles de ses diuertissemens, dont les plus ordinaires sont le jeu & la conuersation.

Des jeux, ceux qui ne sont point sedentaires, comme la longue & la courte paulme, le mail, & le ballon, sont plustost exercices que jeux, qu'on aime ou neglige selon l'âge, la disposition qu'on y a, ou selon que l'on s'y addonne. Tout le mal que ceux-là peuuent faire en leur excés est de lasser le corps sans incommoder que bien peu l'esprit, & la bourse. Les sedentaires, qui sont les eschets, les dez & les cartes, sont plus dangereux.

Quoy que les eschets ayent quelque chose d'ingenieux, toutefois parce qu'ils font vne trop grande abstraction de nous à eux: Que la victoire en est vaine au vainqueur & chagrine au vaincu, & que cette occupation est si resveuse, qu'elle paroist vn sommeil de deux

hommes qui veillent, ayant le monde, & la vie ciuile pour faire preuue de ta suffisance, ie ne te conseille point de la reduire sous vn si petit modelle. Ce jeu est attrayant, en ce que le plaisir de toute action consiste en sa fin. Que celle-là est prompte, qu'elle dépend de nostre conduitte seule, qu'elle se reitere souuent ; toutes lesquelles conditions se rencontrent difficilement en quelque autre action que ce soit.

Pour ce qui est du jeu de dez, ce n'est point vn diuertissement, c'est plustost vn insult qui se fait sur la bourse d'autruy, que les loix tolerent pour ne le pouuoir empescher. Auant que d'estre infecté de cettte abomination, voy ie te prie les academies de ce malheureux cõmerce, & y considere l'agitation & le trouble de ceux qui les rempliſſent ; l'inquietude des gagnans, le desespoir de ceux qui perdent ; les querelles, les execrations, & les blasphemes qui s'y commettent, & ie m'asseure que toutes ces funestes images t'en donneront de l'horreur. Comme l'action de ce jeu est toute de momens, & entretenuë de diuerses repriſes d'esperance & de crainte, l'ame souffre vne torture continuë sous la rouë de ces deux passions, outre celle de la fortune.

Les cartes & le tric-trac ont quelque chose de plus moderé : comme le progrez de leur action est plus lent, le mouuement qu'ils causent en l'ame est plus reglé. La fortune decide en partie du succez de ces deux jeux, &

laiſſe l'autre à noſtre conduitte. Auſſi eſt-ce le diuertiſſement le plus ordinaire des perſonnes qui ne ſont point occupées, ou qui cherchent quelque relaſche dans les affaires, qui ſeroit honneſte en ſoy s'il ne s'y faiſoit point de fripponnerie : mais comme le jeu eſt vne eſpece d'eſpargne, d'où le luxe tire vne partie de ſon fonds, & que tout le monde veut deſpendre plus qu'il ne peut, cela eſt cauſe qu'il y a peu de fidelité dans vn commerce duquel vn chacun eſpere de tirer quelque auantage.

Le jeu eſt vn contract de bonne foy, qui a ſes formes en l'vſage ſeulement: la fortune y preſide, mais la conduitte eſt toute à nous, qui doit eſtre d'autant plus ſincere que nous ſommes obligez à ſes regles par vne loy non eſcrite. Qui la violoit, eſtoit autrefois tenu pour vn infame que l'on pouuoit outrager impunément comme vn homme ſurpris dans vn vol public : à preſent il n'y a plus de honte d'eſtre vn pipeur, la proſtitution de la foy publique eſt ſi grande, que ce n'eſt plus vn meſtier de coquin, il y a des perſonnes de qualité qui s'en meſlent ouuertement & ſeurement, parce qu'il n'eſt pas aiſé d'en tirer ſa raiſon.

Ainſi, mon fils, ie ſerois bien aiſe que tu vouluſſes renoncer à ce diuertiſſement, qui eſt tout à fait contraire à la charité, en ce qu'il contriſte celuy qui eſt le perdant de ton joüeur ou de toy. Si tu ne t'en peux abſtenir, ſois au moins, ie te prie, plus paiſible que ie ne l'ay eſté, & autant fidelle à ton joüeur.

CHAPITRE XXXI.

De la conuerſation.

LE plus commun & le plus honneſte diuertiſſement de la vie eſt celuy de la couuerſation. La retraitte d'vn homme ſeul auroit quelque choſe en ſoy de trop affreux, & la tourbe de trop tumultuaire, s'il n'y auoit quelque eſtat moyen entre l'vn & l'autre, compoſé du triage de quelques perſonnes particulieres, auſquelles on ſe communique pour éuiter l'ennuy d'eſtre ſeuls, ou l'accablement de la multitude. Ce triage ſe fait ſelon la difference des eſprits, chacun faiſant ſon lacis auec ceux de ſa maille, & en cette varieté tous ont vne meſme fin, qui eſt le diuertiſſement de leur eſprit.

Comme chaque ſemaine a ſes jours ouuriers & ſon jour de ſabath, apres les heures penibles qui ſont employées au dedans & au dehors de la maiſon, chaque jour à beſoin de ſes heures de repos, qui ſont celles de la conuerſation. C'eſt pourquoy nous deuons prendre garde qu'il n'y ait point d'erreur au choix de ceux auec qui nous faiſons noſtre liaiſon, d'autant que de là dépend encore la derniere trempe de nos mœurs bonnes ou mauuaiſes.

Il n'y a point de ſocieté dans la multitude, les viſages des hommes qui s'y rencontrent font en nous auſſi peu d'impreſſion, que ceux qui

qui ſe voyent en ſonge : le ſon de leurs paroles n'eſt ſouuent gueres mieux articulé que le bruit qui ſe fait à la cheute d'vn torrent. L'ame en ce tumulte ne trouue rien qui la ſoûtienne : Si elle eſt ſeule auſſi, au lieu de ſe contenter elle s'eſtourdit elle-meſme en ſon propre circuit: il n'y a donc que la preſence d'vn amy ſeul ou de pluſieurs qui la ſoulage. Il eſt tres-certain que l'ouuerture de noſtre cœur auec quelque amy particulier luy oſte vne partie de ſon amertume: mais comme la conuerſation auec pluſieurs amis deſire vne plus grande eſtenduë de noſtre ame, il ſe fait vne plus grande abſtraction de nous à eux, & par conſequent vne diuerſion plus entiere de nos deſplaiſirs.

Dieu m'a fait cette grace eſtant en Cour, d'auoir eſté receu depuis trente ans dans vne ſocieté de deux freres d'vn nom, d'vn merite, & d'vne vie illuſtre, qui ſont Meſſieurs Dupuy, dont le cadet eſt encore viuant. Il ſe fait tous les jours ſur le ſoir vn certain concert d'amis en ſa maiſon, où toutes choſes ſe paſſent auec vne telle harmonie, & auec tant de douceur & de diſcretion, que ie n'ay jamais eu de trouble en l'eſprit qui ne ſe ſoit diſſipé en cette compagnie.

Comme il eſt ſage, fidelle, ſçauant, & d'vne vertu tres-eminente, chacun s'efforce auſſi de contribuer ce qu'il a de meilleur en cette honneſte ſocieté. Outre qu'vne pareille conuerſation apporte le calme en nos paſſions, elle eſclaircit auſſi l'entendement : car il eſt

tres-certain qu'en vain la meditation remplira les magaſins de l'eſprit, ſi le debit ne s'en fait par la parole. C'eſt pourquoy nous voyons à toute heure de bons raiſonnemens perdre leur force & leur grace faute d'vne enonciation qui ſoit nette, laquelle enonciation ne dépend que d'vn certain vſage de contourner les notions de ſon ame, & de les mettre bien en ordre auant que de les exprimer; la conuerſation leur donne corps par la parole, & nous les enuiſageons beaucoup mieux alors, que quand elles ſont encore informes en noſtre imagination; & c'eſt pour cette raiſon qu'on prononce preſque touſiours ce qu'on lit & ce qu'on eſcrit; la parole ſe laiſſant juger plus diſtinctement que la penſée.

Il ſemble auſſi qu'en la conuerſation on contracte quelque vnion auec ceux à qui on ſe communique, & qu'on reſſente le meſme effet qui paroiſt aux actions naturelles, qui ne ſe fortifient pas ſimplement en leur reünion. mais qui reſiſtent encore mieux aux impreſſions qui leur ſont contraires. La maſſe humaine eſt vn tout compoſé de parties ſimilaires & diſſimilaires qui ſe diuiſe en autant de portions qu'il y a d'hommes. Les ſimilaires taſchent en ſe r'approchant de ſe reprendre. Les diſſimilaires, de maintenir leur ſeparation par la fuite: car d'où pourroit proceder l'amour, ou l'auerſion qui ſe fait de rencontre, ſi le mouuement de cette impulſion fortuite n'eſtoit inherent en la maſſe du ſang & des eſprits où il ſe forme?

Cecy eſt aſſez conſiderable, qu'il ne ſe paſſe rien en la nature intellectuelle dont la materielle ne nous donne quelque indication. Par exemple l'œil reçoit plus de ſatisfaction en la rencontre de l'œil, la main auec la main, & la bouche auec la bouche, qu'auec nulle autre partie du corps. Il ſe trouue tout de meſme entre les eſprits quelques parties ſemblables qui s'affectionnent tellement les vnes les autres, que par la ſimple difference de leur aſſortiment, quelque diuerſité qu'il y ait en la maſſe, on peut faire vn certain jugement de l'homme ſelon la conuerſation où il ſe plaiſt. Les ſerieux cherchent les ſerieux, les fols les eſcerueléz, les eſprits doux le calme d'vne ruelle : mais les perſonnes les plus auiſées recherchent vne ſocieté qui ſoit innocente, qui plaiſe, qui forme l'eſprit, & qui le diuertiſſe. Il n'y a que celle de pluſieurs amis qui font tous profeſſion d'honneur, qui puiſſe auoir toutes ces conditions. Tiens-toy, mon fils, à cette derniere, & la prefere à toutes les autres.

CHAPITRE XXI.

Des conditions neceſſaires à vne perſonne Eccleſiaſtique.

I'AY dit cy-deuant que mon intention eſtoit que l'vn de mes enfans fuſt Eccleſiaſtique, pourueu qu'il euſt en luy les conditions qui ſont neceſſaires pour cét effet. Le ſecond, ce me ſemble y ſera le plus propre : ie le trouue d'vne nature plus debonnaire, & plus

aisée à conduire que n'est celle des autres. Comme le sacrifice d'vn fils doit estre plus agreable à Dieu que celuy d'vn agneau, ie ne veux point de mon oblation faire vn sacrilege, en luy presentant le plus imparfait de mes enfans. Quoy qu'ils soient trop jeunes encore pour discerner lequel sera le meilleur, ie luy destine celuy qui me semble tel presentement, soit que la douceur de son enfance m'y oblige, ou que ie respecte desja le saint caractere dont ie desire qu'il soit honnoré.

Mon aisné & mon cadet sont d'vne complexion trop vehemente & trop brusque, pour vne profession qui ne requiert que de la mansuetude; le temperament de leur frere paroist plus moderé, & auoir aussi quelque chose de plus judicieux; ainsi ie pense en le dévoüant au seruice de Dieu luy offrir le fruit le moins vereux qui soit en ma maison. En luy presentant le rebut de sa famille on luy est plus injurieux que de l'offerte d'vne brebis taigneuse; dautant que le Sacrificateur doit estre encore plus pur que sa victime. C'est proprement faire de ses cribleures les pains de proposition, & soüiller le Sanctuaire du Seigneur de l'impureté de son sang.

Les loix Platoniques veulent que ceux qui se presentent pour la Prestrise soient legitimes, entiers de corps & de mœurs; d'vne libre & honneste extraction, de gens de bien, & qu'en suitte le choix du plus digne se fasse de la main de Dieu en le tirant au sort. Nos

ſaints Decrets conuiennent de toutes ces meſmes conditions, excepté de l'élection par le ſort qu'ils ont jugée trop aueugle pour vn ſi digne miniſtere : Et dautant auſſi que les imperfections de l'ame ſont plus cachées que celles du corps qui ſe voyent à l'œil, ils ont apporté beaucoup de precautions en cette recherche, à ſçauoir de ne permettre point qu'on pûſt eſtre honnoré de cette dignité, qu'en receuant ſept Ordres que l'on conferoit autrefois l'vne apres l'autre à diuers temps, qui ſont autant de degrez pour y paruenir, en la collation deſquels on eſtoit ſujet à l'examen de vie, de mœurs, & de capacité; pour reconnoiſtre durant ce progrés s'il n'y auoit rien en l'homme qui le rendiſt inhabile pour ce diuin caractere.

Les quatre premiers Ordres qui ſe conferent depuis huit ans juſques à vingt-trois, ne le deſtachent point encore du corps des laïques ; c'eſt à luy à s'examiner luy-meſme en ce temps-là, & de regarder s'il ſe ſent aſſez de force pour paſſer outre, & à celuy qui luy doit conferer le cinquieſme Ordre de juger s'il luy trouue les mœurs aſſez bonnes, & s'il a aſſez de capacité pour eſtre aſſocié dans le Clergé, dautant que de cét Ordre-là il n'y a plus de retour en la condition des laïques.

Hardoüin, mon fils, quand tu ſeras en cét âge-là deſcends en toy-meſme, & conſulte meurement auec tes mœurs & auec tes paſſions, qui ſeront alors en leur vigueur, ſi elles pourront te permettre de viure en bon Ec-

clesiastique. Il vaut encore mieux que tu sois vn mauuais laïque qu'vn Prestre vicieux, l'irreuerence enuers Dieu, & le scandale enuers le prochain en sera moindre. Regarde aussi si tu seras assez bien instruit des choses qui seront de ta profession, Dieu te preserue de cette honteuse confusion, qu'on puisse estre en doute quand tu seras au pied de l'Autel, si tu es l'holocauste ou le Sacrificateur.

Mon enfant, il faut aussi que tu aymes les liures, ou que tu renonces à ce mestier. Leur estude est vne des principales occupations d'vn homme d'Eglise, outre qu'elle sert à son instruction & à celle d'autruy, elle sert encore à le diuertir de l'oisiueté, son office est court & la journée longue s'il n'estudie, autrement qu'est-ce que de luy, sinon vne terre vague, qui est exposée au premier occupant de ses vices?

Employe ton estude pour tascher comme les anciens Peres à deuenir plus sçauant en la Theologie positiue qu'en la scolastique, l'vne est du maistre, l'autre n'est que de l'escolier. La positiue est humble, officieuse, & pleine du saint Esprit: La scolastique est sujette à estre opiniastre, arrogante & si remplie de contention, que bien souuent elle esteint la charité.

Quelqu'vn a dit plus judicieusement que malicieusement, ce me semble, qu'elle estoit née de l'oisiueté de quelques esprits de cellule, subtils, à la verité, qui pour auoir eu plus de feu que de lumiere, ont voulu rendre ar-

tiſte la connoiſſance qu'ils ont euë de la Theologie, en l'aſſujettiſſant ſous vne forme Logique, comme Ariſtote auoit fait toutes ſes œuures. De là eſt deriué ce deſbordement (grand en ſa maſſe, petit en ſa ſubſtance) d'argumentations, de queſtions, d'objections, de ſolutions & de diſtinctions, dont la pluſpart ne conclud rien, & où il n'y a ny fond ny riue.

La poſitiue conſiſte ſimplement en la parole de Dieu, en ſon explication ſelon les Peres, & en l'intelligence de nos myſteres ſelon la foy. La ſcolaſtique y meſle tant de vaines ſubtilitez, & tant de broderie de moindre valeur que l'eſtoffe, qu'à peine en peut-on reconnoiſtre l'ancienne tiſſure. Mon fils, il eſt queſtion de faire ſon ſalut par la lecture des ſaintes Lettres. Tandis que tu t'amuſeras à argumenter de Dieu & de ſes attributs, prens garde que tu ne ſortes hors la voye qu'il faut ſuiure pour aller à luy.

Anciennement pour eſtre diſciple de IESVS-CHRIST, il falloit quitter tout ſon bien, & l'apporter aux pieds des Apoſtres. Il eſtoit beſoin alors que le premier zele fiſt vn fonds commun en faueur des fidelles & des pauures: maintenant qu'il ne reſte plus gueres que la ſuye de cette premiere ardeur, & que les mœurs ſont changées, l'honneur du Sacerdoce requiert que celuy lequel y pretend aye ſuffiſamment dequoy viure.

Si Dieu te donne quelque choſe au delà de ce qu'il te faut pour maintenir auec decence

le rang que tu auras en l'Eglise, mon fils, fais-en part aux pauures. Ceux du lieu où seront tes benefices, si tu en as, sont les plus priuilegiez : tes freres & ceux de ton sang sont les seconds en ordre, s'ils sont necessiteux. Si quelqu'vn n'a soin des siens, dit l'Escriture, & principalement de ceux de sa famille, il a renié sa foy, & est pire qu'vn infidele. Regle-toy neantmoins si sagement en cette œconomie, que tu n'enuoyes pas tant de nourriture aux branches que tu desseches le tronc.

CHAPITRE XXXIII.

De la profession Ecclesiastique, reguliere & seculiere. Des vœux.

ET d'autant qu'il semble que les vœux nous lient auec Dieu d'vne estrainte qui paroist encore plus resserrée que celle de la Prestrise, quoy qu'elle soit de moindre dignité : Si tu te proposes cette voye parfaite, ie te conseille d'estre Prestre auant que d'y entrer, afin qu'estant fortifié de la grace de ce saint caractere, tu sois plus robuste, & plus ferme pour fournir vne carriere si difficile.

Mon enfant, ne te haste point de faire le vœu de chasteté dans vn âge où tu ne sçay point encore ce que la volupté peut pretendre en toy, ny le vœu d'obedience, qui est vne espece d'aneantissement de ton estre, que tu ne sois en ta puissance : attends ta majorité pour cét effet. Ne renonce point non plus au peu de bien que ie te laisse que la loy ne te permette

mette d'en diſpoſer : tu ne ſçaurois eſtre vn legitime diſpenſateur de ces trois choſes auant que d'en connoiſtre la juſte valeur. Il eſt vray que tous les Ordres de Religieux ſont d'vne tres-ſainte inſtitution, & admirables en ce qu'ils ſe propoſent vne voye plus parfaite que l'ordinaire pour le ſeruice de Dieu : s'il y a quelque choſe à redire, ce n'eſt qu'en la precipitation de leur engagement.

L'experience nous fait voir la difficulté qu'il y a de fixer dans vne conſtante reſolution noſtre eſprit, qui eſt d'vne nature tellement changeante ; que ſi nous ne pouuons demeurer long-temps ſatisfaits dans la jouïſſance meſme de noſtre aiſe & de noſtre liberté, que ſera-ce de nous dans la priuation de l'vn & de l'autre, & principalement quand on s'y trouue engagé par vn vœu ſolennel & irreuocable ? Le touſjours eſt vn terme trop long pour ne ſouffrir point quelque reuolte de noſtre volonté contre vne ſujettion qui dure autant que nous. Selon l'ordre de nature puiſque le temps eſt la meſure de noſtre vie, & que le preſent n'eſt qu'vne fluxion de l'auenir dans le paſſé, nous ne deurions point diſpoſer qu'à ſon heure d'vne choſe qui n'eſt point encore en noſtre puiſſance, qui eſt l'auenir.

Les lineaments de noſtre corps ſe changent tellement qu'on ne peut reconnoiſtre ceux de l'enfance en la virilité, ny ceux de la virilité dans la decrepitude, & nous voulons que ceux de l'eſprit ſoient immuables, cela ne ſe peut. Comme ce n'eſt plus le meſme corps ny

le mesme âge, ce n'est plus aussi le mesme esprit, ny la mesme pensée. En effet j'experimente tous les jours qu'il y a si peu de tenuë en nos resolutions, au moins aux miennes, que de moment en moment ie me trouue autant dissemblable à moy-mesme, que ie le suis d'vn autre.

Les premiers Religieux ont esté composez de la pureté des laïques, qui passoient & repassoient alternatiuement du monde au desert, & du desert au monde, & qui par cette viciſſitude des affaires à la contemplation, & de la contemplation aux affaires, soustenoient également le flux & reflux de l'esprit de l'homme dans le seruice de Dieu & de son prochain. Les diuerses repriſes qu'ils faisoient succeſſiuement en l'vne & en l'autre action, leur laiſſoient prendre haleine, & leur donnoient de nouuelles forces en celle où ils s'appliquoient. C'estoit vne deuotion libre que la leur, qui n'auoit ny temps limité, ny vœu, ny regle que celle qu'ils s'imposoient sur l'heure mesme.

Il est vray toutefois que quelques ames plus espurées que les autres, s'estant apperceuës qu'ils rapportoient tousjours quelque contagion du monde dans le desert, se resolurent de n'y retourner plus, & de changer leur solitude particuliere en vne societé continuelle, qui fust veritablement tres-parfaite. De cette premiere regle sont deriuées toutes les autres, dont ie respecte la pureté. Mais dautant, mes tres-chers enfans, que ie crains que cette

ſainte milice ne ſoit au deſſus de vos forces, ie ſouhaitterois bien de ne vous y voir point enrollez temerairement, & que vous en vouluſſiez differer l'execution apres voſtre majorité, de peur que vous n'ayez ce deſplaiſir de voir, quand il n'en ſera plus temps, qu'vne telle precipitation eſt pluſtoſt vn effet de la chaleur du ſang & de l'inconſtance naturelle de l'homme, qu'vn mouuement inſpiré du ſaint Eſprit.

Que s'il arriue auſſi, mes amis, qu'eſtans hommes faits, apres auoir tiré quelques eſpreuues de voſtre pieté, vous embraſſiez la vie religieuſe, que ce ſoit ie vous prie auec vn tel aneantiſſement de vous-meſme que vous n'ayez jamais nulle autre volonté que celle de voſtre Superieur; vous ferez par ce moyen que ce joug vous ſera doux, & que voſtre fardeau vous ſera leger. Laiſſez-luy la direction de vos mortifications ſans y rien adjouſter du voſtre: l'auſterité d'vne regle, ſon obeyſſance, l'abnegation de voſtre propre volonté, & voſtre ſouſmiſſion en toutes les faſcheuſes auentures de la vie, vous preparent aſſez de beſongne pour le Ciel, ſans vous en tailler d'autre.

Quelqu'vn a dit, que c'eſt vne eſpece de trahiſon, de mal-traitter le corps, & de rendre ſes fonctions ſtupides & ſeruës pour eſpargner à l'ame la ſollicitude de les conduire ſelon raiſon; à quoy j'adjoûteray, ſi ce n'eſt qu'on le faſſe par obedience, autrement ce ſeroit punir le ſeruiteur pour la faute du mai-

stre, & vouloir sans auoir l'ordre gratifier l'architecte par la demolition de son bastiment. Difficilement peut-on tenir l'ame en sujettion en affligeant le corps outre mesure, quand l'vn est entr'ouuert de coups, l'autre l'est de chagrin. Sur tout vn Superieur doit estre tres-moderé enuers soy-mesme en cette espece de mortification, parce qu'il est comme impossible qu'estant encore tout sanglant des playes qu'il se vient de faire, il puisse estre moderé dans les mortifications qu'il commande.

Ceux que nous voyons ordinairement les plus determinez contre eux-mesmes en ce genre de deuotion, sont les freres qui sont ignorans, lesquels se sentent inhabiles, comme ie croy, à l'estude & à la predication, & se trouuant les mains liées par la closture, aux actions de charité qui se pratiquent au dehors, les employent sur eux au dedans, estant persuadez qu'en ce violent exercice, ils ne sont pas tout à fait oisifs dans le seruice de Dieu. Quoy que ce sacrifice sanglant luy soit agreable, à cause de la bonne intention de ceux qui le font, l'exemple des compagnies actiues & sçauantes qui espargnent vn peu dauantage leur peau, me fait prendre la liberté de dire, qu'vn sage Religieux ne se doit jamais faire aucune violence de cette nature, qu'elle ne luy soit auparauant commandée.

Mon enfant, pour te voüer entierement à Dieu, j'ay vn conseil à te donner qui est plus Apostolique encore que ne l'est celuy des

vœux : rend-toy capable d'eſtre vn bon Curé. Pour l'eſtre, il faut que tu renonces à toute ſorte d'impureté, que tu ſois ſouſmis à tes Superieurs, & que tu ne ſois plus à toy, en te donnant tout à toutes les ames qui te ſeront commiſes, qui eſt le plus abjet aneantiſſement que tu ſçaurois faire de toy-meſme, & la plus illuſtre pauureté que tu ſçaurois faire.

Quand j'entends parler de la vie des Curez de ſaint Euſtache & de ſaint Nicolas du Chardonnet, decedez depuis peu, & de quelques autres Curez qui ſont encore en vie, il me ſemble que ie voy dans leurs actions vn relief viuant de la plus grande pureté qui ait jamais eſté dans le Chriſtianiſme. Ils diſent leur office, ils le font ; ils catechiſent, ils confeſſent, ils preſchent, ils partagent leurs biens auec les pauures, ils conſolent les affligez, ils viſitent les malades, ils leur portent les Sacremens à pied, au loin, la nuict, quelque temps qu'il faſſe, & à quelque heure que ce ſoit qu'ils ſoient appellez : Ils les aſſiſtent en mourant, quelque danger qu'il y aye, ils les conduiſent à la ſepulture, & quand ils y ſont, ils prient Dieu pour eux. Ils ſont tout à tous en general & en particulier. Les ſaints Apoſtres, & IESVS-CHRIST meſme, ne faiſoient que la meſme choſe, hors les miracles, qui eſtoit pluſtoſt vn effet de la viſite du ſaint Eſprit qu'ils auoient receu, que de leur caractere.

Comme on eſt touché de reſpect par le bien-heureux abord de ces ſaintes perſonnes, on le doit eſtre d'horreur quand on voit

ceux qui negligent les ames fidelles qui leur sont commises, & qui abandonnent toutes ces fonctions Apostoliques qui sont de leur deuoir pour quelque autre employ que ce soit, si ce n'est pour le seruice du Prince & de l'Estat; difficilement ces personnes-là seroient-ils plus fideles à l'homme qu'à Dieu, leur premiere banqueroute les authorise en la seconde, Dieu te preserue, mon fils, si tu es appellé à ce saint deuoir, de faire aucune chose qui soit contraire à la pureté d'vne si sainte profession.

CHAPITRE XXXIV.

Cinq points generaux pour la vertu, dont le dernier est de se soumettre sous la Prouidence de Dieu; qui fait la conclusion de la seconde Partie.

MEs tres-chers enfans, s'il me falloit faire vne reueuë generalle sur le destail de tout ce qui peut seruir à vous façonner le corps & l'esprit, ie ne finirois jamais. I'ay touché simplement les choses que j'ay crû vous estre le plus necessaire, & où vous deuez auoir le plus de soin de vous former. Il n'y a point d'industrie qui ne languisse estant negligée, ny de force qui ne soit foible en son engourdissement. La vertu ne permet point qu'on remette son action au lendemain: cette remise n'est autre chose qu'vn modeste compliment que se fait à soy-mesme vne ame irresolue, qui n'a pas la force d'accorder à la raison, ny de luy refuser aussi ce qu'elle desire.

Voſtre temperament qui eſt boüillant & actif, eſt vne diligence informe, qui n'a beſoin que d'vne ſage direction ; elle depend de la vertu ſeule, dont le tiſſu qui eſt compoſé de toutes occaſions & de toutes ſortes de matieres, expoſe au jour les belles nuances qui ſe voyent en la vie des hommes illuſtres. Elle n'eſt point l'ouurage d'vne heure, d'vn jour, d'vne année, d'vne action, de pluſieurs, elle deſire noſtre vie entiere; elle eſt d'vn perpetuel commencement, dont le progrez doit eſtre ſi continué, qu'elle ne permet pas qu'on ſe donne la liberté de juger d'elle qu'apres la mort. Il eſt vray que ſon acqueſt eſt penible ; mais puiſque la difficulté luy ſert de matiere, plus elle eſt grande plus ſon action ſera noble.

Le marbre le plus dur ne rebutte point la main du ſtatuaire, ſon induſtrie ſe redouble pour la difficulté qu'il y a de le mettre en œuure. La vertu n'eſt inacceſſible qu'à ceux qui la regardent de loin, ceux qui ont le cœur de s'en approcher en trouuent les auenuës aſſez faciles : elles ne conſiſtent qu'en quatre ou cinq principaux chefs.

Le premier eſt de n'eſtre jamais oiſif. La partie anterieure de l'homme ſe jette tout en auant : les pieds, les mains, le viſage, pour nous teſmoigner que ſon eſprit ſe doit accommoder à la fabrique du corps, & eſtre progreſſif comme luy. Ne laiſſons point chommer ces deux parties de noſtre baſtiment : nous voyons qu'on ſe laſſe plus en ſe

tenant debout qu'en marchant, & que les meilleurs eſprits ſont comme les bras les plus vigoureux qui ſe deſboitent bien pluſtoſt en frappant à vuide que ſur quelque matiere qui reſiſte.

Ainſi l'action nous eſtant plus commode que le repos, appliquons-nous à quelque choſe. La teſte ſans les pieds & ſans les mains eſt vn monſtre, pour nous faire voir qu'il faut ſe determiner à l'action, & que quelque delicateſſe qu'il puiſſe y auoir en nos paroles & en nos penſées, ſi on ne s'employe d'ailleurs, on paroiſt comme ces teſtes aiſlées de ces petits Cherubins qui ſont d'autant plus imparfaits, pour n'eſtre ny Anges ny hommes, qu'vn ſinge eſt difforme pour eſtre d'vne nature ambiguë entre la beſte & l'homme.

Le ſecond moyen pour s'applanir le chemin de la vertu, eſt de ſe ſeruir de ſur-veillant & de regarder ſi en toutes les choſes que nous diſons, que nous faiſons, ou que nous nous propoſons de faire, il n'y a rien qui ne ſoit honneſte, & ſi les voyes que nous tenons pour y paruenir le ſont auſſi. Si nous ſommes aſſidus en cette obſeruation & en cét eſtude de nous-meſme, il eſt tres-certain qu'inſenſiblement nous nous trouuerons au ſommet de la vertu, ſans auoir eſté incommodez que bien peu de la roideur de ſon penchant; car encore que les affaires du monde ayent ſouuent des courbeures & des nœuds qui ſemblent les aſſujettir à quelques circonſtances indirectes qui nous détournent du droit chemin qu'il

faut tenir en les faiſant : neantmoins pourueu que noſtre volonté demeure ferme & immuable vers vne honneſte fin, & que les biais que nous prendrons en leur execution ſoient honneſtes auſſi ; ſoyons aſſeurez que l'imperfection de la matiere ſe redreſſera par l'integrité de celuy qui la met en beſongne. Il eſt impoſſible de conduire toutes choſes par la ligne droite : les affaires ont leurs tours & leurs détours, comme les chemins qu'on eſt obligé de ſuiure par neceſſité, autrement on feroit en l'vn & en l'autre vne mauuaiſe route.

Le plus important ſecret de la vie ciuile, eſt d'auoir la prudence de ſçauoir honneſtement concilier la vertu auec le temps, les hommes & les affaires ; car par ce moyen on n'aſſaiſonne pas ſimplement ce qu'il y a en elle de plus auſtere, mais on luy donne encore le plus commode & le meilleur vſage qu'elle puiſſe auoir.

Mon troiſieſme conſeil, eſt qu'apres que tu te ſeras tres-ſoigneuſement obſerué toy-meſme, tu ſois auſſi fort attentif à conſiderer les actions d'autruy. Toutes les actions de l'homme ſont bonnes ou mauuaiſes : la plus grande partie de celles que nous appellons indifferentes ne le ſont point, elles ſont pluſtoſt indices ou prediſpoſitions qui tendent au bien ou au mal. Si tu les conſideres bien exactement les vnes & les autres, les bonnes te ſeruiront d'exemple pour les imiter, & les mauuaiſes d'vn meilleur exemple encore pour en auoir de l'horreur. Sois aſſeuré,

mon fils, que les fautes qui se font en ta presence ont en elles vn correctif plus certain que celuy qui prouient des tiennes propres.

Les traits du visage d'autruy que nous voyons de nos yeux sans moyen, font en nous vne impression plus viue que ceux du nostre, qui ne se voyent de nous que par reflexion : Les vices d'autruy se considerent à nud tels qu'ils sont, des nostres; nostre perturbation (car il n'y a point de vice sans perturbation) en confond les especes, & nous empesche de les voir en leur plus grande deformité : d'où il arriue que quand le calme se fait en nos ames, il ne nous en reste plus alors qu'vne image imparfaite, l'indulgence que nous auons pour nous-mesmes, qui cesse en autruy, effaçant de nostre memoire vne partie de leur laideur.

Mon quatriesme conseil, est que tu faisses tous les soirs auant que tu dormes vne petite recollection de tout ce que tu as veu, fait & dit durant la journée ; outre que l'ame s'eschauffe en cét examen en l'amour des bonnes choses & en la haine des mauuaises, il sert comme d'vne espece d'agenda pour la conduitte du lendemain.

Il n'est pas iuste que nous donnions la nuict entiere pour le repos du corps, & pour la digestion des viures, dont il s'est chargé le jour, & que nous refusions à l'ame vne demie heure de temps seulement, ou moins encore, pour la coction de ses bonnes actions, & pour l'excretion de ses impuretez.

La vertu ſe fermente & le vice ſe diſſout en cette recollection; elle eſt d'vn ſi excellent vſage, que quelques-vns meſmes des anciens, quoy qu'ils ne fuſſent pas eſclairez de la lumiere de la foy, en ont fait vn des principaux articles de leur morale. Ne permettons pas, mon fils, qu'ils ayent eſté plus ſoigneux que nous dans vn exercice ſi neceſſaire pour le ſalut, & pour la conduitte de l'ame du fidelle.

Ie mettray fin à cette ſeconde partie, & à mes conſeils pour la vertu, par le dernier des quatre que le diuin & inimitable à Kempis ordonne pour auoir la paix de l'ame. Ses trois premiers conſeils, qui ſont, d'affecter de faire pluſtoſt la volonté d'autruy que la ſienne, de chercher touſiours le plus bas lieu, & de ſouhaitter pluſtoſt moins que plus, ſont d'vne plus haute perfection que ie ne te la deſire.

Ces trois choſes, qui ſont vertus de retraitte, ſont imperfections en l'ordre de la vie ciuile, qui veut qu'vn chacun tienne le rang de ſon eſprit & de ſa condition. Pour ce qui eſt du quatrieſme, qui eſt de ſe remettre en toutes choſes à la volonté de Dieu, veritablement ce dernier couronne toute la vertu de l'homme; En vain ſeras tu diligent à bien faire, à t'obſeruer toy-meſme en tes actions, à tirer inſtruction de celles d'autruy, à faire l'examen de ta conſcience, ſi ton ame ne ſe ſoubmet aux euenemens de la vie qui ne ſont point en ta puiſſance, & que ta volonté ne ſoit entierement conforme à celle de Dieu,

tu perds le merite du reste. La perte des amis, des biens, de la santé, la contradiction en nos desseins, & mille autres fascheux accidents nous arriuent tous par vn decret eternel : Et dautant que nostre œil & nostre entendement sont trop foibles pour suiure pied à pied la connexité que toutes ces choses ont auec la Prouidence, nous les estimons casuelles.

Ne nous abusons point, mes enfans, il n'y a rien de casuel dans le monde, la Prouidence est également pour les petites choses comme pour les grandes, comme vn grain de poussiere, comme vn moucheron tient à Dieu comme l'homme, comme l'Ange; chacun en son rang, il n'y a point d'euenement, tant petit soit-il, qui n'ait sa cause, & cette cause sa dependance d'vne autre cause jusques à la premiere.

Ainsi, mon enfant, si tout se fait par ordre celuy qui le donne n'y entend rien, ou tout se fait pour le mieux, si ce n'est à ton respect c'est au respect de l'Vniuers, dont l'interest va deuant le tien : tu ne peux donc t'affliger d'aucun mauuais euenement que ton ame ne face vne rebellion ouuerte contre celuy qui en est la cause. Pour l'euiter, ie vous conjure, mes tres-chers enfans, fils & filles, de vous soumettre sous l'obeïssance de Dieu, & de desirer qu'en toutes choses sa volonté se face plustost que la vostre.

Il n'y a point de lenitif plus doux pour adoucir l'amertume des mauuais euenemens de la vie qui ne dépendent point de nous, que

de croire conſtamment que ce ſont effects de la prouidence de Dieu qui viennent à nous par ſon ordre. En ce faiſant la neceſſité que nous auons de les ſouffrir, ſe changera facilement en vne complaiſance à ſa volonté : en nous accommodant à ce qu'il luy plaiſt, deſlors il ne nous arriue plus rien malgré nous, & nous ne faiſons pas ſimplement vne choſe qui luy ſoit agreable, mais nous deuenons en quelque ſorte participans de ſon conſeil eternel, auquel il ſemble que nous ſouſcriuions par noſtre conſentement, quand il eſt pareil au ſien.

Que cette ſouſmiſſion ſeroit agreable à Dieu, au lieu de ſe plaindre de nos miſeres publiques renonçans à nos propres intereſts, de regarder auec reſpect les bras viſibles qui font cette deſolation, comme ſeruans à vne puiſſance inuiſible qui le veut ainſi. Les grandes & eminentes qualitez que nous voyons reluire en tous les conquerans, quoy qu'ils deſertent le monde, nous les doiuent faire conſiderer auec beaucoup de veneration : Les Cyrus, les Alexandres, les Ceſars, les Attila, les Tamerlans, le dernier Roy de Suede, & quelques autres dont ie me tais, n'eſtoient point des Teſtes communes; tels qu'ils ſont ou qu'ils ont eſté, puis qu'ils ont leur miſſion de Dieu, jugeons-en auec douceur; & au lieu de les condamner, diſons pluſtoſt que ce ſont tempeſtes de terre, qui ſeruent à ſa purgation, comme à la purgation de l'air, les orages qui s'y eſleuent ; au lieu de murmurer

admirons la grandeur de Dieu, par l'excellence des Ministres de sa Iustice, & considerons que s'il veut empescher l'entrée du Paradis terrestre, il y commet vn Cherubin auec vn glaiue de feu. S'il veut exterminer vn peuple entier, vn Ange en a le commandement. S'il donne le choix à vn Roy des fleaux dont il le veut affliger, il luy depute vn Prophete: & quand il veut aussi dépeupler vn peu le monde, il arme quelque main puissante, & suscite des Heros pour cét effet. Ainsi ie pense que dans les desordres du temps, le plus expedient est de parler auec modestie de ceux qui les font, & de rendre graces à Dieu de ne nous auoir pas choisis pour vn employ si contraire à la douceur de nos sentimens. Les desolations publiques estant periodiques & fatales, ont leur saiſon & leur necessité comme les autres choses. Si elles nous rencontrent en leur chemin, suiuons auec plaisir le decret immuable de l'ordre du monde. L'affliction d'esprit que nous en auons, est vn murmure secret contre la prouidence. Offrons-nous à elle volontairement, quand elle aura dressé nostre bucher, & nous couronnerons par nostre soumission la victime qui luy doit estre immolée.

En effet c'est vn extrême abus de s'imaginer que ce soit vne puissance aueugle qui soit cause de toutes les auentures de nostre vie; c'est Dieu qui nous mene, & non pas elle. Où? A luy. Par où? ne t'en informe point; ton conducteur n'est point obligé de te rendre compte du chemin qu'il tient, te suffise que le

Tout puissant est ton guide. Cecy est assez estrange, l'homme dans vne vaste estenduë de mer, où il n'y a ny sentier ny route, se commet aueuglément à la foy d'vn pilote, qui pour toute direction n'a que sa bousole, & vne seule estoille pour faire le tour du monde, & dans la reuolution de sa vie, il aura de la peine à se confier en la prouidence de celuy qui n'est pas seulement le Createur de cette estoille, mais qui est le Moteur de l'Vniuers, en la conduitte duquel il est impossible qu'il se puisse tromper, parce qu'en estant l'architecte toutes ses voyes luy sont connuës.

Supprime donc ie te prie, mon fils, en ton esprit ce vain nom de fortune, qui est vn spectre plein d'inanité, qui n'a son existence qu'en la folle imagination de l'homme: ne le prononce pas seulement, de peur que ta parole en le formant ne taille vne fausse idole d'vne chose qui n'est point: en luy attribuant quelque sorte de pouuoir, tu l'ostes à la Diuinité. Regarde où te conduit ton erreur, ne pouuant comprendre l'ordre du monde, ny la liaison de ses causes; sous le nom de la fortune tu transferes ton aueuglement à leur moteur. Quoy que tu ne puisses suiure de proche en proche la contiguité des euenemens, dont l'effet de l'vn est la cause de l'autre, ils ne laissent pas d'auoir vn principe eternel & immuable, d'où procede leur ordre. Contente-toy d'en estre mesuré, sans mettre en doute la regle du mesureur. Les choses vniuerselles & particulieres ont vn enchaisne-

ment les vnes auec les autres, auquel il n'y a point de confuſion. Le dernier flot qui ſe termine à l'extremité de l'Ocean, reçoit ſon impulſion commune auec toute ſa maſſe. Suiuant cette generale diſpoſition, ce ne doit pas eſtre vn mediocre contentement à l'homme, de voir que le meſme ordre qui fait la reuolution entiere de l'Vniuers, fait la ſienne en meſme temps.

Adjouſtez donc encore, mes enfans, à vos articles de foy cettuy-cy, Que Dieu fait tout pour le mieux : il eſt autant veritable que les autres, il eſt plus conforme à voſtre raiſonnement, & d'vn vſage plus eſtendu, dautant que ſi vous eſtes vne fois bien perſuadez de cette verité, elle vous ſeruira d'vn port interieur pour vous tenir à couuert contre toutes les tempeſtes de la vie.

TROISIESME PARTIE;

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers l'homme.

Chapitre Premier.

De la puiſſance & de la neceſſité de la societé.

MEs enfans, Dieu ayant eu la bonté de former l'homme à ſon image, & de multiplier ſon eſpece, il ſemble que nous ne pouuons maintenir cette reſſemblance que nous auons à luy, ſi l'homme n'eſt à l'homme comme vn Dieu; c'eſt à dire, s'il ne luy eſt bon & officieux En la premiere partie de ces Conſeils j'ay traitté du deuoir de l'homme enuers Dieu: En la ſeconde, de ſon deuoir enuers ſoy-meſme, qui dépend de la moderation de ſes paſſions. Cette troiſieſme partie qui conſiſte au deuoir reſpectif de l'homme enuers l'homme, n'eſt rien autre choſe qu'vne legitime application de ces deux premiers deuoirs enuers ſon prochain: car il eſt tres-certain que tout homme qui craindra Dieu, & qui vſera de ſa volonté ſelon raiſon, ſera bon mary, bon pere, bon fils, bon frere, bon maiſtre, bon ſeruiteur, bon voiſin, bon citoyen, bon ſujet, & bon Prince, qui ſont les principales liaiſons de la vie ciuile.

Quelqu'vn a dit aſſez peu judicieuſe-

ment, que pour mener vne vie retirée, il falloit estre plus qu'homme, ou moins qu'homme, n'ayant point appris qu'il se soit jamais fait de heros en la solitude, il y a plus d'apparence de croire que la fuitte de la compagnie ne procede que de la pesanteur d'vne ame sauuage qui est enseuelie dans la matiere, & qui n'ayant pas la force de se pousser au dehors, ne se retire que pour cacher son infirmité. Que si le zele ancien nous a donné quelques vertueux Anachorettes, ils sont en si petit nombre, & l'imitation en a esté si difficile, que cette perfection n'a pû venir jusques à nous. S'il nous en reste encore quelque image, c'est en la retraitte des Chartreux. Il est vray que chaque Religieux a son appartement separé, mais aussi pour compenser en quelque sorte l'austerité de leur Regle, la prudence de leur institution a voulu que de vingt-quatre heures dont le jour & la nuict sont composez, ils en employassent dix au Chœur à diuerses repriſes, & que par ce moyen il se fist entr'eux vn concert de loüanges au Seigneur en psalmodiant ensemble, qui est vne espece de societé plus qu'humaine.

L'homme est d'vne nature si sociable, qu'au deffaut d'autre compagnie, s'il se trouue seul de nuict sans lumiere, & dans vn desert, la presence d'vn chien, d'vn cheual, d'vn oyseau, d'vn enfant quand mesme il ne seroit qu'au maillot, est capable de diminuer son estonnement, & peut-estre a-ce esté pour cette raison que les animaux furent creez auant luy. La

fuitte d'vne déroutte, la ſuitte d'vne victoire, les terreurs paniques, la courſe au martyre d'vnze mille Vierges, & de quarante mille Martyrs, ſont autant de differents effets, qui ne procedent point d'ailleurs que de la force qu'a fait en l'ame l'impreſſion aueugle de la ſocieté, laquelle eſt quelquefois ſi vniforme en ſon action, qu'il ſemble que toute vne multitude ne ſoit regie que d'vn ſeul eſprit.

Quand vous ſerez aſſemblez deux ou trois en mon nom, ie ſeray au milieu de vous (dit le Seigneur) pour obliger l'homme à quelque ſocieté. Il ne luy promet point cette meſme grace eſtant ſeul; car encore que l'homme ſeul aime Dieu de toute ſa force, ſa charité eſt imparfaite, en ce qu'elle chomme en ſa partie officieuſe, qui eſt l'amour du prochain, dans lequel ſe rencontre le deuoir reſpectif de l'homme enuers l'homme, qui eſt le dernier poinct que ie me ſuis propoſé de traitter en ce Teſtament.

CHAPITRE II.

De la premiere ſocieté, qui eſt celle du mary & de la femme, & de leur deuoir reſpectif.

IE feray donc l'ouuerture de cette derniere partie par la premiere combination qui s'eſt faite au monde de la main meſme de Dieu, qui eſt celle de l'homme auec la femme. dont toutes les circonſtances ſont aſſez conſiderables.

Auant que de la faire, Dieu reconnut pre-

mierement (dit l'Escriture) qu'il n'estoit pas bon que l'homme fust seul, parce qu'estant seul il est souuent le plus grand ennemy qu'il aye, & duquel il se doit le plus garder. Il dit en suitte qu'il voulut luy donner vne aide qui luy fust conuenable: Vne chose qui conuient à vne autre, cét autre luy doit conuenir aussi, qui est vn tesmoignage que la femme ne doit estre ny la maistresse ny la seruante de l'homme, autrement ils ne peuuent conuenir ensemble.

Auant que de luy donner il l'endort, pour nous apprendre, peut-estre, que nous n'auons point besoin de nos yeux en cette occasion, & qu'ils sont assez souuent de tres mauuais conseillers en la recherche d'vn bien qui nous soit conuenable, & aussi qu'il est tout à fait necessaire que l'ame soit en repos auant que de prendre femme; car si en la prenant l'auarice nous trouble l'entendement, que nous soyons preoccupez de quelque autre amour, il est tres-difficile que nostre élection puisse estre bonne.

La femme n'est point tirée du deuant ny du derriere de l'homme, elle est prise de son costé, comme celle qui deuoit estre sa compagne & son égale. L'Escriture ne remarque point de quel costé elle fut tirée, afin qu'elle puisse prendre la droite, c'est à dire la conduitte de la maison, si elle en est plus capable que le mary.

Finalement, la femme est composée d'vne mesme peau, d'vn mesme os, d'vn mesme

ſang, & d'vne meſme chair que l'homme, afin que l'vn & l'autre ſçachent, qu'il ne peut y auoir vne plus eſtroite vnion en la nature que la leur Leur intelligence doit eſtre ſi parfaite qu'elle paroiſſe comme vn ciment, qui ajuſte ſi bien l'obeïſſance auec le commandement, qu'il y ait de la peine à diſcerner celuy qui obeït d'auec celuy qui commande.

N'en déplaiſe aux Docteurs, la premiere diuiſion qu'ils ont faite de la maiſon en deux parties, à ſçauoir en l'homme, & en la poſſeſſion ſimplement, me ſemble aſſez imparfaite, ſi on n'y adjouſte encore vne troiſieſme partie qui eſt la femme; l'homme ne pouuant eſtendre ſa durée au delà de luy ſeul que par ſon moyen, ny transferer ſa poſſeſſion ſans eſtre miſe au pillage, ſi elle ne luy donne vn poſſeſſeur legitime. De ſorte que la dénomination de la famille deuroit auoir eſté priſe de la femme; dautant que les parties principales qui la conſtituënt ne peuuent eſtre gouuernées auec vne bonne œconomie, ſi elle n'en prend la direction.

Ainſi, mes tres-chers enfans, ie vous conſeille d'apporter vne extréme ſoin au choix que vous ferez d'vne femme, comme eſtant l'action de toute la vie la plus importante. Si vous eſtes trompez en la bonté d'vn cheual, en la valeur d'vne maiſon, ou de quelque autre choſe que ce ſoit, on ne les eſpouſe point, on s'en peut deffaire quand on en eſt ennuyé: mais en l'élection d'vne femme, il ſe fait vn contract qui n'eſt reuocable que par la mort.

Pour la bien choisir, regarde plustost à la pureté qu'à l'ancienneté de son sang; & aux bonnes mœurs, qu'aux dignitez qui seront en la race où tu la prendras. Les imperfections du corps & de l'ame sont maux hereditaires, dont nous voyons souuent que la contagion fait son retour de l'ayeul & du bisayeul aux neueux; si elle cesse en quelque generation, c'est plustost vne trefve qu'vne paix qui ne sera pas de longue durée.

Ne te marie point trop jeune, le premier homme estoit en âge de perfection quand la femme luy fut donnée. Tu ne vois point qu'on prenne le pepin d'vne pomme verte, ny la graine d'vne herbe qui soit en fleur ou en bouton, pour en auoir de la semence. Vn corps qui n'est qu'à demy noüé, dont les premiers boüillons du sang ne sont encore que de l'escume, ne peuuent rien produire qui soit capable d'aucune perfection. Les loix, qui ne te donnent point la maistrise de ton bien qu'à vingt-cinq ans, semblent de deffendre tacitement de prendre vne femme auant cét âge-là; autrement tu te marieras hors de saison. Il n'y a pas de bien-seance d'auoir vne mesnagere auant que d'estre en puissance de mesnager. Puisque le corps & l'ame entrent en la fabrique de l'homme, la puberté du corps ne te suffit point pour cét effet, tu es obligé d'attendre celle de l'ame, qui ne vient qu'à ta majorité. Nos legislateurs m'excuseront s'il leur plaist, ils nous ont laissé vn legitime soupçon de leur incontinence, de nous en auoir donné plûtost la permission.

Comme ie ne te conſeille point de te marier que tu ne ſois vn peu ſur l'âge, ſi tu veux trouuer vne ayde qui te ſoit conuenable, ne la recherche point auſſi fort jeune; laiſſe venir en leur maturité, la verdeur de ſes premieres années ſous les ſoins d'vne ſage mere, & ſous l'honneſte pudeur de ſon filliage, auant que de te preſenter pour en cueillir le fruit. Quand ſa ſaiſon ſera venuë tu connoiſtras mieux s'il ſera vereux ou non, que s'il eſtoit encore tout vert. Quel ayde eſperes-tu de rencontrer dans vn âge qui n'eſt point aſſez meur pour ſçauoir en quoy conſiſte ſon deuoir? il le faut apprendre ſous le modeſte nom de fille: car ſi on a pris vne fois la qualité de femme, il n'en eſt plus temps alors; dautant que c'eſt vn nom de maiſtriſe, & celuy de fille vn nom de crainte & de ſouſmiſſion.

En vain la premiere femme auroit eſté donnée à l'homme de la main de Dieu, & l'homme à la femme en l'âge le plus parfait, s'il n'euſt eſté le plus propre pour bien viure enſemble. L'homme a eſté fait auant la femme, pour nous apprendre que le mary doit eſtre le plus âgé; mais ce n'a eſté que d'vn tres-petit eſpace de temps, pour nous faire connoiſtre auſſi qu'il ne doit pas y auoir entr'eux vne tres-grande difference d'âge. Quand l'vn eſt de beaucoup plus vieux que l'autre, cét aſſemblage leur eſt pluſtoſt vn commun empeſchement qu'vn ayde qui leur ſoit conuenable. La loy du Prince, ny la vertu du Sacrement n'ayant point aſſez de force pour bien

concilier ensemble deux choses oppositez, comme le sont entr'elles les deux extremitez de la vie; entre lesquelles il semble que la nature aye fait vn diuorce qui soit double, tant en la dissemblance des affections du corps, que des passions de l'ame.

Les Latins appellent le mariage *Conjugium*, d'vn terme assez propre, qui signifie vn assemblage de l'homme & de la femme sous vn mesme joug. Cette conjonction se fait pour trois fins; l'vne pour couler la vie plus doucement en cette societé: l'autre, pour le maintien de l'espece: & la derniere, afin que les enfans estans distinguez les vns des autres par le mariage, le soin de leur education se diuise entre les peres, pour en estre secourus estans deuenus vieux ou inualides.

On ne peut bien se preualoir de ces trois fins, que l'attelage de l'homme & de la femme sous vn mesme joug ne soit bien assorty. Pour l'estre, ils doiuent estre à peu prés d'vn mesme âge, de mesmes mœurs, & d'vne mesme volonté: autrement il est impossible que l'vn puisse jamais estre conuenable à l'autre. Deux animaux fort jeunes ont trop de folie pour estre liez ensemble: si l'vn est trop jeune, il entraisne l'autre; s'il est trop vieux, il le retarde: s'ils sont vieux tous deux, c'est vn commun empeschement: si l'vn est traittable & l'autre farouche, on ne s'auance point: & on recule s'ils sont tous deux farouches. Quand ces mesmes difficultez se rencontrent aux mariages, on est priué du contentement qu'il

y a

y a de bien viure enſemble, & du ſecours mutuel, qui ſe tire de l'affection des peres aux enfans, & des enfans aux peres, qui ſont les fins principales de cette liaiſon.

Il eſt tres-certain qu'il eſt aſſez difficile d'auoir vn meſme toict, vn meſme foyer, vne meſme table, vn meſme lict, meſmes intereſts, meſmes enfans, & de viure heureux ſans auoir vne meſme volonté. Toutes ces circonſtances fourniſſent de moment en moment vne nouuelle matiere d'amour ou de haine, ſelon que les mariages ſont bons ou mauuais. C'eſt pourquoy nous ne voyons point d'affection dont l'eſtrainte ſoit plus ferme que celle d'vne bonne femme & d'vn bon mary, parce qu'eſtant touſiours enſemble ils ſe rendent à toute heure mille petits offices l'vn à l'autre, qui ſont autant de liens communs qui font de nouueaux nœuds en l'ame, dont l'vn ne ſe relaſche jamais que l'autre ne ſe reſſerre.

Si auſſi le mary & la femme ne s'accordent pas bien enſemble, outre que ce leur eſt vn ſupplice qui dure autant que leur vie, leur mes-intelligence dans le détail de leurs actions influë de part & d'autre en la maſſe du ſang & des eſprits vne auerſion commune, dont le venin ſe dériue en la race, eſtant impoſſible qu'il ſe puiſſe faire vne bonne generation de deux ſangs entre leſquels il y a eu ſi peu de ſympathie: & peut-eſtre eſt-ce de là que procede le peu d'affection des peres aux enfans, des enfans aux peres, & des freres entre

eux, laquelle chose par vne raison contraire, arriue rarement aux enfans qui naissent d'vn bon mariage.

Mes tres-chers enfans, fils & filles, quoy que vous ne soyez point encore en aage de faire distinction de ce qui se doit d'auec ce qui ne se doit pas, nous sommes desia si satisfaits vostre mere & moy du respect & de l'obeïssance que vous nous rendez, & d'vne certaine tendresse d'amitié fraternelle que vous auez les vns pour les autres, qui deuance vostre raison, que nous auons sujet de croire que vostre bon naturel est vn effet qui resulte de la tres-parfaite intelligence qui est entre elle & moy, qui s'est communiquée au sang & aux esprits dont vous auez pris vostre naissance. Vous pouuez bien voir en nostre mariage quelle est nostre benediction & quelle sera la vostre si Dieu vous fait la mesme grace qu'il nous a faite. Pour l'obtenir il y a tant de precautions à prendre qu'il est impossible à la prudence humaine de les preuoir toutes. Le Sage nous apprend que les soins & l'industrie de l'homme luy peuuent apporter les autres biens, & que la femme prudente est vn don de Dieu seul. Le plus asseuré moyen pour la rencontrer est de dormir comme Adam, c'est à dire; qu'ayant les yeux fermez & vos autres passions assoupies, vous l'attendiez de la main de Dieu, & que vous luy demandiez sans vous proposer nulle autre chose, que d'auoir simplement vn ayde qui vous soit conuenable. Le mariage de vostre mere & de moy s'est fait

ainſi, dans lequel nous auons tous deux cette benediction, qu'elle eſt ſatisfaite de moy, & moy ie le ſuis à vn tel poinct, que quand ie diray qu'il n'y a rien à deſirer en elle que le ſeul bien que i'y trouue, ie penſe en parler encore aſſez modeſtement, noſtre vnion eſt ſi parfaite par la miſericorde de Dieu que

——— *pende*
Da vn fato ſolo, l'vna & l'altra vita
Colpo, que ad vn ſol noccia, vnque non ſcenda
Ma, indiuiſo è il dolor d'ogni ferita.

CHAPITRE III.

Du deuoir des peres enuers les enfans, & des enfans enuers les peres.

MEs enfans, ie viens de vous faire voir que la premiere ſocieté qui s'eſt faite au monde, eſt celle du mary & de la femme. La ſeconde qui en prouient, eſt celle des peres & des enfans, ſelon cét ordre nous deuons à la premiere le premier rang en noſtre affection, & le ſecond à la ſeconde. Quand la premiere eſt parfaite, elle fait de deux corps & de deux eſprits vn meſme eſprit, & vne meſme chair : d'où il procede vne vnion qui eſt la plus eſtroitte liaiſon de toutes. Le nœud de l'autre ſocieté qui eſt celle des peres & des enfans eſt vn peu plus laſche, n'eſtant au commencement qu'vne ſimple liaiſon qui ſe fait en faueur du progrez de nature, de laquelle nous verrions bien-toſt ceſſer tous les atteliers ſi pour le maintien de la diuerſité des eſpeces

qui la rempliſſent elle n'auoit imprimé à chaque choſe viuante, vn certain deſir d'éleuer, & d'auoir ſoin de ce qu'elle met au monde.

Il eſt tres-certain que ce premier appetit nous eſt commun auec toutes ſortes d'animaux, & que meſme il paroiſt aſſez ſouuent plus tendre en quelques-vns d'eux qu'en l'homme. Mais comme leur ſoin enuers leurs petits, ne s'eſtend point au delà du corps, & que ſi toſt qu'ils ſont en eſtat de ſe pouruoir eux-meſmes, & qu'ils ont quitté le remeüil & le nid : ce lien de nature ne laiſſe plus aucun veſtige de ſoy, il ſemble qu'il doiue y auoir vne extréme difference entre l'affection paternelle de l'homme & celle de la beſte; car outre que l'homme eſt celuy de tous les animaux le plus deſpourueu de toutes choſes en venant au monde, & le plus long-temps en l'impuiſſance de ſe pouuoir ayder de luy-meſme, il eſt encore compoſé de deux parties, qui ſont l'ame & le corps, leſquelles ont eſgalement beſoin de nourriture & d'education. L'vn & l'autre ſoin regarde les peres, duquel il eſt impoſſible qu'ils puiſſent faire toutes les auances, & les enfans les receuoir, ſans qu'il ſe forme entr'eux vne affection qui ſe fait par connoiſſance toute ſpirituelle, & tout autre que ce brut & aueugle mouuement de nature qui paroiſt aux animaux, enuers leurs peres.

Si noſtre ſoin ſe terminoit ſimplement au corps comme le leur, nos enfans ayant eſté nourris en beſtes, ne feroient rien contre l'ordre de nature, de ne nous eſtre ny plus

respectueux ny plus reconnoissans que le sont les animaux, enuers ceux qui les ont mis au monde. Tout deuoir cesseroit entre nous si tost que le corps n'auroit plus besoin d'aide; & mesme il seroit à craindre que l'enfant qui n'auroit receu aucune impression de plaisir qui ne fust sensuelle, n'eust vn juste sujet de se plaindre de ses peres, si on ne luy donnoit le moyen de la contenter. Nous voyons en la vie des payſans vn exemple assez euident de la negligence du deuoir paternel en la partie de l'ame, en ce qu'on ne reconnoist entre eux qu'vn sentiment d'amitié fort obscur du pere au fils, du fils au pere, & du frere au frere, qui ne subsiste qu'entant que le requiert la communauté de leur trauail. La cause de cette dureté d'ame ne procede point d'ailleurs que de ce que tout le soin de leur education ne regarde simplement que le corps, & que par le commerce ordinaire qu'ils ont auec les bestes, ils contractent vne nature moyenne entre leur façon de viure & celle de l'homme politique.

Il demeure donc pour constant, que le soin du corps n'est que l'esbauche de l'affection paternelle, & que celuy de l'ame y donne le dernier trait. C'est en ces deux poincts, mes enfans, que consiste nostre premier deuoir enuers vous, & d'eux aussi que doit naistre vostre reconnoissance enuers vostre mere & moy.

Comme nous auons part tous deux à vostre naissance, & que vous estes composez de deux parties, qui sont le corps & l'ame, il sem-

ble que la prudence de nature aye voulu que vous eussiez aussi deux naissances, & que pour nostre commun soulagement le soin de l'vne & de l'autre se partageast entre nous. La premiere a esté celle de vostre corps dont ie voy que vostre mere a eu la charge toute seule, à sçauoir d'estre grosse de vous l'espace de neuf mois, & de vous auoir mis au monde. Le laict, le berceau, les drapeaux, les langes, la peine de vous auoir à toute heure sur les bras, tout ce menu trauail la regarde encore, jusques à ce que vostre seconde naissance se descouure, qui est celle des actions de l'ame : c'est alors aussi que ie dois engrosser de vous à mon tour, & souffrir en vous esleuant toutes les incommoditez de vostre second enfantement auant que vous soyez hommes faits.

Ce n'est point sans quelque mystere secret que les operations de l'ame sont puisnées de celles du corps, & qu'elles ne se voyent que les dernieres : Dieu l'a ainsi voulu, pour nous apprendre par le seruice du corps qui precede, & lequel est externe & materiel, quel doit estre celuy de l'ame qui est plus interne, & plus difficile à descouurir. Si-tost que le corps est né, on luy prepare des langes blancs, on le couche les yeux en haut, on luy allonge les bras & les jambes en la situation qui leur est la plus naturelle, & on le lie d'vne bande ferme & aisée, pour tenir en vne situation commode toutes ses parties, de peur qu'il n'y en ait quelqu'vne qui se disloque. Il

faut tenir le meſme ordre, ſi toſt que l'ame a donné la premiere indication de ſa naiſſance, & faire prouiſion de ſages conſeils & innocens; la coucher deſſus en eſleuant ſa connoiſſance vers le Ciel où elle doit aſpirer, rectifier ſes appetits & ſes affections qui ſont ſes membres; les tenir en leur deuoir par vne eſtrainte qui ſoit commode & ferme neantmoins, afin que leur mouuement ne ſoit point aſſujetty ſous la tyrannie d'vne coduite, qui ſoit ſcrupuleuſe & ſuperſticieuſe; & qu'elle ne ſe relaſche point auſſi ſous l'impulſion tumultuaire de la volonté. Les bras & les jambes de l'enfant demeurent couuerts quelque temps ſous la ſujettion des langes, & on ne les met point en liberté, que les vns & les autres n'ayent donné quelque indice que la puiſſance d'agir leur eſt venuë, pour nous ſeruir d'exemple, comme ie croy; qu'on ne doit jamais nous accorder l'vſage de noſtre volonté, ny ſa liberté, que l'ame n'ait fait voir auparauant quelque ſigne manifeſte de ſa ſuffiſance à ſe bien conduire.

La negligence du maillot du corps & de l'ame commence tous les defauts & toutes les imperfections de l'vn & de l'autre, l'vſage & la couſtume les acheue. C'eſt pourquoy l'ame eſtant d'vne nature plus prompte à receuoir vn bon ou vn mauuais ply que n'eſt le corps, on ſe doit tenir au guet pour la voir eſclorre, & pour commencer à la maintenir dans vne conſtante habitude au bien, dés le meſme inſtant qu'elle aura donné le premier ſigne de vie.

Mon enfant, il est du tout impossible que l'articulation de ta parole ait pû se former selon l'accent & l'vsage de ton pays, sans que ton attention y ait quelque part. Elle ne s'est point faite fortuitement, il faut de necessité que par vne vertu occulte ton oreille aye fait la distinction des sons, & ton œil l'obseruation du mouuement des levres de ceux qui sont auprés de toy, & qu'en suitte vne autre puissance cachée en ait fait la composition sans que tu t'en sois apperceu.

En cette action se descouure le premier crepuscule de l'entendement, & cette articulation externe de la parole produit au dehors vne image, quoy que confuse encore, du premier raisonnement interieur qui est en nous. C'est pourquoy ie serois d'aduis que tout aussi-tost que la langue des enfans masles se desnouë, on leur ostast les femmes, & qu'au lieu d'elles on leur substituast des hommes aduisez, lesquels outre le soin de leur menu seruice, eussent encore celuy de prendre garde à leurs premiers deportemens, & de s'obseruer soy-mesme en les approchant (j'entends pour les personnes de condition) car en effet les mœurs deuiennent bonnes ou mauuaises, selon les premiers exemples.

Que si nous voyons (comme il arriue assez souuent) de certains vices se naturaliser & se rendre hereditaires dans les familles; cela ne procede que de la contagion des peres ou des seruiteurs, dont la vie est si perduë & si depraüée, qu'ils n'ont pas la force de suspen-

dre pour vn peu de temps ſeulement le cours de leur diſſolution en la preſence de leurs enfans ou de leurs maiſtres.

Puis donc que la parole de l'enfant eſt le poinct du jour de ſon ame, il ſemble que le ſoin de ſa conduitte doiue commencer auec elle, veu l'empire de la couſtume, de laquelle il n'y a rien qui nous puiſſe effigier vne image plus parlante que la parole meſme. L'œil ne voit rien alors qu'elle ſe forme, ny l'oreille n'entend rien que confuſément, & ſans faire aucune apparente diſtinction des eſprits ny des ſons, & par conſequent l'operation de l'ame ne peut eſtre encore que confuſe & indiſtincte: & neantmoins nous voyons que par l'aſſiduité de la parole entenduë, il ſe fait inſenſiblement vn concours de ces trois puiſſances, quoy qu'imparfaites; de voir, d'oüyr & de raiſonner, qui forme par la frequence & l'imitation de la voix, la meſme intelligence, le meſme ſon, & le meſme accent de l'impreſſion qu'ils ont receuë, & de là procede la difference des idiomes.

Ainſi, mes amis, ne vous offenſez point ie vous prie, ſi j'ay touſjours l'œil ſur vous, & ſi ie commence de bonne heure à vous obſeruer: en vous obſeruant, & ceux qui ſont auprés de vous, ie me tiens moy-meſme ſur mes gardes, afin qu'il ne ſe paſſe rien en voſtre preſence qui ſoit capable de vous corrompre. Il n'y a non plus de difficulté à bien parler qu'à mal parler, ny à bien faire qu'à mal faire. Les mœurs ſe forment en nous bonnes ou mau-

uaiſes, ſelon le bon ou le mauuais exemple, comme le langage ſelon le bon ou le mauuais accent, ſans y apporter nul autre eſtude que l'vſage.

C'eſt pourquoy j'euſſe bien voulu vous donner vn Precepteur, dont les mœurs & la ſuffiſance euſſent pû me ſatisfaire; mais comme on ne choiſit pas aux champs, vous en auez eu deux l'vn apres l'autre, dont le premier fut trop jeune pour concilier voſtre creance & voſtre reſpect enuers luy, & l'autre ſi attaché à vne ſeuerité Magiſtrale, qu'à vn beſoin il euſt voulu de vous & de moy vne complaiſance aueugle à ſes formes. I'eſtois content à la verité de ſes mœurs & de ſa capacité, quoy qu'vn peu ſauuage; mais le debit en fut ſi auſtere & ſi amer, qu'enfin nous fuſmes contraints de nous ſeparer. Il vouloit tout par crainte & par force, & rien par douceur; & moy qui pretendois eſtre le ſurveillant de l'Eſcolier & du Maiſtre comme le plus intereſſé, ie voulois que la pillule fuſt vn peu dorée, & qu'on l'adouciſt. Les premiers elements des lettres ont aſſez d'amertume, ſans y meſler encore de l'abſinthe. Enfin, mes amis, ie vous ay veu ſi ſouuent les larmes aux yeux, & vn tel dégouſt de vos liures ſous luy, qu'encore que tout le ſoin de voſtre education ſoit tombé depuis ſur moy ſeul, ie benis les heures de mon trauail, qui m'a donné cét auantage d'affection ſur tous les peres, que ie ſuis peut-eſtre le ſeul de ceux qui n'ont point eſté du meſtier, qui n'ay point craint de me

rendre en l'âge de ſoixante-neuf ans le Pedant Abecedaire d'vn enfant qui n'auoit encore que ſept ans & cinq mois, & d'vn autre de dix ans & demy, & d'auoir perſeueré dix-huit mois en ce penible exercice. Ie vous dois auſſi cette reconnoiſſance, mes enfans, de m'auoir eſté ſi bons, que la permiſſion ou le refus de m'embraſſer, a eſté la ſeule recompenſe & le ſeul chaſtiment dont j'ay eu beſoin pour vous exciter à bien faire. Noſtre amitié s'eſt fermentée reſpectiuement en ce penible & officieux commerce, auquel j'aurois quelque regret que mon fils aiſné n'euſt point eu de part, n'eſtoit que j'eſpere touſjours, que quoy que l'occaſion qui m'auoit obligé de le mettre ſi jeune auprés du Roy, ſe ſoit trouuée chauue par le deuant, que peut-eſtre elle aura le derriere cheuelu.

Hardoüin & Charles, mes deux cadets, j'ay encore acquis ſur vous cette obligation qu'eſtant ſeptuagenaire ie vous ay amenez à Iully, qui eſt vne Academie que tiennent Meſſieurs de l'Oratoire à plus de ſix-vingts lieuës de ma maiſon. Ie m'y ſuis enfermé auec vous vnze jours entiers, pour eſtre l'eſpion de voſtre education & de leurs formes. I'ay veu que tout ſe faiſoit là auec vn ſi bel ordre, pour les lettres, pour la pieté, pour les mœurs, pour la netteté, & pour les heures de recreation, ſans faire de violence au corps ny à l'ame, que ſi vous ne deuenez en ce lieu-là ſçauans, gens de bien, & ſociables, ie n'auray aucun ſujet de me plaindre que de vous.

Il y a encore quelques autres deuoirs de bon pere, outre celuy de vostre institution, que ie ne dois point esperer de vous rendre, veu la difference de nos âges, si ce n'est que la nature vouluſt rompre ſes loix en ma faueur.

L'vn eſt de ſe familiariſer auec ſes enfans quand ils ſont grands, & de les appriuoiſer auec nous : il y a plus de bien-ſeance, ce me ſemble, de raiſonner que de badiner auec eux: & puiſque nous nous meſlons en leurs diuertiſſemens & en leur entretien, ſi-toſt qu'ils commencent de courre & de parler, qui eſt ſimplement vne action de l'ame ſenſitiue ; quand la raiſonnable ſe forme en eux, & qu'ils deuiennent hommes, nous ne pouuons qu'injuſtement & à contre-temps leur refuſer la continuation d'vne familiarité dont ils ont desja pris la poſſeſſion en leur enfance. Voicy ce qui nous arriue en leur monſtrant vn viſage ſeuere : nous en auons concilié l'affection par vne infinité de ſoins, dont nous auons fait les auances, & nous en perdons l'vſage par vne fauſſe police de reſpect.

Mes enfans, ſi Dieu vous fait la grace vn jour d'eſtre peres, faites de vos enfans vos premiers amis, quand ils ſeront en âge de l'eſtre ; leur amitié eſt comme vne enture qui ſe fait de franc en franc, dont le fruit eſt bien plus doux que de toute autre enture eſtrangere qui eſt baſtarde, & qui conſerue tousjours quelque choſe de l'aſpreté de ſon ſauuageon.

Quand ils ſeront hommes comme vous, & peut eſtre plus ſages ; changez la qualité de

pere en celle de leur frere aiſné. Cette derniere nous eſt commune à tous ; l'autre n'eſt ſimplement qu'vne alliance que le ſang a faite, & par conſequent vous ne pouuez demeurer en l'ordre de nature, ſi vos enfans eſtant hommes faits & acheuez, vous ne les traittez pluſtoſt comme leur aiſné que comme leur pere. Donnez-leur la connoiſſance de vos affaires domeſtiques tout auſſi-toſt qu'ils en ſeront capables : Voicy l'auantage qui vous en reuient & à eux. Premierement en leur faiſant voir quel eſt voſtre reuenu, & quelles en ſont les charges, ils ſe deſ-abuſent de l'opinion qu'ils pourroient auoir que vous leur en pouuiez faire vne meilleure part que celle que vous leur faites, & vous en demeurent plus affectionnez. Secondement en les appellant en cette ſocieté ils vous ſoulagent d'vne partie de vos ſoins. Et en troiſieſme lieu, ils s'inſtruiſent au maniement d'vn bien dont ils doiuent vn jour eſtre les proprietaires, & voyent par ce moyen la portion qu'vn chacun d'eux y doit pretendre, ce qui leur apportera plus d'aiſance en leurs partages & plus de douceur entr'eux quand vous leur en laiſſerez la poſſeſſion entiere.

Pour concluſion, il eſt tres-dangereux que les peres ſoient trop bons meſnagers de leur bourſe enuers leurs enfans, de peur qu'vne trop grande eſpargne ne les auiliſſe : en ne leur donnant point le moyen de ſe pouſſer au loin ſi on le peut faire. De citoyens du monde on les reduit à ne l'eſtre que de leur foyer ou

de leur banlieuë : Et il arriue souuent que pour ne leur auoir rien donné dequoy mesnager, estant incapables de toute œconomie, ils deuiennent prodigues en leur abondance, pour n'auoir pas appris durant leur necessité l'art de dépendre bien à propos. Enfin qui ne fait part de son bien à ses enfans qu'en mourant, les oblige aussi peu que nous oblige celuy qui nous laisse sa despoüille, parce qu'il ne la peut emporter auec luy.

Pour ce qui est du deuoir des enfans enuers leurs peres, la prudence de nature a voulu quand nous venons au monde, que le mesme ligament qui nous soustient, & qui sert de canal pour nostre nourriture l'espace de neuf mois, demeure encore attaché à nostre lict vterin, sans se rompre de luy-mesme comme le font toutes les membranes qui nous enueloppent, pour nous estre vne marque visible, que les ligamens qui soustiennent l'ame, & qui luy donnent la vie par vne sage instruction, & par mille tesmoignages d'amour & de bien-veillance que les enfans reçoiuent de leurs peres, se doiuent encore moins rompre que celuy-là.

La pesanteur de la grosseſſe, les douleurs de l'enfantement, la sujettion d'alaitter, de leuer, de coucher, de nettoyer, d'instruire, & de fournir à toute heure tout ce qui fait besoin pour la subsistance du corps & de l'ame, sont autant de chaisnes differentes des peres enuers leurs enfans, dont il sort vn

pareil nombre de chaiſnons de la meſme fonte qui donnent encore vne eſtrainte plus ferme à ceſte liaiſon.

C'eſt pourquoy il ſemble que le commandement d honnorer ſes pere & mere, ſoit vne choſe ſuperfluë, ven l'obligation qu'il y a de le faire: mais comme Dieu a veu qu'il y auoit des ames aſſez ingrates pour manquer à ce deuoir, & à celuy meſme de leur amour enuers luy, qui eſt encore plus ſelon nature, il a voulu que l'vn & l'autre commandement fuſt eſcrit dans les tables de la Loy, puis qu'il ne le pouuoit eſtre en leur conſcience, afin que ceux qui n'y ſatisferoient point fuſſent en horreur à Dieu & aux hommes, comme eſtant conuaincus en l'vne & en l'autre infidelité du crime de leze-Majeſté diuine & humaine.

Mes enfans, ie ſuis deſia ſi auancé ſur l'aage, & vous ſi jeunes encore, que vray-ſemblablement voſtre mere doit demeurer chargée du ſoin de voſtre inſtitution, comme elle l'a eſté deſia de toutes les peines de voſtre enfance. Elle eſt ſi bonne & ſi auiſée, que ie ne fay point de doute qu'à mon defaut vous ne trouuiez en elle ſeule vne affection de pere & de mere. Si cela arriue, comme ſes bons offices ſe redoubleront enuers vous, ſi vous deſirez que la benediction de Dieu vous accompagne, vous reünirez alors auſſi toutes les puiſſances de voſtre ame, pour luy rendre à elle ſeule tout l'honneur & tout le reſpect que vous nous deuez à tous deux en commun.

Conseil pour mes Filles.

POVR ce qui est de vous autres, mes filles, quoy qu'on m'ait assez souuent conseillé de vous mettre en Religion, ie ne l'ay pas voulu faire, parce que c'est vne vocation qui doit venir de Dieu & de vous, & non pas de moy seul : si toutefois vous y auiez quelque disposition, nostre maison estant pauure & vne espece de desert comme elle est, vous peut seruir de cloistre pour y faire vn nouiciat de pauureté, de chasteté, & d'obedience, sous la direction de vostre mere, comme si vous estiez sous l'autorité d'vne Superieure. Mais j'entends que ce nouiciat se continuë jusques en l'âge de vingt ans pour le moins : cét âge meur passé dans vne maison où Dieu est vn peu craint & reueré, vous aura donné le temps de connoistre si le corps se peut assujettir à l'esprit, & si vostre volonté peut subir sans rebellion l'austerité d'vne Regle, & l'abnegation de vous-mesme. Si vous jugez alors que la chose ne soit point au dessus de vos forces, ie seray bien aise que vous soyez Religieuses, & non autrement; parce que j'ay peur que la precipitation d'vn vœu qui se fait auant sa saison, ne soit encore plus sujet à la corruption d'vn ver qui le ronge, que ne le sont les fruits qui sont par trop auancez.

Ie vous propose ma maison pour vostre nouiciat, plustost qu'vne maison religieuse, n'ignorant point quelle impression peut faire en vos ames le sujet penible de nostre mesnage,

le

le soin qu'il nous faut auoir pour nous maintenir selon nostre condition, la difficulté qu'il y a de soustenir long-temps vne despense, dont la mise est plus grande que la recepte, soit pour vostre entretien & le nostre, soit pour les pensions de vos freres, les gages de nos seruiteurs, & plusieurs autres parties casuelles; & qu'en suitte de cela il faille encore qu'vne seule & pauure maison comme la mienne, soit desmembrée en cinq portions differentes pour vous partager. Il est certain qu'vn tel objet, dont les especes fascheuses se representent distinctement à toute heure à vostre imagination, en faisant chez moy vostre nouiciat, vous peut estre vn grand sujet d'auersion pour vne vie qui vous expose à toutes ces tempestes, & vn grand sujet d'amour pour vne sainte retraitte qui vous en peut garantir. Enfin, mes filles, tout autant que la vie du monde (qui s'ennuye mesme de son aise) a d'incommoditez & d'embarras pour se faire haïr, tout autant la vie Religieuse a d'attraits & de charmes pour se faire aimer. En cette condition tout le deuoir de l'ame deuote pour le repos de cette vie & pour la gloire de l'autre, se termine en deux chefs, dont l'vn est d'aimer Dieu, & l'autre de renoncer à sa volonté propre. Le premier, nous est vn deuoir de nature, & la sujettion de l'autre est si libre que mesme elle nous descharge du soin de nostre propre conduitte.

Quelque enuie neantmoins que j'aye de vous voir embrasser cette profession, ie n'ay

point voulu vous jetter dans vn Cloistre à la sortie du berceau comme on fait d'ordinaire, ne desirant point que vostre mission se fasse en ce lieu-là, ny par l'habitude de l'enfance, ny par respect, ny par crainte, ny par aucun interest de famille. Ie veux auant toutes choses que vous voyez le monde en toutes ses faces belles & laides, que vous sçachiez ce que c'est que de pauureté, de chasteté & d'obedience, & que vous fassiez quelque espreuue. si la pratique de toutes ces choses ne causera point de tumulte en vos ames. Il vaut mieux que cét essay se fasse chez moy qu'en vn Conuent; parce qu'on n'en peut sortir, ce me semble, sans en auoir vn peu de confusion, & sans en rapporter assez souuent quelques humeurs qui ne s'accommodent pas à la police du monde, qui luy est tout à fait opposée.

Ie ne puis comprendre comme on a pû consentir que cette profession se fist en l'âge de quinze ans, ny comme l'vsage le tolere, veu le peu de raison qu'il y a d'engager le cours entier de la vie, sous la necessité d'vn vœu, dont l'effet se deuroit suspendre jusques à ce que la suffisance de le faire fust venuë; tant s'en faut que ce soit vn moyen pour conseruer sa maison, c'en est vn plustost pour la deserter. Vn seul combat, vn naufrage, vn champignon mesme nous pouuant oster vne partie de nos enfans, & l'autre ne sera desja plus à nous par la precipitation d'vn vœu qui ne se peut reuoquer, auquel sera interuenuë nostre permission ou nostre commandement.

D'vn autre coſté ie n'oſerois vous conſeiller de vous marier, car ſi la cloſture a quelque choſe d'affreux, le mariage ne le doit pas eſtre moins à vne Damoiſelle qui a peu de bien, comme vous, elle dreſſe en ſe mariant vn attelier de neceſſité, qui eſt vn mal tellement inſupportable, qu'il ne s'adoucit point par la couſtume de le ſouffrir. Voſtre petite portion en mon heredité qui eſt petite, ne vous donnera pas vn riche mary. Ainſi le party de demeurer filles vous ſeroit le plus auantageux. Entre l'honneur d'vn vieux athlete & d'vne vieille fille, il n'y a difference que de ſexe, celle qui pouſſe ſon filliage juſques au bout, fournit vne glorieuſe carriere. Cette pureté ſe conſerue auec plus de merite ſous ſa propre direction, que ſous celle d'autruy, pourueu qu'elle ne ſoit point bleſſée, ou ſoy diſant. La fleur en eſt de plus difficile garde que le fruit, qui plus il vieillit, moins il eſt ſujet à ſe corrompre.

Quoy que vous faſſiez, prenez garde que voſtre élection de vie ne preuienne point voſtre prudence. Vous auez vn exemple de ce que vous deuez faire en la perſonne de ma femme, qui a demeuré auprés de ſa mere juſques en l'âge de vingt-huit ans, prenant connoiſſance du meſnage, & viuant comme vne Religieuſe ſans l'eſtre. En cét eſtat elle eſtoit comme ambidextre à l'vne ou à l'autre condition. Nous ſerions heureux enſemble, ſi la benediction de l'Eſcriture, qui conſiſte en nos cinq enfans, auoit vn peu moins de peſanteur.

Mes filles, ne vous hastez point de vous marier non plus qu'elle, esperez de la bonté de Dieu la mesme grace, ou vne plus grande, si vostre conduitte est bonne comme la sienne, & que vous soyez modestes & sages comme elle est, qui est le plus riche dot qu'vne fille puisse porter à son mary. Ie remets le surplus de vostre direction à vostre mere, qui sçait mieux que moy comme il vous faut gouuerner. Elle craint Dieu, elle aime son mary, elle a soin de son mesnage, elle est humble & modeste, & si auisée, qu'assez souuent j'ay besoin de son conseil. Mes filles, seruez-vous du bon exemple que vous auez en elle, & de ses bons aduis, ie m'asseure en le faisant qu'on reconnoistra qu'ils sont encore meilleurs & plus fidelles pour vous, que ceux que ie donne presentement à vos freres.

CHAPITRE III.

Du deuoir des freres entr'eux.

APRES l'amour conjugal, & celuy des peres enuers les enfans, & des enfans enuers les peres, la troisiesme & la plus estroite liaison de nature, est celle des freres entr'eux : ils sont comme les branches d'vn mesme arbre, lesquelles estant nourries d'vn mesme suc, quoy qu'elles se diuisent en leur tronc doiuent porter vn fruit d'vn mesme goust, ou ils donneront sujet de soupçonner qu'il y aura eu diuersité de greffons. La conspiration qui paroist entre les deux mains qui sont sœurs, &

entre tous les doigts, pour le ſeruice commun de la main, eſt vne leçon de s'entr'aimer & de s'entr'ayder, que la nature fait aux enfans d'vne meſme famille, s'ils veulent ſe maintenir en ſon ordre.

Il y a communement trois choſes qui ſont la cauſe de la mes-intelligence qui ſe voit entre les freres. La premiere & la principale eſt vn vice de la premiere conformation, qui procede (comme ie l'ay desja dit) de la corruption qui ſe trouue en la maſſe du ſang de leurs parens, eſtant du tout impoſſible, qu'vne production qui naiſt du meſlange de deux ſemences ennemies, puiſſe auoir en ſoy quelque choſe de ſociable, ny que de la diſſonnance d'vn mariage diſcordant & plein de contrarietez, il puiſſe rien naiſtre qui ſoit capable d'aucune harmonie. Ainſi l'inimitié qui eſt entre les freres, ne leur eſt pas ſimplement honteuſe; mais elle fait encore vn injurieux contre-coup contre l'honneur des peres, & briſe en le faiſant la ſeconde table de la Loy de Dieu, par laquelle il leur eſt commandé de les honnorer.

L'inégalité de l'affection des peres enuers les enfans, eſt la ſeconde cauſe de la mes-intelligence des freres entr'eux, appuyée (ce me ſemble) ſur vn fondement aſſez foible: car outre la violence de l'inclination, de laquelle il eſt aſſez mal-aiſé de ſe deffendre, il arriue ſouuent que l'vn des enfans vous eſt plus reſpectueux & plus obeyſſant que l'autre, & que cette difference de leur reſpect & de

leur amour pour vous, en produit vn autre en vous pour eux ; & en ce cas-là, ceux qui pensent estre lezez ne peuuent se plaindre qu'injustement, & que comme ayant esté mauuais œconomes de la bien-veillance respectiue qui doit estre entr'eux & leurs peres.

Il y a encore vne autre raison tres-considerable, pour ne traitter pas ses enfans auec vne mesme égalité d'affection, qui est, que quand le pere voit vne belle naissance, qui s'acquiert d'elle-mesme quelque preéminence au dessus des autres, il est obligé de la cultiuer auec plus de soin, & les freres doiuent leur consentement à ce preciput de sa bonne volonté, lequel n'a souuent nul autre respect en sa fin que le bien general de toute la famille. Nous voyons vn mesme ordre en la nature. Entre les branches qui naissent comme sœurs au haut de leur tronc, la plus vigoureuse attire tousjours le plus de nourriture, & le tronc se laisse succer à elle plus plainement qu'aux autres, suiuant cét exemple, ie vous conjure, mes enfans, de ne trouuer point mauuais que ie sois le plus liberal de mes soins & de mon affection à celuy qui le meritera le mieux. Ie seray bien aise de voir entre vous vne emulation à qui gagnera ce premier rang en mon estime ; ie le promets en foy de bon pere au plus vertueux ; vostre tasche pour y paruenir est également en vostre puissance, elle ne consiste qu'à vous abstenir de mal, & à bien faire, qui est vne chose qui n'est point au dessus de vos forces. Vous puissay-je voir vn desir, si

vniforme en ce beau deſſein, que mes bonnes volontez demeurent ſi également ſuſpenduës entre vous tous, que nous ne puiſſions jamais reconnoiſtre ny vous ny moy, où elles doiuent le pluſtoſt incliner.

La troiſieſme & la plus ordinaire cauſe du peu d'amitié qui eſt entre les freres, procede du partage de leurs biens : les peres les plus ſages en laiſſent la diſpoſition à l'vſage de leur pays : quoy qu'elle ſoit, eſtant ſelon la Loy, elle eſt tousjours meilleure & moins ſujette à la jalouſie de nos enfans entr'eux, que la noſtre. Nos biens ſont à noſtre famille, & noſtre famille à l'Eſtat, duquel nous ne pouuons tranſgreſſer les ordonnances publiques en faueur de nos enfans, que noſtre memoire ne deuienne odieuſe aux autres, & ſans ſemer des eſpines entr'eux. Quand la Loy nous a permis, en certains cas qu'il y a, d'en vſer ſelon noſtre volonté, c'a eſté pluſtoſt vn pouuoir de bien-ſeance qu'elle nous a donné, pour tenir nos enfans dans vne plus eſtroitte ſuiettion de leur deuoir enuers nous, qu'vne permiſſion ou vne puiſſance abſoluë, de leur oſter vn droit qui leur eſt acquis en naiſſant, & auquel la juſtice commune les appelle.

Mes enfans, pour maintenir vne parfaite vnion entre vous, voicy comme ie ſerois d'auis d'vſer de mes biens, ſi j'en auois aſſez ſuffiſamment pour vous en faire part à tous. Premierement, comme il y a des temps & des âges qui ſont plus deſpenſiers les vns que les autres, mon intention ſeroit de vous aſſiſter

tous selon vostre besoin present, & de garder plustost en ce partage que ie vous ferois de mes biens durant ma vie, vne proportion Geometrique qu'Arithmetique. Cette disposition qui vous tesmoigneroit vne affection égale, quoy qu'il y eust peut-estre inegalité de despense, vous satisferoit, comme ie croy, voyant qu'en cela ie n'aurois eu nul autre respect que celuy de vostre commun aduancement.

Pour ce qui est du partage de mes biens apres ma mort, trouuez bon ie vous prie, mes amis, que ie m'en descharge sur la loy du païs où ils sont scituez; ie n'en suis que l'vsufruictier, la proprieté luy en appartient, & ie ne puis rien changer à ce qu'elle ordonne, sans offenser le jugement d'vne infinité de personnes sages qui tous ont conuenu de l'estenduë de son pouuoir: ie leur dois mon consentement en mourant, où ie donneray sujet de soupçonner que j'ay l'esprit encore plus malade que le corps.

Il est vray que nostre coustume est vn peu trop indulgente, de remettre en nostre disposition tous les meubles & acquests, & la tierce partie du patrimoine, ce sont autant de semences de haine entre les freres, qu'vn pere mourant qui pense laisser quelque tige en sa famille plus puissante que les autres pour la soustenir, ne considere point assez, car il arriue souuent qu'au lieu de la maintenir il la dissipe en faisant ces auantages, l'affection des cadets vers leur aisné se diminuant comme

me leur portion dans l'heredité: c'est pourquoy mon aduis seroit, Que les peres ne receussent cette liberté que leur donne la loy, que comme vne action de ciuilité qu'elle leur fait, de laquelle ils ne se doiuent point seruir. La loy qui n'ordonne que le quint à l'aisné sur le patrimoine, quoy qu'elle estende nostre pouuoir au delà, semble regler nostre deuoir sur ce pied-là simplement, & nous designer que pour le surplus nous ne luy deuons que le mesme preciput & auantage sur nos meubles & sur nos acquests, si nous voulons suiure son intention.

Pour ce qui est des coustumes qui donnent presque tout à l'aisné, il est raisonnable aussi de s'accommoder à leur autorité qui a desia prescrit; & de la souffrir comme vne vieille playe, qui est consolidée par le temps & par vn long vsage, dont la douleur est passée. Mais quand le pere fait luy-mesme ce passe-droit, c'est vne espece d'exheredation sur vne partie de sa famille, qui comme vne playe nouuelle fait solution de continuité en l'estroitte vnion qui doit estre en l'amitié fraternelle; estant impossible que les parties affoiblies ne portent enuie à celles qui sont cause de leur affoiblissement, & que mesme se voyant destituées de forces, elles ne le soient aussi d'affection entr'elles pour se maintenir.

Le seul moyen de pouruoir à cét inconuenient, est de laisser comme j'ay dit, aux loix & à l'vsage receu, la disposition de nos biens en mourant, & de ne s'abuser point de cette

folle vanité de penser empescher que nostre nom ne meure comme nous, en s'efforçant inutilement de conseruer nostre bien en sa masse. Le deuoir de l'amitié fraternelle est le premier en ordre, & plus selon nature que le desir de remedier à la dissipation de nostre heredité, & par consequent, nostre principal soin doit tendre à le maintenir en son rang.

La tige des familles fertiles en nombre d'enfans, est comme celle d'vn arbre qui est surchargé de fruits, vne partie tombe d'elle-mesme, l'autre est abattuë des vents, & l'autre vient à maturité, sans que sa fecondité le desseiche.

Sur cét exemple nous pouuons confidemment & auec seureté, remettre sous la conduitte de la prouidence & des loix l'œconomie de nos biens, & la durée de nostre posterité; soyons asseurez que la dissipation de l'vn & de l'autre se fera bien plustost par la mes-intelligence des freres entre eux, que par la pluralité de leurs partages. Quand il y en a beaucoup à faire, leurs portions sont à la verité plus petites, mais en recompense leur conseil & leurs forces se doublent & redoublent par la jonction qui se fait de plusieurs bras & de plusieurs ceruelles ensemble.

Cette liaison est d'vn plus grand secours que celle des hommes fabuleux à trois corps & à cent bras, qui pour estre tous reduits sous vn seul tronc, ne se peuuent seruir l'vn l'autre separément, ny hors d'eux-mesmes, là où les freres qui sont vnis entr'eux d'vne affe-

ction mutuelle, quoy qu'ils ſoient diuiſez de perſonnes, peuuent demeurer indiuiſibles en toutes les fonctions qui regardent leur ayde & leur deffenſe commune, & maintenir ſeparez de lieu, de corps & d'action, vne meſme conjoncture d'eſprit en toutes choſes, pourueu qu'ils ſuiuent le mouuement de nature, & qu'il n'y ait point d'erreur en leur premiere confrontation. Naturellement vn meſme eſprit, vn meſme ſang, vn meſme principe, & vne meſme education doiuent produire meſmes inclinations & meſmes volontez.

Mes enfans, la correſpondance qui paroiſt en la fraternité des doigts de la main, vous eſt vn modele de ce qui ſe doit faire en la voſtre : vn ſeul mouuement les ouure tous enſemble, & vn autre les ferme, pour vous apprendre que toutes vos volontez ne doiuent auoir qu'vne commune impulſion: & comme aux actions penibles & où l'effort de toute la main eſt neceſſaire, le plus petit doigt y contribuë égallement comme le poulce.

Ce vous eſt vn exemple, quelque inégalité qu'il y ait entre vous, que toute voſtre force ne conſiſte qu'en voſtre vnion, & finalement quoy qu'il n'y ait que les trois doigts principaux qui ſoient employez en toutes les manufactures, les deux autres ne laiſſent pas d'eſtre aſſociez en la communauté de leur ſalaire, afin que vous connoiſſiez par là que ceux qui ſont les plus agiſſans & les plus intelligens entre vous doiuent ſubuenir aux defauts & aux neceſſitez de ceux qui le ſont le moins.

Nous faisons presentement l'experience de ce secours en nostre famille : mais puisque la modestie de celuy duquel nous le receuons me deffend de le publier ; supplions-le, mes enfans, de nous permettre au moins de luy en rendre mille actions de graces en nos ames, & de le considerer comme vn arc-boutant bien placé qui soustient nostre maison sans qu'on le voye.

Sous le deuoir de l'amitié fraternelle ie comprens celuy de tous les proches, jusques au degré auquel cette liaison se relaschant, la loy leur permet de se rejoindre entr'eux par vn nouueau nœud de consanguinité. Tout ce qui est depuis cette branche jusques au tronc, n'estant qu'vn mesme sang, est tenu à vn mesme deuoir d'affection reciproque, selon le rang de sa proximité. Le progrez d'alliances qui est au delà, se confond finalement en la masse publique, d'où il arriue que le deuoir priué d'vne famille se termine en vne obligation ciuile.

CHAPITRE V.

Du deuoir entre le Maistre & le seruiteur.

LE deuoir reciproque qui est entre le maistre & le seruiteur, est le quatriesme en ordre en la societé ciuile. Quoy que la plus commune opinion soit, que ce mot de maistre ne soit né que d'vne vsurpation qui est faite sur la liberté publique ; ie ne suis point de cét aduis. Le corps politique est formé comme le corps humain, de parties qui comman-

dent, & de parties qui obeïssent : celles qui se sont rencontrées en l'vn & en l'autre, auoir le plus de raison & le plus d'autorité, se sont mises d'elles-mesmes & selon nature, en possession de commander : & les autres quoy que souuent les plus fortes & les plus neruеuses, selon la mesme nature se sont trouuées reduittes en la necessité d'obeïr.

Autrement si elles se fussent presentées toutes ensemble pour le commandement, il ne se seroit fait nul seruice mutuel ; & si elles fussent aussi toutes demeurées dans le deuoir d'obeïr, leur seruice se seroit fait en confusion, faute d'ordre & de conduitte pour estre regies entr'elles.

Pour reprendre la chose en sa source, il est vray-semblable que la force a fait la premiere diuision de la terre entre les hommes, & que la possession en a esté depuis autorisée par vn commun consentement, pour euiter vne seconde fois cette premiere Anarchie, dans laquelle toutes choses estoient possedées en desordre. Ceux qui en eurent la meilleure part, se voyant plus de bien qu'ils n'en pouuoient faire valoir, furent contraints d'appeller en la communauté de leur portion les mal-partagez, sous des conditions si libres & si commodes, que pourueu qu'elles soient bien obseruées, ie trouue qu'il n'y a difference que de nom entre le maistre & le seruiteur.

Premierement, selon la loy de nature, l'vn & l'autre sont jettez sur vn mesme moule ; selon celle de l'Estat, ils sont tous deux libres, &

tous deux subjects d'vn mesme Prince ; & par celle de la Religion ils sont également membres de Christ, & le Prince mesme auec eux.

En second lieu ; nul d'entre nous quel qu'il soit, ne peut contraindre vn autre homme en quelque vile condition qu'il puisse estre, de le seruir s'il ne luy plaist. Ce priuilege nous est à tous si commun, qu'il n'y a que le Roy seul qui le puisse rompre.

En troisiesme lieu, quelque inegalité qu'il y aye entre moy & celuy que ie veux prendre pour mon seruiteur, ie ne puis contracter auec luy de son seruice, qu'il ne face auec moy la mesme chose pour son salaire, & qu'en nous commettant l'vn auec l'autre il ne deuienne mon esgal : par nos conuentions comme il demeure mon obligé ie suis le sien ; s'il est mon domestique, il entre en la Communauté de ma maison & de mon foyer auec moy ; & quoy qu'il soit de la derniere table, il est mon commensal, & ie luy doy mesme ma protection contre autruy.

En recompense de tant de soins, que penses-tu que face pour moy celuy que tu crois mon seruiteur ? il me sert, tu te trompes, il se sert : le mesme trauail qu'il feroit en sa maison pour viure il le fait en la mienne ; s'il m'engage sa volonté pour me rendre quelque seruice, la mienne luy demeure en ostage pour son salaire ; si ie trouue mon compte en ce qu'il fait pour moy, il y trouue le sien aussi ; s'il se mesle de mes affaires, on s'apperçoit bien-tost qu'il ne neglige pas les siennes ; s'il

fait valoir ma terre, il en partage les fruits à l'aire auec moy, s'il m'appreſte à manger, il en taſte le premier, il y contribuë de ſa peine, & moy de toute la depenſe. Noſtre Communauté ſe deſcouure en tant de choſes, que tout bien conſideré, ie trouue que l'aſſemblage du ſeruiteur auec le maiſtre, n'eſt rien autre choſe qu'vne ſocieté qui ſe fait entre le pauure & le riche pour leur vtilité commune, en laquelle il n'y a aucune difference que de nom.

Mon fils, il eſt à propos que l'vn & l'autre ſçachent que la diſtance qui eſt entr'eux, n'eſt point ſi grande comme on penſe, afin que le commandement de l'vn ſoit plus doux, & que l'autre en ſeruant ne faſſe rien qui ſoit indigne de la liberté de ſa condition. Vn honneſte ſeruiteur eſt le ſur-veillant de ſon Maiſtre, & vn bon Maiſtre l'exemplaire de ſon ſeruiteur. C'eſt pourquoy il n'y a point de combination entre les hommes, apres celle du mary & de la femme, qui ait plus beſoin d'eſtre bien-faite que celle-cy.

Et d'autant qu'il eſt aſſez difficile que le maiſtre & le ſeruiteur ſoient touſiours en vne ſi bonne correſpondance, qu'il n'y ait quelquefois entr'eux quelque petit contraſte: aux choſes de peu de conſequence il eſt à propos que le Maiſtre cede quelquefois pour tenir en haleine la liberté de ſon ſeruiteur, & de peur qu'en la luy voulant oſter toute, il ne luy faſſe venir l'enuie de la reprendre toute & de le quitter.

La repugnance que nous auons à faire la vo-

lonté d'autruy, ne procede que de ce que la vie n'estant autre chose en soy qu'vne action des sens & de la connoissance, il nous semble quand cette action n'est point en nostre puissance, que nous viuons plustost de l'ame d'autruy que de la nostre. C'est d'où vient cette difficulté d'obeyr qui se trouue naturellement en l'homme ; & pour cette raison, la nature & les loix ne faisant point de seruiteurs s'ils ne le veulent estre de leur bon gré, nous deuons auoir la prudence de ménager les nostres auec discretion si nous en sommes bien seruis, pour empescher que l'ennuy de leur sujettion, si elle est trop rude, ne leur en fasse venir le repentir.

Pour le repos commun du Maistre & du seruiteur, il est souuent necessaire que le premier soit aueugle, & que l'autre soit sourd. Vn Maistre trop clair-voyant ne manquera jamais de nouuelle occasion de se fascher, s'il obserue ses seruiteurs de trop prés ; il doit negliger ou ne faire pas semblant de voir vne partie de leurs fautes. Quand elles sont faites par vn defaut d'addresse ou de jugement, ou mesme par quelque legere demangeaison d'vn reste de liberté, qui veut encore vser de ses droicts ; on les doit excuser ; d'autant que si la chose nous touche plus que de raison, la douleur nous en demeure, & la faute ne laisse pas d'estre faite.

Il n'est aussi gueres moins necessaire qu'vn seruiteur n'entende pas trop clair ; parce que la bile estant vne humeur subtile qui se

meſle aiſément auec la maiſtriſe, il eſt aſſez difficile qu'vn ſeruiteur puiſſe ſi bien ſuiure les intentions de ſon maiſtre, qu'il ne luy donne quelquefois ſujet de ſe mettre en colere: d'où il arriue que ſa raiſon qui eſt troublée, communique promptement ſon émotion à la langue, & taſche de ſe ſoulager par cette partie.

C'eſt en ce temps-là qu'il faut que le ſeruiteur ſoit ſourd pour deux raiſons: l'vne, pour n'eſtre point obligé de reſpondre, d'autant que ſa reſponſe pourroit faire en l'ame du Maiſtre vne nouuelle repercuſſion de ſa faute, & que le ſilence en affoiblit la force, comme d'vn coup qui ſe frappe à vuide: & l'autre, pour emouſſer la pointe des reproches & des injures qui luy ſont dites, dont le ſentiment qui eſt mordicant, luy pourroit donner quelque auerſion contre ſon Maiſtre, s'il y eſtoit trop attentif.

Il y a fort peu de fautes auſquelles vn Maiſtre ne doiue eſtre indulgent, qu'en celles qui ſe font contre luy par deliberation, & en celles où il y va de l'offenſe de Dieu. Alors ce n'eſt plus ſimplement vne faute, c'eſt vn vice ou malignité; quand cela eſt, quelque vtile que te puiſſe eſtre vn ſeruiteur, chaſſe-le, s'il n'eſt aſſez jeune pour en eſperer de l'amandement: prens garde auſſi ſi c'eſt vn pecheur confirmé qu'en le voulant reformer tu n'ayes part à ſa foüilleure, & que tu n'attires ſur toy vne partie de ſon ſcandale.

Si tu découures que ton ſeruiteur ayme le jeu,

le cabaret & la deſbauche des femmes, ſois aſſeuré qu'il ſera vn blaſphemateur auſſi, & qu'il eſt du tout impoſſible, qu'auec toutes ces meſchantes qualitez il te puiſſe eſtre fidele: outre le ſcandale qui en arriue, ſi tu le retiens auprés de toy, ces trois premiers vices n'eſtant point vices de credit, il faut de neceſſité que tu en ſois le payeur, ou ſi quelqu'autre bourſe que la tienne les entretient, qu'à ton deſceu tu en ſois le receleur & le confident.

Si tu veux que ton ſeruiteur te ſoit fidele, ſois-luy le premier en le bien payant : ne le contrains point en luy retenant ſon ſalaire, de ſe payer luy-meſme par ſes mains, de peur que vous ne deueniez tous deux coulpables en meſme temps.

Les dents en la conſtitution du corps humain ſont le ſymbole de ce que doiuent eſtre les ſeruiteurs en la compoſition d'vne famille, & auoir toutes les meſmes conditions: elles doiuent faire la premiere preparation des choſes qui ſeruent à la nourriture ; eſtre diſpoſées auec ordre ; trauailler toutes, de peur que celles qui chomment ne deuiennent rances ; eſtre nettes, afin que rien ne s'y attache qui les puiſſe gaſter ; & eſtre entieres, de peur qu'eſtant creuſes il n'y demeure quelque choſe de ce qu'elles maſchent qui les corrompe. Leur office eſt de maſcher & non pas de ſauourer; & ſelon ce qu'elles ſont ſaines ou corrompuës, elles donnent indication de la bonne ou de la mauuaiſe diſpoſition du corps

où elles ſont attachées. Il en eſt ainſi des ſeruiteurs.

Mes enfans, pour mettre fin au deuoir qui doit eſtre entre le Maiſtre & le ſeruiteur, comme ils ſont en la vie ciuile, apres nos parens, les premiers en ordre, ils ſe doiuent eſtre en noſtre affection. Si vous prenez garde à la priere que voſtre mere vous fait repeter tous les jours pour noſtre commune conſeruation, vous trouuerez vos ſeruiteurs domeſtiques en ce rang : noſtre engagement l'vn auec l'autre eſtant libre & volontaire, ne le faiſons point auec eux à la reſerue du cœur.

Tout ſeruice fait ſans affection eſt ſans ſaueur : ſi on me le rend à regret, quoy qu'il me ſoit deu, ie le reçois encore plus à regret, & n'y a que la chaleur du cœur toute ſeule qui le puiſſe bien aſſaiſonner. Cela eſtant, faiſons-nous aimer de nos ſeruiteurs : pour en eſtre aimé il les faut aimer : l'amitié ne reçoit que ce ſeul change. Si donc noſtre intention eſt d'attirer à nous leur affection, comme ils ſont pluſieurs en nombre, il faut que la plus grande maſſe de l'aimant ſoit de noſtre coſté, afin que ſa puiſſance vnitiue ſe puiſſe mieux communiquer à tous, & faire ſon effet en commun.

Ie me ſuis vn peu moins eſtendu ſur le deuoir du ſeruiteur, que ſur celuy du Maiſtre, d'autant que le Maiſtre eſt tousjours plus en pouuoir de ſe faire rendre ce qui luy eſt deu, que n'eſt le ſeruiteur de luy en faire refus.

CHAPITRE VI.

Du deuoir des voisins entr'eux.

LE deuoir de l'homme seroit de petite estenduë, & sa connoissance bien courte, si elle se terminoit simplement dans l'enclos de sa maison. La terre est ouuerte de tous costez, afin que l'homme se communique à l'homme auec plus d'aisance ; son premier commerce, en sortant hors d'auec sa famille, est auec ses voisins. Mon fils, que penses-tu qui sont tes voisins ? tes voisins ne sont rien autre chose qu'vn desbordement qui s'est fait de l'excressence des premieres familles du monde, lesquelles s'estant accreuës en trop grand nombre, furent contraintes de se separer, & de prendre pour viure vne plus grande estenduë de terre qu'elles n'auoient auparauant ; de sorte qu'en remontant à ta premiere origine, tu es vne partie de la famille de ton voisin, ou il est vne partie de la tienne.

Et d'autant que la longueur du temps efface toutes les vieilles voyes de l'ancienne parenté, les alliances, & le comperage qui se pratiquent d'ordinaire entre voisins, & le prompt secours qu'on reçoit d'eux aux neceſſitez les plus pressantes, qui ne donnent pas le temps de courre ailleurs, les restablit en quelque façon ; Le voisin est à son voisin le premier objet de sa charité, & le plus secourable est tousjours le plus proche, tesmoin le Samaritain de l'Escriture, lequel, quoy qu'execrable aux

Iuifs, fut jugé le prochain de celuy qui estoit tombé entre les mains des voleurs, encore qu'il l'eust veu le dernier; parce qu'il auoit eu pitié de luy, & non pas le Sacrificateur ny le Leuite qui le virent les premiers, & n'en eurent aucun soin.

Il y a particulierement trois choses, dans le desir desquelles, si l'homme n'est vn peu moderé, & qu'il ne se face justice à soy-mesme, il est assez difficile qu'il puisse estre vn bon voisin: l'vne est l'interest du bien; l'autre, l'interest du plaisir; & la derniere, la competence d'honneur.

Pour ce qui est de l'interest du bien, nos voisins sont ou nos égaux, ou plus puissans, ou plus foibles que nous: si nous sommes égaux, & qu'il y ait contestation entre nous, elle decline incontinent en vn procés ou en vne querelle: & comme il n'y a rien de si fresle que l'homme & sa possession, il arriue souuent de ce contraste, que deux voisins d'vne mesme force se brisent tous deux en se chocquant. Pour ce qui est du fort & du foible, si le fort est injuste, il est dans son pays comme vn cancer dans la chair, qui deuore peu à peu toutes les parties qui luy sont voisines, & qui deuient tousjours plus malin à mesure qu'il s'estend.

Que si le foible est hargneux, il est incommode en son voisinage comme l'est vn ciron dans la peau, qui tout petit qu'il est, ne laisse pas de causer cuisson, demangeaison & inflammation. Dieu te garde de ces deux sortes

de voisins, dont il faut tousjours oindre l'vn, ou gratter l'autre.

L'interest du bien est commun à toutes sortes de conditions; celuy du plaisir qui peut apporter du trouble entre les voisins, qui est la chasse, ne regarde que la Noblesse; le païsan laboure, l'artisan trauaille, le marchand fait son commerce, & l'homme d'affaires a son occupation; de sorte qu'il n'y a que les Gentils-hommes qui demeurent oisifs; & comme ils n'ont aux champs tout ensemble qu'vn diuertissement qui leur est commun, qui est celuy de la chasse, il est assez difficile qu'ils puissent si bien prendre leurs mesures, qu'il n'y ait souuent entr'eux quelque contestation.

Mes enfans, si vous suiuez mon conseil, vous n'aimerez point la chasse non plus que moy; mais si vous l'aimez, & que vous ayez des voisins qui soient tant soit peu difficiles, ie vous conjure, de peur de les mescontenter, de vous estre encore plus seueres que ne vous font les Ordonnances de nos Rois, qui ont reglé le deuoir d'vn chacun sur ce sujet. Que si vous auez quelque voisin qui soit preoccupé de cette passion, comme tu vois qu'elle luy fait faire plus qu'il ne peut: excuse-le s'il fait plus que la loy ne luy permet.

La peine qu'il se donne en cét exercice, & les lassitudes que souffre le corps au retour de la chasse, te doiuent faire juger que cette passion est plustost vne possession qu'vn plaisir, dont les conuulsions & les transports meri-

tent mieux vn exorciſte, & ta compaſſion, que ton reſſentiment. Pour ce qui eſt du giboyer qui regarde plus le ventre & la cuiſine, que l'exercice du corps & le contentement de l'eſprit, il eſt raiſonnable qu'vn chacun prenue ſur luy ce diuertiſſement.

La chaſſe fait vne partie de la guerre ciuile qui eſt entre les Gentils-hommes, & la competence d'honneur l'autre. Ce dernier poinct eſt ſujet à vne ſi grande varieté d'incidens, qu'il a eſté impoſſible à la preuoyance des loix de regler ſi bien le deuoir d'vn chacun, qu'il ne reſte ſouuent entr'eux quelque matiere de noiſe. En cela, mon fils, voicy comme ie ſuis d'aduis que tu te gouuernes.

Aux lieux où l'ordre du monde veut que tu gardes ton rang, que tu le faſſes auec tant de diſcretion, qu'encore que la loy te le donne, il paroiſſe que tu le reçoiues de la courtoiſie de celuy qui te le defere. Sois ſi bon meſnager de l'honneur d'autruy, qu'on te voye beaucoup pluſtoſt relaſcher quelque choſe du tien, que de rien vſurper ſur celuy de ton voiſin. Aux lieux indifferens & de rencontre, n'apprehende jamais eſtre trop reſpectueux; l'honneur eſt comme l'eau du torrent que nous attirons ſur nous auec plus de violence en repouſſant ſon cours qu'en le ſuiuant : ſur tout dans l'Egliſe, qui eſt le theatre le plus commun de la vanité de l'homme, ſi quelqu'vn entreprend ſur ton droit, ie te commande de le ſouffrir, tu es deuant Dieu, à qui tu dois ce reſpect, & en la preſence duquel le plus hum-

ble est tousjours au lieu d'honneur. Si tu vois neantmoins qu'il prenne pour luy la deference que tu rends à l'Autel, il n'y aura pas de danger s'il ose ailleurs te contester ton rang, de faire qu'il s'apperçoiue qu'il est ton inferieur.

Finalement, puisque la paix est vn bien, nous ne pouuons dire que nous en joüissions, quand mesme elle seroit dans l'Estat, si nous ne l'auons auec nos voisins. Ainsi j'estime qu'vn bon voisinage est absolument necessaire pour le repos de la vie, & que la demeure auprés d'vn mauuais voisin est vn quatriesme fleau de Dieu, lequel estant fixe est plus dangereux luy seul que ne le sont tous les autres ensemble, qui ne sont que fleaux passagers.

Ne t'imagines point, mon fils, qu'il n'y ait que celuy dont la maison touche la tienne, & tes bornes les siennes qui soit ton voisin. Le commandement qui t'est fait de l'aimer comme toy-mesme seroit de trop petite estenduë, s'il se terminoit à celuy-là seul. Comme le monde t'est ouuert par tout, & qu'il t'est libre d'aller où il te plaist, sçache que celuy que tu rencontres, que tu voy, & que tu communiques en quelque lieu que tu sois, & de quelque condition qu'il puisse estre, deuient ton voisin, & toy le sien, & que vos presences vous engagent à vn deuoir respectif de vous faire du bien les vns les autres.

CHAPITRE VII.

Des amis, & de trois diuers mouuemens d'affections de l'homme enuers ſon prochain, qui ſont la Bien-veillance, l'Amitié, & la Charité.

L'AME de l'homme reçoit trois differens mouuemens en l'affection du prochain, dont le premier ne la touche qu'en la ſuperficie, en luy donnant ſimplement quelque legere émotion de luy ſouhaitter du bien, ſans ſe mettre en deuoir de luy en faire. Nos Eſcoles ont honoré cette ſuperficielle bonne volonté, d'vn nom trop fauorable, en l'appellant bien-veillance, d'autant que toute bonne volonté qui n'aide point au beſoin le pouuant faire, n'eſt point tout à fait innocente, & ne l'eſtant point elle ne peut eſtre bonne, & par conſequent (n'en deſplaiſe à nos Docteurs) il me ſemble que ce mouuement de l'ame qui eſt inofficieux, ne merite point vn ſi beau nom que celuy de bien-veillance, & que ce n'eſt ſimplement qu'vn foible prurit de nature vers le bien. Il eſt vray neantmoins que ce mouuement ſert de prediſpoſition à l'amitié, quand celuy pour qui nous l'auons eſt touché de la meſme émotion pour nous que nous le ſommes pour luy; car alors il ſe fait vn concours de bien-veillance, qui n'ayant nul autre reſpect que de ſe concilier par vne mutuelle complaiſance, ſe confondent enſemble d'vn meſlange ſi parfait, que la ſoudure par où elles ſe tiennent eſt imperceptible: & c'eſt de

cette combination d'où procede le second mouuement de l'ame en l'affection du prochain, que nous appellons amitié.

Ces deux mouuemens d'affection qui viennent de l'homme sont imparfaits, en ce que le premier ne touche simplement que celuy qui le reçoit, & que le second ne regarde que quelques personnes particulieres. Le troisiesme qui tire son origine de plus haut est tout autre, estant vn embrasement de l'homme enuers Dieu, qui vient de Dieu, & qui fait sa reflexion enuers le prochain, selon l'estenduë & la grandeur de son principe : Car comme Dieu est indifferemment bon aux bons & aux meschans, l'homme sur son exemple deuient également bon à tous, à ses ennemis comme à ses amis, sans acception de personnes & de condition ; & ce troisiesme mouuement d'affection s'appelle charité.

De maniere que tout le deuoir de l'homme enuers le prochain, se termine ou en bienveillance, qui est vne amitié inofficieuse; ou en amitié, qui est vne charité imparfaite ; ou en charité, qui est vn viuant brasier, qui comme vn feu public est touſiours allumé pour le seruice de tous ceux qui en ont besoin.

Mon enfant, quoy que le premier de ces trois mouuemens ne paroisse qu'vne impression passagere, neantmoins parce que l'amitié ny la charité ne se peuuent former en nous que la bien-veillance ne precede, ie vous souhaitte cette tendresse d'ame, comme estant la mere-nourrice des deux autres : elle est noble

en ce qu'elle eſt deſ-intereſſée, autrement on ſe ſeroit bien-veillant à ſoy-meſme, ſi elle eſtoit mercenaire.

Et quoy qu'elle demeure inofficieuſe, elle repreſente en nous d'vn ſeul trait vne image de la bonté de Dieu, qui eſt vniuerſellement bien-veillant à toutes ſes creatures, & vne autre image de la negligence de l'homme, qui laiſſe tarir en luy la ſource de ſon inclination au bien, faute de luy ouurir ſon cours.

Son cours s'ouure en deux façons : Quand la bien-veillance qui n'eſt rien de ſoy qu'vne bonne volonté ſans effet, ſe rend actiue & mutuelle entre quelques particuliers, elle decline alors en amitié : & quand elle fait vn deſbordement vers toute l'eſpece, qu'elle s'offre indifferemment au beſoin du premiere venu, & qu'elle ſe fait vne à tous, & vne à vn chacun; alors elle deuient charité. Mon enfant, la pratique de ces deux choſes t'eſt neceſſaire ; ſi tu veux te bien acquitter de ton deuoir enuers Dieu, enuers toy-meſme, & enuers ton prochain, qui eſt ce que ie me ſuis propoſé de t'enſeigner.

Pour ce qui eſt de l'amitié, il ſemble que l'homme qui n'en eſt point capable, ſoit dans le monde ſans y eſtre, ſemblable à ces Iſles ſauuages, qui ne ſont pas ſimplement deſtachées du continent, mais qui n'ont auſſi en elles aucun abord pour y entrer, ny aucune iſſuë pour en ſortir, comme ſi la prouidence de nature, qui ne fait rien en vain, ne te-

noit ces lieux & ces hommes-là hors de commerce que comme parties infectées de monstres, & contagieuses au tout Elle est si necessaire en la vie de l'homme, qu'il vaudroit mieux qu'il fust priué de tous les autres biens que de cettuy-là, parce qu'il n'en peut auoir la joüissance que par elle.

Le defaut d'amis est vne espece de desert en la multitude. Regarde si tu estois seul à sauourer tous les plaisirs que l'œil, l'oreille, l'odorat te presentent, & tous ceux dont tout le corps est capable, quelle en seroit la saueur sans la compagnie de tes amis. L'acquest de toutes les bonnes qualitez qu'on peut souhaitter au corps & en l'ame, est vne beauté sans grace, & vne lumiere estouffée si elle ne se communique. Enfin, sans le commerce qui se fait par le moyen de l'amitié, nous paroissons plustost entre nous des statües dans vne niche ou dans vn portique, que des hommes. Ce bien est d'vn tel prix, qu'il esleue la nature de tout l'exhaussement qu'elle peut humainement souffrir, il la double, triple, quadruple, centuple, selon le nombre de ses amis.

Les anciens ont voulu reduire sa perfection entre deux personnes seulement, en conseruant la memoire de quelques fameux couples d'ames, & n'ont pas assez reconnu toute son estendüe: s'il est vray que nostre amy soit vn autre nous-mesme, sous cette condition, l'amitié ne peut estre entre le bon & le meschant, qui sont les deux extrêmes; ny entre le meschant & le meschant, qui peuuent bien

conuenir en quelques choſes autant que leur intereſt le permet; mais non pas en toutes choſes, ny tousjours. Reſte donc qu'elle puiſſe auoir ſimplement ſon exiſtence entre les bons, dont l'action eſt vniforme en ce qu'elle eſt tousjours determinée à ce qui eſt honneſte.

Cela eſtant, comme il n'eſt pas plus eſtrange de voir pluſieurs aiguilles touchées d'aimant ſe tourner vers vn meſme lieu, que de n'en voir que deux; il l'eſt moins encore de voir ſe faire vn honneſte concert de pluſieurs perſonnes d'honneur enſemble, attendu qu'il n'y a point en la nature de vertu qui ſoit plus aimantine & plus vnitiue que l'eſt le concours & la conſpiration commune des bons vers le bien.

Seroit-il donc poſſible qu'il y euſt eu ſi peu d'vnion entre ceux qui s'adonnent à l'exercice de la vertu, que les noms qui ſont employez dans les dialogues anciens ne fuſſent que noms ſuppoſez, & que l'eſtude de la Philoſophie n'euſt point eu le pouuoir de concilier vne affection commune entre les entreparleurs, & quelques-vns de leurs auditeurs?

La traditiue de ces exemples euſt ſans doute mieux merité de venir à nous que celle de ces renommez couples d'amis; n'euſt eſté peut-eſtre qu'on n'a pas eſtimé qu'elle deuſt paſſer à la poſterité comme l'exemple d'vne choſe rare. En effet l'action de l'amy pauure, lequel en mourant legua par ſon teſtament, qui fut accepté & executé, la nourriture de ſa

mere à l'vn de ses amis, & le mariage de sa fille à vn autre, & qui substitua l'vn au defaut de l'autre en ce deuoir, est bien d'vne plus belle hauteur que celle de celuy qui se donna en ostage pour son amy; & neantmoins quoy qu'elle soit plus illustre, elle est moins connuë, d'autant que c'estoient choses si ordinaires entre les gens de bien, qu'on ne les regardoit alors que comme actions communes.

Mon enfant, pour estre vn & mesme auec vn autre, qui est l'effet de l'Amitié, il ne suffit pas de conuenir auec luy d'interest, d'exercice, de jeu, de diuertissement, du plaisir des sens, qui sont tous appetits du corps & de la partie inferieure de l'ame; la liaison qui se fait en consideration de toutes ces choses se dissout auec sa cause, qui est sujette au changement. L'identité qui fait l'vnion de deux personnes ensemble, ne peut estre parfaite qu'elle ne se fasse en la partie superieure de l'ame, qui constituë la forme de l'homme la plus essentielle: pour cét effet il est necessaire que nous soyons vns, & mesmes en nous-mesmes auant que nous le soyons auec autruy.

Mais comme il n'y a donc que la vertu seule qui puisse causer en nous cette vniformité d'ame, il est tres-constant qu'il n'y a qu'elle seule aussi qui puisse nous animer enuers nos amis de la mesme façon que nous le sommes enuers nous-mesmes. Elle seule en reduisant plusieurs volontez sous vn seul & mesme deuoir, y reçoit le concours de toutes sortes d'â-

ges, de ſexes & de conditions. Ainſi c'eſt vne vieille erreur d'eſtimer que l'amitié ne puiſſe eſtre en ſon excellence qu'entre deux amis ſeulement : l'amy de mon amy eſt le mien, & l'amy de l'amy de mon amy le mien encore ; pourueu que nous tendions tous à vn meſme but, qui eſt le deſir des choſes honneſtes.

Cette theorie ſeroit belle, ſi elle ſe pouuoit mettre en pratique ; mais cette conformité d'ame que deſire la perfection de l'amitié eſt aſſujettie ſous des circonſtances ſi delicates, qu'elles paroiſſent incompatibles entr'elles. Par exemple, en l'amitié on veut eſtre le plus aimé, parce que le plus aimé ſuppoſe le plus aimable ; & parce que l'agent eſt plus noble que le patient, on veut auſſi paroiſtre le plus aimant, qui eſt vne contradiction qui deſtruit en effet l'vniformité de nous-meſme, & celle que nous deuons auoir auec nos amis.

Il eſt tres certain que l'amitié en ſa plus haute exaltation n'eſt qu'vn eſtre mental, qui comme la vertu heroïque, ne conſiſte qu'en noſtre imagination : mais quoy qu'on ne puiſſe atteindre à la perfection de l'vne ny de l'autre, ce n'a pas eſté vne choſe tout à fait ſuperfluë d'en tailler vne image la plus parfaite qu'il ſe peut, afin que l'homme qui eſt le ſujet de la vertu & de l'amitié, ſoit attiré plus violemment en l'action de l'vne & de l'autre, par l'idée qu'il aura conceuë de leur plus grande excellence.

En effet, la vertu qui eſt le lien de la vraye

amitié, est si mediocre en l'homme, que si nous ne nous accommodons aux infirmitez les vns des autres, nous ne pouuons pas demeurer long-temps amis : comme l'homme est inconstant & inégal, son amitié a ses defaillances, ses pauses & ses repriſes. Celuy qui excuse le plus est le plus fidele, & fait le plus d'honneur à son eſlection. Nous ne pouuons quitter nostre amy d'affection, sans nous affoiblir d'autant : s'il nous quitte, suiuons-le : les levres d'vne playe se rejoignent en les rapprochant, soyons en cela si fermes, que la mort meſme qui diſſout toute liaiſon, ne rompe pas la nostre : faiſons-la reuiure aux enfans de nos amis.

L'amitié est vne hoſpitalité ſpirituelle, dont le droit se transfere à la posterité. Si nous voyons que leur amitié pour nous soit beaucoup moindre que n'est la nostre, ne nous en offenſons point, ils suiuent le mouuement vniuerſel du monde, où toutes choſes remontent plus foiblement qu'elles ne deſcendent, juſques à l'affection meſme des enfans aux peres.

Ie dois place en ce lieu à la memoire de feu Monſieur le Pelletier, qui a eſté le meilleur & le plus vtile amy que j'aye jamais eu, quelque effort que j'aye pû faire d'égaler la grandeur de son affection, j'auoüe que la mienne a tousjours eſté moindre que la ſienne. La meſme affection m'eſt encore conſeruée par Meſſieurs le Pelletier ſes enfans, dont l'vn eſt Conſeiller au Parlement, & l'autre au Chaſtelet,

ſtelet, qui ſont perſonnes d'vn grand merite. Ie les ſupplie au defaut de mes ſeruices, de receuoir cette reconnoiſſance en papier: & vous, mes enfans, ſi vous perdez jamais aucune occaſion de les ſeruir; outre que voſtre honneur y ſera intereſſé, mes cendres vous le reprocheront dans le tombeau.

Enfin, mon enfant, la plus grande loüange qu'on puiſſe donner à vn homme, eſt de dire qu'il eſt bon amy, parce que cela ſuppoſe qu'il eſt vertueux; comme au contraire, quand on applique ce beau nom d'amy à vn meſchant, on ſoüille ſa pureté, & on traiſne à la voirie la choſe qui doit eſtre la plus precieuſe entre les hommes.

Quoy qu'il ſemble qu'en ſe dévoüant en particulierà ſes amis, on ſe vueille déprendre de la Charité, dont l'obligation eſt plus vniuerſelle; neantmoins, parce que l'amitié eſt vne affection qui eſt plus ſelon ta meſure que n'eſt cette autre, qui veut que nous ſoyons faits vn à tous en general, & vn à vn chacun en particulier; ie ne te donne mes aduis que touchant celle qui eſt la plus proportionnée à toy. Pour auoir l'autre, il faut ſortir hors de ſoy-meſme, & eſtre diuinement ſaiſi de cette ſage & ſainte inſipience des Apoſtres.

Ce diuin tranſport eſt violent & penible, à cauſe de l'vnion qui ſe fait entre Dieu & l'homme, nonobſtant leur extrême eſloignement. C'eſt pourquoy on remarque dans les eſcrits de ſaint Paul, des eſpraintes & des eſlans d'amour, qui ſortent comme vn feu de ſalpe-

stre, dont la vehemence tesmoigne qu'il y a encore quelque resistance en la matiere. En saint Iean tout au contraire; comme l'amitié est plus tranquille & plus de la mesure de l'homme que n'est la Charité, il semble que la douceur de cette affection ne soit que pour temperer la violence de l'autre.

Et pour cette raison, son amour paroist en ses escrits vne chaleur de fomentation, douce, simple, viuifiante, & tousjours égale. La cause de cette difference ne procede que de ce que le premier semble n'aimer l'homme que pour Dieu, pour n'auoir eu connoissance que de la nature diuine du Fils de Dieu, qui se descouurit à luy quand il en fut esbloüy.

L'affection de l'autre est plus tendre, il aime l'homme pour Dieu, & l'homme pour l'homme; parce qu'il auoit eu part en l'amour de son Maistre comme Dieu, & en son amitié comme homme, en ayant esté le disciple bien-aimé.

La Charité est vne vertu si releuée, qu'elle fait de l'homme vn exemplaire de Dieu: il entre par elle en la plenitude de son amour; d'où il fait son reflus vers toutes les choses creées; si ce n'est auec la mesme infinité d'action, c'est auec la mesme estenduë de volonté. Enfin, si elle n'opere au lieu où elle est employée, elle opere en la main d'où elle part auec tant d'efficace, que la volonté seule, au defaut de la puissance, luy tient lieu d'operation.

Mon enfant, l'Escriture nous apprend que Dieu est Charité, & que qui demeure en Cha-

rité demeure en Dieu, & Dieu en luy. Quoy que cette vertu ſoit toute diuine, l'habitude à la bien-veillance & à l'amitié, ſont deux moyens humains, qui diſpoſent le cœur de l'homme à receuoir la grace de cette perfection; qui eſt le troiſieſme & le plus accomply mouuement de l'ame en l'affection du prochain.

CHAPITRE VIII.

Des perſonnes qu'il faut hanter ou éuiter.

TON prochain eſt compoſé de toutes ſortes de conditions d'hommes, entre leſquels il y en a de bons & de meſchans, & d'autres qui ſont d'vne nature ambiguë, qui ne ſe determinent au bien ou au mal, que ſelon l'exemple qu'ils ont, ou ſelon que l'impulſion preſente des ſens les émeut.

Euite ſur tout les meſchans confirmez, tu ne les amanderas point. Les parties ſaines ne changent point la corruption de celles qui ſont gangrenées; regarde-les comme ces vieux vlceres incurables, qui ne communiquent pas ſimplement leur contagion aux parties qui leur ſont contiguës; mais qui rendent liuides encore celles qui touchent aux contiguës. Sçache auſſi que de tous les meſchans l'hypocrite eſt le pire. Il abolit en luy le culte interne de Dieu, pour faire de l'externe vn inſtrument de ſa trahiſon. Il eſt d'autant plus malin, qu'il veut te ſurprendre ſous vne liurée qui te promet ſeureté.

Recherche la compagnie des gens de bien pour ton instruction; il y en a de deux sortes: les vns viuent d'vne vie retirée, pour n'estre pas soüillez de la contagion des autres hommes: ceux-là n'estans simplement qu'vne voix qui crie dans le desert: *Preparez les voyes au Seigneur*, ie ne te conseille point, quelque pureté qu'ils ayent, de te proposer de les imiter.

Les autres, sans renoncer à la societé publique, se trouuent indifferemment auec toutes sortes d'hommes, bons ou mauuais, en se conseruant tousjours l'intention de bien faire. Recherche la familiarité de ceux-là, si comme IESVS-CHRIST ils ne sont la voye, la lumiere & la vie; ils sont en sa voye, ils sont esclairez de sa lumiere, & viuifiez en luy.

Entre les personnes qui sont d'vne nature qui est encore indeterminée au bien ou au mal, & qui ne se portent à l'vn ou à l'autre que par vne cause externe, il y en a de si nonchalantes, qu'elles sont incapables de prendre aucun party, bon ou mauuais. Ne hante point auec ces gens-là, de peur que tu ne sois condamné au feu comme le figuier qui ne portoit point de fruit. Il y en a d'autres plus actiues, qui font plustost du mal par inaduertance, que par aucune inclination qu'ils y ayent. Ceux-là, pour se corriger, n'ont besoin que d'attention à ce qu'ils font.

Mon fils, si tu es de ce nombre, fay vn peu de reflexion sur toy, & tu trouueras que ta correction est en ta puissance. Il y a vn troi-

sieſme ordre d'hommes, qui ne ſont meſchans que pour eſtre incultes. L'ame qui produit les vices n'eſt point infeconde, non plus que la terre qui produit les ronces & les eſpines. Veux-tu te ſeruir vtilement de l'vne & de l'autre? purge de ſon impureté la premiere par de bons exercices & de ſages enſeignemens ; & l'autre de ſes eſpines en la desfrichant: tu verras alors que les fruits qu'elles te donneront, ſeront & plus beaux & meilleurs & plus abondans, que d'vne terre ou d'vne ame qui ſeroit naturellement fertile.

CHAPITRE IX.

Du deuoir entre le Prince & le ſubiet.

IL ne me reſte plus qu'à te dire quelque choſe du deuoir du ſubjet enuers le Prince, & du Prince enuers le ſubjet, qui eſt le plus important de tous. Celuy du mary, de la femme, du pere, des enfans, des freres, du maiſtre, du ſeruiteur, des voiſins, des amis, qui ne ſont que parties integrantes d'vn Eſtat, n'eſt qu'vn deuoir ſingulier. Comme le nom de ſubjet eſt vn nom general, qui comprend toutes ces conditions ; & celuy de Roy, vn nom dont la fonction eſt publique, leur deuoir eſt auſſi d'vne plus grande conſideration. Leurs noms de ſubjet & de Roy, qui ſont analogues, nous expriment qu'en l'vn la ſujettion de bien obeyr eſt en l'autre vne obligation de bien gouuerner. En effet, le meilleur eſtabliſſement qui puiſſe eſtre en la police des hommes, eſt

que dans vn Estat nous soyons tous sujets à la reserue d'vn seul. Si nous estions tous d'vne mesme condition, le fort opprimeroit le foible, le plus fin surprendroit le moins auisé : & au lieu de la Iustice, la violence & la fraude regneroient ; là où dans vne égale sujettion, outre que la jalousie cesse, vn chacun de nous rencontre sa seureté particuliere en la protection vniuerselle de celuy, duquel nous sommes tous subjets.

Vn Roy, vne Foy, vne Loy, est vne trinité d'Estat, qui se reduit tellement en l'vnité du Roy, qu'il n'y a jamais eu de defection contre le Prince; que l'autorité de la Loy & la majesté de la Religion n'ayent esté blessées, tesmoin nos guerres ciuiles du temps passé, & celles dont l'Angleterre a esté & est encore presentement le theatre. C'est pourquoy, mon fils, ie te commande de ne te retirer jamais du seruice du Roy pour quelque occasion que ce puisse estre. L'Apostre t'apprend que toute puissance est de Dieu, & que qui resiste à la puissance, resiste à l'ordonnance de Dieu, & fait venir damnation sur luy. Sois sujet, dit-il, non seulement pour ire, c'est à dire, pour la crainte que tu as du Prince; mais pour la conscience.

Ce deuoir est parmy nous d'vne si estroite obligation, que nous aimons mieux nous mettre au hazard de violer la loy fondamentale de l'Estat, qui n'admet point les femelles à la Couronne, que de manquer de respect au legitime successeur, en honnorant comme no-

ſtre maiſtre vn fœtus imparfait, dont le ſexe eſt encore incertain, juſques à ce que le moment de ſa naiſſance nous ait fait connoiſtre ſi c'eſt vn maſle. Il faut de neceſſité qu'vne deference ſi vniuerſelle qui tient vn Royaume en ce deuoir, ait vn fondement plus qu'humain.

C'eſt en Dieu ſeul, & de par Dieu ſeul que regnent les Roys. Leur ſceptre, leur diadème, leur couronne, leur onction, le concours de leur peuple à leur obeïr, ne ſont que les ſignes viſibles de la puiſſance inuiſible qui les accompagne. Tels qu'ils ſont, bons ou mauuais, reuere-les en la miſſion qu'ils ont de Dieu. Les bons te ſont donnez pour recompenſe, & les meſchans ſi tu es bon pour ton eſpreuue, & pour ton chaſtiment ſi tu es meſchant.

Comme tu vois donc qu'il n'y a point d'inter-regne en la Royauté, & que le Prince ne meurt jamais; parce que tandis que l'vn expire l'autre naiſt, il ne doit point non plus y auoir de ceſſation en l'obeyſſance du ſubjet enuers le Prince. Quand il luy rend ce qu'il luy doit, & que ſuiuant le conſeil de l'Apoſtre, il paye le tribut à celuy qui reçoit le tribut, & le peage à celuy qui exige le peage, & qu'il rend crainte à qui crainte, & honneur à qui honneur eſt deu, ce n'eſt point vn droit de ſeruitude dont il s'acquitte, c'eſt pluſtoſt vn droit de reconnoiſſance qu'il rend au Prince, de ce que ſa liberté luy demeure aſſeurée ſous ce gage.

Par le moyen de ce deuoir qu'il luy rend, dont la charge est petite, en comparaison du bien qu'il en reçoit, pourueu qu'il n'y ait point d'abus en sa recepte & en son employ. Le pauure en son mesnage, le riche au gouuernement de ses biens, l'artisan en son industrie, le marchand en son traffic, se conseruent tous vne image de principauté, en ce qu'ils sont en seureté, & qu'il n'y a personne d'entr'eux, tant miserable soit-il, qui puisse estre contraint d'en seruir vn autre s'il ne luy plaist. La sujettion reelle & effectiue ne regarde entre nous que celuy qui s'y engage volontairement : & quiconque peut viure en sa maison, par son industrie, sans querelle & sans procez, demeure aussi libre en sa famille, sous la protection du Prince, que le Prince mesme l'est en son Estat.

Mon enfant, tu es d'vne condition qui te donne les mesmes immunitez dont le Roy joüit, à la reserue du seul deuoir de le seruir dans ses armées quand tu en seras requis: ie te conjure encore vne fois, que le ressentiment de l'honneur de tes priuileges te face preuenir ce commandement. Ton obligation y est si grande, que tant s'en faut que le poids de la Monarchie te doiue estre incommode, que plustost tu subsistes par elle comme vn petit souuerain, le peu de bien que ie te laisse estant en tout droit de Seigneurie haute, moyenne & basse, & ayant tes tenanciers, ton parquet, ton poteau, ta prison, ta justice ciuile & criminelle, & des officiers pour l'exercer sous l'autorité du Prince.

CHAPITRE X.

Des ſeditions, de leur matiere, & de leurs remedes.

IL eſt tres-certain qu'il n'y a rien qui puiſſe rendre vn ſubjet plus religieux en ce qui eſt de l'obeyſſance du Prince, que de ſe repreſenter les miſeres que les ſeditions ont accouſtumé de cauſer. Premierement la fureur, qui eſt la plus eſtourdie paſſion de l'ame, les commence toutes; d'où il arriue qu'il n'y a pas vne ſeule partie dans l'Eſtat, grande ou petite, qui ne ſouffre vn mouuement conuulſif.

Durant vne telle confuſion tout ſe meut & rien ne ſe fait auec ordre : toutes ſortes d'atteliers chomment, les boutiques ſe ferment ; il n'y a plus de boucheries que d'hommes, les boulangeries, les marchez, les entrées de viures, la deſcente des batteaux, & generalement tout manque en cette interruption de police. Cependant le ventre demande à manger, qui eſt la plus inſupportable de toutes les maltotes.

On ne ſçauroit faire le dénombrement de toutes les calamitez auſquelles on eſt expoſé, tandis que cette tempeſte dure ; car dés l'inſtant meſme que le reſpect qui eſt deu au Prince eſt perdu, tout eſt permis, le ſacrilege, le violement, le pillage, la vangeance, dont la ſuite eſt ſi funeſte, que tandis que tu tiens à la gorge ton ennemy pour te vanger de luy, vn autre te tuë, qui eſt le tien. Apres auoir bien

pillé, & que de pauure tu es deuenu riche, ton pillage te rend en mesme temps la proye d'vn autre necessiteux qui sera ton brigand, & vn autre le sera de luy, en continuant de pillage en pillage, & de meurtre en meurtre, jusques à ce que comme dans vn combat d'aueugles qui sont tous insensez, leur desordre cesse faute de combattans.

Que si (comme il arriue assez souuent que les demons se meslent dans les grands orages) quelque puissant subjet se presente en ces occasions pour se faire chef de party, sois asseuré que ce remede est pire que le mal, & que celuy qui veut estre le tyran de son Roy, veut deuenir le tien, sous des conditions qui seront encore plus dures que celles qui sont la cause de ta reuolte.

Le temps le plus dangereux pour les seditions, est quand nous auons la guerre auec nos voisins, & qu'ils sont sous les armes : il ne faut alors qu'vne seule journée de nos desordres pour leur liurer par nos mains propres, qui sont en possession de les vaincre, nos peres, nos meres, nos femmes, nos enfans, nostre liberté, nos biens, nostre pays, & nous-mesmes.

La seule pensée de toutes ces funestes images est si terrible, que ie croy qu'il n'y a rien au monde qu'vn subjet ne doiue plustost souffrir, que d'auoir recours à ce remede desesperé, qui cause tant de maux en vn seul jour, qu'il faut quelquefois des siecles entiers pour en reparer les dommages. Nos enfans, les en-

fans de nos enfans, & ceux qui naiſſent d'eux n'en voyent point la fin : ce qui eſt au delà d'eux ne nous touche plus alors que comme vn intereſt de communauté.

Neantmoins, quelque eſpouuante que puiſſent apporter les ſeditions, ce ne ſont que maux de paſſage, qui reſſemblent à ces groſſes nuës qui s'eſleuent juſques en la moyenne region de l'air, où apres auoir fait beaucoup de bruit, elles ſe creuent enfin, ne pouuant monter juſques en la plus haute qui les repouſſe, & les conuertit en greſle & en foudre pour deſerter & battre en ruine le lieu meſme d'où leur vapeur & leur exhalaiſon s'eſt eſleuée.

Mais d'autant qu'il y va du deuoir du Prince, & de ſon honneur d'eſtre le pere & non pas le fleau de ſon peuple, c'eſt à luy d'oſter toute ſorte de matiere qui puiſſe eſtre capable de former ces abſcez dans le corps de ſon Eſtat, pour n'eſtre point obligé d'y appliquer le cautere, & de peur auſſi qu'elles ne deuiennent incurables : car il eſt tres-conſtant que ſi ceux qui tiennent le timon des affaires ſe contentent ſimplement de remedier aux maux qui viennent d'emblée, ſans les preuoir & aller au deuant d'eux pour les deſtourner, il arriuera ſouuent que leurs remedes ſeront comme ceux qui ſe donnent en l'agonie, qui ne ſont pas ſeulement inutiles aux malades, mais qui decreditent le Medecin.

C'eſt pourquoy comme les maladies qui procedent d'inanition ſont les plus dangereuſes, il eſt tres-important que le menu peu-

ple ne ſoit pas reduit à vne extrême pauureté, de peur que ceux dont la condition eſt vn peu meilleure, ne demeurent à ſec, comme les fleuues quand les ruiſſeaux qui les entretiennent ſont taris. Il eſt tres-à-propos auſſi de laiſſer quelque choſe de plus que le neceſſaire au moyen eſtage, duquel il reflüe tousjours quelque commodité vers le peuple : car en effet ſi ces deux parties-là deſquelles le Prince tire ſon plus grand ſecours, ſont vne fois atrofiées, il eſt à craindre que leur debilité ne ſe communique à tout le corps de l'Eſtat, & qu'il ne ſe faſſe autant de vœux pour vn changement, qu'il y a de perſonnes qui ſouffrent.

Les plus grandes vexations ne ſont pas tousjours les plus difficiles à ſupporter, celles qui nous menacent d'eſtre continües ſont les plus faſcheuſes: parce que le ſentiment d'vne douleur preſente a des limites, & que l'apprehenſion de ſa durée n'en a point. D'où il arriue que la debilité cauſée de quelque grand accablement, au lieu d'affoiblir ſe conuertit en fureur quand il n'y a plus d'eſperance d'amandement.

Pour cette raiſon vn Prince doit éuiter autant qu'il peut toutes les choſes qui font craindre ſa domination, afin que non ſeulement il ſoit en ſeureté contre toutes ſortes de reuoltes, mais qu'il ne s'eſleue pas meſme la moindre tempeſte en l'eſprit de ſes ſubjets, & qu'il regne encore plus abſolument en leur affection que ſur leurs biens.

Il n'y a rien qui nous faſſe mieux connoiſtre la perfection du temperament qui eſt en ce Royaume entre le Prince & ſes ſubjets, que la durée de noſtre Monarchie. Nous ne voyons point d'Eſtat qui puiſſe monſtrer comme le noſtre, vne ſi longue ſuitte de Rois & d'années ſous vne meſme forme de gouuernement, qui eſt vn teſmoignage que l'harmonie en eſt excellente.

Le corps politique a ſes principes de longue vie, comme le corps humain a les ſiens: ils ſubſiſtent tous deux longuement, quand en leur premiere conſtitution il ſe rencontre vne parfaite ſymmetrie entre la partie qui commande, & celle qui obeït. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe eſtre quelquefois troublée, & que comme des parties moyennes & baſſes, il s'eſleue ſouuent quelques vapeurs indigeſtes qui incommodent le cerueau, & qu'il deſcend auſſi du cerueau quelques defluxions qui ſurchargent les parties inferieures, ce meſme deſordre ne ſe puiſſe rencontrer quelquefois entre le Prince & le ſubjet: mais quand la premiere conformation eſt bonne, il ſe trouue touſiours en elle vn eſprit radical & viuifiant, d'où procede quelque noble criſe qui reſtablit tout.

Il eſt vray qu'il y a quelquefois de malheureux temps qui contraignent le Prince de leuer des impoſitions ſur ſon peuple, comme quand il eſt queſtion d'entretenir la guerre pour faire vne paix anantageuſe. En ces occaſions il eſt tres-juſte que le peuple y contri-

buë de tout son pouuoir, & que le Prince aussi de son costé relasche quelque chose de ses auantages, afin de faciliter les ouuertures de la paix, de peur qu'en continuant tousiours cette contribution toute la substance de l'Estat ne s'espuise entierement, & qu'à la longue la guerre qui est au dehors ne deuienne intestine par les miseres qu'elle cause au dedans. Car en effet, quoy que la guerre qui se fait au dehors ne soit que comme ces pustulles enflammées qui s'esleuent sur la peau, lesquelles ne sont pas si dangereuses que les abscez qui se font au dedans, elles ne laissent pas toutefois d'estre fort importunes, parce qu'elles ne sont jamais sans vne grande demangeaison, à laquelle il faut porter la main à toute heure, & en l'y portant on s'escorche.

Tout bien consideré, la guerre n'est autre chose qu'vn fleau de Dieu, que les Rois doiuent destourner d'eux, s'ils le peuuent faire, comme vne chose qui diminuë leur grandeur par la perte de leurs subjets, & par la suitte d'vne infinité de maux qui l'accompagnent. Dieu est le Dieu de paix & de dilection. Vn Roy qui est l'image de Dieu sur la terre, efface en luy sa ressemblance, s'il n'est vn Roy de paix & de dilection comme luy : mais comme la paix est vn bien qui fut annoncé par les Anges à la venuë du Sauueur dans le monde, & qui fut legué à ses Apostres par le mesme Sauueur quand il en partit ; il la faut attendre de Dieu comme vne chose qui est purement celeste. Cependant le Prince doit

conſeruer en ſon ame le deſir de la faire, & y contribuer en tout ce qui luy ſera poſſible, afin qu'il n'ait pas ce deſplaiſir que le temps de ſon regne ne ſoit conſiderable que par les actions qui procedent de la partie iraſcible qui eſt en l'homme.

Enfin, mon fils ; pour conclurre ton deuoir enuers ton prochain, ne romps point ſocieté auec qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt auec le meſchant confirmé. Vis ciuilement auec ton inferieur, familierement auec ton égal, reſpectueuſement auec celuy qui eſt au deſſus de toy, auec toute obeïſſance & ſouſmiſſion enuers ton Prince, & charitablement auec toutes ſortes d'hommes.

CHAPITRE IX.

Conſeils pour ne point errer au deuoir reſpectif de l'vn enuers l'autre.

POVR ne point errer en pas vn de ces deuoirs, il faut que tu ſçaches, mon fils, qu'il y a trois ſortes d'yeux qui te regardent, à ſçauoir, l'œil de Dieu, celuy de ton prochain, & le tien : cela eſtant, ie te conſeille de te gouuerner en public, comme ſi l'œil de Dieu ne t'obſeruoit que toy ſeul, & de viure en ton particulier comme ſi tout le monde auoit les yeux ſur toy. Quant à ce qui eſt de ton œil propre, qu'il n'y en ait aucun, ie te prie, qui te regarde de plus prés, ny que tu reſpectes plus que celuy-là. En ce faiſant, ta pudeur originelle ſe conſeruera, laquelle n'eſtant rien autre

choſe qu'vne reflexion de l'image de Dieu qui eſt en nous, nous fait affectionner les choſes honneſtes, & nous imprime la honte de celles qui ne le ſont pas.

Veux-tu faire vne eſpreuue certaine, & qui ne ſoit point trompeuſe de ce qui eſt honneſte d'auec ce qui ne l'eſt point? mets-toy touſiours en la place d'autruy, & fais en toy-meſme ce raiſonnement: Si quelqu'vn penſoit, faiſoit ou diſoit ce que ie veux faire, penſer ou dire, ſeroit-ce vne choſe honneſte? la place d'autruy eſt la vraye diſtance qu'il faut prendre pour en bien juger: ſi de ce lieu-là tu la trouues honneſte, fay-là hardiment; ſinon garde-toy bien de paſſer outre. La meilleure partie de la morale ſe reduit en ce ſeul poinct, dont l'vne des aduentures de ma vie te donnera vn exemple que ie ſeray bien-aiſe que tu imites.

Quelques jours auant le ſouleuement des Princes en 1635. vne perſonne qui m'eſtoit inconnuë, & que ie ne connois encore preſentement que de nom, me vint trouuer dans vne place où j'auois alors quelque commandement, auec vne lettre de creance d'vne autre perſonne qui n'en deuoit point auoir en moy, puiſqu'il me propoſoit quelque choſe contre le ſeruice du Roy. Dabord, ma penſée fut de le faire arreſter; mais m'eſtant mis en ſa place, & voyant qu'il faiſoit le ſeruice de ſon maiſtre, apres auoir bien balancé ce que ie deuois faire en cette occaſion, ie le laiſſay retirer, quoy qu'en ce faiſant, ie miſſe ma teſte

en

en danger pour ſauuer la ſienne. Il eſt vray que mon peril eſtoit douteux, & que le ſien eſtoit certain. Mais voyant que la place où j'eſtois alors, ne couroit point de fortune en vſant ainſi, & meſme que le ſeruice du Roy ſe faiſoit plus ſeurement en gardant le ſilence, ie pris le party qui me ſemble le plus honneſte. Si la perſonne en la place duquel ie me mis alors, s'eſtoit mis en la mienne, j'aurois receu de luy depuis vingt-ans quelque mot de remerciement; mais ie l'en quitte.

CHAPITRE XII.

Concluſion de l'œuure par vn petit diſcours de la Mort, & de trois choſes qui ont accouſtumé de trauailler l'eſprit de l'homme auant que de mourir.

MON enfant, ie penſe auoir traité de voſtre conduitte en toutes les actions de voſtre vie, à la reſerue de la derniere, qui eſt celle de la mort, qui eſt pluſtoſt vn certain terme auquel la vie de l'homme ſe finit, qu'vne action de vie. Cela eſtant, comme la fin d'vn ouurage eſt touſiours meilleure que ſon progrés, d'autant qu'elle en eſt l'accompliſſement, j'eſtime auſſi que le dernier inſtant qui termine noſtre vie eſt celuy qui vaut le mieux. La mort eſt bonne aux bons, en ce qu'ils y trouuent leur repos & le ſalaire de leur trauail. Elle eſt bonne aux meſchans, en ce qu'elle met fin à leur meſchanceté, qui s'aggraue à meſure que leur iniquité ſe multiplie. Elle eſt bonne aux viuans, en ce qu'elle

les déliure de la foule qui leur eſt vn commun empreſſement ; & bonne ſelon nature, en luy laiſſant vne eſpace plus libre pour receuoir ſes nouuelles productions. Tout ce qu'il y a en elle qui nous eſpouuante le plus, eſt la profondeur de ſon abyſme : mais comme nous ſommes ſortis ſans crainte de ce meſme abyſme, en venant au monde, il y faut retourner ſans eſtonnement.

Soit que noſtre origine vienne du Ciel, dont il ne faut point douter, ou que nous ayons eſté tirez du calme du neant, comme quelques-vns l'ont crû ; la nature a eſté bien prudente, de nous auoir rendu cette connoiſſance vn peu trouble, de peur que nous ne fuſſions affligez du regret de noſtre exil, ou de noſtre paſſage d'vn non-eſtre paiſible & ſans douleur, dans vn eſtre inquiet & penible comme eſt le noſtre. Elle a eſté auſſi bien auiſée d'auoir fait contre toute ſorte de raiſon, que la memoire de nos maux paſſez nous fuſt agreable, de peur que la crainte de ceux qui ſont à venir ne nous conſeillaſt de rompre ſon cours, & de n'attendre pas ſon ordre pour mourir ; & plus ſage encore d'auoir eſbloüy noſtre vie de quelque fauſſe lumiere de bien apparent, de nous auoir engagez à ſon amour par les attraits des ſens, de nos ouurages, de nos enfans ; & de nous auoir en quelque ſorte obligez à la continuation de ſon cours par la couſtume de viure, & à noſtre conſeruation, par la crainte de noſtre aneantiſſement.

Ce n'eſt pas ſans cauſe que nous nous trou-

uons d'abord dans le monde comme des aueugles, ſans ſçauoir par quelle porte nous y ſommes entrez, qui nous ſommes, ny là où nous ſommes; car ſi noſtre jugement y naiſſoit auſſi-toſt que nous, & qu'il n'euſt point eſté preoccupé par la couſtume de nous y voir, nous ne ſerions point ſi difficiles à nous déprendre de cette affection de viure, qui nous paroiſt à tous ſi naturelle.

Nonobſtant tous les attraits qu'elle a, ie ne me puis neantmoins imaginer qu'il y euſt jamais eu de perſonne aſſez hardie de vouloir entrer dans le monde, s'il euſt eſté en ſon option, & qu'on luy euſt fait voir que pour y venir il falloit auparauant demeurer neuf mois dans le ventre d'vne femme, comme dans vn cachot, y croupir comme vne maſſe informe ſur vn fumier de ſang pourry, dont on ſe nourrit; en eſtre precipité la teſte la premiere, vn boyau autour du col, comme vne corde capable de nous eſtrangler; nud, impuiſſant de s'ayder ſoy-meſme, & ſouffrant deſia les incommoditez de la vie, auant que d'auoir commencé de viure.

La nature fait vne action de bonne mere en ſon abandonnement: ſon intention principalle eſt de continuer ſes productions pour le maintien de l'Vniuers, à laquelle elle ſatisfait en nous donnant la vie: Et en nous refuſent ſon aide au premier pas que nous y faiſons, il ſemble qu'elle ſe propoſe de faire vn charitable homicide, pour n'eſtre pas complice de tous les maux que nous y deuons ſouffrir.

En effet, apres auoir bien consideré la contrainte du maillot, la saleté des langes, l'abondance des larmes qui sortent de nos yeux durant nostre premier aage, l'ignorance, le chastiment & la correction où nostre plus belle saison est sujette: l'impatience, les desordres & le desreglement de la plus vigoureuse: les craintes, les langueurs & les defaillances de la plus foible, ie trouue qu'on a eu raison de dire, que nous sommes composez de deux bourreaux, à sçauoir du corps & de l'ame, dont l'vn nous donne la gehesne par la faim, par la soif, par le trauail, par les lassitudes & par les maladies: & l'autre ne nous traitte pas mieux par nos inquietudes, par nos craintes, par le tumulte de nos passions & de nos desirs: & quand rien ne nous manque, par le dégouſt meſme qui nous vient de nostre saciété. L'homme en cét estat est comme vn criminel estendu sur vne rouë, auquel le coup de la mort est le coup de grace.

Il est tres-certain qu'estant exposez à vn si grand exain de miseres, il y auroit plus de raison de dire que la vie seroit la peine du peché, & non pas que ce fust la mort, attendu que nous ne pouuons rien trouuer en elle de si fascheux, soit que nous la regardions comme vn sommeil de nature; ou comme vn dernier deuoir qu'elle exige de nous.

Premierement, le sommeil & l'éuanoüyssement, qui sont les deux moyens par lesquels nous faisons, auant que de mourir, vn essay des approches de la mort, nous font

ſenſiblement connoiſtre que noſtre defaillance ſe fait ſans douleur. Outre cela, la raiſon naturelle nous apprend que les parties vitales qui ſont celles qui ſouffrent le plus quand cette diſſolution ſe fait, ſont les parties de tout le corps qui ont le moins de ſentiment; car pour la difficulté de reſpirer, la variation du poulx, ſa foibleſſe, ſon intermiſſion, & les conuulſions qui precedent la mort, elles ne ſont pas tant indices de douleur, que de la ruine d'vn baſtiment entr'ouuert qui croulle, & qui eſt ſur le poinct de ſa cheute. La foibleſſe du corps, la compreſſion des dents, la pâleur, les ſueurs froides, la confuſion de la memoire, la ſuppreſſion de la parole, la contraction de la langue, la trepidation des arteres, l'extinction de la veuë, & le hoquet, ſont ſimplement ſignes euidens de l'abondance des eſprits vitaux qui ſe retirent de toutes ces parties-là d'vn mouuement irregulier, leſquels en effet ſont beaucoup plus douloureux à celuy qui les voit, qu'ils ne le ſont à celuy qui les ſouffre.

Pour nous faire mieux voir encore combien c'eſt peu de choſe que le mourir, c'eſt qu'il n'y a point de paſſion en l'ame, tant foible ſoit-elle, qui n'ait vne authorité plus abſoluë ſur nous, que la crainte de la mort; La vangeance en triomphe, l'amour la meſpriſe; l'honneur va au deuant d'elle; la fuitte de l'ignominie la choiſit; l'affliction y trouue ſon refuge; & la peur la preuient: de ſorte que les preſeruatifs & les magaſins qui ſe font contre

vn si foible ennemy, sont plustost marques de crainte que de resolution.

S'il est permis de toucher à la memoire de cét Ancien, de qui nous auons les plus beaux conseils qui ayent jamais esté donnez sur ce sujet, il y a plus d'apparence de supposer que quand il luy fut ordonné de mourir, l'apprehension qu'il en eut, fut cause qu'il se fit vne si puissante attraction de son sang & de ses esprits au cœur, que nonobstant l'ouuerture de ses veines aux bras & aux cuisses, & le poison qu'il prit, son ame ne se pouuoit exhaler: Et non pas de croire que la langueur de son agonie fust vn effet de la foiblesse de son aage, comme on l'escrit. Ce qui confirme encore cette conjecture, est qu'il luy fallut donner vn bain fort chaud pour extenuer son sang & ses esprits condensez par la froideur de sa peur, & pour les rappeller du cœur où ils s'estoient retirez, aux parties ouuertes, afin qu'ils peussent trouuer par là leur sortie.

Vn tesmoignage que cét excellent homme auoit son ame entierement infectée de cette vapeur noire, c'est que quelque matiere qu'il ait traittée, il y a tousiours meslé en Capitan (aussi estoit-il de Cordouë) quelque mot de braue contre la mort, qui fait que ie doute de sa vaillance, le voyant tousiours aux prises auec elle (à parole s'entend) & qu'il n'auoit jamais de tréve auec cette funeste ennemie. Il vaut mieux se laisser preuenir à vn mal de cette nature que se voir en la necessité de l'anticiper par la peur. La science qui nous apprend

à le ſupporter eſtant plus acre & mordicante que lenitiue, & les inſtructions qui ſe donnent ſur ce ſujet n'eſtant que comme la voix d'vne ame eſtonnée, qui fait du bruit pour s'aſſeurer, en laquelle il y a plus d'oſtentation que de force.

Celuy qui nous a dit que philoſopher eſt apprendre à bien mourir, euſt eu plus de raiſon de dire que philoſopher eſt apprendre à bien viure, d'autant que tout le cours de la vie a beſoin de raiſonnement pour la conduite, & que pour bien mourir il ſemble qu'il ne ſoit beſoin que d'ignorance; teſmoin la beſte & le menu peuple le plus groſſier, qui ont accouſtumé de fournir cette carriere intrepides & auec indifference, qui eſt la plus belle aſſiette d'ame qu'on puiſſe auoir en cette occaſion.

En effet, ſi ie conſidere la mort comme vne nuict de nature paiſible & tranquille, d'où ſortent & d'où ſe vont repoſer toutes ſes productions, la profondeur & le ſilence de ces grandes tenebres cauſe en moy plus de veneration que d'eſtonnement. Ie voy que le paſſé eſt vne partie de cette nuict; que l'aduenir en eſt vne autre; & que le preſent qui n'eſt qu'vn inſtant, a ſa pente ſi roide de l'aduenir qui n'eſt point encore, vers le paſſé qui n'eſt plus, que mon imagination meſme ne la peut ſuiure: de ſorte qu'il ſemble que la vie du monde, comme la noſtre, ne ſoit rien autre choſe qu'vn mouuement d'aſpiration vers l'aduenir, & d'expiration vers le paſſé.

Si ie considere aussi que cette fluxion de vie, qui se fait entre le passé & l'auenir, est en la beste simplement vne action des sens qui se finit auec elle, & qu'en nous c'est vne action du souffle de Dieu, laquelle ayant son emanation de ce diuin principe, est immortelle comme luy : c'est alors que ie regarde la mort auec plus de confiance. Outre que la sainte parole m'enseigne cette verité, nos bonnes ou nos mauuaises actions, dont la bonne ou la mauuaise odeur passe jusques à la posterité, me la demonstrent. Nos os mesme & la poussiere de nos tombeaux m'apprennent que puisque la plus vile portion de nous, qui nous est commune auec la beste, nous suruit, il n'y a point d'apparence de craindre qu'il se puisse faire vn aneantissement de la meilleure, qui est vne portion de Dieu qui est en nous.

Du temps de nos peres, que la porte du Ciel estoit encore fermée, la longue vie estoit vne recompense du juste ; depuis qu'elle a esté ouuerte, le Chrestien s'est proposé pour y entrer plustost, de preuenir la mort naturelle par vne mort ciuille qui consiste en l'accomplissement de certains vœux, qui ont pour leur fin l'aneantissement de l'homme durant sa vie : mais comme ie preuoy que nous aurions vous & moy l'haleine trop courte pour vn dessein si releué, ie n'oserois ny le suiure, ny vous en donner le conseil : il faudroit pour cét effet renoncer à nostre affection propre, qui est en quelque sorte compriſe sous l'amour du prochain.

Il

Il y a temps de viure, & temps de mourir, employons celuy que nous auons à viure au ſeruice de Dieu, en l'exercice de la vertu, & aux offices mutuels de la vie ciuile, & nous arriuerons inſenſiblement & ſans crainte au temps de mourir. Le jour naturel eſt vne reuolution en petit volume du cours entier de la vie; comme nous voyons que l'homme ſage diſpoſe auec ordre de toutes ſes heures, ſans ſe mettre en peine de celle de ſon coucher que le temps de ſe mettre au lict ne ſoit venu, il nous doit ſuffire tout de meſme de regler toutes les actions de noſtre vie auec tant d'honneur & de quietude, que le ſommeil de la mort nous ſurprenne en faiſant la derniere.

La vie eſt vn deuoir officieux, & la mort vne neceſſité de nature qui le termine, que nous ne deuons point craindre, pourueu que nous veillions, & qu'il ſe trouue touſiours de l'huile dans nos lampes. Les vierges ſages s'endormirent auſſi-bien que les folles en l'attente de l'Eſpoux, pour nous monſtrer qu'il eſt impoſſible d'eſtre touſiours ſur ſes gardes en l'attente d'vne heure qui eſt incertaine, & que pour entrer aux nopces auec l'Eſpoux, il ſuffit comme les vierges ſages de faire prouiſion d'huile, c'eſt à dire de bonnes actions, autrement s'il nous falloit eſtre dans vne continuelle inquietude de l'heure de noſtre mort, au lieu de viure ce ſeroit eſtre touſiours tranſſy.

Quand nous mourons par defaillance, la foibleſſe de la veuë, la dureté de l'oüye, la de-

bilité de l'estomach, la pesanteur du corps, qui sont incommoditez auant-courieres de la mort, nous peuuent bien donner quelque aduis de sa venuë : mais quand nous sommes en la fleur de nostre aage, & que la vigueur du sang & des esprits nous causent des eslans de joye qui preuiennent mesme nostre volonté : que peut-on faire alors pour se preparer à la mort, que de se proposer à bien viure ?

Pour bien viure, il faut dégager autant que l'on peut l'ame d'auec le corps, la purger de ses cupiditez, de ses affections & de ses craintes ; stupefier nos sens, & pour mieux dire s'aneantir. Cette abstraction de la partie superieure dans l'inferieure est en quelque sorte vne imitation de la mort, qui fait que la vie de l'homme bien viuant est plus calme par la ressemblance qu'elle a auec la mort, & que sa mort est plus tranquille par la conformité qu'elle a auec sa vie.

En effet, bien viure n'est autre chose que bien mourir ; parce que chaque instant de la vie n'est qu'vne fluxion de nostre aage vers la mort ; aussi n'y a-t'il rien qui fasse moins de mutation en l'homme que cette derniere heure, vn chacun de nous suiuant iusques en ce moment l'inclination naturelle du cours ordinaire de sa vie. Ce qui a donné sujet au Legislateur d'appeller nostre Testament ou derniere volonté, le miroüer de nos mœurs. Nous le voyons en ce que l'homme d'affaires meurt l'esprit occupé ; le nonchalant negli-

gemment ; l'homme graue, ſerieuſement ; & les natures qui ſont vn peu gayes, en ſe joüant.

Noſtre ame eſt tout autrement altérée en ſes autres paſſions. La colere nous change tellement, qu'il ne reſte plus en nous aucun veſtige de nous, la peur d'vne ſeule priſe nous ſaiſit l'eſprit & le corps : la triſteſſe fleſtrit l'vn & l'autre : & l'enuie, par la ſuye qu'elle pouſſe au dehors, ne fait que trop voir quelle eſt l'alteration qu'elle cauſe au dedans. Cette difference d'impreſſion qui ſe trouue en la mort & aux paſſions, ne procede que de ce que la mort n'eſt qu'vn ſimple mouuement naturel, & que les paſſions ne viennent à nous que par vne impulſion irreguliere, qui met la nature en ſouffrance.

Quoy qu'il n'y ait rien de plus caché à l'homme, que de ſçauoir quel eſt le lieu d'où il fait ſon entrée dans le monde, & quel eſt celuy de ſa ſortie, qui ſont deux extremitez hors de luy ; l'vn eſtant au deçà & l'autre au delà de ſon eſtre. Neantmoins la puiſſance de ſe perpetuer qu'il apporte du lieu d'où il vient, luy demonſtre que ſon origine procede d'vne ſource eternelle, & l'aſſeure en quelque ſorte de ſon immortalité. Pour ce qui eſt du lieu où il retourne en ſortant du monde, la profondeur de ſon abyſme n'eſpouuante que celuy qui la regarde, & non pas celuy lequel y deſcend : il le faut conſiderer comme le ſommeil qui eſt vn repos à celuy qui dort, & qui paroiſt vne mort à celuy qui veille.

La mort ne peut-estre vn mal, puisque le sommeil, qui est son image, est vn bien : comme l'vn nous delasse, qu'il termine le trauail de la journée, & qu'il restablit nos forces pour vn temps ; l'autre nous fait la mesme grace pour tousiours. Comme il fait cesser en nous toutes les autres fonctions de la vie, hors celle de l'aspiration & de la respiration, soyons asseurez tout de mesme, quoy que l'action du corps meure, que le souffle de l'esprit de Dieu qui est en nous, ne meurt point, & qu'on se ressuscite de la mort aussi certainement comme on se resueille du sommeil.

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'Ame.

MON enfant, tout le dereglement de la vie de l'homme, ne procede que de ce qu'il n'est pas assez persuadé de l'immortalité de son ame : comme il la voit naistre auec le corps, foible comme luy dans son enfance, suiure ses alterations, estre vigoureuse comme luy dans sa vigueur, infirme auec luy dans ses maladies, & qu'il voit mesmes aux approches de la mort, l'action des sens, de la memoire & de l'intellect s'aneantir peu à peu selon que se fait la dissolution du composé, il est en quelque sorte excusable, si en remarquant en l'vn & en l'autre vn mesme commencement & vn mesme progrez, il en infere vne mesme fin ; mais dans la vanité de ce raisonnement, il ne prend pas garde qu'il abandon-

ne aux sens qui sont corporels, la puissance de juger de la nature de l'ame qui est immaterielle, & qu'ainsi la connoissance qu'il en retire d'eux, est comme la lumiere de ces ardants formez d'vne matiere terrestre & lumineuse, qui esbloüit plus qu'elle n'esclaire, & qui dans vne nuit obscure, au lieu de guider ceux qui les regardent, les attrait insensiblement dans le mesme bourbier, d'où s'est esleué ce feu follet.

Armand mon fils, le soin que j'ay eu de considerer le progrez de ton enfance, m'a fait comprendre que c'est vn abus de croire que nos ames ayent leur foiblesse, leur force & leur decadence auec le corps; car si dans l'instant mesme qu'elles son creées, ou infuses, elles n'auoient toute leur plenitude, & s'ils ne la conseruoient, il faudroit qu'il y eust en elles augmentation & diminution, qui est vne souffrance qui ne conuient qu'à vne matiere corruptible. En effet en obseruant ton ame dans tes langes, ie l'ay trouuée comme la mienne capable de distinguer, qui est vne action de l'homme en sa maturité, autrement d'où seroit procedé le refus opiniastre que tu fis d'vne autre nourrice que de la tienne, huit jours apres que tu fus nay, si ton œil, si ton ouye, & si ton goust n'eussent fait la distinction de ce changement? Tous nos domestiques sont tesmoins qu'en l'aage de dix mois tu les connoissois tous par leur nom, & tous mes cheuaux. Ils ont veu que ie t'ay souuent demandé en cét aage là, où est vn tel seruiteur

où vn tel cheual ? & que tu n'as jamais manqué de me l'indiquer auec le doigt. Pour m'entendre il a fallu que ton ame ait fait sa reflexion en elle-mesme, sur la diuersité des sons qui exprimoient la chose que ie te demandois alors; & auant que de me faire ton indication auec le doigt, il a fallu encore qu'elle ait formé autant de distinctions reelles, qu'il y auoit de differences de sons & d'objets visibles, & qu'elle les ait disposées auec ordre, de peur que la foule d'vne si grande diuersité d'especes confuses & indistinctes, ne troublassent son expression.

Les enfans ne feroient jamais la difference, comme ils font, entre la voix & l'œil qui les flatte, & entre l'œil & la voix qui les menace, si leur ame alors n'estoit autant plainement esclairée que le peut estre celle d'vn homme de cinquante ans, ce qui me donne sujet de croire que ce profond silence, & cette fixe attention que nous remarquons en eux quelquefois, sont les interualles où se font leurs reflexions, & qu'il n'est pas possible que ce feu diuin qui les anime, qui est alors en sa pureté, employe toute son action au seruice de la partie vegetante & sensitiue, sans que la partie intellectuelle s'en ressente.

Quant à ce qui se passe aux approches de la mort, le calme de ceux qui meurent d'vne maladie lente, comme des tosiques, des pulmoniques, & des hydropiques, fait voir que leur ame ne souffre point de dechet en cette occasion, & pour la compression des dents, la

contraction de langue, l'extinction de la veuë, & la dureté de l'oüye qui precedent la mort aux maladies aiguës, la leſion de toutes ces parties-là teſmoigne qu'il n'y a que le corps ſeul qui agoniſe, leur action ne ceſſe qu'entant que l'ame qui les irradie s'en ſepare, & qu'elle en deſloge comme d'vne maiſon qui tombe en ruïne. En effet ſi elle eſtoit mortelle comme le corps, il ne ſeroit point poſſible qu'elle ne conſeruaſt juſques à ſa fin quelque choſe de ſon excellence, & qu'elle n'euſt au moins autant de vertu qu'vn peu de ſel, d'encens, ou de myrrhe, pour le garantir quelque temps d'vne corruption dont ſouuent la puanteur ſe fait ſentir auant que la diſſolution en ſoit faite. Ainſi, mes amis, puiſque l'ame nous deſcouure ſes lumieres, & qu'elle les maintient depuis les langes juſques au ſuaire. Il faut qu'elle les tienne d'ailleurs que de ſon vnion auec le corps, dont les organes ſont imparfaits à ſon entrée, ou bleſſez à ſa ſortie dans ſon ſuppoſt.

Mais d'où vient que parmy tant d'oſſemens, de ruïnes, & d'images funeſtes qui ſe preſentent à l'homme à toute heure, il ait pû former en luy la penſée d'vne immortalité qui combat ſes experiences & ſes yeux? Seroit-ce point que quand la partie intelligente qui eſt en luy fait vne reueuë de toutes les choſes qui ſont icy-bas qu'elle trouue toutes ſujettes à corruption, & que d'eſtage en eſtage elle monte à vn certain terme fixe & immobile, au delà duquel il n'y a plus de progrez, & qu'au re-

tour qu'elle fait de ce dernier terme vers elle-meſme, elle en rapporte vn double rayon de lumiere, dont l'vn luy fait dire, qu'il n'y a rien d'adorable que ce ſeul objet, qui eſt la fin & le commencement de toutes choſes; & l'autre luy deſcouure ſon immortalité, de laquelle l'acte d'intelligence qu'elle a eſté capable de faire en conceuant l'eſtre d'vn Dieu eternel & ſouuerain, eſt vne preuue infaillible. Car ſi elle n'eſtoit immortelle, elle n'auroit pû receuoir l'eſpece d'vn ſujet immortel; attendu qu'vne choſe qui eſt finie ne peut eſtre la meſure d'vne autre qui eſt infinie: autrement il arriueroit contre l'ordre de nature, que l'acte excederoit la puiſſance du principe qui le produit.

Ce n'eſt pas que l'ame ne puiſſe auſſi par vne ſimple reflexion vers elle-meſme auoir quelque ſentiment de ſon immortalité; mais il eſt vn peu plus obſcur: car ſi la lumiere de l'œil eſtant fermé, ne peut tellement eſtre eſteinte qu'il ne reſte aux eſprits viſuels, dont l'action eſt en ſouffrance, quelque eſtincelle de leur puiſſance viſiue: nous pouuons dire que l'ame qui eſt d'vne nature beaucoup plus lumineuſe que celle de l'œil, ſe conſerue aſſez de lumiere dans les tenebres de ce corps mortel pour ſe connoiſtre elle-meſme, & que le ſentiment qu'elle a d'eſtre immortelle, luy eſt vn prejugé de ſon immortalité.

De dire que ç'a eſté vne prudence de noſtre police, qui pour n'auoir pas aſſez de vigueur pour tenir l'homme en ſon deuoir par la con-

ſideration des peines & des recompenſes de ce monde, a fait gliſſer parmy nous comme vne chimere, cette opinion de l'immortalité de l'ame, afin que par la crainte ou l'eſperance de l'auenir, les Loix nous fuſſent encore plus reſpectueuſes. Cela ſe pourroit ſouſtenir s'il ſe rencontroit quelque Loy qui commandaſt cette creance: Mais comme il n'y en a jamais eu vne ſeule qui nous en ait impoſé la neceſſité, nous deuons eſtre aſſeurez qu'elle eſt comme la connoiſſance de Dieu, vne de ces veritez publiques qui ſont inſeparables de noſtre nature, & qui n'ont aucun beſoin d'eſtre commandées pour eſtre eſtablies. Car en effet, la Loy que nous auons d'adorer vn ſeul Dieu, n'eſt qu'vne modification qui a reduit à l'vnité l'impreſſion naturelle qu'auoient tous les hommes de reconnoiſtre quelque Diuinité, & quoy que l'idée qu'ils en auoient conceuë, pechaſt en la multitude de Dieux qu'ils s'eſtoient formez, & que les moyens de leur adoration fuſſent profanes, le premier motif de leur culte ne laiſſoit pas d'eſtre irradié de quelque eſtincelle qui tiroit ſa lumiere de Dieu, qui eſt auteur de la nature.

Cette opinion de l'immortalité, eſt vne creance en laquelle conſpirent generalement tous les peuples du vieux & du nouueau monde, dont les Poëtes & les Sages des ſiecles paſſez, qui furent les Theologiens & les Legiſlateurs de leur temps ont tous conuenu. Que ſi quelques-vns l'ont deſ-auoüée comme ont fait les ſectes des Epicuriens & des Sadu-

céens dont l'vne fut le rebut des Fées & l'autre du peuple de Dieu, la reuolte de cette partie reueſche qui a voulu rompre auec ſon tout, ne s'eſt faite que pour couurir par vne creance contre nature, la deſbauche d'vne vie qui n'eſtoit pas conduitte ſelon nature, comme l'extrauagance de leurs opinions le teſmoigne.

Quoy qu'il ne ſe voye rien de plus abaiſſé ny de plus materiel que la ſurface de la terre, ſi eſt-ce qu'eſtant d'vne forme ronde, il faut qu'elle ait encore quelque choſe de plus creux en ſon centre, & de plus groſſier, que ce qui paroiſt au dehors. Les cieux au contraire qui ont la meſme figure, doiuent auoir à proportion de leur circonference, beaucoup plus de hauteur, & de ſimplicité que celle qui ſe deſcouure à nos yeux; neantmoins quelque eſloignement de ſubſtance & de lieu qu'il y ait entre ces deux extremitez, qu'on diroit qui s'entrefuyent, leurs parties ſont ajuſtées auec des meſures ſi bien priſes, & s'entretiennent d'vne ſi juſte ſimmetrie, & ſi neceſſaire qu'il n'y en a pas vne qui ne tire, ou qui ne rende à l'autre vn ſeruice mutuel. Or comme tout ce bel agencement eſt formé de deux parties oppoſées entr'elles, qui eſt l'eſprit & le corps, il a fallu que Dieu qui en eſt l'Architecte, les ait conciliées par quelque terme mettoyen, qui participe de l'vne, & de l'autre nature. D'eſtimer qu'vn ange puiſſe eſtre ce conciliateur, ſon eſſence qui n'a rien de commun auec la matiere y repugne; De ſuppoſer auſſi que

ce ſoit quelque eſtre purement materiel, les conditions en ſeroient trop baſſes, & trop oppoſées au premier principe, pour moyenner cette reünion. Or comme il n'y a que l'homme ſeul qui ſoit capable de s'eſleuer juſques à Dieu, & de s'vnir à luy par ſa partie intellectuelle, ſans que la partie vegetante abandonne le ſeruice du corps, nous ne pouuons douter que ce ne ſoit luy qui eſt le lien commun qui rejoint l'eſloignement de ces deux grands interualles du monde, ce qui fait que nous ne voyons en toutes ſes actions aucune faculté qui ne ſe rapporte à l'vne ou à l'autre de ces deux extremitez.

De la partie ſuperieure procede le ſentiment de Dieu qui eſt inné auec luy, & vniuerſel. La ſindereſe qui l'eſt auſſi, n'y ayant point de pecheur, qui ne ſente en ſon crime la morſure de ſon crime, le terme mental qui eſt vn & meſme en toutes langues, le raiſonnement & l'expreſſion du concept, dont la faculté eſt commune à toute l'eſpece, & les idées du vray, du beau, du bon, & de l'honneſte, vers leſquelles l'inclination de l'homme eſt eſgalement naturelle, comme eſt naturelle ſon auerſion vers leurs contraires.

Pour ce qui eſt de la partie inferieure de l'ame, elle ne tire ſes connoiſſances, que par le moyen des ſens, dont le raport eſt peu fidelle, & quand il le ſeroit, ils ne ſont capables que de la reception des eſpeces ſingulieres, dont la multiplicité qui peut en meſme temps s'entaſſer en foulle en eux tous, y apporteroit

plus de confusion que de lumiere, sans le secours de l'ame intellectuelle qui leur donne rang, & qui en forme ces belles notions vniuerselles, qui seruent de fondement aux sciences. Ainsi la nature de l'homme en conciliant, ces deux extremitez entre elles, en qualité de milieu, ne releue pas simplement la foiblesse de la partie inferieure : mais elle luy communique la perfection de sa partie superieure, laquelle quoy que diuisible en ses operations demeure tousiours indiuisible en sa substance.

La veuë nous descouure que l'homme est composé de deux parties, dont l'vne est toute vie, & l'autre sert d'instrument aux fonctions de la vie. Cét instrument ne cesse pas simplement d'agir quand la vie se retire : mais il se corrompt, & il se resout. Que deuient alors cette partie viuifiante estant hors du sujet qu'elle animoit ? si elle estoit corruptible, elle seroit de pire condition que son instrument, parce qu'elle periroit en vn instant ; & il faut quelque espace de temps auant que le corps d'où elle sort se pourrisse; Pour se corrompre, il eust fallu que quelques-vns de ces corps, qu'on appelle simples sans l'estre, eussent entré en sa composition, & que tous ou l'vn d'eux eussent eu vie, ce qui n'est point ; autrement d'où luy seroit-elle venüe ? De dire que leur assemblage puisse viuifier; seroit-il possible de s'imaginer que le concours des choses qui n'ont point de vie, la donnent ; & que ce qui manque d'intelligence, la puisse communiquer ? Ainsi l'opinion de ceux qui ont estimé

que l'ame n'eſtoit qu'vn temperament, ne ſe peut ſouſtenir : & moins encore que ce ſoit vn corps tres-ſimple, qui luy tienne lieu de forme. Les corps ſimples n'informent rien entant que ſimples : & quand cela ſeroit, il faudroit que cette forme ſimple informante dépendiſt de quelque autre plus excellente, & ce ne ſeroit plus elle alors qui agiroit, & qui donneroit la vie & le mouuement au corps.

Que ſi l'ame eſt vn corps, ie voudrois bien qu'on me pûſt faire entendre de quelle façon ſe peut faire l'action des ſens: car ayant comme nous auons pluſieurs organes des ſens, qui donnent entrée en foule à pluſieurs choſes qui ſont diuerſes entr'elles, comme quoy s'y fera le diſcernement de toutes ces eſpeces pour en juger, ſi elles n'ont leur rapport à quelque poinct indiuiſible qui leur tienne lieu de centre, & auquel ſoit innée la puiſſance d'en faire le jugement? Pour le faire, il faut de neceſſité que chaque notion des ſens arriue à l'ame par l'abſtraction de ſon ſujet comme indiuiſible; autrement ſi elle auoit quelque dimenſion, il faudroit que la partie qui jugeſe diuiſaſt pour en juger en autant de parties que l'eſpece ſenſible ſe peut diuiſer. Outre que ſi c'eſtoit vn corps qui receuſt l'impreſſion des eſpeces, il ne pourroit les receuoir que comme des caracteres qui s'impriment ſur de la cire, ſur de l'airain, ou ſur quelque matiere molle, alors ou leurs images s'empeſcheroient & ſe confondroient entr'elles, ou ſi les dernieres demeuroient, les premieres ſeroient ef-

facées ; & ainsi la memoire du passé cesseroit. Si donc nous pouuons nous ressouuenir, & que le sentiment d'vne chose n'empesche point le sentiment d'vn autre, il est impossible qu'vn tel acte ne procede d'vn sujet immateriel.

Cela se peut encore mieux juger par l'impression de la douleur, & par le sentiment de la douleur. Par exemple si j'ay mal au bout du doigt, la douleur veritablement est au doigt : mais on ne peut pas des-auoüer que ce qui sent cette douleur ne soit indiuis d'auec la partie affectée ; autrement si elle en estoit separée, & qu'elle fust ailleurs, il faudroit que le sentiment de cette douleur vinst au lieu où elle seroit, par la contiguité des parties qui s'entre-touchent, & alors il y auroit vn progrez de douleurs au lieu d'vne, & la partie où resideroit le sentiment sentiroit sa propre douleur, & non pas celle du doigt. Ainsi le sentiment ne se pouuant faire par vne succession de passions, parce que la partie d'vn corps qui est vne magnitude, n'est pas l'autre. Il faut de necessité que ce qui sent ne soit pas seulement vn tout à soy-mesme, mais vn tout par tout, qui est vn effet qui ne conuient pas au corps.

Ainsi puisque le sentiment mesme est plûtost vne action de l'ame, qu'vne passion du corps, quoy qu'il en soit l'instrument, on ne dira pas que l'intellection qui est plus noble soit materielle, & moins encore que la partie qui la produit le puisse estre : car si l'espece de chaque chose se peut considerer par abstra-

ction hors de ſa matiere, il eſt abſolument neceſſaire que la nature intelligente qui fait cette abſtraction en ſoit elle-meſme deſgagée, parce qu'il n'y a que l'indiuiſible qui puiſſe conceuoir l'indiuiſible, & que pour former vne eſpece ſpirituelle, il faut eſtre ſpirituel auſſi.

Il eſt donc tout à fait neceſſaire de reconnoiſtre quelque autre nature que celle des corps, qui ait ſon eſtre en elle-meſme, qui ne ſe crée point de nouueau, ny qui ne periſſe point non plus; autrement il ne ſe feroit point de nouuelle generation: elle doit eſtre vn principe de mouuement, l'auoir en ſoy, & le communiquer hors de ſoy aux autres choſes ſans le perdre. Car ſi toutes choſes ne viuoient que d'vne vie empruntée, ce ſeroit vn progrez à l'infiny. Ces conditions ne peuuent conuenir proprement qu'à vne nature Diuine, qui n'eſt point ſujette à aucune mutation. Car d'où renaiſtroit-elle, & en quoy ſe pourroit-elle reſoudre? Elle peut bien par la contagion des choſes periſſables, auec leſquelles elle eſt entrée en commerce, relaſcher pour vn temps quelque choſe de ſes excellentes habitudes, ſans rien perdre toutesfois de ſa propre dignité, de laquelle elle ſe remet en poſſeſſion quand ce commerce eſt interrompu.

Telle eſt la nature de noſtre ame, mais pour la mieux reconnoiſtre il la faut conſiderer deſgagée de ſes perturbations, de ſes concupiſcences, des emportemens de la colere, des ſurpriſes de la peur, de la ſuperbe, & des fan-

tosmes qui naissent de l'opinion, qui sont autant de passions qui ne consultent point, & qui paroissent toutes corporelles, veu l'impression qu'elles font sur le corps, & le departement que les vnes ont au foye, les autres au cœur & ailleurs, jusques aux sourcils mesme. L'ame pour se mettre en cét estat de pureté, employe la temperance pour establir vn calme interieur en l'vsage des voluptez necessaires, la force pour la tolerance des douleurs où le corps est sujet, la prudence pour disposer toutes choses en leur rang en la societé ciuile, & la justice pour les y maintenir apres les auoir conciliées. Cette action de l'ame n'est pas proprement vne vertu qui soit de son essence, c'est plustost vn remede appliqué à vne partie infirme, dont l'operation, quoy qu'elle ne soit pas de la mesme dignité de son agent, produit vn effet merueilleux, en ce qu'ayant purgé l'ame de toutes ses impuretez, la sapience y reluit alors, qui est sa vertu propre qui descouure l'affinité qu'elle a auec la nature Diuine, de laquelle elle ne differe plus qu'entant qu'elle est encore dans vn corps.

C'est en ce temps-là que l'homme en cét estat ne doute plus de son immortalité, de laquelle il semble qu'il a eu quelque sujet de se deffier, quant il se considere tout puant, & tout souillé de l'ordure de ses vices.

Mais pour bien juger de la nature de chaque chose, il la faut regarder toute nuë, & ne luy laisser rien d'estranger, & qui ne luy soit propre: l'ame en ce desgagement ne trouuera rien

rien en elle qui ne ſoit immortel, & qui ne viue d'vne vie qui ne peut mourir. Que ſi on veut maintenir que cette vie ne ſoit pas vne eſſence qui ſubſiſte d'elle meſme, & que ce ne ſoit qu'vne affection qui arriue à la matiere, touſiours ſera-t'on contraint de me conceder que la cauſe d'où cette affection procede, n'eſt pas ſujette à la mort; parce qu'elle ne peut admettre le contraire de ſon effet, qui eſt la vie.

Ainſi il faut de toute neceſſité que noſtre ame ſoit d'vne nature diuine & immortelle, en laquelle ſe rencontrent toutes les conditions de l'eſtre eternel de Dieu, dont elle eſt l'image; elle a vie & intelligence en elle-meſme comme luy; il n'y a point d'eſtre, grand ou petit, depuis le dernier juſques au plus ſouuerain, ſur lequel elle ne faſſe ſa reueuë dans vn inſtant: ſes notions ſont toutes innées en elle; & finalement ayant en ſoy-meſme le principe de ſon mouuement, il ne ſe peut trouuer en elle aucun terme qui puiſſe cauſer en elle l'intermiſſion de ſa puiſſance motrice qui luy eſt ellement inherente, que la peſanteur meſme du corps où elle eſt attachée ne peut empeſcher qu'elle ne ſe meuue vers le preſent, qu'elle n'anticipe l'aduenir, & qu'elle ne faſſe ſon retour vers le paſſé, qui ſont les trois inſtans dont eſt compoſée l'eternité. Ioint auſſi que l'ame eſtant vn acte de vie pur & ſimple, ne peut deuenir vn acte de mort qui luy eſt tout à fait oppoſé; & partant il eſt du tout impoſſible que quand le mouuement du corps ceſſe

que celuy de l'ame, qui en est indépendant, puisse cesser en mesme temps auecques luy.

Que si les choses qui se meuuent par autruy se meuuent autant de temps qu'elles sont attachées à leur moteur, celles qui ont en elles-mesmes leur moteur toûjours present, ne peuuent pas ne se mouuoir point. L'ame estant de de cette nature, & son mouuement estant sa vie, & sa vie son mouuement, il faut de toute necessité qu'elle soit immortelle; Que si elle mouroit, l'essence & l'acte d'vne chose estant indiuisible entr'eux, il faudroit que sa dissolution se fist en son essence & en son mouuement en mesme temps; mais qui la causera cette dissolution? Ce ne sera pas elle-mesme, parce qu'estant vne nature simple qui n'a rien de dissemblable en soy, l'vniformité de son mouuement doit plustost la conseruer que la destruire. Ce ne sera pas non plus vne nature qui soit plus puissante que la sienne, ny qui soit au dessus d'elle; parce que la mort ne peut venir d'où nous vient la source de la vie, & dont elle se respand dans toutes les parties de cét vniuers. D'attribuer aussi la mort de l'ame au commerce qu'elle a auec les choses qui sont icy-bas, ce seroit soûmettre la partie superieure qui est la maistresse, à l'inferieure, & peruertir en cela l'ordre du commandement.

Enfin, mes enfans, comme l'homme est composé de corps & d'esprit, tout le cours de sa vie n'est qu'vn tissu qui represente la nature de l'vn & de l'autre. D'vn costé les maladies la vermine, les impuretez, les abscez, la ron-

gnure des ongles & des cheueux, la ſueur, la craſſe, & tous les excremens du corps ſont autant de ſignes mortels qui deuancent le dernier ſanglot, qui eſt ſuiuy d'vne puanteur & d'vne corruption qui ne deſire que la terre.

D'vn autre coſté quand ie conſidere l'articulation de la parole énoncée & entenduë, qui n'eſt qu'vne modification de l'air, tranſmettant le concept de celuy qui parle en l'intelligence de ceux qui l'eſcoutent, & non ſeulement ſon concept; mais la meſme paſſion dont ſon ame eſt alors agitée. Les predications, les plaidoyers, les harangues militaires, & le theatre, nous peuuent ſeruir d'exemple en cette occaſion. Quand ie voy diſ-je cét effet de la parole, & qu'vn ſeul coup de langue fait vne impreſſion ſi ſoudaine dans les ames des auditeurs, & qu'elle les affecte toutes d'vne meſme émotion, que puiſ-je croire, ſinon que ce ſoit vn torrent deſprits qui fait ſon irruption de l'ame immortelle, qui leur imprime alors la meſme vehemence, où elle ſe trouue en ſon excez?

Quand vn ſeul clin d'œil, qui menace, qui reprend ou qui flatte, imprime la crainte, la pudeur, ou la joye ſur le viſage où ſe fait l'incident de ſon rayon; l'ame en l'eſmotion qu'elle cauſe, par ce coup d'œil me ſemble auoir encore quelque choſe de plus prompt, de plus penetrant, & de plus ſpirituel que la parole, parce qu'elle paroiſt en cette action, tout à fait degagée de la matiere.

Il n'y a point de theatre, où l'ame expoſe mieux en veuë par les ſens, toute l'eſtenduë de

sa puissance que dans vn festin, où il y a vn concert de voix, & d'instrumens de musique ; parce que tous les sens en ce lieu-là, font toutes leurs fonctions en mesme temps; l'œil premierement, l'odorat & la pointe de la langue, où le toucher est le plus exquis, fait le premier essay des viandes auant que le goust les sauoure, & tous ces sens, quoy qu'en foule, agissent auec tant d'ordre, qu'ils jugent sans confusion de ce qui leur plaist, ou de ce qui leur déplaist. L'oreille cependant aussi n'est pas oisiue, qui s'apperçoit si elle est vn peu juste du moindre faux ton qui se fera dans ce concert, soit qu'il se fasse en la voix, ou en l'instrument. Apres cela peut-on soustenir que la partie de l'homme, qui fait le discernement de tant d'especes differentes, sans confusion, sans temps, & par vn seul acte, ne soit pas vne, simple & indiuisible, qui sont autant de conditions qui ne conuiennent point au corps.

Quand on jette en bronze les mœurs & la nature d'vn homme tel que fut le grand Alexandre, comme fit Lysippus en la statuë qu'il fit de luy, & qu'on imprime dans vn pourtrait, non seulement vne vie qui n'est point, mais aussi toutes les passions où l'original est sujet, il n'est pas vray-semblable alors que l'agent qui dispose la fonte, & les couleurs pour animer vne matiere morte soit mortel. Ie diray plus, que quand de diuerses pieces qui sont en effet, ie forme vne chimere qui n'est point, ce faux germe de mon imagina-

tion a quelque rapport à la puiſſance Diuine, parce que ie fais vn acte de creation, qui (quoy que faux) ne laiſſe pas de ſubſiſter en ma penſée.

Ainſi, mes enfans, vous voyez qu'il ſe rencontre meſme quelques veſtiges de l'immortalité de noſtre ame dans vn faux ſujet : mais cette verité ſe deſcouure auec vne entiere certitude, ſi on conſidere quelle eſt toute l'eſtenduë de la puiſſance de l'ame aux choſes qui ont quelque rapport auec elle. Premierement, ſon intelligence eſt infinie, car quelque remplie qu'elle ſoit, il s'y peut tousjours adjouſter quelque choſe, il n'y a rien de ſi immateriel dont elle ne puiſſe conceuoir vne idée : elle connoiſt les choſes ſingulieres, & en forme ſes notions vniuerſelles; rien ne la borne, tout eſtre quel qu'il ſoit eſt ſon objet, & plus il eſt deſtaché de la matiere & des ſens, plus ſon intelligence eſt parfaite : & finalement ſa reflexion ſur elle-meſme, & ſur toutes les parties de cét vniuers, eſt vne image ſenſible qui repreſente en petit relief le cercle eternel de Dieu qui remplit tout, & qui eſt à ſoy-meſme ſon commencement & ſa fin.

D'ailleurs, ſi ie me repreſente que la volonté eſt libre, qu'elle eſt maiſtreſſe de ſon action, qu'elle ſe meut d'elle-meſme, & qu'elle ne reſiſte pas ſimplement à l'inſult que luy font ſes appetits, mais qu'elle les modere, ie trouue que ce ſont autant d'effets d'vne puiſſance immaterielle qu'elle produit. Quand ie conſidere que ſon objet eſt le bien, & qu'il n'y a en

pas vn seul en cette vie qui la puisse si bien remplir, que son dégoust ne la vuide tout aussi-tost; ie me sens alors conuaincu de croire que cette cupidité insatiable en la recherche du bien qui est son objet, dériue d'vne source immortelle, & que puis qu'elle a esté capable d'en conceuoir vn souuerain qui la puisse assouuir, & d'y pretendre, elle l'est aussi d'en auoir la possession.

Le desir que nous auons que nostre gloire nous suruiue, que nostre sang se prouigne en nostre posterité, nostre indignation de la prosperité des meschans, & de l'aduersité des gens de bien, nostre mespris des choses du monde & de nous mesmes, sont autant de petits rayons de lumiere qui penetrent l'espaisseur de la matiere, pour nous descouurir malgré les tenebres du corps quelque eschantillon de l'immortalité de nos ames.

Ie diray plus, que la pensée mesme du mescreant auant sa derniere heure, soit qu'il craigne, soit qu'il espere, soit qu'il doute, est vn pressentiment d'vne autre vie, que la temerité de son esprit luy auoit empéché de connoistre.

Mes enfans, le cours de la vie presente, n'est qu'vn auant-jeu, ou plustost vne representation de la vie future, comme le sejour de neuf mois qui se fait dans le ventre de la mere, ne dispose pas l'habitude du corps pour estre tousjours en ce cachot, mais pour le rendre habile à respirer, & à se produire au lieu où il vient, ainsi l'interualle du sejour que nous faisons icy, depuis l'enfance jusques à la decrepitude, n'est

que le terme d'vn autre enfantement de nature, qui nous prepare vne meilleure naiſſance. C'eſt pourquoy il faut attendre l'heure de noſtre mort ſans eſtonnement, comme deuant eſtre la derniere au corps ſimplement, & non pas à l'ame. L'entrée au monde & ſa ſortie, ont leur arriere-faix l'vne & l'autre, duquel il ſe faut également deſpoüiller. Pour venir en cette vie, il t'a fallu quitter le corps de ta mere. Pour paſſer dans vne autre meilleure, il te faut quitter le tien meſme ; pourquoy te faſches-tu de t'en ſeparer, c'eſt ton enueloppe que tu romps, comme les enfans la leur quand ils naiſſent ? Ils ne peuuent voir la lumiere du jour que cela ne ſoit, ny toy celle de l'eternité. Imagine toy combien cét eſchange de vie te doit eſtre auantageux, quand tu ne ſeras plus ſujet aux viciſſitudes du jour & de la nuict, qui eſt vne paſſion que ſouffrent les parties baſſes de l'air, & qu'eſtant deuenu tout œil, tu verras toute la lumiere du Ciel en ſa ſource, qui ne ſe dériue preſentement à toy que par les deux petits conduits de ta veuë. Croy fermement, mon fils, que tu la verras vn jour en ſa plenitude, ſi tu crains Dieu & que tu l'aimes. Les ſaintes Lettres t'apprennent que tu es fait à ſon image, & que la vie qui t'anime preſentement fut vn ſouffle diuin qui te fut inſpiré de ſa bouche : Ainſi, tu ne peux ſans impieté douter de l'immortalité de ton ame, de laquelle tu dois eſtre plus aſſeuré que de la mortalité du corps, qui tout corrompu qu'il eſt dans le tombeau, pro-

duit encore de soy quelque chose de viuant.

Enfin, mes amis, regardons la mort comme vn dernier acte de la vie, que nous ne deuons, ny craindre à son heure, parce que c'est vn deuoir de nature; ny desirer auant son heure, pour n'estre point deserteurs d'vne milice qui ne se quitte point sans ordre. Pourueu que vous la considériez ainsi, vous trouuerez en cela seul autant d'instruction pour bien mourir, qu'il y en a pour bien viure en tous les autres preceptes que ie vous ay donnez.

Il y a trois choses qui ont accoustumé de trauailler l'esprit de l'homme en mourant, à sçauoir, la pensée de ce qu'il doit deuenir, le soin de sa memoire, & celuy de sa posterité.

Pour remedier à l'inquietude de ce que tu dois deuenir, regle les actions de ta vie, comme si tes bonnes œuures seules te deuoient suffire pour te procurer ton salut. Cela fait, resigne-toy sous la volonté de Dieu, comme si tu n'esperois ton salut que de sa misericorde seule. Ainsi tes œuures estant justifiées par ta foy, & ta foy par tes œuures, sois asseuré que ton ame trouuera toute la consolation qu'elle peut auoir en mourant.

Pour ce qui est de nostre memoire apres la mort, celle du juste estant vne douce vapeur qui s'exhale de sa vie passée, se conserue quelque temps comme vn precieux parfum qui fume encore, & qui remplit de sa bonne odeur le lieu où il esteint. Mais comme il n'y a rien qui ait si peu de corps que la vapeur, il n'y a

rien

rien auſſi qui s'euapore ſi toſt que la reputation, viuant ou mourant, elle ſe paſſe comme les nuances d'vne fleur cueillie, ou elle ſe deſſeiche comme la fleur meſme, pour demeurer trop long-temps ſur ſa tige.

Les vies les plus eſclatantes ſont ſujettes au naufrage du temps, comme le ſont les plus ſombres. Si quelques-vns s'en ſauuent, merueille eſtrange ! ce n'eſt que pour nous laiſſer vne image de l'inanité des grandeurs du monde, voyant celle des plus grands eſtre auilie en ſeruant de bouchon en quelque fameux cabaret, ou de joüet dans vn brelan où vn quinola vaut plus qu'vn Roy, & où les noms les plus illuſtres de toute l'antiquité ſe trouuent expoſez à l'inſolence d'vn brelandier, qui les rompt & les foulle aux pieds quand il luy plaiſt.

Que ſçait-on meſme ſi on ne doutera point vn jour de Roland ou de Lercanier, lequel des deux a eſté le cartier ou le Paladin. Ce grand abaiſſement de la vanité de l'homme ne procede que de ce qu'il n'y a rien d'eternel, ny de permanent que Dieu ſeul. Qu'il eſt le Dieu jaloux, & que c'eſt à luy ſeul que gloire, loüange & honneur appartiennent, & non pas à l'homme.

Le dernier ſoin de l'homme, qui s'eſtend au delà de luy, eſt celuy de ſa poſterité, qui eſt le plus vniuerſel de tous ; parce que c'eſt vne eſpece de repit contre la mort. Ie voudrois bien que ce ſoin euſt tant de moderation en nous en mourant, que noſtre conſcience, qui

est alors assez occupée à nostre salut, n'en fust point troublée, ny le cours ordinaire des loix point changé, dont l'ordre public est tousiours meilleur que le nostre. Les aduantages & les substitutions qu'elles nous permettent de faire en faueur des aisnez & des masles, destruisent vne partie de nostre posterité pour conseruer l'autre. Vn tesmoignage qu'il y a en cela plus de vanité que de justice, c'est que nos precautions ne sont que pour vn temps, lequel estant expiré, nostre heredité se reduit dans l'vsage commun, comme estant plus conforme à la droite raison, que ne l'est nostre disposition particuliere.

L'aduenir est encore moins sous nostre direction, que le present dont nous sommes assez mauuais dispensateurs. Quel interest ay-je, moy qui meurs, si mon nom & mon bien se conserue sous la tige de mon aisné ou de mon cadet, ou si l'vn & l'autre tombe en quenoüille ? Mon sang est aussi-bien mon sang en ma fille, comme il est mon sang en mon fils ; & mesme si ce dernier appuy de lignée nous manque, la nature y pouruoit, & nous fait voir assez souuent qu'il y a peu de difference entre les neueux, les cousins, & les enfans, en exprimant aussi bien les mœurs & le visage de l'oncle & de l'ayeul au plus esloigné, comme au plus proche du sang.

Ainsi, mes tres-chers enfans, pour mourir auec quietude remettons-nous & nostre posterité sous la prouidence de Dieu : Quand nous sommes venus au monde nous n'estions

point en peine de ceux que nous y auons trouuez, ne le ſoyons point en ſortant de ceux que nous y laiſſons. Ces deux extremitez eſtant en egale diſtance de noſtre commencement & de noſtre fin, nous doiuent eſtre egalement indifferentes. Le repos de l'homme en viuant conſiſte ſous l'obeiſſance des commandemens de Dieu, & en mourant ſous la confiance de ſa miſericorde : moyennant que ces deux choſes ſe trouuent en vous, j'eſpere que la Bonté diuine accompagnera, s'il luy plaiſt, de ſa grace ma benediction que ie vous donne pour ſeruir de de cloſture à mon Teſtament.

FIN.

Extrait du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres patentes a permis à Antoine Vitré ſon Imprimeur ordinaire & du Clergé de ſon Royaume, d'imprimer, vendre & diſtribuer vn Liure intitulé *Teſtament, ou conſeils fideles d'vn bon pere à ſes enfans, où ſont contenus pluſieurs raiſonnemens Chreſtiens, Moraux, & Politiques, compoſé par P. Fortin, Seigneur de la Hoguette, corrigez en pluſieurs endroits, & augmentez de diuers Traittez*; & ce pour le temps & eſpace de vingt ans ; auec deffenſes à tous autres de les imprimer, faire imprimer, contrefaire, meſmes ſur les precedentes editions, quand le Priuilege porté par icelles ſera expiré, ny d'en auoir d'autres que de l'impreſſion dudit Vitré, à peine de trois mil liures d'amande, confiſcation des Exemplaires, deſpens, dommages & intereſts, & ce en faueur de ſes ſeruices, & pour luy donner moyen de les continuer à l'aduenir, comme il eſt porté plus à plein par leſdites Lettres, données à Paris le 13. Decembre 1655. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil.

CHARLOT.

TABLE
DES CHAPITRES.
PREMIERE PARTIE.

Qui traitte de deuoir de l'homme enuers Dieu.

Avant-propos. pag. 1.

I. *Que l'enfant doit commencer son adoration enuers Dieu par la parole. Que Dieu est le principe de toutes choses, & que son essence est incomprehensible.* 11

II. *De quelle façon il faut adorer Dieu. De la Religion Chrestienne. Et qu'on ne peut estre vn bon subiet sans estre vn bon Chrestien. Qu'on ne doit rien innouer en la Religion. De l'excellence de la Foy par dessus la raison,* 22

III. *Du libertinage & de la mescreance.* 29

IV. *De la superstition.* 33

V. *De l'Hypocrisie, & des faux Directeurs des affaires, de la santé & de la conscience.* 35

VI. *Comme il faut vser de sa volonté & de sa raison dans le seruice de Dieu.* 42

VII. *Des prieres. De la priere particuliere, & des prieres publiques.* 44

VIII. *De l'Oraison Dominicale.* 52

SECONDE PARTIE.

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers soy-mesme.

I. *DE la difference qu'il y a entre la naissance de l'homme & les autres productions de Nature: & pourquoy.* 57

II. *De la moderation du premier appetit de l'homme, qui est de viure, où il est traitté la gourmandise.* 60

III. *De la moderation du second appetit de l'homme qui est le desir d'auoir, où il est traitté de l'auarice & du vray vsage des richesses.* 63

IV. *De la pauureté.* 70

V. *De la volonté de l'enfant, qui est vn brut & informe raisonnement de l'ame; & comme il la faut conduire auec moderation.* 79

VI. *D'où procede l'erreur de nostre volonté De la verité. Du mensonge.* 86

VI. *Que les estudes & les exercices se doiuent faire conioinctement.* 92

VII. *Des exercices. Du manege. De la danse. Du tirer des armes: Et des soupleſſes du corps & de la main.* 94

VIII. *Que la premiere connoissance de l'homme doit commencer par celle de luy-mesme. Qu'il doit sçauoir les compartimens du lieu où il est, qui est le monde; & sçauoir compter.* 103

IX. *L'Histoire apprend à l'homme ce qui*

se passe dans le monde, & de la necessité qu'il y a de la sçauoir. 117

X. *De l'histoire fabuleuse, & des romans.* 121

XI. *De la fin differente des estudes, selon la difference des esprits. Qu'il est tres necessaire que les Rois soient sçauans.* 126

XII. *De la morale chrestienne, qui consiste en la charité seule.* 132

XIII. *Des vices qui naissent de l'amour propre, qui est contraire à l'amour de Dieu & du prochain. Et premierement de l'orgueil.* 178

XIV. *De l'amour sensuel,* 183

XV. *De la haine.* 188

XVI. *De la colere.* 191

XVII. *De la vangeance.* 196

XVIII. *De la crainte.* 198

XIX. *De l'enuie.* 200

XX. *De la tristesse.* 202

XXI. *De la ioye, & qu'il n'y en a point hors de la vertu.* 204

XXII. *Qu'il faut élire vne profession. De la profession des armes, & quelle en doit estre la premiere institution.*

XXIII. *Sept conseils pour l'homme de guer.* 213

XXIV. *Trois conseils pour la fortune. Le 1. De suiure toûiours la cour & l'armée. Le 2. De suiure le mouuement de son instinct. Le 3. de se proposer vne honneste fin en toutes choses.* 218

XXV. *Cinq aduis touchant la conduite de sa maison.* 225

XXVI. *Qu'il faut auoir quelques notions generales des choſes publiques. Qu'on ne les peut apprendre hors de la cour, & pourquoy il y faut paſſer vne partie de ſa vie.* 230

XXVII. *Des vices auſquels les hommes de la cour ſont le plus ſuiets, qui ſont la vanité, la mocquerie, la diſſimulation, l'ambition & le luxe.* 235

XXVIII. *Des Duels, & du remede, qui s'y peut apporter ſuiuant la raiſon.* 241

XXIX. *Six conſeils pour l'homme de cour Le 1. D'eſtre au Roy. 2. Comme on ſe doit gouuerner auec les fauoris. 3. De s'accommoder au temps. 4. D'eſtre ſouple. 5. De n'eſtre pas trop ſcrupuleux en ce qui eſt de ſon honneur. 6. De ſuiure la mode.* 252

XXX. *Des diuertiſſemens qui conſiſtent au ieu & en la conuerſation. Du ieu des eſchets, des dez, des cartes: Et du ieu en general.* 261

XXXI. *De la conuerſation.* 264

XXXII. *Des conditions neceſſaires à vne perſonne Eccleſiaſtique.* 267

XXXIII. *De la profeſſion Eccleſiaſtique, reguliere & ſeculiere. Des vœux.* 272

XXXIV. *Cinq poincts generaux pour la vertu, dont le dernier eſt de ſe ſouſmettre ſous la prouidence de Dieu, qui fait la concluſion de la II. partie.* 278

TROISIESME PARTIE.

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers l'homme.

I. *DE la puissance & de la necessité de la societé.* 289
II. *De la premiere societé, qui est celle du mary & de la femme, & de leur deuoir respectif.* 291
III. *Du deuoir des peres enuers les enfans, & des enfans enuers les peres.* 299
IV. *Du deuoir des freres entr'eux.* 316
V. *Du deuoir entre le maistre & le seruiteur.* 324
VI. *Du deuoir des voisins entr'eux.* 332
VII. *Des amis, & de trois diuers mouuemens d'affection de l'homme enuers son prochain, qui sont la Bien-veillance, l'Amitié, & la Charité.* 337
VIII. *Des personnes qu'il faut hanter ou éuiter.* 347
IX. *Du deuoir entre le Prince & le suiet.* 349
X. *Des seditions, de leur matiere, & de leurs remedes.* 353
XI. *Conseils pour ne point errer au deuoir respectif de l'vn enuers l'autre.* 359
XII. *Conclusion de l'œuure par vn petit discours de la mort, & de trois choses qui ont accoustumé de trauailler l'esprit de l'homme auant que de mourir.* 361
XIII. *De l'immortalité de l'Ame.* 372

Fin de la Table.

CATECHISME ROYAL.

Composé par P. FORTIN, *Seigneur de la Hoguette.*

A PARIS,
De l'Imprimerie d'Antoine Vitré.

Chez PIERRE LE PETIT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, Ruë S. Iacques, à la Croix d'or.

Auec Priuilege de sa Maiesté.

M. DC. LVI.

CATECHISME ROYAL.

LE ROY.

MON Gouuerneur, dites-moy ie vous prie, Pourquoy eſt-ce que tous ceux qui ſont aupres de moy m'obeyſſent; Que les Princes, les Miniſtres de mon Eſtat, les Officiers de ma couronne, les grands, les petits, & indifferemment toutes ſortes de perſonnes ne s'approchent jamais de moy que pour me complaire & faire ma volonté, & qu'il n'y ait que vous ſeul qui me contraigniez de faire la voſtre? Ne me deuez-vous pas autant de reſpect comme eux?

LE GOVVERNEVR.

SIRE, Auant que de reſpondre à Voſtre Majeſté, ie la ſupplie tres-humblement de me permettre de luy demander, Si quand elle commença de marcher, elle n'euſt point eu aupres d'elle quelque perſonne fidele pour la ſoûtenir & pour la conduire, elle n'euſt pas bronché ſouuent, & tombé peut-eſtre dans quelque lieu dangereux.

LE ROY. Il eſt vray que ſi quelquefois mes femmes ne m'euſſent ſoûtenu malgré moy, & oſté la liberté d'aller où ie voulois, j'euſſe ſouuent couru fortune de me bleſſer.

LE GOVVERNEVR. Vous voyez donc, SIRE, que la resistance qu'on vous a faite en vous empeschant d'aller où vous vouliez, vous a garanty de plusieurs cheutes, & qu'elle estoit plustost vne conduitte de vos pas, qu'vne contrainte de vostre volonté.

L. R. Ce que vous dites est vray; mais que voulez-vous inferer de cela?

L. G. Ie veux dire, SIRE, que V. M. estant composée de corps & d'ame, & qu'ayant eu l'honneur d'estre approché d'elle, pour la conduitte des premieres alleures de vostre ame, comme vos femmes l'ont esté pour celles de vostre corps, j'espere qu'en vous representant quelquefois de faire plustost ma volonté que la vostre, jusques à ce que V. M. soit en âge de faire elle-mesme vne veritable distinction du bien & du mal: elle me sera obligée quelque jour, quand elle aura reconnu de combien de cheutes d'esprit ie l'auray garantie, qu'elle eust faites infailliblement, si elle eust esté abandonnée à sa propre conduitte. De plus, V. M. voit bien combien est respectueuse la contrainte dont on se sert, quand elle resiste aux choses qu'on desire d'elle, on la flatte au commencement, on la supplie, & la plus grande violence qu'on luy faisse, est de la menacer de se plaindre à la Reyne de sa desobeïssance.

L. R. Certainement ie reçois vn extrême plaisir d'entendre ce que vous dites, & ie ne vous auois jamais consideré que comme vne personne que ie deuois craindre: mais à present que ie suis informé de la douceur de vos sentimens,

& que ie ſuis deſ-abuſé que ce mot de Gouuerneur, ſoit vn nom faſcheux; ie ne veux plus vous regarder que comme vn fidele & aimable ſur-veillant de mes actions.

L. G. Toute perſonne qui a eſté choiſie pour l'inſtruction de la jeuneſſe, de quelque condition qu'elle ſoit, ſe doit pluſtoſt conſiderer comme vn guide de ſon diſciple, que comme ayant vne puiſſance abſoluë de le commander: toute ſa force doit eſtre en ſa parole, & ainſi il ſeroit tres-à-propos d'oſter de l'vſage commun cette inſolente qualité de Maiſtre, qui ſuppoſe en celuy à qui on la donne, vn pouuoir tyrannique, & en ſon diſciple vne obeiſſance ſeruile. Le chaſtiment de la main n'eſt propre que pour la beſte, la parole & le raiſonnement eſt la vraye diſcipline de l'homme: Il le faut inſtruire en luy faiſant connoiſtre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut laiſſer, & n'employer pas l'action du dernier de nos ſens, qui eſt le toucher, pour faire ce qui n'eſt deu qu'à la plus belle partie de l'ame, qui eſt l'entendement. On ſe ſert du baſton & du foüet en la galere & au manege, pour tirer du corps le ſeruice qu'on en deſire, mais de frapper le corps pour les fautes de l'ame, c'eſt pluſtoſt (ce me ſemble) l'irriter que l'inſtruire. L'ame a vn chaſtiment plus doux & plus effectif, qui eſt la honte, qui ſans la troubler que d'vne honneſte pudeur, luy donne le temps de faire reflexion ſur la faute qu'elle a faite, & on ſe doit pluſtoſt ſeruir de cettuy-cy, qui rameine l'eſprit à ſoy, que de l'autre qui le deſeſpere. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe

rencontre quelquefois des natures reueſches & incorrigibles par la honte : A ceux-là, puis qu'ils tiennent de la nature des brutes, on ne leur fait point de tort de les traitter en beſtes; & de leur faire ſentir la verge à bon eſcient, pour eſſayer ſi ce chaſtiment ne fera point ſur eux le meſme effet que produit la honte ſur les ames dociles.

L. R. Mon Gouuerneur, ce que vous venez de dire eſt abſolument ſelon mon ſens, & il eſt tres-certain qu'il ne faut point eſperer de tirer party de moy par la force; il me ſouuient à ce propos, que quand j'apprenois à aller, ceux qui m'aydoient doucement à marcher, me faiſoient bien plus faire de chemin, & me ſoulageoient bien dauantage que ceux qui me traiſnoient apres eux, & ie penſe meſme qu'à peine auroiſje ſceu maintenant faire l'aſſemblage de mes lettres, ſi j'auois eſté traitté rudement de mon Precepteur; & pour vous teſmoigner combien m'eſt agreable cette façon d'agir auec moy, me voila preſt d'apprendre toutes les choſes dont vous jugerez que mon enfance ſera capable; Mais n'eſt-ce point vn peu trop toſt ?

L. G. SIRE, On ne peut trop toſt commencer de donner des inſtructions à V. M. Nos Roys ſont ſages auant le temps; ils ſont majeurs à quinze ans, & leurs ſujets ne le ſont qu'à vingt-cinq : C'eſt pourquoy on ne peut de trop bonne heure entretenir V. M. des choſes qu'il eſt à propos qu'elle ſçache, & comme les paroles de vos nourrices, & des femmes qui eſtoient aupres de vous, comme vous eſtiez encores

dans le berceau, ont formé vostre langage par la coustume de les oüir, sans qu'il ait paru que vous leur ayez presté aucune attention, ainsi en discourant auec vous, & en vostre presence, quelles doiuent estre les mœurs d'vn grand Prince, il se formera insensiblement en vostre esprit, vne idée de vostre deuoir, & vous deuiendrez si sage, mesme à vostre desceu, qu'on aura de la peine à descouurir qui sera le puisné en vous de l'vsage ou de la connoissance que vous aurez des vertus. Et d'autant qu'il est question de vous instruire, & que nous sommes touſiours plus intimes & plus proches à nous-mesmes, que nous ne le sommes aux choses qui sont hors de nous, il est à propos (ce me semble) que la premiere descouuerte de nostre entendement, commence par la connoissance de ce que nous sommes; Et ainsi V.M. sçaura, s'il luy plaist, que vous estes homme, que vous estes Chrestien, & que vous estes Roy : Que comme homme vous auez vnion auec toute la nature humaine, qui vous faisant entrer auec elle en la communauté de tous les biens & de tous les maux où elle est sujette, vous doit rendre humain & charitable auec tout autant d'hommes qu'il y en a dans le monde. Vous y estes entré nud comme eux, sujet comme eux au froid, à la faim, à la soif, aux maladies, aux blessures, & à toutes les infirmitez & passions humaines, & de cette societé de miseres doit naistre vne compassion respectiue, qui produise entre vous & eux vne mutuelle bien-veillance : & c'est la premiere

alliance que vous auez en qualité d'homme auec toute la nature humaine. Mais outre tout cela, SIRE, vous y en auez encore vne autre, quoy que de moindre eſtenduë, qui vous lie bien plus eſtroittement auec tous ceux qui portent comme vous le nom de chreſtien. En cette qualité vous deuenez le frere de tous ceux qui ſont reünis auec vous par la foy ſous vne mere commune, qui eſt l'Egliſe, & cette alliance qui eſt entre vous & eux, n'eſt point vne alliance de la chair, c'eſt vne fraternité contractée au ſang de IESVS-CHRIST qui vous doit embraſer d'vn excez d'amour & de charité enuers tous les fideles, d'autant plus que V. M. porte le nom de Tres-chreſtien, c'eſt à dire, de chreſtien au ſouuerain degré, & les autres ne le portent que de chreſtien ſimplement. Outre que vous eſtes homme, & que vous eſtes chreſtien, vous eſtes Roy; c'eſt à dire, que vous eſtes le premier de voſtre royaume, & l'image viſible de Dieu dans toute ſon eſtenduë: En cette qualité V. M. doit prendre garde de ne faire point vn mauuais crayon d'vn ſi ſainct & ſi adorable original; car il eſt en voſtre puiſſance de vous faire ſemblable ou diſſemblable à Dieu, ſelon vos vices, ou ſelon vos vertus Les loix de voſtre Eſtat ont tant de conformité auec les loix diuines, que qui obſerue les vnes, obſerue les autres. Toutes deux veulent que tous vos ſujets vous reſpectent & vous obeiſſent; elles veulent auſſi que vous les gouuerniez en bon Roy; Car comme la bonté eſt inſeparable de Dieu, elle le doit eſtre auſſi du Roy qui le repreſente. Portons cette conſide-

ration plus auant, & ſçachons dē V. M. qui vous a fait homme, qui vous a fait chreſtien, & qui vous a fait Roy; eſt-ce vous meſme, ou quelque autre?

L. R. C'a eſté le Roy mon pere, & la Reyne ma Mere.

L. G. Et le feu Roy qui l'auoit fait Roy?

L. R. Le Roy ſon pere.

L. G. Et ce pere vn autre pere, ainſi ce diſcours iroit à l'infiny de pere en pere, ſi nous ne nous arreſtions à vne premiere cauſe, qui eſt Dieu, qui n'a pas fait les hommes & les Roys ſeulement; mais qui eſt le createur vniuerſel de toutes les choſes qui ſont au monde: & chaque creature eſt obligée de le reconnoiſtre comme ſon Auteur, ſelon le degré de perfection qui eſt en elle. Sur ce fondement, voyons s'il vous plaiſt, ce que Dieu a fait pour vous, afin que vous vous efforciez de meſurer voſtre reconnoiſſance enuers luy ſelon ſes graces. Premierement; il vous a donné l'eſtre quand on n'eſperoit plus de Dauphin, & il s'eſtoit fait vne ſi longue pauſe, en la benediction attenduë du mariage du feu Roy, qu'on pourroit dire que Dieu a ſerui de pere & de mere en voſtre naiſſance miraculeuſe. Il vous a fait homme vous pouuant faire vn fourmy, & moins encore: & non pas homme ſeulement; mais le plus bel enfant qui ſoit au monde, vous pouuant faire le plus defectueux. Il vous a fait chreſtien, vous pouuant faire infidelle; il vous a fait Roy, vous pouuant faire ſubjet, & le moindre de tous ceux qui ſont vos ſubjets; & pour comble de

benediction, le feu Roy voſtre pere n'a pas eu pluſtoſt les yeux fermez, que vous n'ayez eſté dans le meſme inſtant proclamé Roy par vne acclamation generale de tous vos ſujets, ſous l'auguſte regence de la Reyne voſtre mere, & qu'vn jeune Prince de voſtre ſang n'ait aſſeuré voſtre Eſtat, par le gain de deux ſignalées batailles, & par la priſe de deux villes, qui ſont les clefs de l'Empire, & qui vous ouurent le chemin pour y pretendre.

L. R. Il eſt vray, mon Gouuerneur, que ie dois à Dieu toutes ces choſes, mais ie ne penſe pas qu'elles doiuent apporter de la diminution aux obligations que j'ay à la Reyne ma mere.

L. G. SIRE, L'obligation que vous luy auez eſt ſi grande, qu'ayant eſté la ſeconde cauſe des graces que vous auez receuës de Dieu, en vous faiſant homme, Chreſtien & Roy; (ſans elle vous ne ſeriez rien de tout cela) j'oſeray dire à V.M. que vous ne pouuez produire enuers Dieu nul acte de reconnoiſſance qui luy ſoit plus agreable, que d'aymer, honorer, & ſeruir la Reyne voſtre mere; outre que vous eſtes ſon fils, voſtre education, qui eſt l'ouurage de ſes ſoins & de ſon amour, luy acquiert encore ſur vous vne filiation ſpirituelle. Le commandement d'aymer ſon prochain comme ſoy-meſme eſt vne loy de nature entre le fils & la mere, leſquels eſtant compoſez de meſme chair, de meſme ſang, & de meſmes eſprits, & n'ayant reſpiré qu'vn air commun l'eſpace de neuf mois, troubleroient la conduitte du monde, ſi cette eſtroite liaiſon ſe relaſchoit. Auſſi ne voyons-

nous point qu'il y ait eu de commandement expres aux peres d'aymer leurs enfans, & aux enfans d'aymer leurs peres; il eſt dit ſeulement, Honore ton pere & ta mere, Dieu nous ayant voulu deſigner en ce commandement que nous leur deuons reſpect, comme eſtant icy bas les images viſibles de la puiſſance inuiſible dans la creation. Et en ce lieu, SIRE, ie prendray la liberté de dire à V.M. que les Princes de voſtre ſang & de l'Egliſe, qui compoſent le miniſtere, & qui ſous la ſage direction de la Reyne voſtre mere, & ſous voſtre minorité, ſont en quelque ſorte les tuteurs de voſtre Eſtat, doiuent eſtre compris en ce commandement. Mais à quoy reſve V. M?

L. R. Ie ne reſve point, mon Gouuerneur, cela ſeroit honteux à vn enfant; mais ie fay en moy-meſme vne reflexion ſur tout ce que j'ay oüy de vous, qui eſt ſi conforme à mon petit raiſonnement, quoy qu'encore imparfait, que ie me ſens emporté dans vos propres ſentimens, comme ſi voſtre eſprit & le mien n'auoient qu'vne meſme impulſion. Il eſt ſi naturel qu'vn homme aime vn autre homme, vn Chreſtien vn Chreſtien, & vn Roy ſon ſujet; Qu'on reuere celuy qui eſt noſtre Createur, Qu'vn Roy qui veut eſtre obey de ſon ſujet, obeïſſe à Dieu qui eſt ſon Roy, Qu'vn fils & vn pupille honore ſon tuteur & ſa mere; qu'en vain on m'ordonneroit le contraire de toutes ces choſes-là, tant elles me ſemblent juſtes & conformes à l'equité naturelle. Et plûſt à Dieu que vous m'euſſiez allegué quelques raiſons

aussi pressantes touchant l'amitié fraternelle, de laquelle il me semble que Dieu n'ordonne rien.

L. G. SIRE, Comme il ne commande point aux peres & aux enfans de s'entr'aymer, parce que la nature les determine assez d'elle-mesme à ce deuoir mutuel; aussi n'ordonne-t'il rien sur l'affection des freres. Ils ont vn principe commun de leur estre, qui est le pere & la mere; ils naissent en mesme champ, de mesme graine; ils sont composez d'vne mesme chair, d'vn mesme sang, & de mesmes esprits, & par consequent ils ne doiuent auoir qu'vne mesme volonté, autrement l'ordre de nature seroit peruerty: joint aussi que sans cette vnion fraternelle, la pluralité des enfans, qui est vne benediction dans l'Escriture, feroit vn mensonge de la parole de Dieu, & deuiendroit vne malediction. Et certes nous voyons vn exemple inuincible de la necessité de l'amour fraternel en la composition de l'homme, dans la fabrique duquel nous voyons que les deux yeux, les deux aureilles, les deux mains, les deux pieds sont freres & sœurs, & que si l'vn d'eux refuse à l'autre son concours, ils demeurent tous deux sans action. Par exemple; Si les rayons des deux yeux ne se determinent ensemble à quelque object certain, ils ne voyent rien; Si les aureilles ne s'arrestent toutes deux à vn mesme son, elles perdent la faculté d'en faire la distinction d'auec les autres sons; Si l'vne des mains refuse à l'autre son secours, leur seruice diuisé demeure imparfait; Et si l'vn des pieds veut aller en arriere, & l'autre auant, il faut alors de necessité

que le corps demeure immobile. Ainsi vous voyez, SIRE, que toutes les actions du corps & de l'esprit de l'homme sont toutes suspenduës & engourdies pour leurs fonctions ordinaires, si ces organes doubles, qui sont freres & sœurs, ne sont en bonne intelligence les vnes auec les autres.

L. R. Toutes ces raisons sont belles, & assez bien imaginées; & neantmoins j'ay oüy dire, que la premiere discorde qui a jamais esté au monde commença entre deux freres, & que Caïn tua Abel son frere.

L. G. C'est vn mystere de la Bible, lequel outre la verité historique, peut estre pris pour vn symbole de l'homme sensuel, qui tient souuent l'homme spirituel à la gorge. Quand il se trouue quelques exemples d'vn pareil desreiglement, ils sont si rares, qu'il les faut considerer comme vne extrauagance de Nature, ou comme vne dissonnance de l'harmonie de l'Vniuers: & la memoire de ces choses-là se deuroit supprimer entre les hommes, comme on estouffe les monstres en leur naissance.

L. R. Ah mon Gouuerneur! que ie suis satisfait de ce raisonnement, & que ie vous suis obligé de me desabuser de la creance où j'estois, que mon frere pourroit auoir quelque jalousie contre moy, de ce que ie suis son Roy & son aisné. Ce soupçon estoit cause que j'estois tousjours en garde contre luy, croyant que ce nom de Roy & d'aisné, qui me donnent rang au dessus de luy, le fussent de diuorce entre nous, malgré l'alliance du sang.

L. G. Abus, SIRE, ce nom de Roy eſt pluſtoſt vn nom de reſpect que de crainte, & ce nom d'aiſné pluſtoſt vn nom de ſoin que d'oppreſſion, ce qui doit donner quelque familiarité à monſieur voſtre frere auec vous. Et comme on n'a jamais veu la main gauche s'offenſer contre la droite, pour n'auoir point autant de force qu'elle, ny pas vn des doigts ſe reuolter contre le poulce, pour eſtre le Roy de la main; & que nous voyons au contraire vne conſpiratiou des deux mains, & de tous les doigts auec le poulce pour leur ſeruice commun; Tout de meſme V. M. ne doit rien attendre de monſieur ſon frere, qu'vne obeiſſance tres-humble, & vn concours de ſon affection & de ſes ſeruices, pour le maintien de ſon Eſtat, dont il eſt la ſeconde colomne. Les Poëtes en la fable d'vn homme à cent bras, & d'vn autre à trois corps, nous ont voulu deſigner en cette belle fiction vne image veritable, de la force inuincible de l'amitié fraternelle. Apres tout, c'eſt le premier Prince de voſtre ſang; & en cette qualité V. M. ſçaura qu'il eſt comme vn oſtage de la ſeureté de voſtre vie, à laquelle on attentera bien moins eſtant deux, que ſi vous eſtiez ſeul, & cela luy ſuffiſe pour l'aymer.

L. R. Il eſt juſte, & ie vous proteſte que ie le veux aymer de tout mon cœur; mais ie vous prie auſſi de luy faire entendre ce que vous me venez de dire touchant l'amitié fraternelle, afin qu'il me ſoit vn auſſi bon frere comme ie veux eſtre le ſien.

L. G. Il eſt déja ſi bien inſtruit en cette belle

leçon ; qu'eſtant voſtre frere, il vous appelle ſon petit Papa, pour marque de l'obeiſſance qu'il vous doit ; & pour exiger auſſi de V. M. par cette ſoûmiſſion vn amour de pere, & vne tendreſſe de frere tout enſemble. En effet, ſa grandeur n'eſt qu'vne dépendance de la voſtre, & le reſpect qu'on luy rend, qu'vne reflexion de celuy qui vous eſt deu, & V. M. ſe peut aſſeurer, qu'il n'abuſera point des aduantages qu'il a d'eſtre voſtre frere. Tant y a, SIRE, qu'il ſemble qu'il ne manque plus rien à voſtre felicité, vous auez vne Reyne pour mere, vn royaume pour heritage, dont vous eſtes la premiere perſonne, & vn frere pour ſon appuy. Croyez-vous auec cela qu'il manque quelque choſe à V. M ?

L. R. Non pas que ie ſçache.

L. G. Si la teſte diſoit, Ie ſuis la reyne du corps, j'ay de l'entendement pour raiſonner, & des yeux pour me conduire ; & qu'elle refuſaſt le miniſtere des mains qui luy ſont inferieures, eſt-il pas vray qu'il ſe trouueroit bien ſouuent du deſordre en cette teſte ?

L. R. Il y a bien de l'apparence.

L. G. Par la meſme raiſon, SIRE, quoy que V. M. ſoit la teſte de ſon Eſtat, & que voſtre Conſeil en ſoit les yeux, ſi elle eſtoit priuée du ſeruice de ſes domeſtiques qui font l'office des mains, elle ſe trouueroit ſouuent bien empeſchée.

L. R. Il eſt tres-certain.

L. G. Vous voyez donc que vos domeſtiques font vne partie de voſtre felicité ; mais certes comme la main doit eſtre la plus nette & la plus

adroitte de toutes les parties du corps, il faut auſſi que ceux qui ſont employez au ſeruice de ſa maiſon, & particulierement de ſa chambre, ayent toutes ces qualitez ; car en effet ce ſont vos ſurveillans ; & en quelque ſorte, les depoſitaires de voſtre perſonne. Leurs charges ſont de telle conſequence, que ie ne puis comprendre comme il a eſté poſſible de les rendre venales ; & que les Roys vos predeceſſeurs ayent ſouffert cette ſimonie d'Eſtat: Mais puis que la choſe eſt en vſage, & qu'on n'en a point encore veu reüſſir aucun mauuais effet, peut-eſtre y auroit-il maintenant autant de mal à la changer, qu'il y en a eu autrefois à l'introduire. Tout ce qu'il y a à faire en ce rencontre, eſt de donner aduis à V. M. de n'y admettre perſonne, non plus qu'on a fait par le paſſé, qu'il n'ait toutes les qualitez requiſes à vn employ de telle importance. Le linge qui vous touche à la peau, doit eſtre le plus blanc, le plus net, & le plus commode de tout ce que vous auez ſur vous. Ceux qui aſſiſtent, & qui vous ſeruent d'ordinaire à voſtre leuer, & à voſtre coucher, & qui commandent au ſeruice de voſtre chambre & de voſtre garderobbe, doiuent eſtre les plus purs, les plus affables, & les plus auiſez de tous vos domeſtiques; Et comme le meſme linge qui vous touche la peau, en cache & nettoye doucement toutes les impuretez; il faut auſſi que leur diſcretion cache vos fautes, & qu'ils ayent vne prudence deterſiue qui les eſſuye ſans vous bleſſer. V. M. ſe deſpoüille en leur preſence de ſa majeſté, ils voyent vne partie de voſtre ame à nud, comme vne partie de voſtre

vostre corps, & par l'assiduité de leur presence & de leur seruice, ils acquierent aupres de vous vne confidence que vous ne pouuez empescher. Enfin, SIRE, c'est auec eux que se fait la premiere digestion de vos mœurs, qui ne peut estre imparfaite, que toutes les autres actions de vostre vie ne s'en ressentent; cela estant, il me semble qu'il est absolument necessaire, que les premiers officiers de la chambre & de la garderobbe ayent vne eminente vertu, & que les seruices qui s'y feront soient rendus par des hommes sages, discrets & auisez.

L. R. Veritablement ie me trouue surpris de tout ce que vous me dites, ayant touſiours creu que pourueu que ceux qui sont de ma chambre fussent adroits de leurs mains, & que mon œil fust satisfait de leurs personnes, ie le deuois estre de leur seruice; mais vostre raisonnement me fait conceuoir qu'ils ont encore besoin de quelques qualitez plus essentielles. En effet il y a bien de l'apparence, que quand les vices qui ayment l'ombre & le cachot, ne trouueront point de retraitte en ma chambre, ny de complices parmy les miens, ils ne me feront pas grand mal. Mais vous ne me dites rien de mes enfans d'honneur, qui doiuent estre de mes exercices & de mes plaisirs?

L. G. SIRE, Estans issus de sang illustre, & ayans l'honneur d'estre admis en cette glorieuse societé, qui les rend en quelque sorte vos compagnons, ie ne me puis imaginer qu'il ne se forme entr'eux vne honneste emulation à qui deuiendra le meilleur; & ainsi ie ne disois rien

d'eux à V. M. comme estant asseuré de leur vertu. Neantmoins parce qu'il est comme impossible, qu'il ne se rencontre quelqu'vn de vicieux en cette illustre compagnie, ie serois d'auis que leurs fautes legeres fussent punies par vne honte legere; celles qui seroient vn peu plus importantes, par vn exil d'vn jour; & les pechez d'habitude qui sont incorrigibles & contagieux; par vn esloignement de vostre presence, dont l'arrest fust irreuocable, qu'il n'y eust vn amandement manifeste.

L. R. Et quoy! si j'ayme celuy qu'on voudra esloigner, seray je obligé de le permettre?

L. G. SIRE, Si vous l'aymez, infailliblement il vous aymera, & vous aymant il quittera son vice, qui est la peine de son esloignement; & s'il ne le veut point quitter, il vous fait voir qu'il ayme mieux son vice que vous, & par cette preference de son vice à V. M. il se rend indigne de l'honneur de vostre affection.

L. R. Et moy ie me rens à la force de vos raisons, & consens de bon cœur, que tout vicieux (quelque inclination que ie puisse auoir pour luy) soit priué pour jamais de l'honneste societé de mes exercices & de mes plaisirs, s'il ne s'amande.

L. G. C'est bien dit, S'il ne s'amande; il est juste que la disgrace qu'il aura encouruë cesse auec sa cause, & quiconque surmonte la depravation de sa nature, pour s'accommoder à la bonté de la vostre, luy tesmoigne plus de respect & d'amour en la violence qu'il se fait, que s'il eust esté naturellement vertueux.

L. R. Dites-moy ie vous prie, qu'appellez-vous vertu ?

L. G. Ie n'oserois vous la dépeindre des couleurs de l'Escolle, de peur qu'en vous la faisant voir triste, seuere, & renfrognée, elle ne vous fust plustost vn sujet d'auersion que d'amour. Ie la conçois sous vn visage plus doux & qui est (ce me semble) son vray pourtrait; assauoir, Que la vertu est vne constante & gaye application de toutes nos actions au bien; constante, parce qu'il ne faut jamais qu'elle varie; & gaye, parce que toute action libre l'est. En vn mot, la vertu & l'innocence ne sont qu'vne mesme chose; & puis que la saison de nostre vie la plus innocente est la plus enjoüée, il faut que nostre vertu luy ressemble, ou pour le moins que la gayeté soit vn assaisonnement de ce qu'il y a de plus austere en la pratique des vertus: & vn tesmoignage de ce que ie dis, c'est que celuy de tous les hommes qui a esté jugé par l'Oracle auoir esté le plus sage & le meilleur, a esté le plus enjoüé.

L. R. Cela va le mieux du monde, ie pensois que mes plaisirs deussent auoir leurs heures reglées; mais à ce conte-là on se peut réjoüir en toutes occasions, & en l'exercice mesme des plus austeres vertus.

L. G. Ouy, SIRE, on le peut; & tout au contraire le vice n'est jamais sans douleur; le cœur ne s'enflamme jamais de colere sans quelque palpitation; l'œil ne menace jamais, ny la bouche, sans faire quelque mouuement conuulsif; la main ne frappe point qu'elle ne souffre vn

contre-coup. En toutes ces actions il y a de la douleur : de ſorte qu'on peut dire, que le vice & la douleur ſont deux beſſons, dont le vice naiſt le premier, & la douleur la derniere : Mais ie m'eſcarte vn peu de mon ſujet, qui eſt de traitter des conditions que doiuent auoir les officiers de voſtre Maiſon royale : & particulierement ceux qui ont l'honneur d'eſtre aupres de vous. I'ay parlé de ceux qui ſeruent & qui commandent à voſtre chambre, & de ceux qui ſont receus en la ſocieté de vos plaiſirs & de vos exercices.

L. R. Il eſt vray : mais vous ne m'auez rien dit des plus grands de mon Royaume ?

L. G. SIRE, Les Princes, vos Miniſtres, les Officiers de voſtre Couronne, les Gouuerneurs, les Prelats, ſont perſonnes acheuées, d'vn âge meur, d'vne naiſſance illuſtre, & eſleuées aux plus grandes charges de voſtre Eſtat par leur merite. Ce ſont perſonnes de grande ſuitte, de grand luſtre, & de grand eſclat, qui n'approchent jamais de vous qu'auec vn extréme reſpect. Enfin, SIRE, comme tous les dehors en ſont beaux & magnifiques, V. M. ſe peut aſſeurer, qu'eſtans aupres d'elle, ils n'expoſeront jamais en veuë que ce qu'ils ont de plus brillant & de plus beau. Ainſi V. M. ſe doit plaire auec eux, & eſtre en ſeureté en leur compagnie: Leurs vertus ayderont les voſtres, qui ſeront ſi grandes vn jour, que vous ferez connoiſtre à tout le monde, que la qualité de Roy que vous portez, vous eſt encore mieux deuë par les loix de voſtre merite, que par celles de voſtre Eſtat.

SECONDE PARTIE.

LE ROY.

IVSQVES icy j'ay esté instruit de ce que ie suis, de ce que ie dois à Dieu; à la Reyne ma mere, & à mon frere: & quelles doiuent estre les mœurs & les conditions de ceux de ma maison: C'est m'auoir enseigné le deuoir d'vn bon fils, d'vn bon frere, & d'vn bon pere de famille seulement; Mais il me semble que le deuoir d'vn Roy est de plus grande estenduë, & que ie ne dois pas auoir moins de soin de tous mes subjets en general, que de tous mes domestiques?

LE GOVVERNEVR.

Il est vray SIRE, que c'est vne belle chose qu'vne couronne; mais elle est d'vn extréme soin à qui la veut dignement soustenir: Et puis que V. M. est appelée de Dieu à ce grand & penible employ, & qu'elle veut sçauoir quel est le deuoir d'vn bon Prince enuers ses subjets: nous les prendrons par ordre, afin qu'elle voye, comme dans vn tableau, toutes les parties de son Estat & qu'elle connoisse plus distinctement quel est le deuoir d'vn chacun, & quel est le sien aussi, pour le gouuernement du total. Pour entrer en matiere, V. M. me permettra, s'il luy plaist, de luy demander; Si on n'a pas commencé

de l'honorer dés le moment de ſa naiſſance ; & ſi dés ce meſme inſtant il n'a pas eſté conſideré de tous les ſujets du Roy, quoy que viuant encore, comme s'il euſt eſté admis déja en la ſocieté du gouuernement ?

L.R. Il me ſemble, qu'eſtant fils du Roy, & deſigné en qualité de Dauphin pour ſucceder à la Couronne, les ſujets de mon pere euſſent commis vne extréme irreuerence de ne me pas honorer.

L. G. Et qui les obligeoit à ce reſpect, SIRE ?

L. R. Les loix de l'Eſtat, comme ie croy.

L. G. Et apres la mort du Roy, qui fut cauſe de cette acclamation publique en voſtre faueur, & de ce concours vniuerſel de tous vos ſujets, pour vous faire le ſerment de fidelité ?

L. R. Ce furent auſſi les loix de l'Eſtat.

L. G. Qui fut cauſe encores que dans toute l'eſtenduë de voſtre Royaume, il n'y eut pas vn ſeul homme qui ne vous reconnuſt volontairement pour ſon Roy, ſans vous auoir jamais veu ? Qu'on ne ſe ſoit point apperceu dans les affaires qu'il y ait eu d'inter-regne, ny de ſurſeance en l'Eſtat d'aucune expedition de guerre, ny de juſtice ?

L. R. Ce furent encore les loix de l'Eſtat.

L. G. Il eſt vray, SIRE, que ce furent les loix de l'Eſtat ; mais d'où leur peut venir cette force & cette majeſté, d'inſpirer en vn moment dans vn million d'ames, vn conſentement ſi vniforme d'obeir à vn Roy mineur, & qu'il ſemble qu'vn chacun de vos ſujets en ſon particulier, ait vn heraut interieur pour luy faire ce commandement ?

L.R. Ce que vous me dites est digne de consideration, & merite bien qu'on en recherche la cause.

L.G. SIRE, Elle est toute trouuée, c'est vn effet de la Religion dont la lumiere agit dans nos ames auec la mesme actiuité que celle du Soleil dans nos yeux; & la mesme Religion qui nous apprend l'adoration de Dieu sans le voir, nous commande l'obeissance d'vn Roy, qui est icy-bas son image, sans le connoistre. C'est par elle en effet que subsistent les loix fondamentales de vostre Estat, & le seul respect qu'on luy porte, fait le ralliement de toutes nos volontez sous la puissance d'vn seul. Ainsi V. M. peut juger combien elle est interessée au maintien du saint Siege Apostolique, de ses Cardinaux, & de tous les Ecclesiastiques de son royaume, qui sont les depositaires & les ministres d'vne doctrine, qui sous vn mesme deuoir nous apprend à vous obeir, & à craindre Dieu tout ensemble. Sur tout elle doit prendre garde tres-soigneusement, qu'il n'arriue aucun trouble, ny aucune innouation dans l'Eglise. Les siecles passez nous ont fait voir combien leur a esté funeste la reformation pretenduë qu'on y voulut faire. En vn mot, qui fait schisme en la creance, l'introduit en la fidelité qui est deuë au Prince. Et sur ce sujet, ie ne sçay s'il ne seroit point à souhaitter, qu'on fust plustost demeuré dans l'vsage ordinaire de la penitence, quoy que peut-estre plus indulgent qu'il n'a esté en d'autres siecles, que d'auoir voulu faire reuiure vne ancienne pureté, tres-parfaite à la verité; mais incompa-

tible auec la pratique des derniers temps. Cette vieille nouueauté nous fait aſſez voir par la deſ-vnion qu'elle a cauſée, que les ſemences en ſont dangereuſes, & les injurieux eſcrits qui ſe ſont faits de part & d'autre ſur ce ſujet, teſmoignent aſſez noſtre peu de charité : & qu'on n'eſt pas moins touché de l'amour de ſon opinion, que du zele de la maiſon de Dieu : Et ainſi j'eſtime qu'il ſeroit tres-à-propos d'interdire l'encre & le papier ſur cette matiere.

L. R. Dites quelque choſe de plus rude : car puis qu'il y a relation des loix de mon Eſtat aux loix diuines, qui trouble les vnes ou les autres, eſt eſgalement criminel de leze-Majeſté, & partant il merite d'eſtre chaſtié.

L. G. SIRE, Noſtre zele au ſeruice de Dieu doit eſtre pur & net : Il ſe doit allumer au feu de charité, & non pas au flambeau des furies. Nous auons veu par experience que l'hereſie a pris plus de vigueur dans l'effuſion du ſang de ſes martyrs pretendus, que dans la force de la predication. C'eſt vouloir faire deſcendre le ſaint Eſprit ſous la forme d'vn vautour, ou d'vn corbeau, & non pas ſous celle d'vne colombe. Enfin la colere de l'homme n'a jamais ſatisfait à la Iuſtice de Dieu, qui n'eſt que douceur & manſuetude. L'huile dont on vous oinct en voſtre Sacre, vous apprend que les conſeils d'vne teſte ſacrée ne doiuent pas eſtre violens. Ainſi tout eſprit inquieté de la demengeaiſon d'eſcrire, ſera puny ſuffiſamment quand on l'interdira de papier & d'encre.

L. R. Mais dites-moy ie vous prie, ne peut-

on

on point commettre aucunes fautes contre la Religion, qui meritent la mort ?

L. G. Tout Athée qui fait profeſſion ouuerte de ſon atheïſme, & tout Libertin dogmatique qui veut impugner publiquement la verité de la religion Chreſtienne, qui eſt la religion de l'Eſtat, la merite : non pas tant à cauſe de ſon impieté, de laquelle Dieu ſe peut vanger luy-meſme ſans qu'on luy ayde, que parce qu'il ſemble accuſer de beſtiſe & d'ignorance nos ſaintes loix, qui ſont le lien de la ſeureté publique, & vouloir introduire au lieu d'elles, l'anarchie de ſes mœurs en la police des hommes. La Foy veritablement eſt vn don de Dieu, il ne l'a pas qui veut ; mais la diſcretion de ne pas condamner ſes myſteres eſt en la puiſſance de l'homme. Si nous ne pouuons eſtre plainement eſclaircis de ſa lumiere, ſuiuons-la de loin, & ayons au moins vne foy aueugle qui captiue noſtre entendement ſous ſon obeiſſance. Donnons-luy ce qu'elle deſire de nous, aſſauoir vne ſoûmiſſion ſimple, ignorante, & ſans aucun raiſonnement. On ne peut ſe propoſer de conceuoir Dieu tel qu'il eſt, ſans commettre le peché du premier Demon; ny ſans felonnie auſſi le rabbaiſſer juſques à nous pour l'enuiſager. Il ſeroit à ſouhaitter qu'on en parlaſt vn peu plus ſobrement ; & qu'on euſt cette diſcretion de ne point aſſujettir aux meſures des hommes l'immenſité de Dieu ; de laquelle on a pris l'autorité de decider auſſi hardiment, & de ſes attributs incomprehenſibles, comme s'il n'eſtoit queſtion que de prononcer ſur des paſſions humaines. La fleur de

la plus belle ſaiſon des eſprits ſe paſſe en cette vaine altercation ; & de la vanité qu'on prend de juger de la nature Diuine, il ſe forme vne certaine preſomption qui rend la perſonne qui en eſt attainte, incapable de toute autre ſocieté. L'excellence du Chriſtianiſme conſiſte principalement en l'exercice de la charité, & la charité plus en l'action qu'en la parole. C'eſt pourquoy nous voyons que le ſilence d'vn homme bien-viuant, & ſon exemple eſt plus eloquent pour perſuader à bien faire, qu'vne belle predication; d'autant que l'harmonie de la vraye deuotion ſe fait au cœur, & non pas à l'aureille. Pour concluſion, l'Euangile & le Symbole des Apoſtres, auec la charité, ſuffiſent pleinement pour l'inſtruction du fidele.

L. R. Dites-moy ie vous prie, qui ſont les perſonnes les plus conſiderables de mon Clergé ?

L. G. A dire vray, il n'y a que les Eueſques & les Curez qui ſoient de miſſion Apoſtolique, & tous ces differens eſſains de Reguliers que vous voyez, qui ſe ſont propoſez pour leur ſalut vne voye plus parfaite que les autres, ſont des trouppes auxiliaires, qui ſont venuës tres-à-propos au ſecours de l'Egliſe, & à ſon tres-grand beſoin ; mais elles ſe ſont tellement accreuës, qu'à peine la barque de ſaint Pierre les peut-elle toutes contenir. Si le nombre en eſtoit moindre, l'aiſance en ſeroit plus grande parmy eux : vos armées, la culture des terres, & les manufactures, en quoy conſiſtent la force & les richeſſes d'vn Royaume, ſe reſſentiroient à bon

escient de la recreuë d'vn million d'hommes, qui, quoy que viuans, & se portans bien, sont morts ciuilement au monde pour tous les seruices de vostre Estat.

L. R. Et quoy ! voudriez-vous qu'on ouurist la porte des cloistres, & qu'on laissast la permission d'en sortir à qui voudroit ?

L. G. Non, SIRE, tenez-les plustost fermez, & y laissez ceux qui se sont des-ja voüez à Dieu. Peut-estre que sa Saincteté s'auisera d'elle-mesme quelque jour de conuenir auec les Ordonnances de vostre Royaume, qui ont autresfois voulu qu'on ne pûst-estre admis à faire ses vœux qu'en l'âge de vingt-cinq ans. On verroit alors qu'en cét âge de discretion, il ne se presenteroit personne pour les faire, qui ne fust particulierement appellé de Dieu, ou qui ne se retirast du monde comme vne piece inutile à sa communauté. Est-il juste que les Loix nous ostent le pouuoir de disposer d'vn pouce de terre auant cét âge-là ; & qu'elles nous laissent à quinze ans vne puissance absoluë d'aliener pour jamais le bien de la vie le plus precieux, qui est nostre liberté? Il peut reüssir mille & mille biens de la reformation d'vn vsage qui fait mourir auant le temps, d'vne mort ciuile, vne partie de vos sujets : mille peres vous seront obligez de la conseruation de leurs enfans, qu'vn zele aueugle & inconsideré leur rauit : & ceux mesmes qui se verront dans vn âge meur, garantis de cét écueil caché d'vne deuotion prematurée, beniront mille & mille fois la prudence de V.M. qui leur aura donné le temps de le descouurir.

L. R. Ie penſe comme vous, qu'il eſt à propos de remedier à cét inconueuient; & pour cét effet, ie veux quelque jour faire vne conuocation des principaux de mon Clergé, pour y auiſer auec eux, & pour empeſcher auſſi qu'il ne ſe gliſſe quelque dangereuſe nouueauté dans la doctrine de l'Egliſe. Car ayant appris de vous que la Religion eſt le ciment de l'obeiſſance du ſujet au Souuerain, ie me ſens intereſſé de maintenir la pureté dans l'eſtat Eccleſiaſtique, qui ne contribuë gueres moins que ma nobleſſe, à la grandeur & à la ſeureté de mon Royaume.

L. G. L'eſtat Eccleſiaſtique aſſeure le dedans par le reſpect de la Religion, & voſtre nobleſſe le dehors par ſa valeur: Si V. M. ſans aller plus loin, veut jetter les yeux ſeulement ſur le regne du feu Roy ſon pere, & ſur le ſien, elle verra que les Flandres qui faiſoient il y a douze ou quinze ans les limites de ſon Eſtat de ce coſté-là, en font maintenant vne partie; Que ſes conqueſtes vont au delà du Rhin; Que l'Alſace, la Lorraine, & vne partie de la Comté ſont à elle; Que les Alpes, ny les Pyrenées ne ſont plus les frontieres de l'Italie, ny de l'Eſpagne; & que le ſang le plus pur de ſa nobleſſe qui fume encore, eſt le prix de cette nouuelle eſtenduë de ſon Royaume. Enfin, SIRE, les Gentils-hommes ſont les martyrs de voſtre Eſtat; & le corps de voſtre ancienne nobleſſe n'auroit pas duré ſi long-temps, ſi la vaillance & la vertu qui a fait les premiers Gentils-hommes, n'en euſt fait de nouueaux, pour remplacer les dommages des guerres, & quelquefois auec vn ſi heureux ſuc-

cez, que nous voyons souuent cette noblesse naissante, qui s'est faite elle-mesme par sa propre vertu, ressembler à ces maisons neufues, dont les auenuës sont belles & bien allignées, & dont la veuë & la demeure est plus riante & plus commode que celle de ces vieux Chasteaux negligez, qui sentent le rance & le reclus, & qui sont descheus auec le temps, par la faineantise des possesseurs, de cette premiere beauté qu'ils auoient. Et certes il ne faut point qu'on trouue estrange cette vicissitude de conditions, elle n'est qu'vne dépendance de celle que nous voyons en la nature; & il n'y a pas plus de merueille de voir esleuer en haut vn homme, qu'vne vapeur; soit qu'vne puissance superieure les attire à elle, ou que l'vn & l'autre ait en soy-mesme le principe de son esleuation. Ne nous flattons point. Ces noms illustres que nous voyons encores subsister, ne se sont maintenus que comme la nauire Argos, auec de nouuelles pieces d'applique qui les ont renouuellez de temps en temps. Ce n'est pas neantmoins qu'on ne doiue regarder auec plus de respect & de veneration l'ancienne noblesse, que la nouuelle; mais il faut que le merite l'entretienne. Qui se relasche aux actions de vertu, quitte son rang volontairement; & si le Soleil d'hier n'estoit consideré que par sa lumiere passée, & qu'il n'en eust plus aujourd'huy, la memoire de sa clarté se perdroit auec son vsage Ce fondement posé, que la noblesse ait tiré sa premiere origine de la vertu, ie ne sçay d'où nous est venu cette fausse illusion, que ce ne soit pas y déroger que

d'eſtre vicieux. Vn Gentil-homme ſera faineant, yurogne, pillard, & inſupportable à ſes payſans, ſans courre fortune de ſa qualité, & il la hazarde s'il fait le moindre traffic. La Loy (ce me ſemble) eſt trop ſeuere en l'vn de ces deux points, & la Iuſtice en l'autre, trop indulgente.

L. R. Ie ſuis rauy d'apprendre, que la vaillance & la vertu ont fait la premiere nobleſſe. Car eſtant le premier Gentil-homme de mon Royaume, ie me dois glorifier auec eux de cette belle extraction qui nous eſt commune. Puis que vous m'auez fait voir auſſi, que ie dois à leur ſang l'honneur de toutes mes conqueſtes: aydez-moy ie vous prie à trouuer le moyen de le meſnager, & voyons s'il y a point quelque remede pour les duels.

L. G. SIRE, Cette maladie qui paroiſt incurable, & qui a pris force par vn long vſage en l'imagination de la nobleſſe, ſe doit traitter (ce me ſemble) comme celle des Hypocondres, en adherant en quelque ſorte aux fauſſes opinions du malade: & partant ie ſerois d'auis, qu'on auiſaſt pluſtoſt aux expediens de moderer vn mal de cette nature, que de ſe trauailler inutilement de l'oſter tout à fait. Pour cét effet, il ſeroit à propos auant toutes choſes, qu'il fuſt deffendu à tout ſecond de ſe battre ſur peine de la vie, & que cét Edit fuſt inuiolablement obſerué. En ſuitte de cela, ie voudrois qu'auant l'appel on s'eſclairciſt par vn ſecond de l'injure pretenduë: & que ſi on n'a point eu de mauuais deſſein, on ſe gueriſt de cette honte criminelle qu'ou a accouſtumé d'auoir, de ſatisfaire de

paroles vne personne qu'on n'a point eu volonté d'offenser, nostre bouche ne deuant point faire aucun scrupule d'honneur, de desauoüer vne chose que nostre conscience desauoüe. Cela fait, s'il y a offense, ie serois d'auis que celuy qui fait l'esclaircissement, conuie l'offençant de choisir vn amy, & de l'aller trouuer auec luy pour conuenir ensemble du combat, si on ne le peut de la satisfaction. Ce combat resolu, l'offençant sera conduit le premier sur le pré, où celuy qui aura fait l'esclaircissement le laissera auec son amy, tandis qu'il ira chercher le sien pour les mettre aux mains, & pour estre plustost les Iuges de leur combat, que leurs seconds; Le tout neantmoins auec cette obligation de les separer au premier sang, si l'offense est legere, Mais si elle estoit si criminelle, qu'elle pûst deshonorer l'offensé; les seconds alors laisseront faire leurs amis, & ne les pourront separer que de leur consentement. I'entends que le tout se passe comme estant ignoré de V. M. & plustost par tolerance, que par vostre permission. Quoy que cette tolerance de combat paroisse vn peu dure & peu Chrestienne, elle a neantmoins en elle plus de police & de seureté pour la vie des hommes, qu'il n'y en a dans la seuerité d'vn Edit mal obserué. Premierement, par la deffense aux seconds de se battre, on retranche pour le moins la moitié de ce mal funeste: on soulage les deux parties de la despence, & de l'accablement de leurs amis; particulierement dans les Prouinces. Il en reüssit encores vn autre bien, qui est, qu'vn jeune homme

ne ſe preſſera jamais de ſeruir de ſecond dans vne occaſion où il aura les mains liées ; & par ce moyen la charge de ſeruir ſon amy viendra d'elle-meſme aux plus ſages, qui ſe trouueront intereſſez par leur honneur propre, & par la ſocieté de leur employ, de deuenir les amis communs des deux parties, & de ne leur permettre pas de ſe battre, ſans quelque legitime fondement. Quand ie conſidere comme s'eſt pû naturaliſer en nous cette manie de duels, ie ne la puis conceuoir que comme vn ſecond peché originel de noſtre Nation. Premierement, la ciuilité de nos combats teſmoigne aſſez, qu'en cette action nous ne ſommes point alterez de ſang humain. Que ſi c'eſt pour la reputation qu'on ſe bat, il arriue ſouuent que qui penſe s'enrichir de l'honneur d'autruy, s'appauurit du ſien ; & l'vſurpation que nous en voulons faire dans vne injuſte querelle, teſmoigne combien eſt grande noſtre neceſſité de ce coſté-là. Au ſurplus, le duel n'eſt qu'vne vertu de gladiateur, & nous ne pouuons faire le dénombrement de nos combats, ſans le faire de nos bijarreries. Car en effet, les querelles ne ſont rien autre choſe qu'vne impuiſſance actiue ou paſſiue en la ſocieté de la vie ciuile. Pour concluſion, chacun fuit les Braues, chacun les condamne, & anec tout cela chacun le veut eſtre, quoy qu'on apperçoiue bien, qu'ils ne ſont conſiderables que comme ces fameux eſcueils, qui n'ont de la reputation que par le nombre des naufrages qu'ils ont cauſé.

L.R. Ce que vous dites eſt le plus beau du

monde; mais si on oste les duels, comment est-ce que la Noblesse pourra tesmoigner son courage?

L. G. Dans vos armées, SIRE.

L. R. Et s'il n'y a point de guerre?

L. G. S'il n'y en a point, est-il juste de souffrir entr'eux vne guerre ciuile, pour satisfaire à cette furieuse demangeaison d'honneur? Qu'elle se serue de son cœur contre ses vices, qui sont ses plus grands ennemis, & à supporter constamment les fascheux euenemens de la vie, elle ne manquera point d'honnorable occasion de l'exercer. Au surplus, il y a bien de la difference entre vn homme vaillant, & vn pointilleux; tout homme vaillant est tousjours en seureté; tout pointilleux est ombrageux, qui est vne marque de frayeur: ce qui l'oblige de sauuer les apparences, & de tesmoigner au dehors quelque vigueur, afin de mieux couurir cette foiblesse interieure dont il se sent conuaincu.

L. R. Il est vray, qu'on ne m'a jamais dit, que les scrupuleux d'honneur fussent plus soigneux que les autres, de se signaler aux occasions de mon seruice. Puis que leurs fausses maximes sont si contraires au vray honneur, & au bien de mon Estat; j'aurois beaucoup de joye de les en voir des-abusez.

L. G. SIRE, Outre cette manie de duels, nostre noblesse s'est laissée preoccuper d'vne autre, qui n'est gueres moins extrauagante; qui est, Que l'exercice de la justice est tellement inferieur à celuy des armes, qu'vn Gentil-homme est soupçonné de déroger, quand il seroit mesmes employé aux plus hautes charges de

cette profeſſion. Ie ne ſçay depuis quand on s'eſt infatué de cette fauſſe opinion, dont nos peres ne furent jamais abuſez; teſmoin cét edifice ſuperbe du palais de Paris, qui eſtoit anciennement le palais commun du Roy, & de ſa Iuſtice. La Cour des Pairs, qui connoiſſoit en ce lieu-là de toute la police de l'Eſtat, eſtoit alors compoſée des plus grands de la nobleſſe & du Clergé; & le Roy preſidoit ſouuent en perſonne en cette auguſte Aſſemblée. Maintenant vn faux braue, n'ayant que l'eſpée & point de cappe, peut-eſtre en tirant quelque mauuais eſclairciſſement, ou vn ſoldat en faction à la porte de ſon Capitaine, fera acte de Gentilhomme; & vn Chancelier de France, qui eſt l'organe des volontez de V. M. & tous vos Parlements enſemble, qui jugent ſouuerainement de la vie, des biens, & de l'honneur des Princes, des Pairs de France, & generalement de tous vos ſujets, & des droits meſmes de voſtre Couronne; en faiſant la fonction de leurs charges, ne la feront pas de Gentil-homme. Cette merueille me ſurprend. Patience, ſi vn faux raiſonnement n'eſtoit conceu, que ſur les bords du Tar ou de la Garonne: Mais que ce ſoit vn delire commun de toute voſtre nobleſſe, c'eſt où eſt mon eſtonnement: La fortune & le cœur ſuffiſent à vn conquerant, mais à vn bon juge toutes les vertus luy ſont beſoin; & particulierement celle qui fait la nobleſſe, qui eſt la vaillance, pour ne ſe laiſſer pas vaincre à l'auarice, aux tendreſſes de la pitié, ny aux prieres de ſes amis, qui ſont de rudes combattans. Ie me ſuis

aussi mille fois estonné, comme la Police du Royaume a permis, que les Compagnies souueraines fussent incorporées plustost auec le tiers Estat, qu'auec la noblesse : & comme s'est pû faire parmy nous le diuorce de deux professions, qui seruent d'vne baze commune pour le maintien de tous les Estats du monde. Si c'est vn effet de la vicissitude des choses, ou du dechet de l'ancienne pureté de la Iustice, j'en remets le jugement à la conscience de ceux qui l'exercent: Mais ie ne fais point de doute, qu'elle ne reprist bien-tost son premier lustre, & qu'il ne fust bien-aisé de des-abuser vostre noblesse de cette superstition d'honneur, que ces deux professions soient incompatibles, si la venalité des Offices estoit ostée, & que cette gangrene qui a déja gagné toutes les parties nobles, ne se fust point renduë incurable.

L. R. Comment incurable ! y a-t'il quelque mal en mon Royaume qui soit de cette nature ? Vn Roy mal-conseillé y peut introduire vn mauuais vsage, vn sage Roy le peut oster : & plus vous me rendez la chose difficile, plus ie me sens picqué d'honneur d'y trauailler. Et ie vous prie de m'en ouurir les moyens.

L. G. SIRE, C'est vn ouurage d'vn âge plus meur que le vostre, & qui peut-estre en sa saison ne sera point au dessous de vos forces. Ce n'est pas que les grandes reformations n'ayent tousjours en elles quelques choses de tres-dur à faire & à souffrir : Mais quand il est question de sauuer le total, l'injustice particuliere se fait legitime alors, & deuient vne justice publique.

Et ſur ce fondement V. M. peut tout entreprendre. Il ſeroit à ſouhaitter auſſi que l'adminiſtration de la Iuſtice fuſt vn peu plus briefue, & moins ſujette aux formes, le chemin le plus droit eſt tousjours le plus court, le plus ſeur, & le plus aiſé à tenir. La pluſpart des formalitez, ſont voyes obliques, ſujettes aux embuſches & aux ſurpriſes, qu'on ne peut tenir ſans guide, & qui corrompent ſouuent vne ſource bien claire par vn mauuais aqueduc. Enfin, SIRE, la Iuſtice eſt vne des colomnes de voſtre Eſtat, vn pouuoir ſans juſtice, n'eſt rien autre choſe qu'vne force de freneſie, & vne juſtice ſans pouuoir, vne theorie ſans application. C'eſt pourquoy il eſt tres-à-propos, que la puiſſance royale ſoit temperée par la Iuſtice, & que la Iuſtice auſſi prenne force & autorité de cette meſme puiſſance: parce que c'eſt de ce ſecours reſpectif, & de cét ayde mutuel, qui eſt entre le Prince & la Loy, que ſe fait le bon-heur d'vn Eſtat.

L. R. I'en demeure d'accord auec vous: mais venons ie vous prie à mes Finances, de l'adminiſtration deſquelles vous ne m'auez encore rien dit: Seroit-ce point auſſi pour ne m'oſer deſcouurir le deſordre & l'abus qui s'y commet?

L. G. SIRE, I'ay tousjours eu ſi peu de commerce auec les Financiers, & vne ſi mauuaiſe intelligence auec les Finances, que ie n'en connois les abus que par les plaintes publiques. Il eſt vray, que quand ie conſidere les miſeres du peuple qui n'en peut plus, & que la neceſſité deuient generale en toutes ſortes de

conditions, par la surcharge des taxes & des impostz qui se leuent, ie me laisse emporter contr'eux au courant de la voix publique. Mais aussi quand ie fais reflexion sur le grand nombre d'armées differentes, de terre & de mer, qu'il faut entretenir auec tout le attirail, sur la despense ordinaire de vostre maison, sur les pensions connuës, & celles qui sont secrettes du dedans & du dehors du Royaume, sur la profusion qu'on ne peut éuiter sous vne minorité; & sur mille autres faux frais, qui sont des appanages & de la suitte d'vne Regence & de la Cour; I'auoüe que ie n'ay pas assez de condescendance aux plaintes publiques, pour oser condamner ceux qui sont obligez de trouuer le fonds de toutes ces despences, tant ordinaires, qu'extraordinaires. Ie ne fay point de doute, que pour le recouurement de ces deniers, il ne se fasse mille passe-droits, & mille durerez insupportables; Mais encore ont-elles cette excuse, qu'elles se font pour le maintien d'vne guerre au dehors, qui nous donne la paix au dedans. Compensons le mal de l'vn par le bien de l'autre, & songeons qu'vne maltotte de Iean de Werth pour vn mois seulement aux portes de Paris, y causeroit plus de desordre, qu'il ne s'en est fait en dix ou douze ans qu'il y a que la rupture de la paix s'est faite entre les deux Couronnes.

L. R. Ce que vous me dites est vray, mon Gouuerneur, ie ne doute point que ce Cahier de frais ne soit bien grand; mais les richesses sans mesure de ceux qui mettent la main dans

mes Finances, seruent d'vne conuiction infaillible contr'eux, que la recepte est plus grande que la despence.

L. G. SIRE, Vn Parfumeur sent le parfum; & V.M. ne le trouue point estrange: la merueille seroit bien plus grande, l'argent estant plus visqueux encore, & plus adherant que le musc, si vn Financier ne sentoit point la Finance. Il est vray, qu'ils paroissent auoir seuls la possession de tout le bon-heur de l'Estat: mais si on considere que l'allarme est souuent en leur quartier, & que ce qui fait leur felicité est le sujet de leur crainte: il ne se trouuera gueres de difference entre le Sacrificateur & sa victime. Les Partisans sont maux necessaires & ineuitables en temps de guerre: ils ne se peuuent oster que par la paix, & la paix est vn don de Dieu seul. Car encore que vous en soyez vn des principaux arbitres, tant d'autres conjonctures differentes sont necessaires à ce grand ouurage, qu'il est impossible à la puissance de l'homme de les ajuster toutes sans luy. En cette occasion, il faut que vostre peuple, dont ie n'ose vous descouurir la misere de peur de faire la vostre, esleue les yeux au Ciel pour la demander, & que V. M. l'accompagne en ses prieres, pour obtenir vn bien dont les grands & les petits ont egalement besoin, tesmoin les desordres que nous voyons en tant de maisons souueraines. Et quoy que V. M. leur donne la loy maintenant, elle doit considerer que les victoires passées, sont l'œuure du Dieu des batailles, dont il ne faut pas abuser.

L.R. I'en suis d'auis comme vous, & quoy que le feu Roy mon pere n'eust pris les armes que pour le maintien de ses alliez, & pour empescher les progrez d'vne maison, qui s'estoit fait vne fausse idée de la souueraineté du monde: ie suis tout prest de les quitter sous des conditions legitimes, & auec le consentement de mes alliez: Mais ie preuois tant de difficulté en ce traitté de paix, que j'ay peur que Dieu ne nous vueille pas exaucer: Que faut-il faire alors?

L. G. Souffrir & loüer Dieu: Que cette soûmission luy seroit agreable! au lieu de se plaindre, ny de compatir mesme aux miseres publiques, renonçans à nos propres interests, de regarder auec respect les bras visibles qui font cette desolation, comme seruans à vne puissance inuisible qui le veut ainsi. Les grandes & eminentes qualitez que nous voyons reluire en tous les conquerans, quoy qu'ils desertent le monde, nous les doiuent faire considerer auec beaucoup de veneration. Les Cyrus, les Alexandres, les Cesars, les Attila, les Tamerlans, le dernier Roy de Suede: & quelques autres dont ie me tais, n'estoient point testes communes. Tels qu'ils sont ou qu'ils ont esté, puis qu'ils ont eu leur mission de Dieu, jugeons-en auec douceur, & au lieu de les condamner, disons plustost que ce sont tempestes de terre qui seruent à sa purgation: comme à la purgation de l'air les tempestes qui s'y esleuent. Au lieu de murmurer admirons la grandeur de Dieu, par l'excellence des ministres de sa

justice, & considerons que s'il veut empescher l'entrée du paradis terrestre, il y commet vn Cherubin auec vn glaiue de feu ; s'il veut exterminer vn peuple entier, vn Ange en a le commandement ; s'il donne le choix à vn Roy des fleaux dont il le veut affliger, il luy depute vn Prophete ; & quand il veut aussi dépeupler vn peu le monde, il arme quelque main puissante, & suscite des Heros pour cét effect. Ainsi ie pense que dans les desordres du temps, le plus expedient est de parler auec modestie de ceux qui les font, & de rendre graces à Dieu, de ne nous auoir pas choisis pour vn employ si contraire à la douceur de nos sentimens. Les desolations publiques estant periodiques & fatales, ont leur saison & leur necessité comme les autres choses ; si elles nous rencontrent en leur chemin, suiuons auec plaisir le decret immuable de l'ordre du monde. La resistance & l'affliction d'esprit est vn murmure secret contre la Prouidence ; Offrons-nous à elle volontairement quand elle aura dressé nostre bucher, & nous couronnerons par nostre soumission la victime qui luy doit estre immolée.

TROISIESME PARTIE.

LE ROY,

NOVS auons, ce me semble, assez bien examiné quel doit estre le deuoir d'vn Roy enuers ses proches, ses domestiques & ses

ſujets; reſte-t'il encore quelqu'autre choſe à faire ?

L. G. Le principal, SIRE, Car tout ce qui a eſté fait juſques icy, n'eſt rien autre choſe qu'vne reueuë des dehors de la Royauté. Le plus eſſentiel conſiſte au dedans, c'eſt à dire, aux mœurs de Prince. Le vice d'vn particulier ne va pas plus loin qu'à ſa perſonne, à ſes domeſtiques & à ſes voiſins. Mais les vices ou les vertus des Princes ſont graces ou maledictions publiques. C'eſt pourquoy il n'y a rien de plus important que leur inſtitution ; tout ce qui paroiſt d'exterieur en V. M. eſt ſi beau, ſi parfait, & ſi bien acheué, ſeroit-il poſſible que l'interieur ne le fuſt pas ?

L. R. Mon Gouuerneur, Si la matiere vous ſemble belle, ie vous proteſte qu'elle eſt encore plus diſpoſée à receuoir vne bonne forme, & vous pouuez commencer à la luy donner quand il vous plaira: Mais auparauant prions Dieu qu'il beniſſe noſtre deſſein.

L. G. Ie voy bien que V. M. ſe ſouuient des ſalutaires conſeils de monſieur ſon Precepteur, & qu'il vous a appris que toute action d'importance doit eſtre commencée par l'inuocation de Dieu.

L. R. Il Ie vray qu'il me l'a appris ; Mais j'ay oublié de luy demander quelle priere nous doit eſtre la plus ordinaire.

L. G. SIRE, Ce doit eſtre à mon aduis l'Oraiſon Dominicale ; elle eſt touſiours du beſoin preſent ; & nous ne pouuons en preferer vne autre à celle-là, ſans decliner en faueur de la

creature du reſpect que nous deuons au Createur. Ie la trouue ſi majeſtueuſe & ſi belle qu'il me ſemble que la diuinité de ſon auteur y reluit encore mieux que dans les Propheties, ny dans les miracles meſmes qu'il a faits. Les autres prieres qui ſont de l'inuention des hommes ne ſont point de toutes heures ny de toutes occaſions. Celle-cy a vne merueille en ſoy qui luy eſt particuliere, à ſçauoir que quelque neceſſité que vous ayez, il ſe rencontre touſiours en la diſant que vous auez appliqué voſtre priere à voſtre beſoin. Les Prieres qui ſont dans l'vſage commun, & principalement celles qui ſont de la mode, ne ſont pour la pluſpart qu'vne pure cajollerie, & vn flatteur raiſonnement auec Dieu, où il n'y a point aſſez de ſoûmiſſion. Vn ſilence reſpectueux auec éleuation d'eſprit, & vn ſeul (ta volonté ſoit faite) eſt, ce me ſemble, bien plus eloquent & plus efficace pour la grace, que tout ce menu ſuffrage. Ce ſaint Auteur nous preſcrit par ſon exemple en cette adorable Oraiſon, de ne demander à Dieu aucune grace temporelle que du pain pour vn jour, afin de nous déſigner par le peu de munition qu'il nous faut, le peu d'attache que nous deuons auoir au monde; & apres luy auoir demandé ſon Royaume, il met en ſuitte que ſa volonté ſoit faite, pour nous humilier juſques-là, que de renoncer meſme à noſtre propre ſalut, ſi Dieu ne l'agrée. Dieu tout-puiſſant! vn ſi ſaint & ſi profond abyſme d'humilité peut-il proceder d'ailleurs que d'vn homme-Dieu?

L. R. Cette Priere eſt veritablement toute diuine. Mais quelle autre Priere peut-on faire encore outre celle-là ?

L. G. Ie n'en ſçay point qui ſoit plus digne d'vn Roy, que les Pſeaumes de Dauid, ny qui ſoit de plus grande edification pour vne perſonne priuée que la lecture de Thomas à Kempis; là on apprend à ſe ſouſmettre à Dieu, & à le craindre, qui eſt le commencement de ſageſſe.

L. R. I'ay touſiours oüy dire ce que vous dites preſentement, que la crainte de Dieu eſt le commencement de ſageſſe. Mais on ne m'a jamais dit quelle eſt la ſuitte d'vn ſi beau commencement.

L. G. Ie ſupplie tres-humblement V. M. de me donner toute ſon attention ſur ce point, qui eſt le capital de ſes mœurs. La ſuitte de ce diuin commencement de ſageſſe, qui eſt de craindre Dieu, eſt de dire touſiours la verité, qui eſt vne choſe qui luy eſt ſi agreable, qu'il a dit luy-meſme qu'il eſtoit la Verité. Sans elle il n'y peut jamais auoir aucun aſſeuré commerce entre Dieu & l'homme, ny entre l'homme & l'homme. Car où en ſommes-nous auec Dieu ſi ſes promeſſes ſont fauſſes, & auec l'homme, s'il n'y a vne entiere conformité de ſa penſée, auec ſa parole ? Les deux levres qui ſont ſon organe ſont ſemblables & ſe touchent touſiours, pour nous apprendre que la parole interieure qui eſt la penſée, doit eſtre touſiours d'accord, & n'auoir qu'vne meſme intelligence auec la parole exterieure. Les deſtours dont on ſe ſert pour deſguiſer la verité, ſont mou-

uemens de ſerpent & d'vne ame de rampante qui n'a pas la force de ſe tenir debout. Sur ce propos j'admire la penſée d'vn moderne, lequel recherchant la raiſon pourquoy le démentir eſt ſi injurieux parmy nous; n'en trouue point de meilleure, ſinon que qui dit à vn homme qu'il ment, luy reproche qu'il eſt audacieux contre Dieu, & timide auec l'homme. En effet, qui ment commet vne felonnie diuine pour authoriſer vne foibleſſe humaine. Il y auroit bien plus de bien-ſeance quand nous auons fait quelque choſe qui merite vn deſaueu, de chercher nos ſeuretez au pied de l'Autel, que d'auoir recours à l'azile du Diable, qui eſt le menſonge meſme, s'il eſt vray que Dieu ſoit la Verité. Quelle confiance, ie vous prie, peut-on prendre au menteur qui eſt conuaincu par ſa propre conſcience d'vne trahiſon dont il eſt luy-meſme le juge, le teſmoin, & le complice? Enfin, SIRE, Qui ment en choſes indifferentes, s'exerce en la diſcipline du Demon. Qui ment pour en tirer du profit, trafique auec vn faux poids & de fauſſes meſures; Qui ment par vanité, ſe paye d'vne monnoye bien fauſſe; Qui ment pour excuſer ſon vice, ſe decraſſe auec ſon ordure; Et pour concluſion, vn Roy menteur efface en ſa perſonne l'image de Dieu qu'il repreſente icy-bas, pour y remplacer honteuſement celle du diable qui eſt le pere de menſonge.

L. R. Mais comment, mon Gouuerneur: N'ay-je pas oüy dire que qui ne ſçait pas diſſimuler, ne ſçait pas regner? Que vous ſemble de la diſſimulation, N'eſt-ce pas vne eſpece de menterie?

L. G. Ie l'eſtime d'vne nature ambiguë ; mais qui tient neantmoins beaucoup plus du menſonge que la verité. C'eſt pourquoy elle m'eſt ſuſpecte, & ie penſe que ſi V. M. pouuoit conſulter les Clouis, les Charlemagnes, & voſtre ayeul Henry le Grand ſur ce ſujet, ils ne ſeroient pas de l'aduis de Loüis vnzieſme ; touchant cette maxime. La diſſimulation eſt d'ordinaire irreſoluë, deffiante, & timide, qui ſont toutes mauuaiſes qualitez. C'eſt la partie de la politique que ie trouue la plus baſſe, & qu'on ne met en vſage qu'au deffaut d'vne forte reſolution, & d'vne intelligence tres-parfaite en l'art de regner. Il eſt vray qu'elle eſt quelquefois neceſſaire pour ſe maintenir. Mais les voyes obliques qu'elle tient, & les deſtours qu'elle fait ſont cauſe qu'on bat bien du pays, & qu'on ne fait pas grand chemin. Qui va comme les eſcreuices ou comme les cancres, en arriere ou de coſté, n'auance gueres. Enfin le diſſimulé eſt reduit à vne perpetuelle obſeſſion d'autruy pour le ſurprendre, ou de ſoy-meſme pour ſa ſeureté ; l'vn & l'autre eſt indigne d'vn Roy.

L. R. I'aduouë que ie ſuis tout confus, & que j'aurois touſiours creu que cette maxime, que (qui ne ſçait pas diſſimuler ne ſçait pas regner) eſtoit vn principe d'Eſtat. Mais quoy ? publieray-je le ſecret de l'Empire ? Eſuenteray-je tous mes deſſeins ?

L. G. Non, SIRE, il s'en faut bien empeſcher ; Il n'y a pas moins d'indecence ny de honte de mettre ſon eſprit à nud que le corps. Il faut eſtre ſecret & non pas diſſimulé ; Qui diſſi-

mule ſe traueſtit. Si V. M. ſe maſque jamais, elle verra par experience combien il eſt incommode de demeurer long-temps ſous vn autre viſage, & ſous vn autre habit que le ſien. Au lieu de ſe déguiſer il eſt bien plus à propos, ce me ſemble, de ſe tenir couuert, & d'eſtre ſecret: Et comme il n'y a rien plus digne de meſpris que le babil: il n'y a rien auſſi qui apporte plus de veneration aux conſeils des Rois, que quand nous ſommes ſurpris de quelque fameux euenement, dont l'effet vient pluſtoſt à nous que le deſſein. Et ç'a eſté à la faueur de cette belle nuit d'Eſtat, qu'ont eſté conduittes à vne heureuſe fin toutes les hautes actions qui ont eſté faites ſous le regne du feu Roy voſtre pere. Vne partie de ce merueilleux conſeil qui gouuernoit alors nous a eſté oſtée: mais on peut dire ſans perdre le reſpect contre vne memoire qui doit eſtre en veneration aux ſiecles preſens & aduenir, Que ce qui nous en reſte eſt plus de ſaiſon & plus auantageux pour voſtre regne que ſi nous auions encore le total.

L. R. Ie voy par vos raiſons que le ſecret, en matiere d'Eſtat, eſt plus de voſtre gouſt que la diſſimulation: Mais encore faut-il que le Prince ſe communique à quelques-vns: autrement il me ſemble que le ſeul conſeil de ſoy-meſme eſt pluſtoſt vne agitation d'eſprit, qu'vn conſeil. Dites-moy donc, ie vous prie, quelles perſonnes vous eſtimez eſtre les plus propres pour le ſecret de l'Eſtat & pour ſon miniſtere?

L. G. Cette matiere eſt ſi delicate qu'il eſt preſque impoſſible qu'en la touchant on puiſſe

éuiter le reproche d'eſtre vn homme du temps, ou vn mauuais courtiſan : L'vn eſt honteux, & l'autre eſt peu ſeur. Mais il faut neantmoins s'approcher de ce dangereux eſcueil ; puis que V. M. le commande.

Voſtre principal Miniſtre doit eſtre tres-intelligent, peu ou point intereſſé, & tres-fidele. Il doit eſtre intelligent pour trouuer en luy-meſme les ſources de ſes conſeils, ſans les puiſer d'ailleurs, de peur de les éuenter : & pour cét effet il doit auoir eſté inſtruit aux affaires par vn long vſage, & façonné s'il ſe peut, par la familiarité & les conferences priuées de quelque grand Politique, ſçauant aux myſteres d'Eſtat. Vn eſſay de quinze jours ſeulement a fait voir à nos yeux depuis vn peu de temps la difference qu'il y a entre vn profez en l'art de gouuerner, & vn nouice en ce meſme art, quoy qu'au reſte tres-intelligent en toute autre ſorte de connoiſſances. En ſecond lieu, ie dis, Qu'il ne ſuffit point à voſtre principal Miniſtre d'eſtre vn grand Politique, il faut auſſi pour vous bien ſeruir, qu'il ſoit deſ-intereſſé : & que non ſeulement ſes mains, & celles de ſes domeſtiques ſoient nettes : Mais que l'opinion qu'on aura de ſon integrité, tiennent celles de vos ſujets dans le deuoir de ne luy oſer rien preſenter que leurs requeſtes. Il eſt à ſouhaitter auſſi qu'il ſoit tout à luy, & qu'il n'y ait rien qui puiſſe partager ſon affection auec l'Eſtat, ny femme, ny enfans : peu de parens ou alliez, qui ſont autant de gouffres differens ſans fonds ny riue, où ſe peuuent inconſiderément

abyſmer toutes les dignitez, & tout le reuenu d'vn Eſtat. I'ay dit en troiſieſme lieu que voſtre principal miniſtre doit eſtre fidele en ſon adminiſtration. Ah ! SIRE, S'il eſt deſ-intereſſé, quel ſujet pourrez-vous auoir, cela eſtant, de douter de ſa fidelité ? Trahira-t'il ſon Prince pour du bien, & il n'en deſire point ? Sera-ce en faueur de ſes enfans, & il n'en a point d'autres que ſa gloire, ſon merite, & ſa reputation, qu'il eſtoufferoit en ce faiſant ? Croyez-moy, SIRE, Ceux qui ne laiſſent point apres eux de poſterité, ont vn merueilleux ſoin de buriner en toutes leurs actions de viues empreintes d'honneur pour leur en ſeruir. Et ainſi il ne faut point craindre qu'ils puiſſent auoir cette laſche penſée que de ſoüiller le cours d'vne belle vie par quelque infidelité. Les Miniſtres qui ont toutes ces qualitez vous doiuent eſtre bien moins ſuſpects que ceux qui les enuient, & V. M. ſe peut ſeruir d'eux en toute ſeureté, de quelque nation qu'ils ſoient. Il n'y a point de perſonnes plus eſtrangeres en vos conſeils que les ignorans dans les affaires, qui ont beſoin de guide & de truchement dans vn pays où ils ne connoiſſent rien. Il n'y a point auſſi de plus beau tiltre de naturalité que d'adjouſter par ſes ſoins & par ſes conſeils à vn Eſtat, Prouince ſur Prouince, & gloire ſur gloire à ſon Roy.

L. R. Mon Gouuerneur, Ie trouue toutes les qualitez dont vous me venez d'entretenir ſi excellentes en vn Miniſtre, qu'il meriteroit, les ayant, qu'on en fiſt vn Fauory.

L. G. SIRE, Ie ne ſuis point du tout de cét auis ;

auis: L'eſprit de l'homme eſt vn vaiſſeau trop freſle, & trop petit pour receuoir en meſme temps le ſecret & le cœur de ſon Maiſtre. Il eſt preſque impoſſible qu'vn ſeruiteur puiſſe eſtre moderé dans cette double puiſſance, & alors l'autorité Royale eſt en compromis, & preſque impoſſible auſſi qu'auec le temps l'affection du Maiſtre ne deuienne vne jalouſie, & alors il eſt contraint de ſe priuer d'vn Miniſtre, qui peut-eſtre, luy eſtoit tres-vtile, s'il n'euſt point eſté fauory, & d'vn fauory qui luy eſtoit tres-agreable, s'il n'euſt point eſté ſon Miniſtre.

L. R. Vos raiſons me rauiſſent: Qui eſtes-vous donc d'aduis que ie prenne pour mon fauory?

L. G. Le plus vertueux; & vous verrez alors les beaux fruits que produira cette glorieuſe emulation de le deuenir. Ce ſera vn prix qui tiendra tous les vices de la Cour en eſchec & toutes les vertus en exercice. Tout autre choix eſt indigne d'vn Roy. Les rayons du Soleil ſe diſſipent ſur vn fumier; ils n'en attirent que de la puanteur; mais ſur vne matiere polie, ſur le criſtal, ſur vn diamant, c'eſt en ce lieu-là qu'ils s'vniſſent, & qu'ils font vne belle reflexion. Prenez-y garde, SIRE, Ce choix eſt de conſequence; il n'y a rien de ſi court ny de ſi petite eſtenduë que l'eſprit d'vn ſot, ny de ſi vaſte que ſa conuoitiſe. Pour concluſion, qui choiſit mal ſe des-honnore, juſques-là qu'il fait de ſon regne propre vn inter-regne en la ſuite des Roys.

L. R. Pour éuiter cét inconuenient, n'ayons point pluſtoſt de fauory.

L. G. Ie penſe que c'eſt le meilleur. En effet, vn fauory de peu de merite fait honte à ſon Maiſtre; vn fauory d'vn merite éminent luy fait ombrage; l'eſprit de l'homme eſtant ſi naturellement progreſſif, qu'il ne s'en eſt jamais veu de ſi moderé qu'il n'ait fait de ſon ſuperieur ſon inferieur quand il a pû. Ie penſe meſme que cét Ange de lumiere qui ne demandoit que d'eſtre ſemblable au Tres-haut, vouloit monter au deſſus par ce degré, & que ç'a eſté la cauſe de ſon precipice. Neantmoins parce que l'eſprit ſe peut ennuyer de la ſolitude de ſoy-meſme, au lieu d'vn fauory ie ſerois d'auis que V. M. fiſt quelques amis particuliers; l'ame a quelquesfois ſes obſtructions & ſes defaillances; il n'y a rien qui la ſoulage dauantage, ny qui luy donne vn plus grand calme, que la confiance d'vn amy fidele, à qui nous pouuons en toute ſeureté faire part de nos douleurs, de nos joyes, de nos craintes, de nos eſperances, de nos ſoins, de nos conſeils, & generalement de tout ce qui nous bleſſe le cœur. Choiſiſſez-les de voſtre âge, ou vn peu plus vieux. Car quoy qu'vne grande difference d'âge ne rompe pas la ſocieté, elle oſte neantmoins la priuauté, & parce qu'il y a des natures bien gluantes, prenez garde ſur tout, qu'ils s'attachent plus à vous que vous à eux, afin que la qualité de Maiſtre vous demeure auec celle d'amy. Vn de vos predeceſſeurs qui a eſté tres-ſage, en vſoit ainſi.

L. R. Ie l'ay oüy dire, & qu'il ne ſe contentoit pas d'auoir des amis, il auoit encore des

amies. Eſtes-vous pas d'aduis auſſi que ie l'imite en cela ?

L. G. Quel conſeil puis-je donner à V. M. touchant vne paſſion où toute la nature eſt ſujette, & l'homme particulierement qui a tousjours quatre conduits ouuerts, à ſçauoir, les deux yeux & les deux aureilles, par où elle ne s'inſinuë pas ſeulement dans le cœur, mais elle y entre en triomphe, pour ſi peu de complaiſance qu'on puiſſe auoir pour elle ? Neantmoins cette paſſion nous doit eſtre ſuſpecte, parce qu'elle eſt tousjours vn ſujet de Theatre, & qu'elle n'y monte jamais que comme l'vne des Syrennes, ou comme l'vne des Furies. Elle eſt toute hyperbolique, & ne peut meſme s'exprimer qu'auec excez, pour monſtrer qu'il n'y a rien en elle de moderé. Enfin, SIRE, Le Sage nous apprend, qu'il eſt impoſſible d'aymer, & d'eſtre ſage.

L. R. Le Sage que vous alleguez en a fait aſſez experience pour en eſtre creu. C'eſt pourquoy ie voudrois bien que nous euſſions trouué quelque antidote à ce poiſon.

L. G. Le voulez-vous ?

L. R. Ie vous en prie.

L. G. Faites la fonction d'vn Roy, qui eſt de n'eſtre jamais oiſif, & ie promets à V. M. qu'elle eſtouffera en ce faiſant le fils & la mere, qui eſt l'Amour & l'Oiſiueté. C'eſt vne paſſion d'vne ame vuide qui a pour ſon objet la beauté : & la beauté eſt vn eſtre volatil, & qui n'a point de conſiſtance : elle eſt plus fragile que le verre, qui ne ſe caſſe point comme elle, ſans qu'on le touche. Auant qu'elle ait ſes derniers traits de

perfection, elle n'eſt point encore, & les ayant, dés ce meſme moment elle decline. Pour ſe perdre elle n'a beſoin que d'eſtre. Elle ne ſe peut non plus fixer que le temps, & nous ne pouuons faire aucun vœu pour la durée de la perſonne aimée, que ce meſme vœu ne ſoit pour la ruine de ce que nous aimons en elle.

L. R. Les Dames, mon Gouuerneur, ne vous ſont gueres obligées de l'opinion que vous auez de leur beauté: N'auez-vous point de peur d'offencer voſtre maiſtreſſe?

L. G. Ma maiſtreſſe a des qualitez plus belles que la beauté meſme: Mais à peine ay-je l'honneur d'eſtre connu d'elle, & ie n'oſerois luy dire le long-temps qu'il y a que ie la ſers, de peur de luy reprocher ſon âge. Ie la ſupplie en ce lieu de me permettre de reuenir à mon Maiſtre.

L. R. Vous me faites plaiſir: Et parce que vous m'auez dit que l'amour eſt vne paſſion d'vne ame vuide, ie vous prie de m'ayder à remplir la mienne, & de me donner quelque idée generale de toutes les dépendances de mon Eſtat.

L. G. Il eſt tres-juſte, SIRE: Pour cét effet il ſeroit à propos qu'auant toutes choſes V. M. fuſt inſtruite de toute l'eſtenduë de ſon Royaume, de ſes vieux & nouueaux confins, du nombre des Prouinces qui le compoſent: de leur ſituation; des fleuues & des riuieres qui en font la diuiſion, & que toutes ces images differentes furent placées ſi diſtinctement en ſa memoire, qu'il les pûſt toutes voir, chacune en ſon lieu d'vne ſeule veuë d'eſprit. En ſuitte de cela,

puiſque le Clergé fait la premiere partie de ſon Eſtat, ie ſerois d'auis que V. M. ſceuſt combien il y a de Primaties en ſon Royaume : combien d'Archeueſchez ſous chaque Primatie : & d'Eueſchez ſous chaque Archeueſché : Combien d'Abbayes, quelle eſt leur ſituation, quel eſt leur reuenu, qui ſont les Prelats, ou les Abbez qui les rempliſſent, quelle eſt leur vie & leur reputation, quels ſont les droits qu'ils vous payent, & juſques où s'eſtend meſme le pouuoir de la Iuſtice Eccleſiaſtique. Cela fait, il ſeroit à propos de faire vne reueuë ſur voſtre Nobleſſe, & de voir combien vous auez d'Officiers de la Couronne : combien de Ducs, combien de Mareſchaux de France, combien de Gouuerneurs de Prouinces, de Lieutenants de Roy, de Gouuerneurs de places, de ſous-Lieutenans : quels ils ſont tous, & par quels ſeruices ils ſont arriuez à cét honneur. De là V. M. doit eſtre informée des differentes armées qu'elle a ſus pied : des lieux où elles ſont : qui en ſont les Generaux, les Lieutenans generaux, les Mareſchaux & Aydes de camp. De combien de Regimens, tant de caualerie que d'infanterie chaque armée eſt compoſée : qui en ſont les Colonnels, les Meſtres de Camp, les Majors, les Capitaines ; quel eſt le deuoir de tous & le nom s'il ſe peut, & particulierement de ceux qui auront fait quelque action ſignalée. Elle aura ſoin auſſi de ſe faire inſtruire de la marche, du logement, & du campement d'vne armée : des differens ordres de Bataille, ſelon la diuerſité du nombre d'hommes ou de l'aſſiette des lieux : des ſieges,

des viures, des munitions de guerre, de l'artillerie & de ſon attirail ; du pouuoir du Grand-Maiſtre & du deuoir des Officiers. Elle prendra connoiſſance en ſuitte de ſon Admirauté, du pouuoir & de la juſtice de l'Admiral, de ſes Officiers, des ports & havres; de l'entrée des riuieres, des rades, des battures & dangers de ſes coſtes; des Nauires, de leur fret, de leurs apparaux; & generalement de tout ce qui appartient à la Nauigation. Cela fait, elle remontera à ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, dont elle examinera le pouuoir & l'employ; quel eſt celuy du Chancelier, des Conſeillers d'Eſtat, des Maiſtres des Requeſtes de ſon Hoſtel; quel eſt celuy des Parlemens, du grand Conſeil, des Preſidiaux, des Seneſchauſſées, & generalement de toutes les juriſdictions ſubalternes. Elle prendra connoiſſance auſſi de ſon domaine, de ſes Finances, qui eſt celle de toutes la plus importante : Elle verra l'eſtat de tous les deniers qui ſe leuent en ſon Royaume, par quelles mains ils paſſent, depuis le Collecteur juſqu'au Threſorier de l'Eſpargne. Elle doit ſçauoir auſſi quelle eſt la fonction de tous les Officiers des Finances, quelle eſt la juſtice de la Cour des Aydes, des Treſoriers de France, de Maiſtres des Comptes, des Intendans, & s'informer tres-exactement quelles ſont les charges du Royaume : quels ſont les appointemens, les gages, & les taxations de toute ſorte d'Officiers generalement, tant grands que petits; quelles ſont les penſions ſecrettes & connuës, & quelle eſt meſme la deſpence de ſa maiſon royalle. Elle ſe fera entrete-

nir auſſi du ſujet de la rupture entre les deux Couronnes ; quels ſont les intereſts de tous les Eſtats voiſins ; quels ſont les voſtres auec eux, qu'elles ſont vos alliances ; Mais il n'y a que vos principaux Miniſtres, vos Secretaires d'Eſtat, & vos Ambaſſadeurs qui vous puiſſent eſclaircir de cette derniere connoiſſance.

L. R. Ce que vous me propoſez eſt impoſſible. Comme ſe pourroit il faire que ie fuſſe inſtruit generalement au deuoir de chaque profeſſion, & chaque particulier ne l'eſt pas dans la ſienne ?

L. G. Ce que ie vous propoſe n'eſt point au deſſus de vos forces. Le feu Roy voſtre pere en a tres-bien ſceu la plus grande partie, & ſi par vne fauſſe politique qui a mal reüſſi à ceux qui l'ont euë, il n'euſt point eſté cillé pendant ſa jeuneſſe, il euſt ſceu le tout en perfection. La morale des Roys a cela de particulier, Qu'ils ne ſe peuuent inſtruire du deuoir d'autruy ſans apprendre le leur. Cette connoiſſance leur donne vne entrée par tout, & leur deſcouure d'vne veuë certaine tous les deffauts & tous les abus qui ſe commettent en chaque profeſſion. Cét aſpect qui eſt direct eſt plus penetrant qu'vn aſpect de reflexion. L'œil d'autruy ne nous conduit jamais ſi bien que le noſtre. En vn mot, SIRE, qui regne autrement, regne en aueugle. Il ne faut point que la difficulté vous eſtonne; les principes de l'art de Grammaire où vous allez entrer, ſont plus difficiles que ceux de l'art de regner: Ceux-cy ont en ſoy quelques attraits, & s'il plaiſt à V. M. de ſe laiſſer conduire, on

peut tenir vn ordre par lequel l'idée de tant de choſes differentes ſe formera dans ſon eſprit ſans peine & ſans confuſion. Et c'eſt de ce premier crepuſcule d'Eſtat que ſe doit faire vn beau jour qui remplira de lumiere voſtre entendement, de gloire voſtre vie, & de benediction tous vos ſujects.

L. R. Dites-moy, ie vous prie, Ne me faut-il rien apprendre outre cela ?

L. G. Monſieur voſtre Procepteur qui vous peut enſeigner luy ſeul la plus grande partie des choſes que j'ay dites cy-deuant, vous rendra meilleur compte que moy de ce que vous me demandez : Il a eſté approché de V. M. pour cét effect. Ie donneray ſeulement aduis à V. M. d'appliquer ſon eſprit aux connoiſſances ſolides, & de s'attacher beaucoup plus aux choſes qu'aux paroles, Les belles paroles & les penſées delicates ſont productions d'vne ame gentille à la verité, mais debile & d'vne foible complexion. Elles ſont d'vn ſi petit vſage dans les affaires, qu'il me ſemble que les lieux où ſe debite cette ſubtilité pyramidale, ſont pluſtoſt infirmeries d'eſprits doüillets, qu'aſſemblée de conuerſation. Et quoy que cette façon de vie ſoit aſſez innocente en ſoy, elle a neantmoins ce deffaut de ne contribuer rien du tout au bien general, auquel chaque particulier doit quelqu'autre choſe que de beaux mots & de belles penſées. Pour attraper vne belle penſée, il faut vne longue attention, & cette attention decline ſouuent dans vne reſuerie. Icy V. M. me permettra de toucher vn mal où ie crains qu'elle n'ait

n'ait quelque inclination, qui eſt de prendre plaiſir de s'entretenir ſoy-meſme. Cét entretien de ſoy-meſme aux jeunes gens eſt vne abſence, ou vn ſommeil d'eſprit qui fait, ſi j'oſe vſer de ce mot, vne parenteſe dans le cours de leur vie. Les perſonnes âgées qui ont appris & veu beaucoup de choſes, ſe peuuent entretenir eux meſmes auec ſeureté, & former de la connoiſſance qu'ils ont du paſſé, vn raiſonnement interieur pour leur conduitte preſente: Mais aux jeunes gens qui ſont ſans experience, incapables encore de reflexion, on ne peut pas ſans danger leur permettre cette ſolitude d'eſprit. Et non ſeulement cette ſolitude d'eſprit eſt dangereuſe: il y en a encore vne autre qui l'eſt dauantage, qui eſt le commerce familier auec les gens de peu. C'eſt vn deſert tout à fait ſterile, ou qui produit de ſi mauuais fruicts que bien ſouuent vne vertu de valet eſt vn vice de maiſtre. Et comme l'ame s'auilit auec eux; elle prend force & vigueur, au contraire, auec les perſonnes de condition où V. M. ſe doit plaire, & eſtre preſque tousjours en leur compagnie. Voſtre preſence & la leur vous obligent vous & eux, de ne rien faire qui ſoit indigne de vos conditions. Et de cette aſſiduité de s'obſeruer ſoy-meſme, il ſe formera en vous & en eux vne conſtante habitude au bien, & cette habitude produira les vertus ſolides & eſſentielles, au lieu des apparentes & ſuperficielles.

L. R. Qu'appellez-vous vertus apparentes, & vertus eſſentielles?

L. G. La fiereté, la ſeuerité, l'inſenſibilité, la

diſſimulation ſont vertus apparentes. La Force, la Iuſtice, la Temperance & la Prudence, ſont vertus eſſentielles, dont Monſieur voſtre Precepteur vous dira mieux que moy quelle en doit eſtre l'application. Ie me contenteray ſeulement de finir cét ouurage par trois ou quatre preceptes generaux, qui ſont preſque de toutes heures & de toutes occaſions.

L. R. Ie ſeray bien aiſe de les entendre, Quels ſont-ils ?

L. G. Gardez-vous d'vne vaine complaiſance de vous-meſme, c'eſt l'ameçon des Roys ; & ſoyez aſſeuré que quiconque vous donne vne loüange à contre-temps, ou qui ne vous eſt point deuë, vous veut ſurprendre, & exiger de vous vn ſalaire qu'il ne merite point.

Ne vous laiſſez point emporter à la colere : Celle d'vn particulier n'eſt qu'vn feu follet, celle d'vn Roy eſt vn feu de foudre ; & penſez que voſtre colere ne peut deſcendre à voſtre ſujet, ſans vous rendre ſon égal, & ſans le commettre auec vous.

Quand V. M. deſirera quelque choſe de ſon ſujet ou de quelqu'autre ; qu'elle change de place auec luy, auant que de luy rien demander. Car c'eſt de ce lieu-là ſeul, & non pas de ſon throſne que ſe doit prendre la juſteſſe de toutes ces meſures.

Soyez touſjours plus ſoigneux d'auoir vne bonne qu'vne grande reputation : L'vne eſt tranquille & l'autre inquiete : L'vne eſt comme le parfum, & l'autre comme vn fumier remüé. L'odeur d'vne charongne ſe reſpand bien plus

loin que celle d'vne caſſolette. Sur tout, prenez garde que ce parfum d'honneur ne vous enteſte point, comme ont accouſtumé de faire toutes les bonnes odeurs.

Que V. M. ſe ſouuienne, s'il luy plaiſt, à tous moments qu'il eſt homme, & qu'il eſt icy-bas vn Vice-Dieu. L'vne de ces penſées moderera ſa puiſſance, & l'autre reglera ſa volonté.

Pour concluſion, ie ſupplie tres-humblement V. M. & celuy qui aura l'honneur vn jour d'eſtre voſtre Gouuerneur, dont ie ne ſuis qu'vn vain ombre, de me pardonner ſi ie me ſuis ſeruy de leurs noms pour former vn foible raiſonnement. Ie ne doute point que ie n'en aye abuſé. L'vn de vous eſt l'Oinct du Seigneur; & l'autre cette belle eſtoile qui doit conduire noſtre Prince au lieu d'où doit naiſtre noſtre ſalut. Au moins vous garderay-je ce reſpect, que vous ne ſçaurez point de moy qui vous a fait cette injure, dont ie fais dés à preſent la penitence par la honte que j'ay de voir vn Veteran s'eriger en Auteur.

FIN.

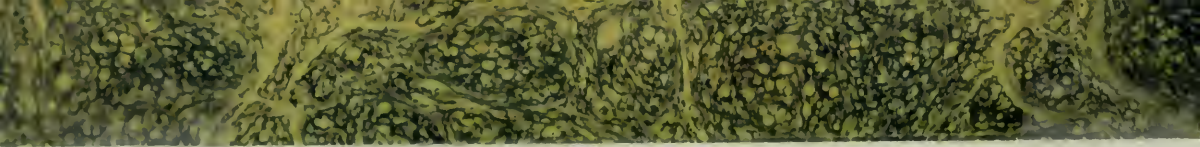
BIBLIOTECA

Extrait du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres patentes a permis à Antoine Vitré ſon Imprimeur ordinaire & du Clergé de ſon Royaume, d'imprimer, vendre & diſtribuer vn Liure intitulé, *Teſtament, ou conſeils fideles d'vn bon pere à ſes enfans, où ſont contenus pluſieurs raiſonnements Chreſtiens, Moraux & Politiques; compoſé par P. Fortin, Seigneur de la Hoguette, corrigez en pluſieurs endroits, & augmentez de diuers Traittez: Auec le Catechiſme Royal, du meſme Auteur*; & ce pour le temps & eſpace de vingt ans; auec deffenſes à tous autres de les imprimer, faire imprimer, contrefaire, meſmes ſur les precedentes editions, quand le Priuilege porté par icelles ſera expiré, ny d'en auoir d'autres que de l'impreſſion dudit Vitré, à peine de trois mille liures d'amande, confiſcation des Exemplaires, deſpens, dommages & intereſts, & ce en faueur de ſes ſeruices, & pour luy donner moyen de les continuer à l'aduenir: comme il eſt porté plus à plein par leſdites Lettres, données à Paris le 13. Decembre 1655. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil, CHARLOT.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Univ



a39003 009526152b

DEO ET VERO